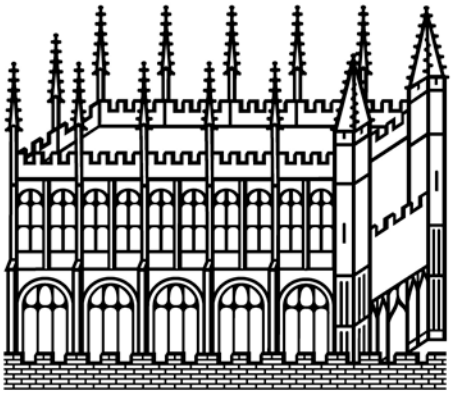


Bodleian Libraries

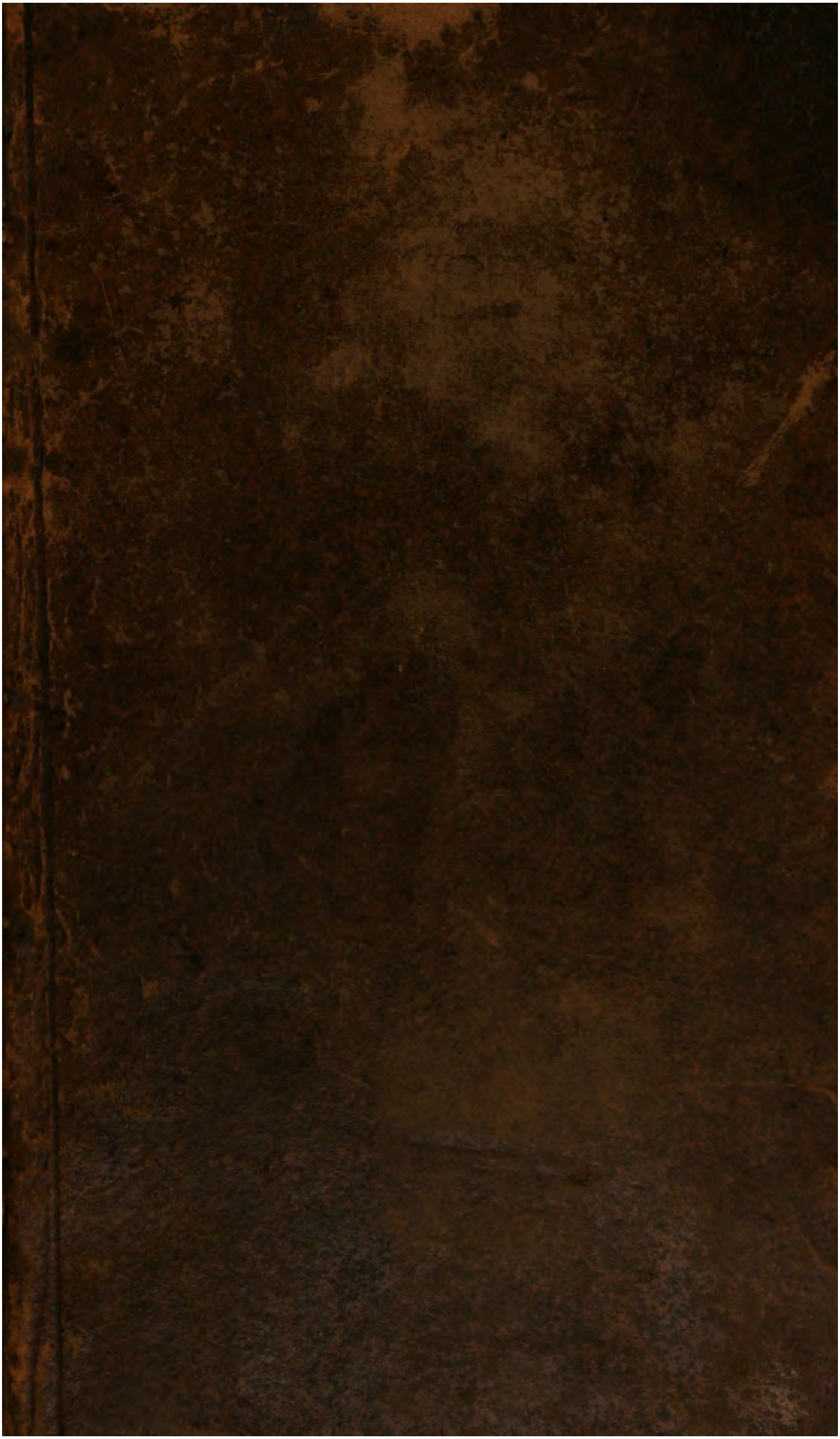
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



EX MUSÆO
DOCT.
D. BERNARD
IN SECUNDIS VOLUPTAS IN ADVERSIS PERFUGIUM
N°

UNS. 167 j. 23

5/s
752

2 vols in 1

10/-

A. Macaulay.

Kuy i Mill

Painswick

Glos.

15

Gaben zi mir
brod

MEMOIRES

de la Vie de

THÉODORE-AGRIPPA d'AUBIGNE,

Ayeul de Mad. de Maintenon,

Ecrits par lui-même.

Avec les MEMOIRES de

FREDERIC MAURICE de la TOUR,

Prince de Sedan.

Une Relation de la Cour de France en 1700.

Par M. Priolo, Ambaſſadeur de Veniſe.

Et l'Hiſtoire de Madame de

MUCY.

Tome I.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN-FREDERIC BERNARD.
1731.

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
8 MAY 1953
UNIVERSITY OF OXFORD

PREFACE.

LA vie de Théodore-Agrippa d'Aubigné qu'on donne aujourd'hui au Public, ne ſe trouvoit que dans le Cabinet de quelques Curieux de Paris. Au jugement du ſavant P. le Long de l'Oratoire, dans ſa Bibliothéque Hiſtorique de la France, d'Aubigné ne dément point ſon caractére dans cette vie écrite par lui-même, il y parle avec beaucoup de liberté. Ce Critique lui reproche cependant de ne s'accorder pas par tout avec l'Hiſtoire Univerſelle qu'il a publiée. Il pouvoit ajouter que cette vie eſt pleine de traits curieux, qu'on chercheroit inutilement ailleurs.

On avoit réſolu de mettre à la tête de cette Préface, la Généalogie d'Aubigné inſérée dans un Mercure de 1690 : mais, après l'avoir examinée, on a ſoupçonné que c'étoit une fable imaginée par quelque Adulateur, qui a voulu plaire à Madame de Maintenon ſa petite-fille. Il faut que ce Roman ſoit furieuſement décrié, puisque les Compilateurs du Dictionnaire de Moréri, qui ſont ſi peu délicats ſur cet article, n'ont oſé enrichir leur compilation de cette belle Généa-

logie. On a donc cru qu'il falloit ſe jetter dans des détails plus vrais.

Aubigné étoit non ſeulement homme de guerre, mais encore homme de lettres. Nous avons de lui une Hiſtoire Univerſelle, qui contient ce qui s'eſt paſſé depuis l'an 1550 jusqu'en 1601: en trois vol. in fol. imprimez à Maillé en 1616. 1618. 1620. Elle parut enſuite imprimée in fol. à Amſterdam en 1626. On peut voir dans la Bibliothéque Hiſtorique de la France les différens jugemens des Critiques. Le plus grand nombre lui reprochent de louer trop les Proteſtans, & de ne pas rendre juſtice aux Catholiques, en ſorte qu'il diſtribue l'avantage & la gloire à qui il lui plait. Son grand mérite, ſelon Sorel, eſt de décrire naïvement les expéditions militaires: il ajoute que ſon ſtile brusque & martial lui a trouvé des Lecteurs, qu'on remarque beaucoup d'eſprit dans tout ce qu'il a fait: cependant ſon ſtile eſt mépriſé par les autres Critiques. Je me contenterai de raporter ici le jugement de Mr. l'Abbé le Gendre, que le P. le Long n'a point cité.

„ C'eſt, dit-il, une Hiſtoire fort am-
„ ple, où d'Aubigné raconte ce qui eſt
„ ar-

„ arrivé, non ſeulement en France; „ mais dans toutes les parties du monde. „ Cet Hiſtorien ne parle pas comme les „ autres hommes; il ne s'exprime que „ par métaphores, & métaphores ſi ob„ ſcures que ſouvent on ne l'entend pas. „ C'eſt un eſprit guindé, qui donne à „ tout ce qu'il dit un tour qui n'eſt „ point naturel. Pour un homme de „ Cour, il eſt ſurprenant qu'il ſe ſer„ ve de locutions baſſes, qui ne font „ point honneur à un homme de let„ tres.

„ Son Hiſtoire eſt moins une narra„ tion ſuivie, exacte, & arrangée, „ qu'un diſcours libre ou entretien. „ Son peu de modération, quand il „ parle des Catholiques, & ſa trop gran„ de hardieſſe à dire cruement les vices „ ſecrets de Henry III. & d'autres Per„ ſonnes du premier rang, ont fait „ proscrire cet ouvrage. Il y a bien des „ choſes curieuſes dont il a été té„ moin. "

Le P. le Long a encore oublié un fait curieux, qu'on lit dans l'Avis de l'Imprimeur au Lecteur qui eſt à la tête du 1. Vol: c'eſt que les Jéſuites avoient fait défendre par Henri IV. à Mr. d'Au-

bigné de travailler à l'Hiſtoire, & que le Cardinal du Perron fit lever cette défenſe. Voici l'endroit où ce fait eſt raporté. „ Il y a quinze ans, *dit il p.* 9., „ que le Roi Henri le Grand fut induit „ par un Jéſuite de defendre à Mr. d'Aubigné le travail de l'Hiſtoire; Mr. le „ Cardinal du Perron au contraire pouſſa Sa Majeſté à permettre & puis à „ commander expreſſement la pourſuite „ du labeur, en uſant de ces termes. „ *Qu'il ne connoiſſoit aucun autre qui put* „ *fournir aux parties neceſſaires pour un* „ *tel ouvrage:* ſi bien que le Roi en veint „ à promettre une ſomme raiſonnable „ pour faire un voyage aux lieux éloi„ gnez, voir les places desquelles le „ ſit a contribué aux ſuccez des ſiéges „ & combats, afin de mettre le plan au „ lieu des deſcriptions, faites inutile„ ment, & qui ne repreſente point com„ me l'optique. " D'Aubigné ajoute que la mort de Henri IV. empêcha l'exécution de ce projet.

L'Arrêt que le Parlement prononça contre cette Hiſtoire, porte que le ſamedi 4. Janvier 1617. l'Hiſtoire du Sieur d'Aubigné, pour contenir pluſieurs choſes qui ſont contre l'Etat & l'hon-

l'honneur des Rois Charles IX, Henry III, & Henry IV, des Reines, Princes & autres Seigneurs de ce Royaume, fut, en exécution de la ſentence du Prévôt de Paris, ou de ſon Lieutenant Civil, brulé publiquement par l'Exécuteur de la Haute-Juſtice.

D'Aubginé ſe ſauva à Genéve, prévoyant qu'on pourroit le faire repentir d'avoir écrit cette Hiſtoire. Voici comme Spon conte le fait p. 226. de ſon Hiſt. de Genéve T. 2. „ Genéve ſervit „ d'azile au Sieur d'Aubigné Gentil„ homme François, lequel ayant mis „ ſon Hiſtoire de France au jour, avoit „ ſi fort irrité le Roi, qu'il voulut le „ faire arrêter, outre qu'un ſien Fils „ que les Jéſuites avoient gagné, y con„ tribuoit beaucoup: mais lui ayant „ preſſenti ce qu'on lui préparoit, prit „ environ 30000. écus d'or qu'il cacha „ dans les ſelles de ſes Chevaux, & „ ſe retira à Genéve environ l'an 1619. „ Il y fut reçu par la Seigneurie & par „ l'Égliſe avec grand honneur, car on „ étoit informé de la vigueur qu'il avoit „ témoignée pour les Proteſtans dans leurs „ aſſemblées, & de ſa capacité dans l'art „ militaire. Auſſi quand il s'agiſſoit de

„ quelque Fortification, en prenoit-on
„ ſon avis. On dit qu'il ſçavoit un ſe-
„ cret de parler à un ami éloigné de lui
„ de cent pas, ſans que d'autres l'enten-
„ diſſent. "

Rien n'eſt plus ingénieux que ſon Dialogue Gascon du Baron de Feneſte. Voici le jugement qu'en porte Sorel p. 198. de ſa Bibliothéque Françoiſe: „ C'eſt un
„ Dialogue entre un homme ſage & un
„ Gascon évaporé qui raconte agréable-
„ ment toutes ſes avantures. Si on en
„ avoit retranché quelques discours qui
„ ſentent trop le Huguenot, ce ſeroit
„ un très bon livre en ſon genre. L'ou-
„ vrage eſt de Mr. d'Aubigné, qui a
„ pris plaiſir de mettre pluſieurs contes
„ de la vieille Cour. " Mr. Du Cheſne dans ſa Bibliothéque Hiſtorique dit que ce dialogue fait voir combien Mr. d'Aubigné avoit l'esprit porté à la ſatire; *c'eſt pourtant*, ajoute-t-il, *ce qu'il falloit modérer dans une Hiſtoire véritable & importante.* Auſſi Bayle avoue qu'il rend ſes Hiſtoires ſuspectes par ſes traits ſatiriques.

Les uns veulent, dit le P. le Long, que ce Baron ſoit le Duc d'Epernon, à qui l'Auteur en vouloit, & contre qui principalement il écrit cette ſatire, qui con-

contient pluſieurs événemens des Regnes d'Henry III, d'Henry IV., & de Louis XIII. Ainay qui parle toujours ſi ſagement, n'eſt autre choſe que Du Pleſſis Mornay.

Bayle, lettre 123., prétend que le Baron de Feneſte eſt un Gaſcon qui peint la ſotte admiration de ceux de ſa Nation pour le Duc d'Epernon, & qui ſaiſit toutes les occaſions pour ſe moquer de ce Seigneur. D'Aubigné eſt encore auteur de la Confeſſion de Foi de Sanci, qui n'eſt pas une ſatire moins ingénieuſe que le Baron de Feneſte.

Notre Auteur mourut à Genéve âgé de 80. ans l'an 1630. Il fut enterré au Cloitre de S. Pierre, où eſt une eſpéce d'épitaphe, ou Teſtament, qu'il avoit lui même dreſſée en des termes aſſez extraordinaires. La voici telle que Spon l'a raportée p. 387. de ſon Hiſt. de Genéve.

D. O. M.

Teſtor, Liberi, quàm vobis aptus ſum
Solo favente Numine,
Adverſis ventis, bonis artibus,
Irrequietus. Quietem eam
Colere, ſi Deum colitis,
Si Patri ſatis, contingat,
Si ſecus, ſecus accidat.
Hæc Pater, iterum Pater,

Per quem non a quo verè
Vivere & benè datum vobis,
Studiorum Hœredib. monumento,
Degeneribus opprobramento,
Scripſit
Theodorus Albinæus Octuagenarius.
Obiit anno CIↃ IↃↃXXX. *April. Die* XXIX.

La morale, ajoute Spon, en eſt ſi belle, qu'elle mérite que tout le monde la ſache. C'eſt donc comme s'il diſoit. *Au nom de Dieu très bon & très grand. Voici, mes chers Enfans, ma derniére volonté & mon dernier ſouhait pour vous; que vous goutiez la douceur du repos que je vous ai acquis avec beaucoup d'inquiétude par des moyens honnêtes & légitimes, malgré les orages contraires qui me menaçoient de tous côtez. Vous jouirez de ce repos ſi vous ſervez Dieu, & ſi vous ſuivez les traces de votre Pére: Que ſi vous ne le faites pas, le contraire ne ſauroit manquer de vous arriver. C'eſt votre Pére, qui vous le recommande, par lequel & non pas duquel vous avez reçu l'Etre & le Bien-Etre. C'eſt ce qu'a voulu écrire, pour vous être une atteſtation honorable, ſi vous êtes héritiers de ſes études, & pour vous être un reproche public ſi vous dégénérez, Théodore d'Aubigné Octuagenaire, mort l'année* 1630. *le* 29. *d'Avril.*

Si l'on avoit pu ſavoir quelques cir-

con-

conſtances bien ſures de la vie de Françoiſe d'Aubigné, Marquiſe de Maintenon, ſa petite-fille, on n'auroit pas manqué de les inſérer dans cette Préface: mais tout ce qu'on a écrit ſur cette illustre Favorite, eſt plein de détails romanesques, en ſorte qu'on ne peut démêler le vrai. Je ne raporterai qu'un fait ſingulier, dont on ne ſauroit douter. Dans le tems que cette Dame étoit dans la plus haute faveur auprès de Louis XIV., le Pape Alexandre VII. lui écrivit un Bref en 1690. dans lequel il loue ſes vertus inſignes & ſes nobles & recommandables prérogatives. *Præſtantes ac magnopere commendabiles nobilitatis tuæ dotes.* Il la prie d'accorder à l'Abbé Treviſani, porteur du Bref, toute l'aſſiſtance & toute la protection poſſible, dans la Cour où ſes belles qualitez lui ont acquis avec juſtice une faveur qui eſt aprouvée de tout le monde. *Illud viciſſim à te petimus ut prædicto filio.... eâ gratiâ quam apud omnes Ordines, ob ſupra memoratas dotes ac prerogativas tuas, meritò iſtic obtines, diligenter adeſſe velis.* Nous vous prions, ajoute le Pape, avec un zéle également fort, de faire valoir toutes les fois que l'occaſion s'en préſentera, l'attachement

filial que vous avez pour le Saint Siége, & d'en défendre tous les juſtes intérêts. *Nec minori contentione à te flagitamus, ut filialem tuam erga Sanctam hanc Sedem, obſervantiam, quotiescumque opus fuerit, adimplere ſatagas, ejusdem Sedis rationes impenſè promovendo.* Cette piéce curieuſe peut ſervir à la Canonization de Madame de Maintenon, elle ſe trouve dans le Mercure Galant du mois d'Avril 1690.

On trouvera à la fin de cette vie une Lettre du fameux Scarron à Mr. Fouquet Sur-Intendant des Finances. Cette piéce, qui eſt rare, fut écrite à l'occaſion du démêlé entre Scarron & Gilles Boileau frére de Mr. Despréaux. (Le ſujet de la querelle eſt de ce que Scarron a mis de Boileau dans ſa ſeconde Epitre chagrine, & ce qu'il fit ſur lui quand il fut reçu dans l'Académie.

Cette année eſt fertile en grands événemens,
Jules donne à la France une paix affermie
Et d'Eſtrée & Montmort, par leurs ſoins véhémens,
Ont enfin mis Boileau dedans l'Académie.)

Ce qu'on a mis entre deux crochets, ſe trouve à la fin de cette lettre imprimée en 1664. dans le *Recueil de quelques Piéces nouvelles & galantes tant en proſe qu'en vers*, à Cologne chez Pierre du Marteau.

MEMOIRES ANECDOTES

de la Vie de

THÉODORE AGRIPPA D'AUBIGNE',

Ayeul de Mᵉ. de MAINTENON,

Ecrits par lui même, & adreſſez à ſes ENFANS.

MES ENFANS,

VOUS avez dans l'Antiquité où puiſer des enſeignemens & des exemples dans les vies des Empereurs & des grands Hommes, pour apprendre comme on ſe peut démêler des attaques des Sujets desobéiſſans & de ſes Ennemis particuliers. Vous y voyez comme ils ont remédié aux ſoulévemens des uns & repouſſé les ef-

forts des autres : mais vous ne vous y inſtruiſez point de la conduite qu'il faut tenir dans une vie privée & commune, & cette troiſiéme ſorte de connoiſſance requerant plus de dextérité que les deux premiéres, vous avez plus beſoin d'y être inſtruits, puisque vous devez plutot vous conduire ſelon ceux d'une médiocre condition qu'en imitant les plus grands, n'ayant à luter qu'avec vos Pareils où il faut plus d'adreſſe que de force, ce manque de ſoupleſſe, ou un trop haut vol, vous nuit ſouvent auprès des Princes. Henry IV. n'aimoit pas que les ſiens s'apliquaſſent avidement à la lecture des vies des Empereurs, & je me ſouviens qu'ayant trouvé un jour Neufvy fort attaché à lire Tacite, il lui conſeilla de quitter cette lecture, & de ne lire que les Hiſtoires de ſes Pareils, craignant que ce courage déja élevé n'en devînt encore plus audacieux. J'en fais de même en votre endroit, pour répondre à votre juſte requête. Voici donc le discours de ma vie en ſa privauté paternelle, lequel ne m'a point contraint de cacher ce qui dans une Hiſtoire de France eût été honteux & malſéant ; de maniére que ne pou-

pouvant ni tirer vanité de mes belles actions, ni rougir de mes fautes, envers vous, je vais vous raconter ce que j'ai fait de bon & de mauvais, comme ſi je vous entretenois encore ſur mes genoux, deſirant que mes belles & honnorables actions vous donnent envie d'en faire de pareilles, & que vous conceviez en même tems de l'horreur pour mes fautes que je vous démontre à découvert, afin que vous évitiez d'en commettre de ſemblables. Et c'eſt là le point qui vous peut être de la plus grande utilité, je vous permets de faire ſur cela tel commentaire qu'il vous plaira, pourvû que vous ſongiez toujours que les heurs & malheurs ne viennent pas de nous mais de plus haut. J'ai encore à vous ordonner que vous ne gardiez que deux copies de ce Manuscrit, qui demeureront en la garde de ceux dont vous conviendrez, & que vous n'en laiſſiez aller aucune hors de la maiſon; ſi vous y faillez, votre manque d'obéiſſance ſera châtiée par vos Envieux, qui tourneront en riſées les merveilles de Dieu dans mes délivrances & dans mes eſpéces de prophéties, & qui vous feront repentir de votre curieuſe vanité.

Je naquis en l'hôtel St. Maury, près de Pons, le huit Février 1550. de Jean d'Aubigné, Seigneur de Brie en Xaintonge, & de Damoiſelle Catherine de Letang. Ma Mére mourut en accouchant de moi, s'étant trouvée en une telle extrémité que les Médecins propoſérent à mon Pére le choix de mort pour elle ou pour ſon enfant. Je fus nommé Théodore, & par adjonction, Agrippa, *quaſi ægrè partus*, & puis nourri hors du logis dans mon enfance, parceque mon Pére s'étant remarié peu après le décès de ma Mére, Anne de Limour ma belle-mére portoit impatiemment la dépenſe & la trop exquiſe nourriture qu'on employoit pour moi.

A peine avois je quatre ans accomplis, que mon Pére m'amena de Paris un Précepteur, nommé Jean Cottin, homme aſtorge & impétueux, qui m'enſeigna les lettres latines, grecques, & hébraïques tout à la fois, ſi bien qu'à ſix ans je ſavois lire en François & en ces trois langues. Mon Pére n'avoit point ſuivi d'abord cette méthode, & mon ſecond Précepteur, apellé Jean Morel, Pariſien, & aſſez renommé, qui me trait-

traitta plus doucement que le premier, ne la ſuivit pas non plus.

En cet âge de ſix ans, comme je reſtois un jour tout éveillé dans mon lit en attendant mon Précepteur, j'entendis entrer quelqu'un dans ma chambre, & puis j'aperçus dans ma ruelle une Femme fort blanche, dont les vêtemens frotoient contre mes rideaux, laquelle les ayant tirez me donna un baiſer froid comme glace, & disparut. Morel étant arrivé incontinent, me trouva ſans mouvement & ſans parole, & cette viſion me donna une fiévre continue qui me dura quatorze jours.

A ſept ans & demi, je traduiſis le *Crito* de Platon, ſur la promeſſe que me fit mon Pére de le faire imprimer avec mon effigie enfantine à la tête du livre.

Un an après, mon Pére m'amena à Paris, & en paſſant par Amboiſe un jour de foire, il vit les têtes de ſes Compagnons de la conſpiration d'Amboiſe ſur des poteaux, qui étoient encore reconnoiſſables, ce dont il fut tellement ému, qu'il s'écria au milieu de ſept à huit cens Perſonnes qui étoient là, ils ont décapité la France, les boureaux, & puis il donna des deux à ſon cheval. Je me mis auſſi-

tot à piquer après lui, parceque j'avois vu ſur ſon viſage une émotion extraordinaire, & l'ayant joint, il me mit la main ſur la tête en me diſant, mon enfant, il ne faut point épargner ta tête après la mienne, pour vanger ces Chefs pleins d'honneur dont tu viens de voir les têtes, ſi tu t'y épargnes tu auras ma malédiction. Quoique notre troupe fût de vingt chevaux, nous eumes aſſez de peine à nous ſauver des mains de cette populace, qui s'émut à de tels propos, & qui ſe mit en devoir de nous maltraiter.

Lorsque nous fumes arrivez à Paris, mon Pére me mit en penſion chez un nommé Beroalde, grand perſonnage, & neveu de Vatable. Mais bientot après, la premiére guerre de Religion ayant commencé par la ſurpriſe que fit le Prince de Condé de la ville d'Orléans, les perſécutions redoublées, les maſſacres, & les brulemens contre les Huguenots, qui ſe faiſoient à Paris, contraignirent ledit Beroalde, après avoir échapé de très grands périls, d'en ſortir, & de s'enfuir avec toute ſa Famille & ſes Ecoliers. Ce qui me fâcha beaucoup, acauſe que j'abandonnois un beau cabinet de

livres

livres bien reliez & bien couverts avec d'autres meubles fort propres, que mon Pére m'avoit donnez pour me faire perdre la maladie du pays, en quoi il avoit réuſſi. Deſorte qu'étant arrivez auprès de Villeneuve St. Georges, ce ſouvenir me tira des larmes des yeux ; ſur quoi Beroalde me prenant par la main, me dit, mon petit ami, ne ſentez vous point l'heur que ce vous eſt de pouvoir, dès l'âge où vous êtes, perdre quelque choſe pour celui qui vous a tout donné ?

De Villeneuve notre petite troupe fugitive, compoſée de quatre hommes, de trois femmes, & de deux enfans, s'achemina au Coudray, maiſon du Préſident de Létoile, & y ayant recouvré un coche, elle gagna le bourg de Courances, où elle rencontra le Chevalier Dachon, qui y tenoit garniſon avec cent Chevaux, lequel l'arrêta priſonniére, & la mit entre les mains d'un Inquiſiteur, nommé Democharès, qu'il avoit avec lui. Tout enfant que j'étois, je ne pleurai point lorsqu'on me mit en priſon, mais je ne pus retenir mes larmes, quand je me vis ôter une petite épée argentée & une ceinture avec des fers d'argent.

Cet Inquiſiteur m'interrogea à part, & ſe mit fort en colére contre moi à cauſe de mes réponſes. Quelques Officiers de cette Cavalerie, qui me voyoient un habit de ſatin blanc fort propre, & des maniéres qui dénotoient quelque choſe hors du commun, me retirérent de la priſon, & me menérent en la chambre de Dachon, lequel me fit entendre que toute notre troupe étoit condamnée au feu, & qu'il ne ſeroit plus tems de me dédire ſi je me laiſſois conduire au lieu du ſuplice; à quoi je répondis que l'horreur de la Meſſe m'ôtoit celle du feu. Or comme il y avoit dans cette chambre deux Violons qui faiſoient dancer la Compagnie, ce Capitaine m'ordonna de dancer une Gaillarde, ce que je fis au gré de toute l'aſſemblée qui m'en loua & m'en remercia, mais cela n'empêcha point que l'Inquiſiteur ne me fît ramener en priſon avec des injures atroces.

Alors Beroalde, averti par moi que notre procès étoit fait, ſe mit à tâter le poux à toute la troupe & la fit réſoudre très aiſément à ſouffrir la mort plutot que de renoncer à ſa Religion. Sur le ſoir on nous montra, en nous aportant à man-

manger, le Bourreau de Milly, qui ſe préparoit pour notre ſuplice du lendemain; deſorte qu'auſſitot que la porte de la priſon fut fermée, un chacun ſe mit en priéres pour s'y diſpoſer. Mais deux heures après un Officier des troupes de Dachon, qui étoit chargé de notre garde, & qui avoit été Moine, nous vint trouver, & m'ayant baiſé à la joue, dit à Beroalde, il faut que je meure ou que je vous ſauve tous, pour l'amour de ce jeune enfant, tenez vous prêts pour ſortir quand je vous le dirai; cependant voyez ſi vous pouvez me donner cinquante ou ſoixante écus pour corrompre deux hommes ſans lesquels je ne puis rien faire. On ne marchanda point à lui faire ſoixante écus, que l'on avoit cachez dans des ſouliers. A minuit cét Officier nous revint trouver avec ces deux hommes, & dit à Beroalde, vous m'avez dit que le Pére de ce petit Garçon (parlant de moi) avoit commandement à Orléans, promettez moi de me bien faire recevoir dans ſa Compagnie. Ce qui lui ayant été promis avec une bonne & honnorable récompenſe, il nous fit tous prendre par la main, & me prenant la mienne, il

nous fit paſſer ſecrétement auprès d'un Corps de garde, delà par deſſous notre coche dans une grange, & enſuite nous gagnames à travers champ le grand chemin de Montargis, où nous arrivames tous à ſauveté, après avoir eſſuyé bien des fatigues & des périls.

La Ducheſſe de Ferrare, Renée de France, nous y reçut avec ſon humanité accoutumée, ſurtout moi qu'elle fit aſſeoir auprès d'elle ſur un carreau pendant trois heures, pour me faire discourir ſur le mépris de la mort, au ſujet de la réponſe que j'avois faite à Dachon quand il m'avoit menacé du feu. Elle nous retint trois jours, pour nous donner le tems de nous remettre, après quoi elle me fit conduire commodément avec toute notre bande à Gien, où nous reſtames un mois chez le Procureur du Roi nommé Chaſſeray. Enſuite la Fayette en ayant formé le Siége, nous fumes obligez d'en ſortir, & de nous mettre dans des batteaux pour nous ſauver à Orléans, ce que nous ne pumes faire ſans eſſuyer quelques arquebuſades qui nous furent tirées vers Boteilles par les Communes des environs.

Lors-

Lorſque nous fumes arrivez à Orléans, Beroalde fut en la conſidération de mon Pére, qui commandoit dans la ville ſous Mr. de St. Cyr, logé favorablement en la maiſon du Préſident de Létoile, où je fus le premier atteint de la contagion qui fit mourir trente mille Perſonnes dans la ville. Mon Chirurgien & quatre autres Perſonnes de notre troupe moururent dans ma chambre, & Me. Beroalde entr'autres. Mon Serviteur, nommé Echalaſt, & qui eſt mort Miniſtre en Bretagne, ne m'abandonna jamais, & me ſervit durant toute ma maladie ſans prendre le mal, n'ayant pour tout préſervatif qu'un verſet du Pſeaume XLV. continuellement à la bouche.

Mon Pére ayant été obligé de faire un voyage en Guyenne pendant ma maladie: pour en hâter le ſecours, me trouva à ſon retour tout à fait guéri mais en même tems devenu un peu débauché, ainſi qu'il eſt coutumier de le devenir parmi la licence des guerres civiles : *pacis artes vigere inter Martis incendia.*

Cela l'obligea de m'envoyer un beau matin un habillement de bureau avec ordre de me mener en cet équipage par toutes les boutiques de la ville, & de me

dire de choiſir quel métier je voulois aprendre, puiſque je menois une vie indigne d'un Gentilhomme. Je fus ſi ſenſiblement touché de cet affront public, que j'en tombai griévement malade, & en penſai mourir. Lorſque je fus guéri, je fus me jetter aux genoux de mon Pere, & je lui demandai pardon en termes ſi pathétiques que j'arrachai des larmes de toute l'aſſemblée: mon Pére en fut lui même ſi atendri, que non ſeulement il me pardonna, mais qu'il me fit encore tenir dans la ſuite un état qui excédoit de beaucoup ma condition.

Le Siége d'Orléans ayant été formé ſur la fin de l'année, Beroalde s'en fut loger à la maiſon de la Reine dans le cloître de St. Agnan, & moi je reſtai au logis de mon Pére; ce qui donna occaſion à ſes Domeſtiques de me corrompre de nouveau, me menant avec eux dans des lieux de débauche, où je me trouvai lorsque Mr. de Duras fut tué.

Mon pére me mena voir un jour le Sieur Dachon, qui avoit été amené priſonnier avec le Connétable, de la bataille de Dreux, à Orléans. Ces deux Priſonniers étoient à la garde de mon Pére, par-

parceque c'étoit lui qui les avoit conduits à Orléans, & le Sieur Dachon étoit logé dans la tour neuve, où il y avoit deux coulevrines ſur le plancher de ſa chambre. S'il fut bien étonné de voir ſon jeune Priſonnier en ſa préſence, il le fut encore davantage quand il m'entendit lui reprocher ſon inhumanité en des termes qui marquoient que j'en conſervois un vif reſſentiment, ſans pourtant lui dire aucune injure, quoique j'y fuſſe excité par ceux qui nous avoient accompagnez à cette viſite, me contentant de leur répondre que je ne pouvois me réſoudre à inſulter un malheureux.

Dans ce tems quatorze Capitaines ſe promirent & jurérent entr'eux de prendre les tourelles, ou de mourir à la peine; mais quand il en falut venir à l'exécution, il n'y en eut que ſix qui tinrent leur promeſſe, & qui furent à cette attaque. Mon Pére, qui fut un de ces ſix, y reçut un coup de pique au deſſous de la cuiraſſe, & ayant été choiſi pour la négociation de la paix, quoique ſa playe ne fût qu'à demi guérie, il fut le quatriéme de ſon parti qui entra dans le pavillon bleu de la Reine-Mére, tendu dans

l'Iſle aux beufs, où elle fut conclue.

Mon Pére obtint, au moyen de ce traité & en conſidération de ſes autres ſervices, un état de Maitre des Requêtes honnoraire pour ſervir dans les cauſes de ceux de la Religion ; auquel état le Sieur de Charanes lui ſuccéda après ſa mort. La paix ainſi conclue, le Sieur d'Aubigné mon pére fut chargé d'en aller faire obſerver les articles en Guyenne: il partit donc pour cela d'Orléans, & en me diſant adieu, il me recommanda fort de ne jamais perdre la mémoire de ce qu'il m'avoit dit à Amboiſe, de conſerver toujours un grand zéle pour ma Religion, de l'amour pour les Sciences & la Vérité, & puis il me baiſa contre ſa coutume, ce qui m'attendrit extrêmement. S'étant trouvé mal en chemin, il fut contraint de s'arrêter à Amboiſe, où ſon mal s'étant rengregé par un ſac qui ſe fit dans la playe qu'il avoit reçue à l'attaque des tourelles, il mourut, ne regrettant rien des affaires du monde, ſinon de ce que ma trop grande jeuneſſe m'empêchoit de lui pouvoir ſuccéder à ſon état de Maitre des Requêtes. Ce qu'il diſoit en tenant ſes proviſions en main,

main, qu'il renvoya au Prince de Condé, avec priéres de ne donner cette Charge qu'à un homme qui fût déterminé à mourir pour le ſervice des Egliſes Réformées.

Six ou ſept jours après ſon décès, comme j'étois ſous le portail de notre logis, je vis arriver deux Domeſtiques de mon Pére, qui venoient à Orléans pour faire inventorier ſes équipages de guerre & les autres effets qu'il y avoit laiſſez. A leur aſpect j'eus un preſſentiment de la mort de mon Pére, qui me frapa au cœur: je me cachai d'abord pour examiner leur contenance pendant qu'ils établoient leurs chevaux, mais m'ayant aperçu ils s'en vinrent à moi, & quoi qu'ils me puſſent dire pour me cacher la mort de mon Pére, ils n'y purent réuſſir. Je me confirmai ſi bien cette opinion dans la tête, que je ne fis que pleurer en cachete pendant trois jours, & que je ne voulus point vétir d'autre habit que de deuil, quelque empêchement que l'on apportat à ce deſſein.

La mort de mon Pére ayant été à la fin divulguée, on me donna pour Curateur le Sieur Audubeuil, qui me fit renon-

noncer à la ſucceſſion paternelle qui étoit de quatre mille livres de rente, acauſe des grandes dettes que laiſſoit le Deffunt, & qui m'entretint aux études du bien de ma Mére, me laiſſant encore un an ſous la diſcipline de Beroalde. Enſuite mon Curateur m'envoya à Genéve, ayant alors treize ans. Je faiſois dans ce tems autant de vers latins qu'un habile Ecrivain en pouvoit écrire en un jour, & je liſois couramment les Rabins ſans points, & les expliquois de même que le Grec & le Latin, ſans liré le texte. Quoique j'euſſe demeuré deux ans aux écoles publiques d'Orléans, & que j'y euſſe fait mon cours de Mathématiques, on me remit pourtant à Genéve au Collége ſur ce que je n'avois pas bien expliqué quelques Dialectes de Pindare ; ce qui me fit haïr l'étude, mépriſer les Lettres, dépiter contre les châtimens, & adonner aux poliſſonneries qui me tournoient ſouvent à louanges, parceque Mr. Beze, en les excuſant, les trouvoit plus ſpirituelles & réjouiſſantes que ruſées & malicieuſes, mais mes maitres étoient ſans miſéricorde.

Tous ces dégouts me firent quitter Genéve au bout de deux ans, & m'engagé-

rent

rent à venir à Lyon au déſu de mes Parens. Je me remis dans cette ville à l'étude des Mathématiques & des premiers élémens de la Magie, avec réſolution pourtant de ne m'en jamais ſervir. Je ne fus pas longtems ſans manquer d'argent, & mon Hôteſſe m'ayant menacé de me chaſſer de ſa maiſon ſi je ne la payois, je pris ſi fort à cœur mon indigence & cette menace, que, n'oſant retourner au logis, je reſtai un jour ſans manger, & plongé dans une extrême triſteſſe. Dans ce triſte état, comme je rêvois où j'irois paſſer la nuit je m'arrêtai au milieu du pont de la Saone, & panchant la tête ſur la riviére pour y laiſſer tomber mes larmes, je me ſentis transporté d'un grand deſir de m'y jetter, afin de mettre fin tout d'un coup à mes angoiſſes. Mais un reſte de bonne éducation & de piété me faiſant ſouvenir de prier Dieu avant que de ſatisfaire mon envie, je le fis, & les derniers mots de ma priére finiſſans par ceux de la vie éternelle, cela m'effraya, & m'obligea de demander à Dieu qu'il voulût bien m'aſſiſter dans une telle agonie. Ce que je n'eus pas plutot fait, que tournant le viſage vers le bout du pont, j'ap-

per-

perçus un Valet qui portoit en croupe une malle rouge, & un moment après ſon Maitre, que je reconnus pour le Sieur du Chillaud mon couſin germain, lequel s'en allant en Allemagne par ordre de Mr. l'Amiral de Châtillon, m'apportoit de l'argent, & me fit revenir de mon deſeſpoir.

A quelque tems delà, les ſecondes guerres de la Religion étant ſurvenues, je m'en allai chez mon Curateur en Xaintonge, lequel voyant ſon Pupile obſtiné à ne vouloir plus retourner aux études, & réſolu d'embraſſer la profeſſion des armes, fit mettre, MES ENFANS, votre Pére en priſon, & l'y détint juſqu'à la repriſe des troiſiémes guerres civiles.

Alors quelques uns de mes Camarades, qui avoient comploté auſſi bien que moi de s'en aller à la guerre, ayant tiré un coup de fuſil devant ma priſon, pour le ſignal dont nous étions convenus qu'ils partoient, j'attachai auſſitot les linceuils de mon lit à la fenêtre, & je me dévalai dans la rue en chemiſe & pieds nuds, parceque mon Curateur faiſoit emporter tous les ſoirs mes habits dans ſa chambre. Dans cet équipage, & après avoir ſauté

par

par deſſus deux murs, au bas de l'un deſquels je trouvai un puits où je penſai tomber, je m'en fus joindre mes Camarades qui marchoient, & qui ne furent pas peu étonnez de voir courir après eux un homme en chemiſe qui les apelloit, & qui pleuroit parceque les pieds lui ſaignoient & lui faiſoient un mal horrible. Je les atteignis à la fin, & le Capitaine St. Lo, chef de la troupe, après m'avoir en vain bien menacé & grondé pour me faire retourner au logis, me mit en croupe derriére lui, & me donna ſon manteau pour mettre deſſous mes feſſes, acauſe que la boucle de la croupiére les écorchoit.

A une lieue delà, nous rencontrames au paſſage du Reau une troupe de Papiſtes qui vouloient gagner Angoulême. Nous la défimes après un léger combat, dans lequel combattant pour mon coup d'eſſai en chemiſe, je gagnai une arquebuſe avec ſon fourniment tel quel; mais je ne voulus jamais prendre aucun habit, quoique mes Compagnons & la néceſſité m'en preſſaſſent, deſorte que j'arrivai tout nud au rendez-vous qui étoit à Jonſac, où quelques Capi-

Capitaines prirent le ſoin de me faire habiller, & je mis au bas de la cédule que je leur fis pour cette avance, que je ne reprocherois de ma vie à la guerre qu'elle m'avoit dépouillé, n'en pouvant jamais ſortir en plus piteux état que j'y étois entré.

De Jonſac notre Compagnie ſe rendit à Xaintes, où l'armée des Religionnaires s'aſſembloit, & où j'eus une priſe avec Mr. de Mirebeau Gouverneur de la Province, parcequ'à l'inſtigation de mes Parens il voulut encore me renvoyer, en uſant d'abord de douces exhortations, & enſuite de rudes menaces. Mais je lui mentis, en diſant que j'étois de faction, pour ne point obéir, & le quittant ſoudainement de même que Soubran ſon Capitaine des Gardes qui ſe mettoit en devoir de m'arrêter, je perçai la foule & m'enfuis en portant l'épée à la gorge d'un de mes Couſins qui me talonnoit de près. Je me retirai au logis du Capitaine Aſniéres, que je ſavois être en querelle avec ledit Sr. de Mirebeau, & le lendemain à une diſpute qu'ils eurent enſemble, je fus le premier qui compaſ-

ſai

ſai la méche, & qui faillis à tuer mon ſusdit Couſin qui prenoit le parti dudit Mirebeau.

Pendant cet hiver qui fut fort rude, je me trouvai un ſoir de garde avec la Compagnie d'Aſniéres, à la tête du camp & ſur le bord d'un marais gelé, où nous étions ſans feu & dans la fange juſqu'aux genoux, ſi bien qu'un chacun tranſiſſoit de froid. Dans cet état, un Sergent qui étoit venu pour me faire allumer la méche, me voyant greloter comme les autres, me fit offre de ſon écharpe, ce que j'acceptai ſans m'en faire trop prier. Ce ne fut pas néanmoins dans ce rencontre où je ſouffris le plus, mais bien en Périgord à la ſuite du Régiment de Piles, puis au retour du Siége d'Angoulême où j'avois été des combattans à l'aſſaut donné au parc, & gagnai un fourniment à la priſe de la ville. Car en m'en revenant à Pons, je me trouvai ſi outré de fatigue & de laſſitude, que je fus obligé de trainer toutes les nuits de feu en feu: & pour me rafraichir, ſitot que j'avois rejoint la Compagnie le matin, j'entendois incontinent battre aux champs de tous

cô-

côtez; deſorte qu'il m'étoit force de remarcher tout de nouveau ſans avoir pu me repoſer un inſtant. Joint à cela, qu'il me falloit ſouvent cacher pour éviter la rencontre de mes Couſins, qui, étant bien vétus & bien montez, m'auroient fait des reproches ſur les maux que j'endurois, & ſur le miſérable état où je ne me trouvois par ma deſobéiſſance, ayant voulu malgré mon Curateur m'en venir à la guerre.

Enfin j'arrivai au Siége de Pons, excédé de fatigues, mais non rebuté de la guerre. A quelques jours delà, l'aſſaut ayant été donné à cette Place, je fus des Aſſaillans, & des premiers qui entrérent par la bréche dans la ville, où je vangeai une mienne Tante de l'inſolence d'un Capitaine nommé Blanchereau, qui l'avoit voulu forcer. Je me trouvai enſuite au combat de Janſeneuil, à la bataille de Jarnac, & à la grande eſcarmouche de la Roche-abeille. Mais je perdis l'occaſion de la bataille de Montcontour, m'en étant allé en mon pays de Xaintonge, où je ne courus pas moins de péril que j'en aurois pu eſſuyer à cette bataille; parceque ce tut dans ce tems là que Mr. de

de Savignac fit l'entrepriſe que j'ai décrite dans mon Hiſtoire de France, tome 1. chapitre 5. de laquelle je fus, & où je n'ai pas voulu raconter les grands riſques que je courus dans cette camiſade, & plus grands que je n'en aye couru de ma vie. Ce qui me fit ſouvenir alors de mes desobéiſſances à mes Parens, & prier Dieu au plus fort de mes angoiſſes de me les pardonner, en implorant ſa miſéricorde par ces paroles,

L'homme indompté ſera dompté
Par maux ſans nombre &c.....

Enfin ayant paſſé la Drogne, en forçant un Payſan, qui étoit venu à moi pour me tuer, à m'en montrer le gué, mon cheval la paſſa après moi contre toute eſpérance, mais j'eus des peines infinies à le tirer de la vaſe. Je paſſai enſuite l'Iſle à l'Aubardemont, & mon Guide me conduiſit juſqu'à l'entrée du bourg de Coutras, où il n'oſa entrer. (Soit dit en paſſant, que longtems après on me fit voir au Château de Savignac ce même Payſan, nommé Perrot de Fargues, lequel je reconnus d'abord entre ſix qu'on me préſenta, tant la peur m'en

m'en avoit bien empreint l'image.) J'entrai donc ſeul dans Coutras, & j'enfilai la grande rue pour gagner le bord de la riviére. Y étant arrivé, je me mis à chercher de l'œil où je la pourrois paſſer, mais ayant découvert quatre Arquebuſiers, qui ſortoient d'un moulin, & qui compaſſoient la méche pour s'en venir à moi, avec d'autres encore qui les ſuivoient, je me jettai à la nage dans la riviére ſans marchander &, ayant bientot trouvé pied, je mis le ſeul piſtolet qui me reſtoit chargé à la main, & je la paſſai en cet état, en dépit de ces quatre Arquebuſiers qui me canardoient dans l'eau, & de leurs Camarades qui s'opoſoient à mon paſſage. Les périls que j'eſſuyai dans cette occaſion furent innombrables, mais ils ne me rendirent pas meilleur ni plus ſage & circonſpect: voici un exemple de mon audace & de mon imprudence, que vous ne devez pas ſuivre. Paſſant un jour en revue devant le Prince de Condé, entre cinq cens Arquebuſiers, j'apellai tout haut *Biſognes* ceux qui ſaluoient du chapeau, ce que ce Prince ayant entendu, il me fit apeller & me demanda mon nom, lequel lui ayant

ayant donné envie de m'avoir auprès de lui, il me fit offrir une place de Gentilhomme dans ſa maiſon par Mr. de la Caze, qui en faiſant de l'important me dit qu'il vouloit me donner au Prince de Condé, ſur quoi je lui répondis brutalement & en franc étourdi, mêlez vous de donner vos chiens & vos chevaux, & non pas de mes pareils. Réponſe qui marquoit bien ma grande ruſticité.

Je paſſai tout le reſte des troiſiémes guerres en Xaintonge, & je me trouvai à la deffaite de deux Compagnies Italiennes. Commençant alors à aquérir quelque renom, on me donna vingt Enfans perdus tous Arquebuſiers à conduire, lesquels je menai à la deffaite de deux autres Compagnies de l'Icerbette qui étoient à Jonſac, où je donnai à une barricade fort élevée & très forte, laquelle fut bien deffendue, mais à la fin forcée par la valeur de Boisrond.

Quelque tems après ce combat de Jonſac, Clermont-d'Amboiſe, Renty, & autres Gentilshommes, avec notre Compagnie, furent ſe retrancher à Archiac, où la Riviére-Puitaillé, qui étoit à Pons avec cinq Cornettes Italiennes & quatre

Françoiſes, vint pluſieurs fois attaquer l'escarmouche à cette Nobleſſe: il s'y en fit de très belles, & les Gardes de Dacier y ſervoient ordinairement de précepteurs aux Xaintongeois. Dans une de ces eſcarmouches, j'eus l'honneur de me battre ſeul à ſeul contre un Cavalier qui m'avoit deffié au combat, & je lui caſſai la tête d'un coup de piſtolet. On m'offrit alors pluſieurs Enſeignes dans le Régiment où j'étois, mais je les refuſai toutes, parceque je voulois avoir, comme je l'eus peu après, celle de la Colonnelle. Archiac ayant été enſuite aſſiégé dans les formes, étant pour lors à Cognac, je trouvai le moyen d'y entrer, & d'y mener des Soldats chargez de poudre, un desquels ayant mis le feu dans ſon paquet en voulant ſoufler ſa méche, y perdit les yeux: ce fut le ſeul accident qui m'arriva dans cette hazardeuſe entrepriſe.

Lorsque je fus Enſeigne de la Compagnie Colonnelle d'Asniéres, Blanchard, nommé depuis Cluteau, & moi, nous menames les Enfans perdus à l'attaque de Cognac, & nous perçames juſqu'à la halle, où nous fumes vaillamment reçus par

par une bonne troupe de Soldats commandée par des Sergens. Nous nous mêlames fort courageuſement les uns avec les autres, & moi principalement : comme je combattois en pourpoint, & que je vis que le combat s'opiniâtroit, je commençai à faire une barricade au bout du pont-levis avec un buffet & deux coffres, & je la pouſſai ainſi en avant vers le bourg, non ſans y perdre nombre de braves Soldats. Mon Capitaine à ce ſujet me déféra l'honneur de faire la capitulation à mon gré. Dans le fort de l'attaque, il y eut un Gentilhomme des nôtres, qui fut enlevé par le pont-levis dans la place, & nous l'y trouvames ſans aucun mal après ſa reddition. Pour dernier trait de ces troiſiémes guerres, voyez la priſe de Pons, que j'ai décrite à la fin du 24. Chapitre du 5. livre de mon hiſtoire de France.

Il ne faut pas pourtant que j'obmette de dire encore qu'au retour de l'expédition de Cognac, le Régiment d'Asniéres paſſant en grande crainte auprès de Royan, je demandai permiſſion de mener à la guerre trente Arquebuſiers à cheval, avec leſquels je tins ſi bonne contenance

devant le Baron de la Garde qui marchoit pour deffaire notre Régiment, qu'en eſcarmouchant audacieuſement contre ledit Baron, je donnai le tems à notredit Régiment de ſe retirer en lieu de ſureté. Mais deux heures après cette rude escarmouche, je fus atteint d'une fiévre continue, qui me força à garder le lit, & dont croyant mourir, je fis dreſſer les cheveux à la tête aux Officiers & Compagnons qui me venoient viſiter, en leur confeſſant les excès & pilleries que j'avois commis avec les Soldats que je commandois. Je me repentois ſurtout de n'avoir pas fait punir un de ces Soldats, qui avoit tué en ma préſence de ſang froid & ſans aucun ſujet un vieux Payſan, avouant de bonne foi que j'avois commis une lourde faute en m'ingérant de commander à mes Camarades, avant que l'âge m'eût donné l'autorité de me faire obéir. Cette maladie me fit rentrer en moi même, & aporta un notable amandement en mes mœurs.

La paix ayant mis fin aux troiſiémes guerres de la Religion, mon Curateur me donna quelque peu d'argent avec le bail pour tout titre de ma terre des Landes.

des. M'étant acheminé à Blois, muni de cette piéce, & d'une fiévre quarte qui ne me vouloit point quitter, j'y apris qu'un Maitre d'Hôtel du Duc de Longueville s'étoit rendu mon héritier & emparé de mon bien. Je le fus trouver pour lui faire voir que je n'avois pas encore beſoin d'héritier; mais il me reçut fort mal, il ne voulut point me reconnoitre, & me traitant d'impoſteur, il me dit, me ſoutint en face, & offrit de le prouver, que j'avois été tué au combat de Savignac, & qu'il en fourniroit de bonnes atteſtations.

Ce procédé inique me toucha à un point, joint au mauvais état où je me trouvois & à la dureté de mes parens maternels qui me tournérent le dos en haine de ma Religion, que ma fiévre quarte devint continue, & me réduiſit dans un ſi piteux état que je crus à cette fois là mourir tout de bon. Dans les transports frénétiques que l'ardeur de ma fiévre me cauſa, je prédis un jour à mes mauvais Parens qu'un tems viendroit qu'ils me feroient hommage, & rechercheroient mon amitié.

Mon Fermier, qui me vint voir, me re-

reconnut bien pour Théodore-Agrippa d'Aubigné, à la cicatrice qui m'étoit restée d'un charbon au coin du front, lorsque je fus atteint de la peſte à la grande contagion d'Orléans : mais le pendart, me voyant ſi mal & ſans eſpérance de vie, n'en fit pas ſemblant, & me traita auſſi bien que les autres d'infame impoſteur, pour s'exempter de me payer trois années d'arrérages de ſon bail qu'il me devoit. Me trouvant dans une ſi dure extrémité, méconnu de ma Famille, dénué d'argent, moqué de mon Fermier, privé de toute ſorte de ſecours, & avec une groſſe fiévre, je me fis porter par bateau à Orléans, où j'arrivai à demi mort. Dans ce pitoyable état j'eus le courage de me préſenter devant les Juges, qui me permirent de plaider moi même ma cauſe ; ce que je fis en termes ſi pathétiques, & j'expoſai ma miſére d'une maniére ſi touchante, que mes Juges juſtement irritez contre mes Parties, s'étant levez de leurs places, s'écriérent tous d'une voix qu'il n'y avoit que le Fils du feu Sieur d'Aubigné qui pût parler ainſi, & condamnérent mes Adverſaires à me demander pardon, & à me faire raiſon de mon bien.

M'é-

M'étant donc remis, au moyen de ce jugement, en poſſeſſion de mon médiocre héritage, je devins incontinent amoureux de Diane Salviati, fille ainée du Sieur de Talcy. Cet amour me mit en tête la Poëſie Françoiſe, & ce fut alors que pour plaire à ma Maitreſſe, je compoſai ce que l'on a depuis appellé *le Printems d'Aubigné*, où, pour dire la vérité, il y a pluſieurs endroits peu limez, mais en récompenſe une certaine fureur poëtique que les Gens du métier loueront toujours.

A quelque tems delà, la guerre de Mons en Hainaut ſe commençant, je dreſſai une Compagnie pour y aller ſervir, & je m'en fus à Paris lors des noces du Roi de Navarre, pour avoir ma commiſſion. Apeine y fus je arrivé, que je me trouvai contraint d'en repartir, pour avoir bleſſé au viſage un Archer qui me vouloit arrêter ſervant de ſecond à un mien Ami dans un duel. La journée de la St. Barthélemi arriva à trois jours de là, où vraiſemblablement j'aurois péri ſans cette avanture.

Je veux, MES ENFANS, vous donner ici un exemple du pouvoir que Dieu s'eſt ré-

réſervé ſur le courage des Hommes. Lorsque j'apris la nouvelle du maſſacre de la St. Barthélemi, je me trouvois accompagné de quatre vingts Soldats de ma Compagnie, parmi lesquels il y en avoit certainement une douzaine des plus braves & des plus déterminez qui fuſſent en France ; & je me promenois avec eux ſans penſer à rien quand une voix s'étant fait entendre & miſe à crier ſans nul deſſein ni aucun raport à notre troupe, nous nous mimes tous à fuir comme un troupeau de moutons juſqu'à perte d'haleine, & puis nous étant pris par la main trois ou quatre enſemble, un chacun ſe mit à contempler ſon Compagnon témoin de ſa peur & de ſa fuite, & à rougir de honte d'avoir pris l'allarme ſi mal à propos. D'où nous conclumes tous que Dieu ne donnoit pas le courage & l'entendement, mais qu'il ne faiſoit ſeulement que le prêter.

Le lendemain de cette terreur panique, quarante de mes mêmes Soldats allérent à la rencontre de ſix cens de ces Maſſacreurs de Paris qui descendoient par la Loire d'Orléans à Boisgenci, & s'étant cachez derriére la levée, ils les at-

attaquérent quand ils en virent un bon nombre à terre, & les ramenérent battant & tuant juſqu'à leurs batteaux. Après cette rencontre, je me retirai à Talcy, & j'envoyai quarante de mes Soldats à Sancerre, me réſervant, avec ceux qui vouloient bien courre ma fortune, pour la Rochelle.

Je me tins caché audit Talcy pendant quelques mois, où contant un jour au Pére de ma Maitreſſe mes infortunes, & comme le deffaut de moyens m'empêchoit de me rendre à la Rochelle, ce Vieillard m'interrompit en me diſant, vous m'avez autrefois conté que les originaux de l'entrepriſe d'Amboiſe avoient été confiez à feu votre Pére, & que dans l'une des piéces le ſeing du Chancelier de l'Hôpital, qui eſt préſentement retiré en ſa maiſon près d'Etampes, s'y trouvoit: c'eſt un homme qui n'eſt plus bon à rien, & qui a deſavoué votre parti, ſi vous voulez je lui envoyerai dire que vous avez cette piéce entre les mains, & je me fais fort de vous faire donner dix mille écus, ſoit par lui, ou par ceux qui voudront s'en ſervir pour le perdre. Je ne repartis point à ce diſ-

cours, mais le quittant dans l'inſtant, je m'en fus prendre à ma chambre un ſac de velours tanné où étoient renfermez tous ces papiers, & le lui aportant, je lui montrai toutes les ſuſdites piéces, après quoi je les repris de ſa main, & les jettai dans le feu en ſa préſence. Ce qui donna lieu audit Sr. de Talcy de me tancer rudement: ſur quoi je lui repliquai, j'ai brulé toutes ces écritures, de peur qu'elles ne me fiſſent bruler dans la ſuite, car j'aurois pu ſuccomber à la tentation. Le jour d'après le bon homme prenant par la main l'Amant de ſa Fille, lui tint ce propos: encore que vous ne m'ayez point ouvert vos penſées, j'ai de trop bons yeux pour ne m'être pas aperçu de votre amour pour ma Fille, vous voyez qu'elle eſt recherchée de pluſieurs qui vous ſurpaſſent de beaucoup en biens & en honneurs, cependant ces papiers que hier vous brulates, de crainte, dites vous, qu'ils ne vous fiſſent bruler, m'ont échauffé auſſi à vous dire que je vous ſouhaite pour mon beau-fils. A quoi je répondis, Monſieur, cet acte ne mérite pas une ſi haute récompenſe, ni que

pour

pour un tréſor aſſez médiocre & mal aquis, vous m'en donniez un que je préfére à une Couronne.

Quelques jours après ceci, m'étant allé promener par la Beauce, je mis pied à terre dans un village, où un homme, qui m'en vouloit & qui m'avoit ſuivi monté ſur un cheval Turc, faillit à me tuer ſur la porte du cabaret. Dans cette ſurpriſe je me ſaiſis de l'épée du Cuiſinier que je trouvai ſous ma main, & je courus en pantoufles au devant de mon Aſſaſſin qui revenoit à la charge. L'émotion où je me trouvois me fit donner de la tête contre celle de ſon cheval, ce qui m'étourdit un peu, mais reprenant auſſitot mes eſprits, je lui allongeai un coup d'épée ſans le bleſſer parcequ'il étoit armé, deſorte que je lui en fournis un ſecond au deffaut de la cuiraſſe, qui entra environ d'un demi pied dans le corps: enſuite le voulant démonter, le pied me gliſſa ſur la glace, & je tombai par terre, ce que voyant mon ennemi, il revint ſur moi & me donna deux coups d'épée, dont l'un que je reçus à la tête me fit une très griéve bleſſure. Cela ne m'empêcha pas pourtant, tout bleſſé que

j'étois, de me relever, de me jetter ſur lui, & de le colleter; mais le traitre donnant des deux à ſon cheval, me rejetta une ſeconde fois par terre tout couvert de ſang, & ſe ſauva. Je me fis alors reporter au cabaret pour m'y faire panſer, mais comme je connus aux mines du Chirurgien que ma playe étoit dangereuſe, j'en partis avant le jour, ſans vouloir qu'on me levat le premier apareil, dans le deſſein d'aller mourir entre les bras de Diane Salviati ma maitreſſe.

La traite de vingt deux lieues que je fis pour cela ſans repoſer, me fit perdre tant de ſang, qu'en arrivant chez le Sieur de Talcy, je tombai évanoui, & demeurai ſans ſentiment, ſans poux, & ſans connoiſſance. On me fit revenir de cet état à force de reſtaurans, & on a cru depuis que ſans cette grande hémorragie je n'aurois pu vivre longtems, ni me moriginer, acauſe du ſang bouillant qui me dominoit naturellement, & qui me faiſoit précipiter aveuglément dans toutes ſortes de périls.

Mes Parens ayant à la fin apris le lieu de ma retraite, engagérent l'Evêque d'Orléans à envoyer ſon Promoteur avec ſix

Offi-

Officiers de juſtice au Sr. de Talcy, pour le contraindre à remettre ſon Hôte entre leurs mains: mais n'en ayant pu venir à bout, & voyant tous leurs efforts inutiles, ils furent obligez de s'en retourner à vuide, après avoir menacé de revenir avec main forte raſer la maiſon. Tout ce qui venoit de ſe paſſer m'ayant été auſſitot raporté, je montai dans le moment à cheval, & ayant joint ces Meſſieurs à deux lieues de Talcy, je fis le piſtolet à la main abjurer au Promoteur tous les articles de la croyance du Papiſme, & je le forçai de me donner une atteſtation en forme, pour la décharge du Pére de ma Maitreſſe.

L'amour & la pauvreté m'empêchant de me rendre à la Rochelle ſuivant mon premier deſſein, je me mis à pourſuivre la concluſion de mon mariage: mais le Chevalier Salviati, oncle de mon Accordée, le rompit abſolument ſur la différence de Religion qui étoit entre nous, ce qui m'affligea ſi ſenſiblement que j'en tombai griévement malade. Je fus viſité durant ma maladie par pluſieurs Médecins, & entr'autres de Poſtel, qui me conſeilla de me confeſſer pour empêcher

que je ne fuſſe maſſacré par les Catholiques ; ce que n'ayant pas voulu faire, il reſta auprès de moi juſqu'à ma guériſon, afin de rompre les mauvais deſſeins que l'on pourroit tramer contre ma vie.

Après la paix de la Rochelle, & la rupture ſans reſſource de mon mariage avec Diane Salviati, le Duc d'Alençon ayant commencé à faire de ſecrétes menées à la Cour avec le Roi de Navarre, un Maitre d'Hôtel de ce dernier, nommé Eſtourneau, conſeilla à ſon Maitre de m'attacher à ſon ſervice, tant en conſidération des mérites du feu Sieur d'Aubigné mon pére, que parceque j'étois un homme déterminé qui ne trouvoit rien de trop chaud ni de trop froid. Ce marché ſe conclut en ſecret, & ſur le point de la priſon du Comte de Montgommery, mais, comme le Roi de Navarre étoit alors priſonnier lui même & éclairé de près, il fut arrêté que je reſterois auprès du Sieur de Fervaques grand ennemi des Huguenots en ce tems là, comme ſi je m'étois donné à lui. M'étant donc mis à la ſuite dudit Fervaques, la Poupeliére & un Miniſtre de Normandie me mirent en tête le deſſein de ſauver le Comte de Montgommery, ce que je pou-

pouvois entreprendre ſans fraude, n'ayant encore prêté aucun ſerment. Vous pouvez lire ce que je fis dans cette occaſion ſous le titre de Guidon de Fervaques & celui d'Ecuyer du Roi de Navarre, au livre 2. chapitre 7. du ſecond tome de mon hiſtoire de France.

Ce fut dans ces entrefaites que mon nouveau Maitre averti de ce qui ſe braſſoit me fit venir auprès de lui, & j'arrivai à Vincennes comme le Roi Charles IX. s'y mouroit. L'ayant enſuite voulu voir mort dans ſon lit, je fus rencontré au ſortir de ſa chambre par la Reine-mére, qui, prévenue par Matignon, qui me haïſſoit perſonnellement pour lui avoir dans un rencontre préſenté un piſtolet à la tête, & qui d'ailleurs auſſi bien que cette Princeſſe étoit ennemi de mon nom, m'attaqua & me menaça, en me reprochant qu'elle ſavoit ce que j'avois machiné en Normandie, & que je reſſemblerois à mon pére. A quoi ayant répondu, Dieu m'en faſſe la grace, je reconnus à ſes mines qu'elle cherchoit de l'œil un Capitaine des Gardes pour me faire mettre la main ſur le collet, ne ſe trouvant alors auprès

près d'elle que le ſeul Mr. de Lanſac qui n'étoit pas homme à l'entreprendre : ce qui me fit retirer au plus vite, & je me ſerois même retiré tout à fait de la Cour, ſi les conjurations du Roi de Navarre & les priéres de Fervaques ne m'en avoient détourné ; ce dernier de plus en faiſant force reniemens de Dieu ſelon ſa louable coutume dit à la Reine-Mére qu'il répondoit de ſon Guidon. Je ne reſtai pourtant guéres à la ſuite de la Cour, car le même Fervaques m'emmena avec tous les autres Officiers de guerre de mon Maitre, qui y étoit toujours détenu priſonnier, au voyage d'Allemagne, où je me trouvai à la priſe d'Archicouſt, & j'y entrai le premier, ainſi que j'avois déja fait à l'eſcarmouche ou combat du pont d'Aiſne. Je fus encore le lendemain à la bataille de Dormans, & je fis tout cela ſans avoir voulu prêter ſerment, acauſe de la forte envie que je conſervois toujours de ſauver le ſusdit Comte de Montgommery.

Dans cette mêlée de Dormans, où à la diſtance de trente pas des rangs je me jettai au milieu des Ennemis, je fis tout

mon

mon poſſible pour prendre quelque Chef, mais je ne pus arrêter qu'un Gentilhomme de Champagne, nommé des Vergers, qui m'offrit pluſieurs fois une bonne rançon de même qu'un cheval qu'il montoit, ſans que je fuſſe tenté de ſes offres, au contraire je les refuſai toutes en lui diſant ces vers d'un Pſeaume.

Hélas combien m'eſt ennuyeuſe
Cette demeure malheureuſe.

Ce voyage me mit en grande familiarité avec Mr. de Guiſe, ce qui me ſervit à me maintenir à la Cour, & à lier une étroite intelligence entre mon Maitre, & ce Prince, laquelle parvint à un point qu'ils couchoient, buvoient, & mangeoient enſemble, faiſant de même leurs mascarades, ballets, & carrouſels dont je compoſois les deviſes & donnois les deſſeins. Ce fut alors que je fis la tragédie de la *Circé*, que la Reine-mére empêcha d'être jouée acauſe de la dépenſe, mais elle le fut depuis aux noces du Duc de Joyeuſe, & le Roi Henry III. en fit tous les frais.

Je me fis auſſi bientot connoitre entre les Courtiſans & les Dames par mes bons mots

mots & vives reparties : tels par exemple, qu'étant un jour aſſis ſur un banc dans l'antichambre du Roi, trois Filles de la Reine-mére, Termes, Bourdeilles, & Beaulieu, qui faiſoient bien à elles trois, cent quarante ans, voulant me turlupiner comme un nouveau débarqué ſur mes habillemens, & une d'elles m'ayant demandé effrontément & d'un ton moqueur, que contemplez vous là, Monſieur? Les Antiquitez de la Cour, Meſdames, répondis je ſur le même ton. De quoi reſtant toutes confuſes, elle me demandérent mon amitié, & à faire ligue offenſive & deffenſive avec moi. Ce burlesque mot, ſuivi de pluſieurs autres de même nature, me mit en grand commerce avec le beau Sexe, & divers combats, dont je me tirai avec avantage, m'aquirent l'eſtime des Courtiſans. C'étoit la mode en ce tems là de ſe diſtinguer par des actions folles & déterminées. Une fois j'attaquai, moi quatriéme, trente Badaus de Paris, la plupart armez d'hallebardes, & je les mis en fuite. Une autre fois je fis tête moi ſeul à un grand nombre d'Archers, qui vouloient arrêter les Enfans du Marquis de Trans, ce qui

qui leur donna le tems de ſe ſauver. Dans une autre rencontre je chargeai les Gardes du Maréchal de Montmorenci, attroupez autour de l'hôtellerie du chapeau rouge, pour prendre Fervaques qui y logeoit, & je les contraignis de ſe retirer. Fervaques & moi nous retirant un ſoir à notre logis, accompagnez d'un Page & de quelques Valets, nous fumes attaquez de gayeté de cœur par treize Matois armez de jacques de maille & de ſecrétes, qui nous bleſſérent tous deux; cependant nous nous démêlames bravement de leurs mains. Toutes ces diverſes querelles, avec d'autres combats que je fis encore à pied & à cheval en la compagnie du brave Buſſy, me mirent en ſi grande réputation, que ce favori du Duc d'Alençon, qui m'avoit pris en amitié depuis que j'avois ſervi de ſecond à Fervaques contre lui, m'engagea un jour, par un trait de folie, avec quelques jeunes Seigneurs de la Cour, tels que les Comtes de Curton, de Sagonne, de Precigny, &c. d'entrer l'épée à la main dans le Corps de garde de la ville, d'où après avoir été fort embeſogné, deſarmé, & arrêté, je trouvai pourtant le moyen de

de ravoir mon épée & de me ſauver.

Diane Salviati mon ancienne maitreſſe s'étant trouvée un jour à un tournoi, où j'eus l'honneur de jouxter avec le Roi de Navarre mon maitre & les deux Fréres Lorrains de Guiſe & de Mayenne, & où tous quatre en remportames toute la gloire, conçut tant de chagrin & tomba dans une ſi grande mélancolie, en enviſageant la perte qu'elle avoit faite en moi, par la grande eſtime où elle me voyoit à la Cour, qu'elle y ſuccomba & mourut peu de tems après, ne pouvant plus ſe flater que notre mariage qui avoit été rompu acauſe de la diverſité de Religion, comme je l'ai raporté ci deſſus, pût jamais ſe renouer, parcequ'elle étoit alors promiſe à Limeux.

Il arriva dans ce tems là que la Reine-mére s'aviſa un jour de reprocher au Roi de Navarre que Falleche ſon Maitre d'Hôtel & ſes Ecuyers n'alloient point à la Meſſe : ce qui fut cauſe que le Roi Henry III. me demanda un Mardi après Paques, comme mon Maitre jouoit à la paume avec Mrs. les Princes de Lorraine, ſi j'avois fait mes Paques, à quoi je répondis tout interdit, belle demande, Sire.

Sire. Quand & quel jour les avez vous faites, pourſuivit le Roi? Vendredi dernier, repliquai je, ne ſachant pas qu'il n'y avoit que ce pauvre jour dans toute l'année où il ne ſe diſoit point de Meſſe ni où l'on ne communioit point. Cette replique donna lieu à Mr. de Guiſe de me dire tout haut, ho, pour le coup, d'Aubigné, tu ne ſais guéres bien ton catéchisme. Ce qui fit rire toute la Compagnie, à la réſerve de la Reine-mére, qui me fit depuis obſerver de très près. Or avoit elle dans ce tems là vingt ou trente Eſpions, qui étoient pour la plupart de francs ſcélérats: un d'entr'eux, nommé du Buiſſon, ayant feint d'avoir ſuborné l'ainé Dangeau pour aſſaſſiner le Duc de Guiſe, je découvris ce complot qui viſoit à perdre ledit Dangeau, & je le révélai à Fervaques à Lyon, lequel me conſeilla de tuer ce du Buiſſon dans une rue écartée où il menoit ordinairement Dangeau pour le faire ſoupçonner; ce que j'aurois exécuté, ſi Nambué n'avoit point été tué dans cette rue pour un autre fait à peu près de la même eſpéce, dans le tems que du Buiſſon y venoit à ſon rendez-vous.

Je

Je me brouillai enſuite avec Fervaques, parceque je m'aviſai un jour de faire des remontrances, avec la franchiſe d'un bon Gaulois à la Dame de Carnavalet ſur ſon inceſte avec ledit Fervaques, & ſur l'empriſonnement qu'elle avoit fait faire de la Comteſſe de Maurevert ſa mére. Ce qui ayant déplu audit Sieur, il jura Dieu de me faire mourir, & pour exécuter ce deſſein au péril d'autrui, il avertit le Duc de Guiſe que du Buiſſon avoit comploté avec Dangeau de lui jouer un mauvais tour, & que moi d'Aubigné je le lui ſoutiendrois en face. Quoique je fuſſe bien informé du véritable deſſein de du Buiſſon, cependant me trouvant engagé, je m'en fus au coucher de ce Prince, & lui offris de m'enfermer dans le jeu de paume, s'il le vouloit bien, avec ce traitre, pour lui faire confeſſer la vérité du complot qu'il avoit formé avec Dangeau. Le Duc de Guiſe s'apercevant au commencement de ce propos que du Buiſſon étoit appuyé ſur ſa chaiſe, il lui ordonna d'aller voir au Louvre ce que l'on y faiſoit, & puis répondant à mon offre il me dit, d'Aubigné mon ami, ce n'eſt pas aſſez du poignard & de l'épée pour te dé-

démêler de cette querelle, tu aurois encore à combattre la Reine-mére, car ce drole s'intrigue d'un métier que tu ne ſais pas, il a été à moi jusqu'à préſent, mais il ne mangera plus de ſa vie de mon pain. Si je fus charmé de la généroſité & de la diſcrétion de ce Prince, je ne fus pas moins touché des marques de bonté qu'il me donna en ce rencontre.

Fervaques ayant ainſi échoué dans ſa premiére trahiſon envers moi, & voulant tenir la promeſſe qu'il avoit faite à la Carnavalet ſa couſine de tuer ſon Faiſeur de remontrances, ſe mit un ſoir à contrefaire le deſeſpéré, & me pria de venir me promener avec lui derriére la Couture de Ste. Catherine, ſans vouloir abſolument que je priſſe un poignard que me portoit mon laquais; ce qui me fit d'abord ſoupçonner qu'il avoit quelque mauvais deſſein contre moi. Je ne laiſſai pourtant pas de le ſuivre, & comme nous fumes ſur un petit pont de voirie que l'on a depuis ôté, il commença par me tenir ce langage: D'Aubigné mon ami, étant réſolu de quitter le monde, je n'y regrette que toi, je ſuis venu ici pour me tuer, donne moi une embraſſade, & puis je mour-

mourrai content. A ces mots me reculant d'un pas je lui dis, Monſieur, vous m'avez dit autrefois que le plus grand ſoulas que vous pourriez avoir, ſeroit de pouvoir d'un coup de poignard emmener avec vous en l'autre monde le meilleur de vos amis, je vous conſeille à cette heure de ne point mourir pour un ſujet dont l'étoffe & la façon ne valent rien, mais pour le coup tréve d'embraſſades, je vous prie. Fervaques tirant alors ſon épée & ſon poignard, s'en vint tête baiſſée contre moi, & me dit en reniant Dieu, puiſque tu te défies de moi, il faut que nous mourions tous deux. Sur quoi je lui repliquai, ce ſera vous tout ſeul, ſi je puis; & reculant trois ou quatre pas je me mis en garde. Fervaques me voyant en cette poſture, s'arrêta tout court, & jettant à terre ſon épée & ſon poignard, il ſe mit à genoux & à contrefaire l'inſenſé, me priant de le tuer, ce que n'ayant pas voulu faire, nous nous en allames chacun de notre côté. Mais comme je fus aſſez ſimple à quelque tems delà, pour me réconcilier avec Fervaques, ce ſcélérat me fit donner dans un potage du poiſon qui me fit faire quatre vingts ſel-

les

les dans un jour, & enſuite tomber les cheveux & peler la peau : ce que je ne fus que longtems après par un Médecin, nommé Stellatus, qui me le révéla, & lequel m'avoit traité de cet accident. Il me raconta de plus que Fervaques l'avoit menacé de le poignarder, s'il m'aprenoit jamais que j'euſſe été empoiſonné.

Le même Fervaques dans la ſuite n'ayant pu obtenir pour lui le Gouvernement de Normandie, ſe mit en tête d'en faire pourvoir le Roi de Navarre, perſuadé qu'il y auroit ſous lui la principale autorité. Il fit pour cela tout ſon poſſible, & uſa de toutes ſortes de cajolleries pour ſe bien rapatrier avec moi, afin que je portaſſe mon *M*aitre dont je poſſédois alors toute la confiance à concourir dans ce deſſein ; ce qui donna lieu à la délibération qui eſt décrite au ſecond tome de mon hiſtoire de France livre 2. chapitre 18., où je n'ai pas jugé à propos de raporter toutes les petites circonſtances que je viens de dire.

Enfin après un aſſez long ſéjour à la Cour, je m'en partis avec le Roi de Navarre mon maitre. Ce Prince dépité de tous les déboires qu'il y recevoit chaque

jour, & des galanteries de la Reine ſa femme, réſolut de s'en retirer & de mettre la Loire entre elle & lui; il feignit pour cela d'aller à la chaſſe du côté de Livry, & ſoudain que la chaſſe fut commencée il s'en départit, ſuivi d'un petit nombre de ſes plus intimes Confidens dont j'étois du nombre, & s'en vint paſſer la Seine au pont de Poiſſy, de là faire une petite repue dans un village près de Montfort-l'Amaury, où lui étant arrivé d'aller faire ſes affaires dans un tet à cochons, une vieille qui le ſurprit en cet état lui auroit fendu la tête par derriére d'un coup de ſerpe, ſans moi qui parai le coup. Sur quoi je dis à mon Maitre pour le réjouir, ſi vous euſſiez eu cette fin honorable, je vous aurois fait en ſtile de St. Innocent une telle épitafe.

Cy gît un Roi, grand par merveille,
Qui mourut comme Dieu permet,
D'un coup de ſerpe d'une Vieille,
Ainſi qu'il chioit dans un tet.

Il arriva encore cette même journée une autre plaiſante avanture au Roi de Navarre. Un Gentilhomme voyant notre

tre troupe s'aprocher de ſon village, vint au devant pour la détourner d'y aller loger, & prenant Roquelaure pour le Chef parcequ'il étoit le mieux doré, il le pria d'exempter ſon village de logement, ce qui lui fut accordé à condition de nous guider jusqu'à Châteauneuf, & cela en vue ſeulement de l'empêcher de porter à la Cour, la nouvelle de notre marche. Ce Gentilhomme donc en cheminant avec nous ſe mit à entretenir le Roi de Navarre des galanteries de la Cour, & particuliérement des amours des Princeſſes, où la Reine ſa femme en étoit une des premiéres actrices, en racontant des tours qui levoient la paille : dont fut force au bon Prince d'en rire comme les autres. Mais ce fut bien le diable, quand arrivant de nuit à la porte de Châteauneuf, Frontenac cria au Capitaine Lépine, Maréchal des Logis de notre Maitre, qui commandoit dans la place, & qui étoit à une tourelle, ouvrez vite la porte au Roi de Navarre votre Seigneur. Notre pauvre Croniqueur des amours des Princeſſes, qui reconnut à ces mots notre Maitre, en prit une telle frayeur, que je fus obligé afin de le

raſſurer de lui faire prendre un chemin détourné pour s'en retourner chez lui, où il n'arriva de trois jours, tant la peur lui avoit troublé la cervelle.

De Châteauneuf nous vinmes à Alençon, & enſuite à Saumur; nul de notre troupe n'ayant fait ſur la route aucune profeſſion de Religion, excepté la Roque & moi qui fimes la Cêne. Peu de jours après Lavardin s'étant rendu audit Saumur, je m'en allai avec lui à la guerre au pays du Maine, & je gagnai dans cette courſe la Cornette de St. Falcau. La Cour de France ſe rendit dans ce tems là à Thouars, & mon Maitre en débaucha & en attira à ſon ſervice trente deux Galans, avec lesquels je me trouvai au combat décrit dans mon hiſtoire livre 2. chapitre 19.

A quelque tems de là le Roi de Navarre s'étant acheminé pour la ſeconde fois en Gascogne, Fervaques y fit de nouveau diverſes entrepriſes ſur ma vie, & il s'y tint même caché durant trois mois après avoir pris ſon congé, lui étant force de ſe retirer pour trouver lieu d'accomplir ſa vangeance. Ce fut alors que commençérent les amours de mon Mai-

Maitre, pour la jeune Tignonville, qui réſiſta vertueuſement à ſes pourſuites tant qu'elle fut fille. Ce Prince voulut m'engager à être ſon entremetteur dans cette intrigue, perſuadé que rien ne m'étoit impoſſible; mais quelque vicieux que je fuſſe en d'autres choſes, & quoique je n'euſſe peut-être pas refuſé ce ſervice à un mien compagnon, je pris par pur caprice une telle averſion pour cet emploi & le nom de rufien, que je qualifiois vice de beſace, que je ne voulus jamais en cela complaire à mon Maitre, quoiqu'il me fît d'infinies careſſes & promeſſes pour m'y engager, juſqu'à ſe mettre à genoux devant moi les mains jointes, afin de m'exciter à avoir cette complaiſance pour lui.

Cette réſiſtance à ſes volontez l'ayant dépité, il changea de baterie en mon endroit pour m'amener à ſes fins, de maniére que s'étant intrigué pour cela dans la querelle que j'avois avec Fervaques, il me dit un jour en bonne compagnie, d'Aubigné, Fervaques dit qu'il n'a point uſé envers vous des trahiſons que vous lui imputez, & qu'il eſt prêt de vous combattre ſur ce ſujet. Sur quoi je répondis, Sire, il ne me pouvoit faire por-

ter cette parole honnorable par un homme de meilleure Maiſon, j'ai eu l'honneur d'être ſon Guidon, en cette conſidération je le ſaluerai du chapeau avant que de mettre l'épée à la main. Cette affaire en demeura là, car ce Prince ſe trémouſſant fort pour nous accommoder, qui étoit le but qu'il s'étoit propoſé pour me gagner, je le fis ſouvenir du ſerment que nous lui avions prêté enſemble, quand il nous fit l'honneur de nous baiſer à la joue : or ce ſerment étoit de n'en venir jamais à un combat entre nous, que l'un ou l'autre n'y fût forcé par ſon Compagnon, ce qui rendoit notre accommodement inutile.

Fervaques perſévérant donc dans ſes mauvais deſſeins contre ma vie, la Boulaie & St. Gelais ſon couſin, avec qui paſſant par le Poitou j'avois fait connoiſſance & amitié, par le moyen d'un joueur de lut nommé Tougiras, qui avoit été à feu mon Pére & qui étoit alors audit la Boulaie, voulurent m'accompagner toujours: d'où il avint un jour qu'étant avec eux au coucher de mon Maitre, deux Gentilshommes de mes amis en conviérent d'autres, tels que Montdion, Ber-

tau-

tauville, &c. à m'attendre avec ma Compagnie dans une garderobe & aſſis ſur des coffres jusqu'à une heure après minuit, pour en me reconduiſant chez moi me garentir des embuscades que ledit Fervaques me dreſſoit journellement.

Il m'en dreſſa une à Leitoure, un ſoir que je m'en revenois ſeul à mon logis, dont je me tirai heureuſement : car je trouvai un Gentilhomme Bourguignon nommé Saquenay, qui étoit à lui, qui m'attendoit au coin d'une rue avec deux piſtolets prêts à tirer; mais je ne lui en donnai pas le tems, parceque je lui ſautai preſtement à la gorge, & que je lui ôtai ſes piſtolets avant qu'il en pût faire uſage. Comme ce Gentilhomme m'avoit autrefois ſuivi à la guerre, & qu'il me témoigna n'être là qu'à contrecœur & par force, je ne lui fis point de mal, & je lui rendis même ſes piſtolets: ce qui le toucha ſi fort, qu'il me jura de ne plus attenter à ma vie, me promettant de plus de m'avertir de tous les complots que Fervaques formeroit contre à l'avenir.

Ledit Fervaques voyant donc tous ſes mauvais deſſeins avortez, & que je me tenois ſur mes gardes, ſe détermina à la

ſin à abandonner la Cour du Roi de Navarre. Mais avant de s'en aller, il dit à Feuquieres, Fille d'honneur de Me. Catherine de Bourbon, qu'il étoit bien marri de toutes les méchancetez qu'il avoit faites à moi ſon ancien ami, & qu'il vouloit m'aller dire adieu pour m'en demander pardon. Ce qui m'ayant été raporté, je courus vite à ſon logis pour le prévenir ſur ſa bonne volonté, mais comme je montois ſon escalier, je rencontrai la Roque qui le descendoit, lequel me fit auſſitot retourner ſur mes pas, en me découvrant que c'étoit un piége que ce traitre m'avoit tendu pour pouvoir me tuer à coup ſûr, avant ſon départ.

La réſiſtance que j'avois aportée aux deſirs de mon Maitre touchant la Tignonville, commença alors à me faire décliner pou à peu de la grande faveur où j'étois auprès de lui : ce qui engagea mes Amis qui s'étoient aperçus de cette décadence, à me faire de continuelles remontrances pour me porter à avoir quelque complaiſance pour les plaiſirs du Roi de Navarre. Un jour entr'autres, Foulbon & un ſien Camarade m'entreprirent ſur ce ſujet ſix lieues durant, me repréſentant

tant que les Papiſtes ne faiſoient pas tant les ſcrupuleux, & qu'ils s'aſujétiſſoient ſans répugnance aux paſſions de notre commun Maitre, afin de gagner ſon cœur, qu'ainſi je ne devois point faire ſi fort le difficile, d'autant plus que cela pourroit dans la ſuite aporter un grand préjudice à la Religion Réformée & aux Egliſes Proteſtantes, parceque Roquelaure, Lavardin, & autres Catholiques, en ſe prêtant à ſes deſirs, gagneroient toute ſa confiance & en éloigneroient les Huguenots, ce que tous tant que nous étions devions empêcher & moi plus que nul autre, d'autant que perſonne ne m'égalant en ſavoir, en éloquence, en poëſie, & en gentilleſſes de Cour, il m'étoit aiſé ſi je le voulois de gagner ſon cœur & de devenir ſon unique confident. Enfin ils ne ceſſérent de me prêcher jusqu'à ce que nous fuſſions arrivez au gite, où, en mettant pied à terre, je me contentai de leur répondre, vous dites donc qu'il me faut forcer mon naturel pour le bien de notre Religion, & que Dieu m'a départi de grands dons pour cela, mais au bout du compte tout votre long discours ne tend qu'à me perſuader de devenir maquereau.

Plus je témoignois de répugnance à favoriſer les amours du Roi de Navarre, plus ce Prince s'opiniâtroit à vouloir que je le fiſſe, & jugeant que ſi je ne le faiſois pas le point d'honneur m'en reſteroit, il fit tout ſon poſſible pour faire croire que je n'étois pas auſſi ſcrupuleux en particulier, que je le voulois paroitre en public. Dans cette vue il ſe prévalut d'une avanture, où allant de nuit avec lui à un rendez-vous de galanterie, il s'étoit presque trouvé dans la néceſſité de tirer l'épée contre des batteurs de pavé, & où je m'étois jetté au devant de ſa perſonne pour la couvrir de mon corps, & empêcher qu'il ne lui meſavînt. Il prit donc à tâche de raconter cette avanture aux Miniſtres & aux autres principaux Huguenots de ſa Cour, affectant de me donner beaucoup de louanges en aparence, mais me décriant en effet comme c'étoit ſon deſſein, parcequ'il donnoit à entendre par là que je le ſervois clandeſtinement dans ſes amours. Enfin, comme c'étoit le plus ruſé & le plus madré Prince qu'il y eût au monde, il n'y eut ſortes de malices qu'il ne mît en uſage, pour en me ſuscitant de mauvaiſes affaires, me for-

forcer à devenir ſon confident; jusques là qu'il ſe mit à me retrancher de mes apointemens, & à prendre plaiſir à gâter mes habits pour me mettre en dépenſe, afin que la néceſſité me rendît plus complaiſant, & qu'il pût par là m'amener à ſon but.

Le Roi de Navarre n'ayant dépêché un jour ſecrétement, du moins en aparence, pour aller diſpoſer à la guerre les Provinces de Guienne, Perigord, Xaintonge, Angoumois, Aunis, Poitou, Touraine, Anjou, le Maine, le Perche, la Beauce, l'Iſle de France, Normandie, & puis paſſer après dans l'Artois, à la faveur de quelques intelligences aſſez douteuſes & dangereuſes qu'il y avoit, à peine me fus je mis en chemin, que la Reine-mére en fut avertie, & me mit à dos pluſieurs partis pour me prendre, ainſi que je l'ai décrit au ſecond tome de mon hiſtoire livre 3. chapitre 4. Il ſuffit donc d'ajouter ici qu'en chemin faiſant je compoſai la harangue que le Baron de Mirembeau a depuis prononcée à l'aſſemblée générale de nos Egliſes: & qu'en m'en revenant de ce voyage je rencontrai une troupe de Gens de guerre,

qui marchoit pour ſurprendre St. Gelais ; dont je me fis prendre priſonnier afin d'aller plus ſurement avertir ledit St. Gelais mon ami de ladite entrepriſe. J'y fus conduit par les Gens de Vanſay, ſur le point que Mr. de Danville marchoit à l'affaire des Rois, & mondit Ami me donna les Coureurs à mener dans cette occaſion, où j'eus ma caſaque percée d'une arquebuſade.

Etant revenu en Gascogne de ma longue & périlleuſe courſe, mon Maitre me donna, à moi d'Aubigné ſon Ecuyer, ſon portrait pour toute gratification ; de quoi je fus ſi piqué, que j'écrivis au bas ce quatrain.

Ce Prince eſt d'étrange nature,
Je ne ſçay qui diable l'a fait :
Il récompenſe en peinture
Ceux qui le ſervent en effet.

Peu après mon arrivée, j'exécutai avec la Noue la folle entrepriſe décrite en mon hiſtoire livre 3. chapitre 6. ſous le nom du Lieutenant de Vachonnieres. Aprenez pourtant deux de mes vanitez, que j'y ai obmiſes à deſſein. L'une, que j'ôtai

j'ôtai mes braſſards avant que d'aller à la charge, parceque j'étois le ſeul qui en eût. L'autre, qu'au fort du combat, je pris mon épée de la main gauche, pour éteindre de la droite un braſſelet de cheveux de ma Maitreſſe, qui y étoit attaché, & qui bruloit d'une arquebuſade qui l'avoit touché, & embraſé. Le Capitaine du Bourg, à qui j'eus affaire, me manda entr'autres choſes après le combat, qu'il s'étoit bien aperçu de ce que j'avois fait, & que pour me marquer une intrépidité pareille à la mienne, il avoit alors deſſiné un monde & une croix avec la pointe de ſon épée ſur le ſable. Echapé de ce péril, j'encourus bientot celui de St. Macaris décrit aſſez au long à la fin du ſusdit chapitre de mon hiſtoire.

L'empreſſement que je témoignois à rechercher toutes les occaſions périlleuſes pour me diſtinguer du commun, & à me trouver par tout où il y avoit de la gloire à aquérir, m'attira la haine & l'envie du Roi de Navarre à cauſe des louanges qui m'en revenoient, & qu'il vouloit toutes pour lui ſeul. Sur quoi je dirai une choſe, qu'il ſouffroit impatiemment qu'on louat ceux de ſes Serviteurs

qui avoient fait les plus belles actions à la guerre & qui lui avoient rendu les plus grands ſervices. Enfin ſa jalouſie contre moi ne l'empêcha pas néanmoins, qu'inquiet de ce qui ſe paſſoit en Languedoc, il ne m'y envoyat, & j'y terminai la négociation raportée au chapitre 7. du 3. livre de mon hiſtoire. Outre une infinité de risques que je courus dans cette commiſſion, je fis encore à mon retour une faute notable pour être trop paſſionné Huguenot; car au lieu de raporter à Mr. de la Noue, ſeul chargé de m'écouter, les infidélitez que j'avois remarquées dans mon voyage en pluſieurs du parti, je fus aſſez imprudent pour en faire part à mon Maitre & les publier tout haut, ce que je ne devois faire que dans la ſuite des tems, & ſelon les occurrences décrites au chapitre 12. du 3. livre de mon hiſtoire.

Je ne puis m'empêcher de vous dire en cet endroit, MES ENFANS, qu'incontinent après mon retour de Languedoc, mon Maitre à qui avois eu l'imprudence ou plutot l'audace de dire qu'il y avoit des traitres parmi nous & qu'il les connoiſſoit bien, forma la réſolution de me faire poignarder, & jetter enſuite dans

la riviére pour en ôter la connoiſſance : ce qu'ayant apris, je le fus trouver, & lui tins ce langage en bonne Compagnie. Quoi, Sire, vous avez pu penſer à la mort d'un Serviteur que Dieu a choiſi pour être l'inſtrument de la conſervation de votre vie, ſervice que je ne vous reproche point, non plus que toutes les bleſſures que j'ai reçues pour votre querelle, mais bien de vous avoir ſervi fidélement & avec zéle, ſans que vous ayez pu faire de moi un flateur ni un maquereau : Dieu vous veuille pardonner ma mort pourchaſſée, vous pouvez connoitre au discours que je vous tiens le peu de cas que je fais de ma vie. Un tel discours, trop libre pour ne pas dire impudent, offenſa ſi griévement le Roi de Navarre, qu'après m'avoir fait pluſieurs repartiés très aigres, il ſe leva de table, outré de dépit & de colére contre moi: ce qui ſoit dit en paſſant, pour vous avertir de ne prendre jamais de pareilles libertez auprès de vos Maitres.

Il eſt bon auſſi de vous faire remarquer à ce ſujet, que n'étant pas encore bien rétabli d'une fiévre continue qui m'avoit duré huit jours, & qui m'avoit pris au ſortir

tir de l'entretien ci deſſus, je fus apellé en duel ſans en avoir donné la moindre occaſion, & obligé de choiſir pour armes dans ce combat prémédité un poignard d'une main & un piſtolet de l'autre, ne pouvant a cauſe de ma grande foibleſſe me ſervir d'une épée. Ce duel pourtant n'ayant point eu d'effet, mes Amis qui ſe doutoient d'où il m'étoit venu, me conſeillérent de me retirer de la Cour; ce que je fis, & m'en allai à Caſtelgeloux, où j'avois du commandement. Or il eſt à remarquer que, lorsque je fus prendre congé du Roi de Navarre, pluſieurs Gentilshommes qui étoient à lui voulurent m'y accompagner; il y avoit entr'autres, Conſtant, Ste.Marie, L.....A..... Rambures. J'allai donc avec ces Gentilshommes tous à cheval à la rencontre de mon Maitre qui revenoit de la promenade, & ſans mettre pied à terre ni aucun de ma troupe, je me licenciai de lui & ſortis à l'inſtant de Nerac.

Arrivé que je fus à Caſtelgeloux, j'écrivis à Lavardin en ces termes.

MONSIEUR, *Je vous fais reſſouvenir de la franchiſe dont j'uſai à votre égard, lorsque je me rendis ſur votre parole au rendez-*

vous

vous qui m'avoit été marqué par le Sieur de la Magdelaine, quoique j'euſſe eu pluſieurs avertiſſemens qu'il n'y avoit point de ſureté pour moi, ce qui eſt avoir mis tout l'avantage de l'apel de mon côté. Or quelque douteuſe que vous ayez rendu dans ce rencontre, ſinon votre foi, du moins votre prévoyance, ſi ledit de la Magdelaine a envie d'en découdre, il y a un beau pré entre Caſtelgeloux & Nerac, où je prendrai tel lieu & telle heure que vous voudrez aſſigner, ſans autre aſſurance que votre parole. Je ſuis &c.

Ayant envoyé cette lettre, je me tins préparé pour ce nouveau duel; mais le Sieur de la Magdelaine avoit aparemment perdu l'envie de ſe battre, car il ne taupa point à ma propoſition. A quelque tems de là je me trouva au périlleux combat décrit au chapitre 12 de mon hiſtoire, & ce fut au retour de ce combat, que, gardant le lit pour les bleſſures que j'y avois reçues, je fis écrire ſous moi par le Juge de Caſtelgeloux les premiéres ſtances de mes Tragiques.

Il faut que je vous raconte encore ici une grande marque de la jalouſie de mon Maitre contre moi. Peu après le ſusdit com-

combat, le jeune Bacoue s'en étant allé à Agen, le Roi de Navarre qui y étoit pour lors l'interrogea de la maniére dont il s'étoit paſſé, & Bacoue en en faiſant le récit, ne garda aucune meſure à me louer, ſoit parceque les jeunes Gens outrent pour l'ordinaire les louanges ou les blâmes qu'ils donnent, ſoit qu'il crût que quelques uns de ſes Camarades & lui m'étoient redevables de la vie, les ayant par mes vigoureuſes charges tirez des mains des Ennemis. Comme donc il racontoit qu'il avoit vu d'Aubigné faire entrer la moitié de ſon piſtolet entre la cuiraſſe & le collet de buffle du Capitaine Metan, avant que de le tirer, mon Maitre l'apella menteur; ce qui l'engagea à écrire à des Parens qu'il avoit à Caſtelgeloux, pour les prier de lui mander ce qu'ils en ſavoient. Leur réponſe venue, il la fit voir à Lavardin, qui fut par là convaincu de la vérité de ce qu'il avoit avancé, & qui y lut de plus que les deux Méges, Baſtanes, & trois autres, montroient les bleſſures qu'ils avoient reçues de moi d'Aubigné, pendant que j'étois renverſé par terre. Lavardin ayant raporté ces choſes au Roi de Navarre, y ajouta que

le Capitaine Dominge s'étoit trouvé des plus avancez dans ce ſusdit combat, & y avoit fait des merveilles.

Or ce Capitaine avoit fait ſerment de ne point retourner à la Cour de Navarre, qu'il n'eût aidé auparavant à battre les Ennemis; ce qui m'excita, lorſque je fus guéri de mes bleſſures, de le mener à la guerre vers Bayonne, où j'eus la rencontre décrite au chapitre 12. de mon hiſtoire. Dominge ayant ainſi ſatisfait à ſon ſerment retourna à Agen, & s'en fut trouver le Roi de Navarre dans un jeu de paume où il jouoit avec Lavardin, lequel Lavardin ſitot qu'il le vit, quitta la partie pour le queſtionner. Celui ci fit un bel éloge de moi, ſinon en termes ſi outrez, du moins plus judicieux que ceux dont s'étoit ſervi le jeune Bacoue; mais il fit par là ſi mal ſa cour à notre commun Maitre, qu'il en perdit ſes bonnes graces, & la récompenſe de trente huit arquebuſades qu'il avoit reçues à ſon ſervice. Remarquez ſur cela, MES ENFANS, de quoi ſont ſuſceptibles les Grands, voire les plus grands & les meilleurs. Le Roi de Navarre mon maitre, quoique brave & doué de grandes vertus,

tus, étoit d'une nature envieuſe, il blâmoit volontiers les fautes de ſes Serviteurs, & ne ſouffroit qu'avec peine qu'on leur donnat des louanges quand ils faiſoient bien.

Vachonniéres, Gouverneur de Caſtelgeloux, étant mort dans ces entrefaites, toute la ville réſolut de demander pour moi ce Gouvernement, tant par l'amitié qu'elle me portoit, que parceque j'étois le Lieutenant du deffunt: ce que j'empêchai, me voyant alors ſi mal dans les bonnes graces de mon Maitre, que je ne voulus pas m'expoſer à la honte d'un refus. Je reçus encore dans ce tems là une autre mortification: car ayant pris par eſcalade Caſtelnau-de-Maumes voiſin de Bourdeaux, la Dame du lieu, qui s'étoit inſinuée dans les bonnes graces & dans le lit de Lavardin, fit deſavouer ſans peine les Chefs de cette entrepriſe, & en ordonner la réparation, malgré toutes les remontrances des Sieurs de Meru & de la Noue, qui s'y oppoſoient au nom de tout le parti Réformé.

Ceux de Caſtelgeloux s'opiniâtrant toutefois à vouloir garder cette place,

& la Dame de Caſtelnau par ſes ſollicitations ayant fait avancer Mr. de Villars pour l'aſſiéger avec quatorze piéces de canon, ſur la promeſſe du Roi de Navarre de n'y envoyer aucun ſecours, je m'y jettai, comme ce Général en faiſoit les aproches, avec cinquante ſoldats & près de deux cens Arquebuſiers à cheval : ce qui fit une telle montre, que Mr. de Villars croyant que ce fût un ſecours contre la promeſſe faite de n'y en point envoyer, battit aux champs & ſe retira vers Manciet.

Cette entrepriſe ainſi avortée, Lavardin eſſaya de corrompre quelques Soldats de Caſtelgeloux demeurez en garniſon audit Caſtelnau, en leur faiſant entendre qu'étant leur Colonel, on ne pourroit les taxer de trahiſon s'ils déféroient à ſes ordres, qui étoient de prêter la main à la Salle-de-Chiron Papiſte, pour ſurprendre la Place. Ces Soldats me référérent le tout, & les ayant inſtruits de ce qu'ils avoient à faire, je fis mine de mener ma garniſon à la guerre, & étant rentré de nuit avec elle, je reçus les Papiſtes à bons coups d'arquebuſes ; il y en demeura quarante ſix ſur la place,

ce, & je fus bleſſé dans cette occaſion. Le Roi de Navarre fut ſi piqué de cette affaire, qu'il envoya le Seigneur du lieu à Caſtelgeloux avec menaces de faire aſſiéger ceux des leurs qui étoient à Caſtelnau, avec quatre canons : à quoi on répondit que qui en avoit mépriſé quatorze n'en craindroit pas quatre. La paix s'étant faite peu après, je quittai Caſtelgeloux, mais avant d'en partir ; j'écrivis un adieu au Roi de Navarre mon maitre, en ces termes.

SIRE.

Votre mémoire vous reprochera douze années de mes ſervices, & douze playes reçues ſur mon corps en vous ſervant. Elle vous fera ſouvenir de votre priſon, & que la main qui vous écrit en a rompu les verrouils. Enfin elle vous dira que cette même main eſt demeurée pure auprès de vous, vuide de vos bienfaits, & exempte de corruption, tant de la part de vos Ennemis que de la votre. Par cette lettre je vous recommande à Dieu, à qui je donne mes ſervices paſſez, & à vous ceux de l'avenir, par leſquels je m'efforcerai de vous

Je

faire connoitre qu'en me perdant vous avez perdu votre &c.

Je voulus paſſer par Agen en me retirant de Caſtelgeloux, pour y remercier Madame de la Roque qui m'avoit toujours ſervi de mére dans toutes mes diſgraces & afflictions. M'en étant donc allé chez elle, j'y trouvai un grand Epagneul qui avoit accoutumé de coucher ſur les pieds du Roi de Navarre, & ſouvent dans ſon lit entre Frontenac & lui. Cette pauvre bête, qui étoit alors abandonnée de ſon Maitre & qui mouroit de faim, m'ayant d'abord reconnu, vint auſſitot à moi & me fit cent careſſes: de quoi je fus ſi touché & ſi attendri, que je mis ce malheureux chien en penſion chez une femme de la ville, faiſant graver ſur ſon collier ce Sonnet.

Le fidelle Citron, qui couchoit autrefois
Sur votre lit ſacré, couche ors ſur la dure:
C'eſt ce fidelle chien, qui aprit de nature
A faire des amis & des traitres le choix;
C'eſt lui qui effrayoit les brigands de ſa voix,
Des dents les aſſaſſins. D'où vient donc qu'il endure
La faim, le froid, les coups, les dédains & l'injure? *Paye-*

Payement coutumier du ſervice des Rois.
Sa fierté, ſa beauté, ſa jeuneſſe agréable
Le fit chérir de vous, mais il fut redoutable
A vos haineux, aux ſiens, pour ſa dextérité.
Courtiſans, qui jettez vos dédaigneuſes vues
Sur ce chien délaiſſé, mort de faim par les rues,
Attendez ce loyer de la fidélité.

Le Roi de Navarre paſſant dès le lendemain à Agen, le pauvre citron lui fut amené ainſi accoutré ; ce qui le fit changer de couleur en liſant ces vers, & reſter tout confus. Mais à quelque tems de là il ſe trouva encore plus embarraſſé, lorsqu'à une aſſemblée généralle qui ſe tint à Ste. Foi, les Députez de Languedoc lui demandérent où étoit d'Aubigné, & ce qu'il avoit fait d'un ſi utile Serviteur, qui avoit ſauvé leur Province: il leur répondit pourtant qu'il le réputoit toujours ſien, & qu'il le rapelleroit bientot auprès de lui.

Mon deſſein, MES ENFANS, en partant de Caſtelgeloux, étoit d'aller viſiter mes Amis de Poitou, de vendre mon bien, & d'aller enſuite offrir mes ſervices au Prince Caſimir, ſecond fils

de

de l'Electeur Palatin, dont j'avois l'honneur d'être connu. Mais il me ſuccéda autrement, car en arrivant à St. Gelais, & avant même que j'euſſe mis pied à terre, ayant aperçu à une fenêtre du logis Suſanne de Lezai de la Maiſon de Vivonne, j'en devins dans l'inſtant ſi éperdument amoureux, que je terminai mon voyage chez les Sieurs de St. Gelais & de la Boulaie, qui ſaiſirent cette occaſion aux cheveux pour me retenir, en vue de me charger de divers projets qu'ils avoient formez: à quoi ils n'eurent pas grande peine à réuſſir, car l'ennui du repos, le deſir de la gloire, le zéle de la Religion, & l'envie de me faire regretter par mon ingrat Maitre, firent que je taupai à toutes leurs propoſitions.

Ce fut dans cette vue que je fus reconnoitre Nantes, où je penſai être arrêté, & où mon voyage fut infructueux, n'ayant pas trouvé les choſes diſpoſées à pouvoir former aucune entrepriſe ſur cette ville. De retour j'en formai une ſur Montaigu, & enſuite une autre Limoges, à laquelle je fus incité par les Sieurs du Prinçay & du Bouchet, qui trouvoient en moi, à ce qu'ils diſoient, outre la ſuffiſance,

aſſez de crédit envers les Huguenots, pour me faire avouer de tout ce que j'entreprendrois en leur faveur. Cette derniére entrepriſe eſt décrite tout au long au livre 4. de mon hiſtoire chapitre 4. tome 2. J'ajouterai ſeulement ici à la prédiction que je fis aux deux miſérables condamnez à perdre la tête, que ſur le point de leur ſuplice je leur ſpécifiai le nombre de coups qu'ils recevroient chacun.

Les reproches que le Roi de Navarre avoit eſſuyez à mon ſujet, & un ſecret déplaiſir de me trouver à redire en bien des rencontres, avoient petit à petit fait impreſſion ſur ſon eſprit: quelques infidélitez qu'il avoit éprouvées & connues l'augmentérent, la jalouſie & la crainte qu'en me donnant au Prince Caſimir, je ne lui facilitaſſe les moyens de ſe faire le Protecteur de nos Egliſes, enfin pluſieurs beaux traits qu'il aprenoit de moi & qu'il rediſoit à ſes Courtiſans; tout cela joint enſemble le fit réſoudre à la fin de me rapeller auprès de lui, & il m'écrivit pour cela quatre lettres conſécutives, que je jettai au feu en les recevant. Mais mon mécontentement ceſſa, lorſque j'eus

j'eus apris qu'étant averti de mon entrepriſe ſur Limoges & enſuite que j'y avois été fait priſonnier, il avoit mis à part quelques bagues de la Reine ſa femme pour payer ma rançon & me tirer de priſon ; joint que la nouvelle lui étant venue que j'avois eu la tête tranchée, il en avoit témoigné un grand deuil & perdu le repos ; tout cela me toucha à mon tour, & me détermina à retourner à ſon ſervice.

Pendant mon éloignement de la Cour de Navarre, la Boulaie ſe trouvant un jour avec le Sieur de la Magdelaine, ſe mit à lui parler de la ſusdite querelle qu'il avoit eue avec moi, & celui ci lui ayant confeſſé qu'on nous avoit voulu commettre enſemble ſans aucune raiſon, l'autre encore fort jeune le piqua là deſſus d'honneur, & lui dit que s'il vouloit il lui feroit voir ſon ami d'Aubigné l'épée à la main. De quoi étant averti, j'écrivis auſſitot à la Boulaie qu'il donnat à ſouper & à coucher audit la Magdelaine un tel jour, afin qu'il pût partir avec ſon hôte du matin, & ſe trouver ſur le chemin de Barbaſte à Nerac, pour ſe battre en chemiſe avec l'épée &

le poignard. Je vins pour cet effet en poſte de Mer près d'Orléans où j'étois pour lors, à Caſtelgeloux, d'où j'envoyai incontinent un laquais à Barbaſte, qui me raporta une lettre de la Boulaie, par laquelle il me mandoit que le marché étoit bouclé, & que la Magdelaine ſouperoit & coucheroit avec lui, pour ſe trouver à l'aſſignation que j'avois indiquée. La partie ainſi liée, je me levai de grand matin, priai Dieu dévotement, déjeunai bien, & m'en fus au rendez-vous, où, après avoir demeuré demie heure, je vis venir deux Cavaliers, un deſquels, qui étoit la Boulaie, ſitot qu'il m'aperçut, s'en vint à moi au galop, & me cria de loin, miracle & point de guerre, notre homme s'eſt trouvé à minuit perclus de tous ſes membres par un catharre. Voila, lui répondis je, l'effet de mes priéres du matin : cela dit, je m'en retournai à Caſtelgeloux. Mais huit ans après ayant rencontré à Montauban le même la Magdelaine, qui avoit ſon épée & qui marchoit fort roide, je lui envoyai demander par Frontenac s'il étoit aſſez bien guéri pour faire un aſſaut, vû qu'il aimoit tant les duels.

A quoi il répondit que non, & Frontenac me vint aporter cette réponſe hors la ville où j'étois allé attendre ledit la Magdelaine, ayant fait cette eſcapade contre le ſentiment de mes Amis, acauſe de la réputation où étoit ce champion de rude joueur, pour avoir tué huit Gentilshommes en combat ſingulier, ſans y avoir répandu une goute de ſon ſang.

La nouvelle de mon retour auprès de mon Maitre étant divulguée, toute la jeune Nobleſſe de la Cour de Navarre, qui avoit fait une ſociété ſous le nom de Démogorgoniſtes, parceque le Chef de leur troupe s'apelloit Démogorgon, vint au devant de moi le jour que j'arrivai à Nerac, ce qui m'y fit faire une entrée aſſez facétieuſe. Il faut que je conte encore un trait boufon d'un nommé Decour, garçon très plaiſant & très vaillant, que j'avois mis autrefois auprès du Roi de Navarre pour lui ſervir de Valet de chambre, mais qui lors de ma diſgrace n'y voulut point reſter quelques inſtances que lui en fît ce Prince, & voulut à toute force ſuivre ma mauvaiſe fortune. Comme donc je m'en venois à Nerac avec lui, & que je ſavois que la paix

étant faite, il n'y avoit rien à craindre par les chemins, je l'envoyai devant pour anoncer ma venue. Le Roi de Navarre l'ayant reconnu, lui demanda d'où il venoit : à quoi il répondit oui, & comme il continuoit toujours de répondre oui hors de propos, à toutes les queſtions qu'on lui faiſoit, il dit enfin, Sire, je dis toujours oui, parceque ce qui fait chaſſer les Gens de bien d'auprès les Rois, c'eſt pour ne pas proférer ce mot d'oui à toutes les demandes qu'ils leur font.

Je fus reçu de mon Maitre avec de grandes careſſes & beaucoup de belles promeſſes expiatoires, ce qui engagea la Reine ſa femme à me gracieuſer & à me traiter très familiérement, eſpérant de moi de certains ſervices dont elle fut fruſtrée. Peu de jours après mon arrivée à Nerac, le Roi de Navarre minutant en ſon eſprit une nouvelle guerre, ne conſulta pour la réſoudre que le Vicomte de Turenne, Favas, Conſtant, & moi. De ces cinq que nous étions à ce pourparler, les quatre premiers étant paſſionnément amoureux, & ne prenant conſeil que de leurs Maitreſſes, qui vouloient abſolument la guerre pour ſe vanger de quel-

quelques injures qu'elles croyoient avoir reçues de la Cour de France, elle y fut réſolue, ce qui la fit ſurnommer la guerre des Amoureux, parceque les Mignons d'Henri III. y furent pareillement incitez par leurs Maitreſſes, qui vouloient de leur côté tirer vanité de la bravoure que leurs Amans y feroient paroitre. Vous trouverez cette guerre des Amoureux décrite au livre 4. de mon hiſtoire chapitre 5. tome 2.

J'ai dit ci deſſus que les marques d'amitié que le Roi de Navarre m'avoit témoignées au ſujet de l'entrepriſe de Limoges, m'avoient induit à retourner à ſon ſervice: je vous conjure, MES ENFANS, de bien lire tout ce que j'ai écrit de cette entrepriſe au commencement du chapitre 4. que je viens de citer, parceque vous y trouverez des inſtructions notablt dont vous pourrez tirer du profit. Liſez encore dans le chapitre ſuivant la priſe d'armes pour la guerre des Amoureux; & au chapitre 6. la priſe de Montaigu, où vous verrez ce qu'y fit votre Pére, & les périls qu'il y courut. Mais liſez ſur tout, & avec atention, au chapitre 10. du ſusdit livre, l'entrepriſe de

Blaie, dans laquelle ſi je commis quelque faute, ce fut en ce qu'étant revenu à notre troupe, qui en mon abſence avoit conclu à s'en retourner, je n'uſai pas d'une aſſez grande précaution pour bien aſſurer mes échelles. Remarquez de plus l'éclat que la vanité me fit faire & la parole audacieuſe que je proférai alors, de laquelle Dieu me punit juſtement, & laquelle me couta bien cher dans la ſuite: parole enfin qui donna lieu à Pardaillan de dire à mon Maitre qu'il ne fût jamais ſi malaviſé de donner un Gouvernement à un eſprit de cette trempe, & à un courage ſi altier & ſi indépendant.

L'entrepriſe de Blaie manquée, je me retirai à Montaigu, où ayant apris que le Comte de la Rochefoucaut avoit mené à Nerac Uſſon Gouverneur de Pons, qui avoit conté l'affaire de Blaie à mon desavantage, j'en partis avec Lallu & trois autres Gentilshommes, qui avoient aſſiſté à cette entrepriſe, & fis avec eux au travers d'une infinité de périls quatre vingts lieues qu'il y a de cette place à Nerac. Le lendemain de mon arrivée je priai le Roi de Navarre de faire venir en notre préſen-

ſence Uſſon & Mr. de la Rochefoucaut, pour que je puſſe me juſtifier devant eux de la ſusdite affaire, que je racontai & déduiſis mot à mot d'une façon que d'Uſſon fut forcé de l'avouer telle que je la venois de raporter: deſorte que mon Maitre me permit de donner un démenti à quiconque y voudroit altérer la moindre choſe, ce qui ne ſe put faire ſans que quelques uns de la ſuite de ce Gouverneur ne s'en ſentiſſent offenſez, d'où s'enſuivirent pluſieurs apels qui ſe terminérent par un accord, en conſéquence duquel le Roi de Navarre fit une déclaration à mon avantage, que vous trouverez dans mes papiers, & que vous devez garder ſoigneuſement comme un titre honorable à votre Maiſon.

Ce voyage fut cauſe que je me trouvai à Nerac, lorſque le Maréchal de Biron y vint faire la bravade décrite au chapitre 11. de mon hiſtoire. Trouvant alors une terreur épidémique dans les Huguenots de Gaſcogne, je ramaſſai quelques anciens Amis de Caſtelgeloux, avec qui je fis ſi bonne contenance, que je raſſurai notre Cour épou-

vantée, où il ne ſe trouvoit dans ce moment que les deux Princeſſes, la Reine de Navarre, & la Sœur de mon Maitre, qui relevérent mon action beaucoup plus qu'elle ne le méritoit devant ceux qui avoient témoigné quelque peur, & qui par conſéquent n'étoient pas de trop bonne humeur.

L'affaire qui m'avoit mené à Nerac, s'étant terminée de la maniére ſusdite, je m'en retournai à Montaigu, accompagné de quinze Arquebuſiers à cheval. Je fus ſur ma route attaqué auprès de Cours par ſoixante Chevaulégers de la Haït ; mais je ſus ſi bien prendre mes avantages que je ſortis à mon honneur de ce combat, où trois Gentilshommes de ce parti reſtérent morts ſur la place. Pourſuivant après mon voyage, peu s'en fallut que je ne reçuſſe une grande eſcorne dans les vignes de St. Preux vers Jarnac : car, comme je marchois à minuit, moi cinquiéme, dans un ſentier étroit, je vis venir à ma rencontre des Gens de cheval qui ſans marchander me chargérent à grands coups d'épée. Et il eſt vrai de dire que, ſi moi & mes Compagnons qui ne voulions

lions que paſſer euſſions pu prendre le large, nous l'aurions fait, parceque nous nous trouvions pour lors au milieu de quatre garniſons ennemies: cependant c'eût été pour nous une fort grande honte, puisque ceux qui nous donnoient une ſi chaude allarme, n'étoient en tout que quatre, deux Prêtres & deux ivrognes, qui s'étoient juré d'attaquer tout ce qu'ils trouveroient en leur chemin, de quoi ils furent raiſonnablement punis.

Je paſſai à Montaigu cette année en gentils exercices de guerre, la Cavalerie qui étoit dedans diviſée en trois brigades, alloit tour à tour en parti: la Boulaie, Gouverneur de la place, en menoit une, St. Etienne l'autre, & moi la troiſiéme. Cette derniére aquit dans le pays le ſurnom des Albanois, parcequ'elle étoit continuellement en courſe. J'eus affaire dans une de ces courſes à Peliſſonniére, Cornette blanche du Duc de Mayenne, qui s'en ſauva avec un bras caſſé d'un coup de piſtolet, laiſſant huit des ſiens ſur la place. Je deffis dans une autre une Compagnie du Régiment de Bruére vers Angers. Cependant Montaigu

fut aſſiégé, vous pouvez voir les préparatifs de ce Siége & ſa fin, aux chapitres 15. & 16. de mon hiſtoire : à quoi j'ajouterai que pendant l'année que je demeurai à Montaigu, il y eut dix trahiſons de braſſées ſur cette place, qui firent jouer la corde & le poignard ſur ceux qui les tramoient, parceque je les découvris toutes à la phiſionomie des traitres ; & que de trente ſorties que firent les Aſſiégez où l'on ſe battit rudement, j'en conduiſis vingt neuf, St. Etienne en ayant voulu faire une à la tête des bas Poitevins, pour ravaller un peu la gloire que les Albanois avoient aquiſe dans les leurs. Mais le piteux ſuccès qu'elle eut, ſervit au contraire à l'augmenter davantage. Vous ſaurez encore que le Capitaine mandé par le Comte du Lude, fut moi, de même que toutes les autres actions qui ſont décrites dans les ſusdits chapitres ſous un nom emprunté, ſont auſſi pareillement de moi.

Cette guerre, ditte des Amoureux, n'ayant été qu'un feu de paille, la paix ſe fit, & je m'en allai à Libourne, où je trouvai une grande aſſemblée de Princes, & où je négociai ce qui eſt écrit au chapitre

pitre 2. liv. 5. tome ſecond de mon hiſtoire. Il faut ſeulement que je raconte en cet endroit quelques unes de mes galanteries, que je n'ai pas oſé mettre dans ma ſusdite hiſtoire.

Me trouvant un jour avec le Maréchal d'Anville ſur les bords de la Drogne, ledit Maréchal ſe mit à faire de grands ſoupirs, & arrachant un morceau d'écorce d'un arbre qui étoit en ſéve, il écrivit deſſus les vers latins qui ſuivent, au ſujet d'une Dame qu'il aimoit alors :

Oceani felix properas ſi, Flumen, ad oras,
Littus & Hesperium tangere fata ſinunt,
Siſte parum, & liquidas qui jam diſſolvor in undas,
Extinctum lacrymis ad vada nota feres.
Sic poterit, teneras urit quæ flamma medullas,
Merſa tamen patriis vivere forſan aquis.

Il voulut enſuite jetter cette ecorce dans la riviére, & ſe mit pour cela à genoux, mais je l'en empêchai, & m'en étant ſaiſi, je traduiſis dans l'inſtant ces diſtiques latins ſur la même écorce en ces vers Lyriques.

Fleuve, ſi le cours de tes eaux
Va rendre l'Ocean prospére,
Si la fortune moins amére
Après tant de morts & de maux
Permet aux bienheureux ruiſſeaux
De l'Eſpagne ma douce mére
De mêler leur onde belle & claire
Avec les flots de mes flambeaux,
Fais une pauſe, pour me prendre,
Et me prens afin de me rendre
A ces bords diſtillez en pleurs;
Le feu, qui brule mes mouelles,
Pourra, ſans noyer ſes ardeurs,
Vivre en ſes ondes naturelles.

Cet impromptu me concilia l'amitié dudit Maréchal, & l'engagea dans la ſuite à vouloir avoir avec moi, quelques conférences ſur le fait de la Religion.

Vous pouvez lire maintenant le bon ſervice que je rendis dans l'affaire raportée au 5. l. tome 2 de mon hiſtoire chapitre 4. Peu de tems après le Roi de Navarre étant en peine d'un grand armement que faiſoient le Sieur de Lanſac d'un côté & le Vicomte d'Aubeterre de l'autre, ſous le faux prétexte d'une querelle particuliére, Luſ-

ſan qui étoit du ſecret, & qui n'étoit pas content de la part qu'on lui vouloit donner dans la peau de l'ours qu'on minutoit de prendre, vint trouver mon Maitre à la chaſſe, & lui révéla que le but du ſusdit armement tendoit à ſurprendre la Rochelle par la grille qui eſt au devant des moulins de St. Nicolas. Ce qui l'engagea à m'y dépêcher auſſitot pour en avertir les Rochellois, auquels je demandai qu'ils nommaſſent trois hommes fidéles avec qui je puſſe délibérer ſur un ſecret que j'avois à leur communiquer: ſur quoi m'ayant répondu qu'ils étoient tous fidéles, qu'on pouvoit ſurement leur confier toutes choſes, & qu'ils deſiroient tous ſavoir ce ſecret, je leur repliquai que Jéſus-Chriſt qui étoit plus habile qu'eux, avoit bien trouvé un traitre parmi ſes Apôtres, & que je leur baiſois les mains s'ils ne changeoient de langage. Cette brusque repartie fit qu'ils me nommérent trois de leurs plus notables Bourgeois, que je menai avec moi viſiter les ſusdites grilles qui ſe trouvérent toutes limées, à l'exception de deux barreaux; ce qu'ayant reconnu, je leur propoſai de dreſſer une embuſcade à ces Surpreneurs de places: mais

mais ils ſaignérent du nez, & je ne pus jamais les y faire réſoudre.

Lesdits Sieurs de Lanſac & d'Aubeterre ayant ainſi échoué dans leur entrepriſe, ſe remirent à un mois delà en campagne avec leurs troupes. Sur quoi ayant promis à mon Maitre de faire avorter tous leurs deſſeins, je pris avec moi quelques uns de ſes Gardes & autres Soldats, au nombre de dix en tout, & avec cette petite troupe d'élite je me mêlai au milieu des Ennemis, comme ils marchoient de nuit, je les ſuivis ainſi de nuit, ſans être découvert, prenant mon quartier à part quand le jour paroiſſoit, en réſolution de me jetter à la faveur des ténébres dans la premiére ville qu'ils feroient mine d'attaquer, & de revenir enſuite après y avoir pris un renfort de quelques Arquebuſiers, dreſſer une embuscade à un quart de lieue de la Place aux Avanturiers qui ſe preſſent d'arriver les premiers, ce qui eſt un moyen ſûr pour faire échouer toutes les ſurpriſes de Places. Mais je n'en fus pas à la peine, le tout s'étant paſſé en pure promenade.

A quelque tems de là le Roi de Navarre paſſant un jour à Cadillac, pria le

le grand François de Candale, aſſez connu par ce nom, de lui faire voir ſon excellent cabinet, ce qu'il voulut bien faire à condition qu'il n'y entreroit point d'ignares. Non, mon Oncle, dit mon Maitre, je n'y ménerai perſonne qui ne ſoit plus capable de le voir & d'en connoitre le prix, que moi. Il ne prit donc avec lui que les Sieurs de Clervant, du Pleſſis Mornay, de Ste. Aldegonde, Conſtant, Pelliſſon, & moi d'Aubigné. La Compagnie s'amuſa d'abord à faire lever le poids d'un canon par une petite machine qu'un enfant de ſix ans tenoit entre ſes mains. Comme elle étoit fort attentive à cette opération, je me mis à conſidérer un marbre noir de ſept pieds en quarré qui ſervoit de table au bon Seigneur de Candale, & ayant aperçu un crayon, j'écrivis deſſus pendant qu'on raiſonnoit ſur la petite machine, ce diſtique latin,

Non isthæc, Princeps, Regem tractare doceto,
Sed doctâ regni pondera ferre manu.

Cela fait, je recouvris le marbre, & re-

rejoignis la Compagnie, qui étant arrivée à ce marbre Mr. de Candale dit à mon Maitre, voici ma table ; & ayant ôté la couverture, & vu ce diſtique, il s'écria ha ! il y a ici un homme. Comment, reprit le Roi de Navarre, croyez vous que les autres ſoyent des bêtes ? Je vous prie, mon Oncle, de deviner à la mine qui vous jugez capable d'avoir fait ce coup. Ce qui fournit matiére à d'aſſez plaiſans propos.

La Reine-mére étant venue faire un voyage en Languedoc, donna en s'en retournant un rendez-vous à St. Maixant au Roi de Navarre, & la Reine ſa femme qui s'en alloit avec la Reine ſa mére à la Cour de France, l'y accompagna. Dans ce lieu cette Princeſſe, qui depuis quelque tems m'avoit pris en grande averſion, tant pour le peu de complaiſance que j'avois eue à ſes volontez, que parcequ'elle me ſoupçonnoit d'être l'auteur d'une malice faite à Madame de Duras ſa confidente & favorite, ou du moins d'avoir induit Clermont-d'Amboiſe à la faire, dans ce lieu, dis je, la Reine de Navarre ſe jetta aux pieds de ſon Mari, & ayant engagé la Reine ſa mére

mére de la ſeconder dans ſon deſſein, le pria avec larmes de vouloir bien pour l'amour d'elle me bannir de ſa Cour, & ne me plus jamais voir, ce qu'il lui promit. Cette Princeſſe, entr'autres choſes, ne me pouvoit pardonner quelques bons mots que j'avois proférez, ſurtout celui ci. La Maréchale de Retz avoit donné à d'Entragues ſon amant un cœur de diamants, la Reine de Navarre ayant rendu ledit d'Entragues inconſtant, exigea de lui, pour rendre encore ſon triomphe plus beau, qu'il lui donnat ce cœur de diamants. Or comme j'étois partiſan de ladite Maréchale contre la Reine de Navarre, & qu'elle ſe vantoit à tous propos d'avoir ce cœur de diamants : elle l'a en effet, dis je, parcequ'il n'y a que le ſang des boucs qui puiſſe graver & faire impreſſion deſſus.

Mon Maitre donc, en vertu de ſa promeſſe, me congédia en public, mais il me dit en particulier de reſter & de me tenir bien caché pendant le jour, afin que je puſſe venir paſſer toutes les nuits dans ſa chambre; ce qui me donna lieu, à la faveur de cette feinte disgrace, de connoi-

noitre mes vrais ou faux amis. Je pris ce tems là pour aller faire l'amour à la ſusdite Suſanne de Lezay, & dans mon abſence le Roi de Navarre écrivit en ma faveur pluſieurs lettres à ma Maitreſſe, leſquelles étant réputées contrefaites par mes Rivaux & quelques Parens de la Damoiſelle, il vint lui même au lieu où elle demeuroit pour les avouer ſiennes, & pour honorer la recherche de ſon Domeſtique par faire des courſes de bagues & mascarades. Ce qui mit tout le Poitou en joye, acauſe que mon amour me fit faire à l'envi de mon Maitre pluſieurs ballets, tournois, carrouſels, & combats à la barriére, & même le Prince de Condé, le Comte de la Rochefoucaut, & diverſes autres Perſonnes de diſtinction ſe trouvérent à quelques unes de ces fêtes, leſquelles donnérent auſſi ſujet à pluſieurs Gentilshommes du pays de redoubler la haine & l'envie qu'ils me portoient, ne pouvant ſouffrir un Courtiſan qui éblouiſſoit leurs yeux, mais qui ne leur en étoit pas pour cela plus agréable.

Il faut, MES ENFANS, puisque je ſuis ſur le chapitre de mes amours, que je vous raconte, entr'autres ruſes dont je

me

me ſervis pour faire agréer ma recherche, un ſtratagême que je mis en uſage pour hâter la concluſion de mon mariage. J'embouchai pour cet effet la Tiffardiére mon ami, qui feignant de ſe réconcilier avec Baugouin, Curateur de ma Maitreſſe, de quelques altercations ſurvenues entr'eux, lui dit un jour, vous êtes importuné de la recherche de d'Aubigné, & des ſollicitations que pluſieurs perſonnes de qualité vous font, pour avoir votre conſentement à ſon mariage avec votre Pupile, comme je ſais que vous avez d'autres vues, & que vous êtes même engagé ailleurs, ſi vous voulez me jurer de ne me point déceler je vous enſeignerai un moyen pour vous débarraſſer de lui ſans qu'il s'en puiſſe plaindre. Ce que Baugouin lui ayant promis avec force embraſſades, la Tiffardiére pourſuivit ainſi ſon diſcours. Il faut que vous lui diſiez que vous êtes perſuadé qu'il fait honneur à votre Pupile en la recherchant en mariage, pour être un Gentilhomme de bon lieu & très accompli, mais que malheureuſement pour lui ſes Rivaux ont répandu des bruits qui font tort à ſa ré-

réputation, que vous le priez de ſe ſouvenir que dans un feſtin, où quelques uns firent voir des lettres de Fervaques, qui parloient fort mal de lui, il dit à la vérité à ceux là que s'il ne pouvoit leur enfler le cœur avec des démentis, il leur enfleroit le viſage par des ſoufflets; à quoi il ne lui fut rien répondu, ce qui l'émut dans la ſuite à envoyer un démenti en forme audit Fervaques, ainſi que lui Baugouin ſavoit bien que ſon honneur étoit demeuré ſauf dans ces rencontres: mais qu'à l'égard des mauvais bruits répandus contre ſa perſonne, comme ils étoient parvenus aux oreilles de Meſdames de Retz, de Dampierre, de Briſſac, de la Rochefoucaut, & autres Gens tous parens de Mademoiſelle de Lezay, il deſiroit pour ſa juſtification leur montrer qu'il n'avoit point inconſidérément agréé la recherche de lui d'Aubigné, qu'il falloit donc pour cela faire enſemble un compromis par lequel lesdits Parens de ſa Maitreſſe s'obligeroient de conſentir à ſon mariage & d'en ſigner le contrat, tout auſſitot qu'il leur auroit produit de bons titres de ſa Nobleſſe, & de l'ancienneté de

ſa

ſa Maiſon, avec promeſſe auſſi de ſa part que s'il ne pouvoit ſatisfaire à ce que deſſus, il ſe départiroit entiérement de ſa pourſuite. Je ſais très bien, continua la Tiffardiére, qu'il eſt dans l'impoſſibilité de produire de telles piéces, & par conſéquent vous ſerez délivré de ſa perſécution, & de l'embarras où vous mettent toutes les recommandations que vous recevez en ſa faveur.

Baugouin prenant le tout pour bon, & charmé d'un pareil expédient qu'il croyoit infaillible pour ſes vues, embraſſa tout de nouveau & du meilleur de ſon cœur la Tiffardiére, & lui fit mille remercimens, réſolu de ſuivre ponctuellement ſon conſeil. Deſorte que le ſusdit compromis ayant été fait aux conditions y appoſées, il ne fut plus queſtion que d'accomplir ces conditions; de quoi je ne fus guéres embarraſſé, parceque j'avois heureuſement recouvré & par haſard (je dis par haſard, comme ne m'étant jamais guéres ſoucié de tout ce qui pouvoit prouver mon illuſtre extraction) les titres de ma Maiſon avec quelques meubles qui avoient été mis en dépôt dans le château d'Archiac. Ainſi étant

ſûr de mon fait, & voulant amener à mon point ma fourberie, je choiſis le Sieur de Corniou, un des Parens de ma Maitreſſe, pour le faire dépoſitaire de mon petit tréſor, en déclarant hautement que ſi quelqu'autre Parent que celui ci, en âge de ſe battre, ſe vouloit mêler de mon affaire, il auroit certainement à ſe battre avec moi.

Le Sr. de Corniou ayant donc aſſemblé dans ſon logis les ſieurs Desmarets, Baugouin, & Cataille, pour examiner mes papiers, ils y trouvérent un fait curieux arrivé au ſujet d'une querelle & d'un procès qu'avoit eu le feu Sr. d'Aubigné mon pére avec un Gentilhomme nommé Ardené, pour s'être battus enſemble aux honneurs d'une proceſſion. Ils y virent de plus qu'il étoit de la Maiſon d'Aubigni d'Anjou, ce qui ſe vérifia parceque le ſusdit Ardené qui avoit fait intervenir les Gens du Roi contre mon Pére dans le procès qu'il lui avoit intenté, lequel avoit duré trois ans & avoit couté plus de mille écus, au ſujet des francs-fiefs, avoit contraint mon Pére de produire à la fin des contrats de mariage & une filiation de ſix lignées, qui com-

commençoit par un Savari d'Aubigni Gouverneur du Château de Chinon pour le Roi d'Angleterre. Il avoit même fait plus, car il avoit tiré acte de la visite d'une Chapelle bâtie par icelui Savari, où se trouvoient les armes de notre Maison, qui porte de gueules à un lion d'argent rampant armé & lampassé d'or: ceux de la Jousseliniére descendus du même estoc, ont depuis herminé leur lion pour s'être alliez dans la Maison de Bretagne. Toutes ces choses étant ainsi justifiées, certifiées, & signées par les quatre dessusdits, j'épousai enfin Susanne de Lezay ma maitresse, après avoir essuyé bien des traverses dans mon amour, suivant la teneur du susdit compromis, au retour d'un voyage que j'avois fait, pendant toutes ces vérifications, à la Cour de Navarre.

Je ne demeurai que trois semaines avec ma nouvelle Epouse, ayant été obligé de m'en venir à Pau, où je trouvai mon Maitre dans une furieuse colére pour les affronts que la Reine sa femme avoit reçus à la Cour de France. Il tint sur cela un grand Conseil, dont le résultat fut qu'il me dépêcha au Roi Hen-

ry III. pour demander réparation desdits affronts faits à ſa Femme, & d'autres griefs énoncez dans la commiſſion ſignée de ſa main, qu'il me donna pour cet effet. Comme j'eus peur d'être détrouſſé par les chemins, je fis faire une copie collationnée de ma commiſſion que je gardai, & j'en envoyai l'original dans une boette cachetée, à ma Femme, avec deffenſe de l'ouvrir, ce qu'elle obſerva contre l'ordinaire de ſon ſexe. Je me rendis enſuite à la Cour de France, où je repréſentai au Roi Henry III. le juſte reſſentiment que le Roi de Navarre conſervoit de l'indigne traitement fait à ſa Femme, qu'il en demandoit une réparation autentique, auſſi bien que de pluſieurs griefs, dont je fis l'énumération, qu'il avoit reçus. Sur quoi Sa Majeſté Très Chrétienne me répondit qu'elle écriroit ſur cela au Roi ſon frére: à quoi je repartis hardiment que de telles indignitez ne ſe réparoient pas par des écritures, & que tant qu'il reſteroit un pied d'épée au Roi mon maitre, il ne les ſouffriroit pas. Et que fera-t-il, me repartit Sadite Majeſté? Il viendra, repris je audacieuſement, à la tête de trente mille hommes

en

en demander une ſatisfaction proportionnée à l'offenſe qu'il a reçue. A ces mots le viſage du Roi Henry III. s'enflammant de colére, retirez vous, me dit il, je ne ſais à quoi il tient que je ne vous faſſe repentir de votre inſolence. Il eut effectivement envie de me faire arrêter, mais la Reine-mére l'ayant adouci, il fut conclu de me renvoyer avec une réponſe, qui portoit que Sa Majeſté Très Chrétienne envoyeroit une Perſonne de ſon Conſeil au Roi de Navarre, pour lui donner ſatisfaction ſur tous les ſujets de plaintes que j'étois venu faire de ſa part.

Telle fut l'iſſue de ma ſusdite commiſſion, à quoi j'ajouterai que mon ami St. Gelais, qui étoit à Pau lorsque j'en partis, prit une ſi grande mélancolie de mon abſence, qu'il en laiſſa croître ſes cheveux & ſa barbe outre meſure, ce qui fut cauſe que mon Maitre me voyant arriver dans le jardin de Pau où il ſe promenoit, dit avant toute choſe à un de ſes Gentilshommes, allez dire à St. Gelais qu'il ſe faſſe ébarber & couper les cheveux, voila ſon ami d'Aubigné de retour de ſon voyage.

Quelques années après le Duc d'Epernon, qui ſe trouvoit en Gascogne, étant venu s'aboucher avec le Roi de Navarre, pour le porter à ſe réconcilier tout de bon avec le Roi de France ſon beau-frére, les Papiſtes qui étoient auprès de notre commun Maitre, complotérent entr'eux de faire tous leurs efforts pour le perſuader de déférer aux inſtances dudit Duc d'Epernon, & de s'acheminer en conſéquence à la Cour de France. A quoi Segur, Chet de ſon Conſeil, s'oppoſa vigoureuſement à mon inſtigation; mais dans la ſuite les premiers qui connoiſſoient le foible de Segur, ſurent ſi bien l'amadouer, qu'ils l'engagérent à faire lui même un voyage par devers le Roi Henry III., & quand il y fut, on le flatta de tant de côtez que cet esprit extrême à la fin changea entiérement de nature, deſorte qu'il promit d'amener ſon Maitre à Paris. Pour donc réuſſir dans ce deſſein, il ne prônoit autre choſe à ſon retour que des merveilles du Roi de France, diſant par tout que ſi ſes Miniſtres étoient des diables, il étoit lui un Ange. De plus il ſe rapatria avec la Comteſſe de Guiche, alors la bien aimée

mée de mon Maitre, & qu'il diffamoit auparavant, afin qu'elle induiſit ſon Amant à faire ce qu'il vouloit : deſorte que la Cour de Navarre par une telle manœuvre changea tout d'un coup du blanc au noir, & demeura fort conſternée de ce que ſon Roi inclinoit alors à faire le voyage ci deſſus projetté.

Pour rompre donc ce deſſein, qui ne plaiſoit pas aux zélez Huguenots, voici ce que je fis. Comme je connoiſſois parfaitement bien le caractére de Segur, un jour qu'il paſſoit par la ſalle où la Jeuneſſe de la Cour tiroit des armes, je parus devant lui tout ému de cet exercice, & le prenant par la main, je le menai à une fenêtre qui regardoit ſur les rochers de la Bayſe : là lui faiſant remarquer le précipice qui étoit au deſſous de cette fenêtre, je lui dis, je ſuis chargé de la part de tous les Gens de bien qui ſont ici de vous dire que voila le ſaut qu'il vous faudra faire, le jour que notre Maitre partira pour la Cour de France. Segur fort étonné d'un pareil propos, ne laiſſa pas de me répondre, hé, qui oſera me faire faire ce ſaut ? Ce ſera moi, lui repliquai je, & ſi je ne puis pas le faire ſeul, voi-

ci ceux qui m'aideront. Sur quoi Segur ayant tourné la tête, il aperçut une dixaine de Compagnons des plus déterminez, qui enfonçoient le chapeau, ſelon leur coutume ordinaire, quand on les regardoit en face, ſans qu'ils ſuſſent de quoi il étoit queſtion. Segur effrayé de cette viſion, s'en fut dans l'inſtant trouver le Roi de Navarre, à qui il raporta, non pas la peur qu'il venoit d'avoir, mais bien que j'apellois publiquement la Comteſſe de Guiche ſorciére, qui avoit enſorcellé mon Maitre, & que j'avois même conſulté là deſſus le médecin Hotteman, pour ſavoir s'il ne connoiſſoit point quelques philtres qui puſſent déſorceller le Roi de Navarre; ajoutant à tout cela, qu'un Prince des Huguenots avoit autant de Controlleurs de ſes actions que de Serviteurs. Comme il étoit piqué au jeu, il lui raconta encore que Mr. de Belliévre, logé vis à vis de ladite Comteſſe, la voyant aller à la Meſſe accompagnée ſeulement d'un Mercure, d'un Bouffon, d'un More, d'un Laquais, d'un ſinge, & d'un barbet, m'avoit demandé, en me citant les honneurs qu'on rend aux Maitreſſes des Rois

de

de France, comment les Courtiſans de la Cour de Navarre laiſſoient ainſi aller la bonne Amie de leur Roi, ſans avoir l'honnêteté de lui faire cortége : à quoi j'avois répondu qu'il n'y avoit en notre Cour qu'une Nobleſſe généreuſe & amatrice de la vertu, & que le Mercure, le Bouffon, le More, le Laquais, le ſinge, & le barbet, qu'il venoit de voir, étoient les ſeuls eſclaves qui y fuſſent.

J'allai dans les ſusdites conjonctures faire une courte viſite à ma Femme en Poitou, mais comme je m'en retournois auprès de mon Maitre, je fus averti par la Boulaie & par Conſtant de me bien donner de garde de revenir à la Cour, parceque la Comteſſe de Guiche avoit fait promettre à ſon Amoureux de me faire mourir ſi j'y retournois, & qu'il avoit encore fait la même promeſſe à Segur. Cet avis m'étant arrivé à Monlieu, j'y laiſſai mon équipage, j'y pris la poſte, & je m'en vins deſcendre tout botté au logis de Madame de la Boulaie, qui tout effrayée des périls où je m'expoſois, me pria à mains jointes de remonter à cheval & de m'en retourner au plus vite d'où je venois. Mais, ſans avoir aucun

égard à ſes priéres, voulant à quelque prix que ce fût parachever mon entrepriſe, je mis contre ma coutume un poignard à ma ceinture, & je m'en fus par un escalier ſecret trouver le Roi de Navarre que je ſurpris dans ſon cabinet, tête à tête avec la Comteſſe de Guiche ſa maitreſſe. Mon Maitre ſurpris & interdit de mon arrivée & de me voir en ſa préſence, héſita ſur la maniére dont il me recevroit, ce qu'ayant reconnu, je pris témérairement la parole, & avec un front d'airain & en uſant du terme dont je me ſervois dans mes privautez, je lui dis, hé quoi, mon Maitre, un Prince ſi brave peut il ſe laiſſer emporter à tant de doutes? Je ſuis venu voir en quoi j'ai péché, & ſi vous voulez payer mes ſervices en bon Roi ou en vrai tiran. Sur quoi tout troublé il me répondit, vous ſavez bien, d'Aubigné, que je vous aime, mais je vous prie de rhabiller l'eſprit de Segur, qui eſt étrangement mutiné contre vous. Ce que j'allai faire incontinent, en lui cauſant une telle frayeur par mes reproches & par la montre de mon poignard, que ſitot que je l'eus quitté, il s'en vint tout cou-

courant dire au Roi de Navarre, Sire, votre Ecuyer eſt plus homme de bien que vous & que moi. Enſuite pour me prouver qu'il ne conſervoit plus aucun maltalent contre ma perſonne, il me fit payer deux mille cinq cens écus qui m'étoient dus pour des voyages que j'avois faits par ordre de mon Maitre, & desquels je n'espérois tirer jamais un teſton.

J'avois oublié de raporter que, lorsque la Reine de Navarre fut revenue auprès de ſon Mari du voyage où elle avoit reçu l'affront raporté ci deſſus, cette Princeſſe s'étoit réconciliée avec tous les Serviteurs de mon Maitre, hormis moi ; ce qui n'empêcha point néanmoins que dans un Conſeil où je fus apellé, je ne fiſſe changer par mes remontrances les avis qui alloient tous à la faire mourir, de quoi le Roi ſon mari me remercia très fort.

Une des clauſes de mon contrat de mariage m'impoſant la loi d'aquérir une terre en Poitou, j'achetai celle du Chaillou. Or il faut que vous ſachiez, MES ENFANS, que la Pariſiére Sécretaire du Roi de Navarre avoit écrit pluſieurs fois

à ce Prince qu'il devoit empêcher qu'il ne ſe fît trois choſes dans le Poitou, ſavoir, le mariage du Prince de Condé avec une la Trimouille, acauſe de Taillebourg, celui de la perſonne acauſe de Niort, & le mien avec Suſanne de Lezay acauſe de Murſei. Ces trois choſes ſe firent pourtant, mais on s'oppoſa à l'aquiſition que je voulois faire de la ſusdite terre du Chaillou, pour m'empêcher de me trop accréditer dans cette Province. Je rendis toutefois cette oppoſition vaine par la honte que je fis à Poitiers aux Gens du Roi, en leur reprochant qu'ils faiſoient intervenir le nom des Souverains en des choſes ſi baſſes & ſi indignes, que cela terniroit leur mémoire dans l'avenir.

La guerre ayant été de nouveau déclarée aux Réformez, à l'inſtigation de la Ligue, les Princes & les principaux Seigneurs du parti Huguenot tinrent une notable aſſemblée à Guiſtres, où ce qui y fut traité & réſolu eſt décrit au livre 5. tome 2. chapitre 6. de mon hiſtoire, de même que le petit mais périlleux combat de St. Mandé.

Pour ce qui eſt du voyage que le Duc

de

de Mercœur fit en Poitou, je dirai ſeulement que faiſant la charge de Sergent de bataille dans l'armée Calviniſte qui lui faiſoit tête, je commençai à y faire ſentir aux Gens de pied l'importance & la néceſſité des piques, contre l'opinion du Roi de Navarre qui les avoit en averſion. C'eſt moi qui dans mon hiſtoire m'y ſuis déſigné ſous le nom d'un Meſtre de Camp.

Dans cette campagne, St. Gelais & moi, avec dix Gentilshommes & quinze Soldats, primes trois Compagnies de Gens de pied priſonniéres de guerre à Brion, & en les faiſant ſigner leur capitulation, nous les contraignimes d'y ajouter cette clauſe, renonçant pour cet effet au déteſtable article du Concile de Conſtance, qui dit qu'on n'eſt pas obligé de garder la foi aux Hérétiques.

J'accompagnai enſuite au Siége de Brouage le Prince de Condé, qui l'ayant levé pour faire l'entrepriſe d'Angers, je le ſuivis à ladite entrepriſe décrite au ſecond tome de mon hiſtoire livre 5. chapitre 12. Je courus dans cette entrepriſe une infinité de risques, on dit même à Madame d'Aubigné ma femme que

j'avois été tué, dans notre déroute, & ce bruit s'étant confirmé trois ſemaines durant, lorsqu'elle vit arriver dans la baſſe-cour de ſa maiſon quinze chevaux & ſept mulets de mon équipage, ſur la couverture de l'un desquels il y avoit mon chapeau & mon épée, frapée de ce ſpectacle, elle tomba à la renverſe & perdit connoiſſance. Je fus la cauſe innocente de cet accident, parcequ'à la ſortie du fauxbourg d'Angers ayant ordonné à mon équipage de ſuivre le Régiment, je ne m'étois gardé qu'une coëffe à mettre ſous le casque & une épée fort courte. Quand je fus hors de péril, & prêt à retourner chez moi, je fis part à ma Femme de ma venue par deux billets écrits à la diſtance de dix lieues l'un de l'autre, pour éviter les effets dangereux d'une joye ſubite & inespérée.

Arrivé à ma maiſon, je me flatois de tirer au moins des fatigues & des dangers que je venois d'eſſuyer, l'avantage de jouir de quelque repos, mais Mr. de Rohan, les Rochellois, & ſur tout le Conſiſtoire en Corps, me conjurérent au nom de Dieu de mettre un Régiment ſur pied, & de relever l'Enſeigne d'Iſraël,

ſraël, m'envoyant pour cet effet les ſecours néceſſaires.

Je commençai donc par raſſembler les quatre Compagnies que j'avois menées à l'entrepriſe d'Angers, puis ayant choiſi pour quartier d'aſſemblée l'Iſle de Rochefort, afin d'être en plus grande ſureté, j'y amaſſai onze cens hommes, & me mis à faire la guerre dans le Poitou, où j'exploitai ce qui eſt décrit au troiſiéme tome de mon hiſtoire livre 1. chapitre 2. & où ſans les priéres de Mr. de Laval, je me ſérois fortifié dans les Iſles de St. Philibert &c.

Les Huguenots étant malmenez en Poitou & en Xaintonge, je m'emparai de l'Iſle d'Oleron, dans laquelle entrepriſe je commis une faute notable, qui fut que m'apercevant de quelque réſiſtance à ma descente, je deffendis aux Officiers de mon Régiment d'aborder avant moi; & pour ſoutenir cette fanfaronade, je me jettai dans un batteau n'ayant avec moi que Monteil de l'Iſle & le Capitaine Brou qui ramoit lui même. Comme je fus prêt de l'endroit où je voulois débarquer, il parut une barque qui ſembloit d'abord être de pêcheurs, mais que

je reconnus bientot pour un bâtiment de guerre, qui étoit commandé par le Capitaine Médecin brave Soldat & en grande réputation: celui ci pratic de la manœuvre de mer & des ſables de ce canal, hauſſa ſes voiles, & arriva ſur le futur Gouverneur d'Oleron. A cette manœuvre le Capitaine Brou me cria, vous êtes perdu, Mr. d'Aubigné, & le ſeul moyen de nous ſauver eſt d'aller paſſer à la proue de ce bâtiment qui nous aborde: ce dont étant convenu, il rama droit à lui. Médecin alors connoiſſant notre deſſein, fit compaſſer la méche à ſoixante Mousquetaires qu'il avoit ſur ſon bord, & les fit tous tirer à plomb dans notre batteau à la longueur de vingt pas; mais la précipitation avec laquelle ils firent leur décharge, fut cauſe qu'il n'y eut que Brou de bleſſé légérement, lequel s'étant levé debout, auſſitot que nous eumes débordé ce bâtiment de vingt pas, leur cria, pendez vous, boureaux, vous avez manqué le Gouverneur d'Oleron. Cette rodomontade nous attira de leur part quelques coups de canon, qui nous firent plus de peur que de mal. Ce péril paſſé,

nous

nous gagnames terre, où ayant descendu, nous nous mimes tous trois à la tête de quelques Soldats venus dans d'autres batteaux, & nous mimes le peuple de l'Iſle en fuite ſans rendre aucun combat.

Le courage étant revenu aux habitans de l'Iſle, il en fallut venir enſuite à divers combats avec eux, auxquels je me trouvai presque toujours en chemiſe, excepté deux fois que je m'armai pour aller reconnoitre un poſte fortifié. Ceux d'Oleron avoient aſſemblé quatre charettes, chargées de proviſions qu'ils deſtinoient pour Mr. de St. Luc, Commandant pour les Catholiques dans le bas Poitou, & qu'ils attendoient à leurs ſecours; mais ſe voyant deçus dans leur attente, ils voulurent les renvoyer à leur ville, à quoi s'oppoſa un Roger-bon-tems Procureur de ladite Iſle, qui voulut qu'elles me fuſſent données, & qui me dit en me les préſentant, Monſieur, il ne faut point vous déguiſer la vérité, ce préſent ne vous avoit pas été directement deſtiné, mais bien à celui qui demeureroit le maitre de notre Iſle.

La

La premiére choſe que je fis après mon arrivée dans l'Iſle d'Oleron, & après y avoir mis les Huguenots à couvert des attaques des Catholiques, fut de caſſer le Capitaine Bordeaux qui y étoit Sergent-Major, parcequ'étant chargé de la deffenſe des retranchemens que les Calviniſtes avoient faits contre les Papiſtes, il avoit réſolu de les abandonner en faiſant ſa capitulation à part, alléguant pour ſon excuſe que les deux tiers de ſes Soldats étoient Catholiques, ce qui ne pouvoit pas le disculper. Je fis enſuite tracer une citadelle, qui fut en deffenſe au bout de quinze jours, & en trois mois entourée d'un double foſſé, dont l'un ſe rempliſſoit de l'eau d'une fontaine & l'autre d'eau de mer avec toutes ſortes de poiſſons : ainſi je me vis en peu de tems en état de ſoutenir un Siége dans ma nouvelle conquête, que j'avois eu auſſi le ſoin de pourvoir de munitions de guerre & de bouche.

Le Roi de Navarre s'étant rendu à la Rochelle dans ces entrefaites, vint viſiter mes nouvelles fortifications de l'Iſle d'Oleron, ſans vouloir faire la revue de mon Régiment, parceque le Comte de

la Rochefoucaut lui avoit dit qu'il y verroit plus de deux cens Soldats avec des chauſſes d'écarlate garnies de galons d'argent, ce qui joint aux magnifiques feſtins que je fis dans cette viſite à tous ceux qui avoient accompagné ce Prince, m'attira l'envie du Maitre & des Serviteurs. Pendant que je commandai dans l'Iſle d'Oleron, ceux de Brouage y firent cinq descentes auxquelles ils furent toujours battus & repouſſez, mais à la fin la fortune me tourna le dos; je fus aſſiégé, pris priſonnier, & mes troupes chaſſées tout à fait de l'Iſle. Ayant été relâché ſur ma parole, je retournai peu après pour la dégager en priſon, où je fus en extrême péril de ma vie. Au plus fort de mon angoiſſe, je fis une priére à Dieu, laquelle ayant été ſuivie le lendemain de ma délivrance, je la mis en vers latins, & vous la trouverez dans mes papiers: elle commence par ces mots.

Non te cara latent &c.

Je vous ai déja dit, MES ENFANS, quelque choſe de l'envieuſe nature du Roi

Roi de Navarre, en voici encore un échantillon. Je m'étois aquis dans cette derniére guerre la confiance de tout ce qu'on apelloit Calviniſtes zélez; au ſortir de ma priſon je m'en fus à la Rochelle où étoit encore le Roi de Navarre, comme il vit que j'y avois été reçu avec honneur, qu'on m'y traitoit avec diſtinction, que les Principaux de la ville me rendoient de fréquentes viſites, & que tous les bons Huguenots & ſurtout les Miniſtres de ſa ſuite avoient de grandes déférences pour moi, il en conçut une ſi forte jalouſie, qu'il ſéchoit ſur pied de trouver une occaſion de me mortifier: elle ſe préſenta enfin, ſi même elle ne fut pas recherchée. Il étoit arrivé dans le tems que je commandois dans l'Iſle d'Oleron, qu'un enfant de bonne Maiſon de la Rochelle & Soldat dans mon Régiment, mépriſant un Ampſade de la Compagnie Colonnelle, parceque c'étoit un pauvre garçon, l'avoit outragé dans le Corps de garde, quoiqu'il fût en droit de lui commander, en uſant de paroles dédaigneuſes & en refuſant de lui obéir. Sur quoi ayant aſſemblé le Conſeil de guerre, ce fils de Bourgeois

y avoit été condamné, après avoir confeſſé que ledit Ampſade l'ayant par deux fois voulu mettre en faction il n'avoit pas voulu lui obéir, à être paſſé par les armes, laquelle ſentence avoit été enſuite modérée à la priére des Enſeignes de mon Régiment à être ſeulement dégradé des armes & caſſé.

Or étant venu, comme je viens de dire, à la Rochelle, une Tante de ce Soldat, qui avoit trouvé accès auprès de mon Maitre par le moyen d'une ſienne Couſine fort jolie, lui fit des plaintes de la rigueur avec laquelle on avoit traitté ſon Neveu dans ce ſusdit Conſeil de guerre, & ce Prince envieux de ma réputation ſaiſiſſant cette occaſion aux cheveux pour me faire un affront, m'envoya dans cette vue chercher par un Huiſſier comme il tenoit Conſeil. Moi croyant que c'étoit pour prendre mon avis ſur l'approche du Maréchal de Biron, je fus bien étonné quand arrivant à la porte de la ſalle où le Conſeil étoit aſſemblé, j'y trouvai le ſusdit Soldat accompagné du Maire Guiton & de vingt autres Bourgeois ſes parens, qui attendoient le réſultat de ce Conſeil. Je ne laiſſai pas d'entrer,

trer, & dès que le Roi de Navarre me vit, il me dit en me faiſant force révérences de riſées, Dieu vous gard, Sertorius, Manlius, Scipion, Caton le Cenſeur, & ſi l'Antiquité a encore quelque Capitaine plus révéré, Dieu gard encore celui là. Moi piqué de cette raillerie, je répondis ſur le champ, Sire, s'il eſt ici queſtion d'un point de diſcipline de laquelle vous êtes ennemi, je vous récuſe. A quoi ayant conſenti, il paſſa dans une autre chambre, & ſans vouloir m'aſſeoir je n'alléguai pour toutes raiſons de la ſentence que j'avois prononcée contre le ſusdit Soldat, que ſon déni d'obéiſſance à ſon Ampſade, & puis me tus. Mr. de Voix, qui préſidoit à ce Conſeil en l'abſence de mon Maitre, ayant alors recueilli les voix, commença ſon prononcé par me donner bien des louanges & par m'exhorter à maintenir toujours la diſcipline militaire, & me dit enſuite nous n'avons trouvé qu'une ſeule choſe à redire dans votre ſentence, qui eſt qu'après avoir juſtement condamné à mort un rebelle en fait de ſervice de guerre, vous ayez pris la licence de commuer ſa peine, ce qui n'apartient qu'au Général. Sur quoi

quoi ravi de n'être ainſi cenſuré que de ma clémence, je remontrai au Conſeil qu'en qualité de Gouverneur de l'Iſle d'Oleron, de la raiſon de la mer dont j'étois environné, & de ma commiſſion qui me donnoit pouvoir de fondre artillerie & de livrer bataille, j'avois pu accorder ce pardon, ce dont tout le Conſeil convint, & le Roi de Navarre fut lui même honnêtement mais copieuſement cenſuré de l'éloignement qu'il témoignoit avoir pour la police & la bonne diſcipline qui devoient être exactement obſervées par les troupes, faute de quoi au lieu de Soldats on n'auroit que des brigands.

Toutes ces picoteries du Roi de Navarre en mon endroit, & l'abandonnement ſur tout qu'on fit de l'Iſle d'Oleron aux Papiſtes, que je ne pouvois aprouver ni digérer, pour avoir aquis le Gouvernement de cette Iſle avec bien des peines, de la dépenſe, & des périls, m'obligérent à me retirer chez moi, où un deſir de vangeance m'inſpira une penſée que les mauvais traitemens, les chagrins, & les dangers n'avoient pu exciter en moi; ce fut de prendre un congé final de mon Maitre, & puis par un mouvement de

des-

deſeſpoir de chercher à mourir en rendant quelque grand & ſignalé ſervice à ma Religion. Mais venant à réfléchir que je ne pouvois ſervir ma Religion ſans ſervir le parti que je voulois quitter, parceque l'un & l'autre ne ſe pouvoient ſéparer, cela me mit en ſuspens, & le Diable ſe prévalant de mes doutes me ſuggéra, en me défaiſant de tous les préjugez de mon enfance & de mon éducation, d'étudier à fonds les controverſes en matiére de Religion, pour voir ſi je ne pourrois point trouver dans la Romaine quelque ombre d'aparence d'y pouvoir faire mon ſalut. Dans ces agitations la colére m'ayant laiſſé échaper quelques ſignes de mon deſſein, les Sieurs de St. Luc, de Lanſac, d'Alluye, & autres Papiſtes, s'empreſſérent à l'envi de m'envoyer des livres touchant les matiéres controverſées.

Le premier que je lus, fut Panigarole, que je rejettai comme bavard. Le ſecond fut Campianus, dont j'admirai à la vérité l'éloquence, mais comme je cherchois de bonnes raiſons & non de belles phraſes, je le laiſſai là, me conten-

tentant d'écrire ſur le titre, *decem Declamationes*, au lieu de *decem Rationes*, qui y étoit. Enſuite m'étant tombé ſous la main un ouvrage de Bellarmin, j'y pris gout & je m'attachai à le lire; la force & la méthode de cet Auteur me plurent, je fus charmé de la candeur avec laquelle il expoſe les argumens des Réformez, & je croyois avoir trouvé ce que je cherchois. Cependant m'étant apliqué à faire une exacte analiſe des raiſons qu'il allégue pour réfuter les notres, je ne les trouvai ni convaincantes ni même ſuffiſantes; deſorte que je me confirmai plus que jamais dans ma Religion: en quoi les repliques que Nitaker & Sibrand Lubert ont faites à ce Jéſuite, m'aidérent beaucoup. Je répondis donc aux deſſusdits, qui s'informoient du fruit de mes lectures & de ce qu'elles avoient produit en moi, que j'avois détruit par la force de la méditation & le ſecours de la priére que je faiſois dévotement à genoux avant de me mettre à ma lecture, tout ce que j'avois trouvé d'éblouiſſant & de ſéduiſant dans les livres qu'ils m'avoient envoyez, & dont je les remerciois.

Au

Au bout de ſix mois que je fus retiré chez moi, les affaires des Huguenots étant tombées dans un miſérable état, mon ingrat Maitre s'aviſa de me rechercher, & voulut pour adoucir mon reſſentiment me donner à nourir un Bâtard qui lui venoit de naitre, de quoi je le remerciai. Il me convia enſuite de me trouver à la reconnoiſſance de Talmont, d'où étant revenu, je tombai dans une grande maladie qui me dura quatre mois. Comme elle commençoit un peu à diminuer, je m'acheminai ſur la nouvelle qui m'étoit venue qu'il y alloit avoir bataille à Taillebourg, où en trouvant l'armée partie, je ramaſſai quinze Arquebuſiers débandez, huit Cavaliers, & force Valetaille, dont je fis une longue file pour éviter les embuſcades de la garniſon de Xaintes. De quoi je me trouvai bien, car ayant rencontré dans un bois fort épais & dans un chemin étroit trois Compagnies embuſquées, cette longue file de Valets les fit lever avant que mes hommes armez fuſſent enfermez, ce qui me donna le moyen de faire deux charges, & de dégager cette canaille à grands coups d'épée. Je ne perdis dans cet-

cette échaufourée qu'un de mes Soldats, & les autres un Lieutenant, un Enſeigne, & pluſieurs bleſſez.

M'étant tiré heureuſement de cette embuſcade, je joignis l'armée où je rentrai dans mes fonctions d'Ecuyer auprès du Roi de Navarre mon maitre juſqu'au jour de la bataille de Coutras, qu'après l'avoir mis à cheval je pris place parmi les Maréchaux de Camp. Sitot que j'eus marqué le champ de bataille, mon Maitre m'ayant entiérement déféré cet honneur, j'eus affaire dans l'action avec le Sr. de Vaux Lieutenant de Mr. de Bellegarde, qui me voyant le viſage découvert, pour ne pouvoir porter de caſque acauſe de la foibleſſe qui m'étoit reſtée de ma maladie, me donna un grand coup d'épée au deffaut de la mentonniére, & en reçut un autre de moi au deffaut de la ſalade dans l'œil droit, qui lui perça la tête. Ce fut pour la trois ou quatriéme fois que je m'étois trouvé aux priſes avec ledit Sr. de Vaux. La bataille gagnée, je me mis à la pourſuite des fuyards avec dix Gentilhommes de marque, qui s'étoient ralliez à moi & qui me priérent de les comman-

der: je pourſuivis donc avec cette petite troupe les Ennemis pendant trois lieues, toujours tuant & empêchant qu'il ne ſe fît aucun ralliement.

Après le gain de la bataille de Coutras, le Roi de Navarre, ſe trouvant un peu plus au large qu'il n'étoit auparavant, voulut exécuter en Bretagne une entrepriſe que j'avois projettée longtems auparavant, & dont il avoit eu deſſein de commettre l'exécution à Mr. de la Noue, & puis au Vicomte de Turenne. Ce dernier même ſuplia alors mon Maitre à mains jointes de vouloir bien le charger de cette entrepriſe, mais lui ne voulant point donner occaſion à la Noue d'augmenter ſa gloire, ni à Mr. de Turenne celle d'accroitre ſon crédit, il réſolut de la confier à un Sujet moins conſidérable que ces deux là, & qu'il pût deſavouer ſans crainte, s'il lui en prenoit fantaiſie. Il choiſit donc pour cela du Pleſſis-Mornay, & me força comme auteur de la beſogne de l'y aſſiſter: j'y conſentis par honneur, mais je prédis en même tems à mon Maitre que la ſusdite entrepriſe ne réuſſiroit pas, parcequ'il avoit aſſujetti dans cette circonſtan-

ſtance l'armée de mer des Rochellois au progrès de celle de terre, ce qui devoit être au rebours. Effectivement tout ce projet ne réuſſit rien qui vaille.

A quelque tems de là le Roi de Navarre ayant fait mettre à ſes côtez Mr. de Turenne & moi, nous fit part en ſe promenant avec nous des angoiſſes & perplexitez où il ſe trouvoit, au ſujet du deſſein qu'il avoit formé d'épouſer la Comteſſe de Guiche, à laquelle même il avoit déja donné une promeſſe abſolue de mariage, & nous enjoignit de penſer toute la nuit au conſeil qu'il nous demandoit pour le lendemain ſur cette épineuſe affaire. Le Vicomte de Turenne y rêva effectivement pendant la nuit, mais connoiſſant combien il étoit chatouilleux de parler ſur un tel ſujet, il réſolut d'esquiver le coup, & fit naitre pour cela une néceſſité abſolue de s'en aller à Marans.

Pour moi que ma qualité d'Ecuyer retenoit auprès de mon Maitre, je me déterminai à remplir mon devoir en fidelle ſerviteur. Le Roi de Navarre ſortant donc le lendemain matin de la ville où nous étions, ſous prétexte d'aller à la

promenade, s'accoſta de moi, & ayant ordonné au reſte de ſa ſuite de s'éloigner, me fit un discours étudié qui dura plus de deux heures, dans lequel il cita l'exemple de plus de trente Princes des ſiécles paſſez & du courant, qui s'étoient bien trouvez de s'être mariez pour leur plaiſir à des femmes de moindre étoffe que la leur. Enſuite il discourut de pluſieurs événemens, qui faiſoient voir que les grandes alliances avoient été auſſi ruineuſes aux Souverains qu'à leurs Etats, concluant par l'injuſtice de ceux qui étant ſans paſſions vouloient régler toutes les démarches d'un homme paſſionné. Enfin, pourſuivit mon Maitre, j'ai beſoin, d'Aubigné, à cette fois que tu me diſes avec ta fidélité accoutumée & ſelon les préceptes de ta ſévére morale tes ſentimens, & que tu me conſeilles dans cette occaſion, où il y va du tout pour moi, ce que je dois faire.

Comme j'avois bien étudié ma leçon pendant la nuit, & voyant que le Roi de Navarre m'ordonnoit de lui parler avec franchiſe, je commençai ma réponſe par blâmer les mauvais Serviteurs qui s'apuyoient de tels exemples & de tels

événemens pour flater les deſirs de leurs Maitres ; je lui dis qu'ils étoient inexcuſables, parcequ'ils fomentoient de propos délibéré une paſſion condamnable. Sire, ces exemples, dis je, ſont beaux, mais ils ne ſont rien pour vous; car ces Princes que vous venez d'alléguer, étoient dans un état paiſible, ils n'avoient point d'ennemis, & ils n'étoient point errans comme vous, qui ne conſervez votre vie & ne ſoutenez votre fortune que par votre courage, votre propre vertu, & la réputation que vous avez aquiſe. Il faut, Sire, que vous vous enviſagiez ſous quatre points de vue différens, qui ſont d'Henry de Bourbon, de Roi de Navarre, de préſomptif héritier de la Couronne de France, & de protecteur des Egliſes Réformées. Chacune de ces qualitez a ſes ſerviteurs particuliers, que vous devez payer de différente monnoye ſelon leurs deſſeins & leurs intérêts : vous devez confier à ceux qui ſervent Henry de Bourbon le ſalut de votre perſonne & le ſoin de votre Maiſon; aux Serviteurs du Roi de Navarre les Charges & les Places de votre Etat; aux Partiſans du Succeſſeur

aparent au Royaume de France, vous devez les repaitre de belles eſpérances, attendu que c'eſt le but qui les attache à votre fortune. Mais le payement qu'il faut donner à ceux qui vous regardent comme le deffenſeur de leur Religion, eſt plus difficile à faire; car il eſt beſoin de contenter ces derniers par un grand zéle pour leur cauſe, par une vie intégre, par de bonnes actions, & par de beaux exemples : puisque ſi vous êtes leur ſupérieur dans de certains points, ils ne laiſſent pas auſſi à d'autres égards d'être vos compagnons, pourvû toutefois qu'ils prennent pour eux la meilleure part dans les dangers en vous y laiſſant la moindre, & qu'ils vous déférent l'entiére diſpoſition des honneurs & des avantages de la guerre. Je ne vous ſoupçonne pas, haïſſant la lecture comme vous faites, d'avoir de vous même allégué les mauvais exemples que vous venez de citer : comme cette étude eſt indigne de vous, c'eſt le fruit de celle de quelques Serviteurs infidelles dont les vues intéreſſées ſont de vous complaire en tout, de captiver vos bonnes graces au risque de cauſer votre ruine, & de flater votre amour

amour aux dépens de votre honneur. Or j'ai été trop amoureux, pourſuivis je, pour entreprendre de combattre votre amour par mon exemple, vous êtes poſſédé d'une paſſion violente, ainſi il eſt inutile de délibérer ſur les moyens de l'éteindre dans votre cœur; mais il eſt permis de dire que pour jouir de vos amours vous devez vous rendre digne de votre Maitreſſe, c'eſt à dire qu'il faut que votre amour vous ſerve d'aiguillon pour embraſſer ſérieuſement le ſoin de vos affaires. Ce doit être là votre premier but, il y va du tout pour vous, *aut Ceſar, aut nihil.* Rendez vous aſſidu dans votre Conſeil que vous abhorrez, employez plus d'heures dans la journée que vous ne faites aux choſes néceſſaires, donnez en toute occaſion la préférence aux actions eſſencielles ſur les bagatelles, efforcez vous de ſurmonter les foibleſſes que vous avez dans votre domeſtique lesquelles ne vous font pas honneur, & puis quand vous aurez triomphé de vos ennemis, captivé le cœur de tous les François, & aſſuré votre vie & votre fortune, vous pourrez alors, ſi vous le trouvez bon, faire

ce qu'ont fait tous ceux dont vous venez de me raporter les exemples. Mr. le Duc d'Alençon eſt mort, & vous n'avez plus qu'un degré à monter pour parvenir au trône de France ; que la crainte frivole de donner une jalouſe envie contre vous ne vous faſſe point faire préſentement à demi ce que vous pouvez faire en entier : ſi vous n'avez un pied levé pour ſaillir au lieu où vous aspirez avant qu'il ſoit vuide, un ſeul coup vous en fera tomber quand il le ſera, ſi ce même pied n'y eſt pas déja un peu entré. En un mot, Sire, ſi dans ces conjonctures vous devenez l'époux de votre Maitreſſe, vous vous barrez pour jamais le chemin qui peut vous conduire un jour au trône de la Monarchie Françoiſe.

M'étant tu à ces derniers mots, mon Maitre me remercia en termes très affectueux de tout ce que je venois de lui repréſenter, & me promit même avec ſerment que de deux ans il ne paſſeroit outre avec la Comteſſe de Guiche. Après quoi étant revenu avec lui au logis, & l'ayant aidé à deſcendre de cheval, je m'en allai trouver Mr. de Turenne qui s'étoit

mis

mis au lit au retour de ſon voyage, pour lui conter tout ce qui venoit de ſe paſſer entre le Roi de Navarre & moi. Mais je fus interrompu au milieu de mon diſcours par mon Maitre, qui venoit lui même l'en inſtruire.

Quelque tems après, l'entrepriſe de Niort & de Maillezais s'étant faite, je demeurai Gouverneur de cette derniére place au grand regret de mon Maitre, qui fit ce qu'il put pour me dégouter de ce médiocre Gouvernement : mais j'étois trop las de courir, & ce fut là où je commençai à me délaſſer un peu de mes travaux, qui n'avoient point diſcontinué depuis l'âge de quinze ans juſqu'alors que j'en avois trente ſept, n'ayant pas reſté quatre jours de ſuite ſans être employé à quelque corvée, à la réſerve du tems qu'il m'avoit fallu donner pour me guérir de mes maladies ou de mesbleſſures.

Peu de jours avant la ſusdite entrepriſe, me trouvant couché dans la garderobe de mon Maitre avec le Sr. de la Force, je lui dis pluſieurs fois parcequ'il ne me répondoit point, la Force, notre Maitre eſt un ladre vert, & le plus ingrat mortel qu'il y ait ſur la face de la terre.

A quoi me repliquant à la fin en ſomeillant, que dis tu, d'Aubigné? Le Roi de Navarre, qui avoit entendu tout mon dialogue, répondit, il dit que je ſuis un ladre vert, & le plus ingrat mortel qu'il y ait ſur la face de la terre. De quoi je demeurai un peu confus & inquiet juſqu'au lendemain, mais ce Prince qui n'aimoit ni à récompenſer ni à punir, ne m'en fit pas pour cela plus mauvais viſage, de même qu'il ne m'en donna pas non plus un quart d'écu davantage.

Après que les deux Rois ſe furent réconciliez enſemble à Tours, & qu'ils y eurent repouſſé le Duc de Mayenne, qui y étoit venu à deſſein d'y ſurprendre le Roi de France, ce qu'il auroit exécuté ſans les troupes de Châtillon qui réſiſtérent courageuſement aux attaques qu'il fit pour cela dans le fauxbourg d'au delà la Loire, ces deux Beaux-fréres ayant aſſiégé Gergeau, ce fut moi qui ſous le nom d'un autre fis avec Frontenac ce qui eſt écrit au chap. 21 l. 2. t. 3. de mon Hiſtoire.

Je menai enſuite les Enfans perdus au Siége d'Etampes, & puis ayant été poſté à celui de Paris, entre les cinq redoutes que le Roi mon maitre ayoit tracées de

ſa

ſa main aux environs de Vaugirard, je m'en partis ſeul pour m'acheminer vers le Pré-aux-Clercs, à deſſein de faire apeller Sagonne en duel. Comme je m'avançois donc vers un Gendarme le plus avancé, nommé Leronniére, Maréchal des Logis de la Compagnie d'Ordonnance du Comte de Tonnerre, afin de chercher à lui parler pour le charger de ma commiſſion, ledit Leronniére ne me répondit que par des injures & des juremens, me défiant moi même au combat qu'il croyoit impoſſible, acauſe d'un large & profond foſſé qui nous ſéparoit l'un de l'autre. Une telle brutalité m'ayant mis en colére, & voyant de plus à celui qui me provoquoit ainſi outrageuſement des armes argentées qui excitoient ma cupidité, je me réſolus d'aller à lui & comme je montois un excellent cheval, je franchis ledit foſſé ſans balancer un inſtant. Il me reçut d'un coup de piſtolet à mon arrivée, enſuite me voyant en état de lui caſſer la tête du mien, il me demanda la vie, & ſe rendit mon priſonnier à la vue de dix Cavaliers qui s'avançoient à ſon ſecours; je l'envoyai au Prince de Conti & à Mr. de Châtil-

lon, Commandans du quartier de Vaugirard. Cette action, arrivée le propre jour que le Roi Henry III. fut bleſſé à St. Cloud, ayant été raportée à ce Monarque incontinent après avoir reçu ſa bleſſure, il voulut voir ledit Leronniére, & mon Maitre m'ordonna de le lui mener: mais je n'en voulus rien faire, & en laiſſai la commiſſion à un autre, ne me ſouciant point d'en tirer vanité, ſur tout envers un Prince à qui je ne pouvois pardonner le cruel maſſacre de la Saint Barthellemi.

La nuit qui ſuivit le jour de la bleſſure du Roi de France, mon Maitre fut voir ce Monarque mourant dans ſon lit, accompagné de huit de ſes plus affidez Serviteurs armez ſous le pourpoint, deſquels avec la Force j'étois du nombre, & j'y tins le diſcours raporté au 3. tome de mon Hiſtoire l. 2. chapitre 23.

Mon Maitre, devenu Roi de France par la mort d'Henry III., & que je nommerai à préſent ſans autre épithéte le Roi, ayant levé le Siége qu'il avoit mis devant Paris après la bataille d'Ivry, pour aller à la rencontre du Duc de Parme qui venoit à ſon ſecours, me char-

chargea le premier ſoir que les armées Françoiſe & Eſpagnolle ſe virent en préſence entre Chelles & Lagny, d'aller relever les Vedettes qui avoient été poſtez pendant le jour. Comme je m'aquittois de cette commiſſion, les Carabins de l'armée ennemie me prenant pour un homme de commandement, m'engagérent dans une eſcarmouche qui fut aſſez vive, & où je fus obligé de me mêler pluſieurs fois avec eux. Le lendemain je fus en tiers avec le Roi & le Maréchal de Biron, pour faire ce qui eſt décrit au t. 3. l. 3 de mon Hiſtoire chapitre 7. Et dans l'affaire de Roullet, ce fut encore moi qui ayant été pouſſé en bas d'une chauſſée, fus ſauvé par Arambure qui vint à mon ſecours. Etant au Siége de Rouen, j'y fus fait Sergent de Bataille par mon Maitre, quand on ſut que le Duc de Parme venoit au ſecours de cette place.

Je me retirai enſuite de la Cour, & fus quelques années ſans y retourner. Je me rendis pourtant à Chauny, pour me trouver au Siége de la Fére, & je portois alors le deuil de la mort de ma Femme, dont je n'ai guéres paſſé de

nuits pendant trois ans ſans la pleurer : j'avois coutume pour m'en empêcher le jour, de me preſſer fortement avec les mains l'endroit où eſt la rate, ce qui à la longue me fit dans le corps un amas de ſang recuit, dont heureuſement je me déchargeai un jour par derriére, en forme d'un petit ſaumon de plomb.

Ce qui m'incita principalement à aller au Siége de la Fére, fut que mes Camarades imputoient ma retraite de la Cour, le peu d'envie que je témoignois à y retourner, & preſque tout ce que je faiſois de louable, au deſeſpoir d'avoir perdu les bonnes graces de mon Maitre depuis qu'il étoit parvenu au trône de France, ce qui étoit cauſe que je n'oſois plus me préſenter devant lui, de crainte d'en être maltraité; ce Prince, diſoient ils, ayant juré en pleine table de me faire mourir, ſi je tombois jamais en ſes mains. Pour faire donc voir à ces Diſcoureurs que je ne m'étois retiré de la Cour que de ma pure volonté, & que ce n'étoit que ma ſeule fantaiſie qui m'avoit empêché d'y retourner, j'y fis ce voyage, & enſuite pluſieurs autres. Etant arrivé à Chauny, je m'en fus in-

continent au logis de la belle Gabrielle, Ducheſſe de Beaufort, où le Roi devoit ſe rendre ; là deux Gentilshommes de mes amis m'y ayant aperçu me priérent inſtamment & amicalement de remonter à cheval & de ne me point préſenter devant mon Maitre, qui étoit, à ce qu'ils diſoient, terriblement ulcéré contre moi. Et de fait j'entendis de ſes Officiers qui délibéroient entr'eux de me mettre à la garde d'un Capitaine des Gardes ou à celle du Prévôt de l'Hôtel. Tout cela cependant ne me fit point peur, & malgré ces deux amis je voulus reſter : je me plaçai le ſoir entre les flambeaux qui attendoient le Roi, & comme ſon caroſſe paſſoit devant le perron de la maiſon, j'ouis mon Maitre qui diſoit à ceux qui y étoient avec lui, voila Monſeigneur d'Aubigné : épithéte de Seigneurie qui ne me fut pas de bon augure. Je m'avançai pourtant à la deſcente du caroſſe, & le Roi me fit l'honneur de me baiſer, & de me dire de donner la main à ſa Maitreſſe, qu'il fit même démaſquer pour me baiſer auſſi. Ce qui donna occaſion aux Courtiſans de s'entredemander en riant, eſt ce donc là la mauvaiſe réception que nous croyions

qui

qui lui ſeroit faite, & la belle Gabrielle en le baiſant fait elle la charge du Prévôt de l'Hôtel, que nous nous étions imaginé devoir arrêter d'Aubigné il n'y a qu'un moment ?

Je menai donc ainſi à la vue de toute la Cour la belle Gabrielle à ſon apartement, où mon Maitre s'étant rendu auſſitot, il ordonna à tout le monde de ſe retirer, & ne fit entrer que moi ſeul avec Juliette d'Etrées ſœur de ſa Maitreſſe dans la chambre de la belle Gabrielle. Je m'y promenai entre lui & elle plus de deux heures, & ce fut dans cette converſation que je proférai le bon mot qui a depuis tant couru par la France, au ſujet de ce que le Roi me montrant ſa lévre percée d'un coup de couteau, & me racontant comment cela lui étoit arrivé à Paris au retour du Siége de Laon par les mains d'un jeune écolier nommé Jean Chaſtel, je lui dis, Sire, comme vous n'avez encore renoncé Dieu que des lévres, Dieu s'eſt contenté qu'elles fuſſent ſeulement percées, mais s'il vous arrive de le renoncer un jour du cœur, alors il permettra que votre cœur ſoit percé.

Mon

Mon Maitre ne prit point cette libre repartie en mauvaiſe part, mais ſa Maitreſſe s'écria, ho les belles paroles, mais mal employées! Oui, Madame, repliquai je, parcequ'elles ne ſerviront de rien.

Cependant la belle Gabrielle touchée d'une telle hardieſſe, & deſirant s'aquérir l'amitié d'un perſonnage de cette trempe, inſpira au Roi le deſſein de m'attacher plus intimement à ſon ſervice, & de m'y affermir en me confiant les grands projets qui lui rouloient dans la tête ſur l'élévation du petit Céſar, depuis Duc de Vendôme, qu'il fit aporter tout nud & qu'il me mit lui même entre les mains, en diſant qu'il vouloit lorſqu'il auroit trois ans que je l'emmenaſſe en Xaintonge pour l'y nourrir parmi les Huguenots, afin de les lui rendre favorables. Projet qui n'eut point de ſuite, & qui avorta dans ſa naiſſance.

A quelque tems delà me trouvant à la Cour, lorſque le Roi fut ſi mal de cette grande maladie dont il penſa mourir à Monceaux, ce Prince me fit venir dans la chambre, & m'y ayant enfermé ſeul avec lui, il me commanda, après s'être mis par deux fois à genoux pour fai-

faire une courte priére à Dieu, de lui dire franchement ſur toutes les véritez que j'avois ſouvent aigres mais toujours utiles en la bouche, ſi je croyois qu'il eût jamais péché contre le St. Eſprit. Je fis en vain ce que je pus pour m'en diſpenſer, & pour ſubſtituer un Miniſtre en ma place, comme plus capable que moi de ſoudre cette queſtion; ainſi me voyant donc forcé à lui dire ſur cela ma penſée, je m'étendis au long ſur les quatre marques de ce péché, dont la premiére étoit la connoiſſance du mal en le commettant, la ſeconde d'avoir tendu une main à l'eſprit d'erreur & repouſſé de l'autre l'eſprit de vérité, la troiſiéme d'être ſans repentir lequel pour être vrai doit inſpirer la haine parfaite du péché & de nous mêmes acauſe qu'il déplait à Dieu, & la quatriéme d'avoir deſeſpéré de la miſéricorde de Dieu. Je dis enſuite au Roi, c'eſt à vous, Sire, d'examiner préſentement ſi vous vous trouvez dans quelqu'un de ces quatre cas, que votre Caſuiſte de nouvelle impreſſion vient de vous expoſer: par là je renvoyai à lui même la déciſion de la ſusdite queſtion. Ce qui donna lieu à une converſa-

ſation de plus de quatre heures, & ſouvent interrompue par des priéres ferventes que faiſoit ce Monarque de tems en tems: enfin tout ce long diſcours n'aboutit à rien, & mon Maitre ſe trouvant mieux le lendemain, ne me parla plus de retoucher cette matiére.

Voila, MES ENFANS, de quelle maniére ce ſusdit voyage à la Cour me réuſſit, contre le ſentiment de mes Amis particuliers, & celui de tous les Courtiſans. Or il faut que vous ſachiez que le Roi dans ſes coléres s'étant effectivement emporté contre moi, & même jusqu'à me menacer publiquement pluſieurs fois de me faire un mauvais parti ſi je paroiſſois jamais en ſa préſence, cela avoit donné lieu à tous ces mauvais bruits qui couroient ſur mon compte. Les coléres de mon Maitre contre moi provenoient de la maniére dont je m'étois comporté dans les affaires de la Religion, ayant quelques mois auparavant relevé dans un Sinode tenu à St. Maixant les affaires du parti, presque perdues & réduites à un état de deſeſpoir, par un discours que j'avois tenu en pleine table à un grand nombre des Convives, & le-

lequel produiſit ce qui eſt décrit aux chap. 10. & 11. l. 4. t. 3. de mon Hiſtoire.

Depuis à la grande aſſemblée qui dura plus de deux ans, tant à Vendôme, qu'à Saumur, Loudun, & Châtelleraud, j'avois toujours été choiſi pour être du nombre des trois ou quatre qui s'affrontoient hardiment dans les délibérations avec les Commiſſaires députez du Roi, dans lesquelles occaſions j'avois fait pluſieurs traits qui avoient déplu infiniment à mon Maitre, & qui avoient ulcéré de plus en plus ſon eſprit & celui de ſes Miniſtres, contre moi. Même dans une ſéance, le Préſident de Fresnes-Canaie, apuyé du Vicomte de Turenne alors Duc de Bouillon, ayant fait de magnifiques propoſitions tendantes à l'exaltation de la puiſſance Souveraine & au rabaiſſement du parti Huguenot, comme je m'aperçus que ſix de mes Confréres qui opinoient avant moi avoient baiſſé beaucoup leur ton, je pris le mien bien plus haut que de coutume, ce qui engagea de Fresnes-Canaie à m'interrompre au milieu de mon discours, & à s'écrier, eſt ce donc ainſi que l'on traite le bien de l'Etat & le ſervice du Roi?

Sur

Sur quoi piqué de me voir interrompu, je lui repliquai & lui dis, hé, qui êtes vous, vous qui me voulez enſeigner ce que c'eſt du ſervice du Roi ? J'en étois inſtruit & l'avois pratiqué, avant que vous fuſſiez ſeulement écolier, vous imaginez vous avancer votre fortune en faiſant choquer le ſervice du Roi contre celui de Dieu ? Aprenez à vous taire quand il le faut, & à ne point interrompre ceux qui ont voix délibérative dans cette aſſemblée. Cette vive repartie fut ſuivie de part & d'autre de paroles très aigres, & ledit de Fresnes frémiſſant de colére s'écria de nouveau, que vois je, où ſommes nous ? A quoi je repartis, *ubi mures ferrum rodunt.*

Ces quatre mots latins relevérent fort à propos les courages à demi conſternez de l'aſſemblée, parcequ'il étoit queſtion pour lors des places de ſureté que la Cour vouloit retirer des mains des Huguenots. Ce Préſident ainſi baſtoué, me rendit depuis toutes ſortes de mauvais offices auprès du Roi. Le Duc de Bouillon voulut me remontrer que je devois conſerver plus d'égards pour un

tel

tel Magiſtrat : oui, lui dis je, qui s'en va apoſtaſier dans trois mois, comme il arriva en effet. Enfin la Cour m'imputa toutes les altercations & mécontentemens arrivez dans cette aſſemblée, dont j'en aquis le ſurnom de Bouc du deſert, parceque je portois les iniquitez de tout le parti.

Il faut que je vous diſe en cet endroit, MES ENFANS, que mon zéle pour ma Religion, ma liberté à reprendre mon Maitre, mon peu de complaiſance à ſes volontez, le crédit que je m'étois aquis parmi les Huguenots, & l'audace que je faiſois paroitre en toutes ſortes de rencontres, m'avoient ſouvent attiré des disgraces & de rudes paroles du Roi : mais cela ne m'avoit jamais fait perdre ſon eſtime, témoin ce que je vais vous raporter, quoiqu'arrivé longtems auparavant. Lorſqu'il fut queſtion de tirer le vieux Cardinal de Bourbon, reconnu Roi par la Ligue à la mort d'Henry III. & ſous le nom duquel on battoit monnoye au titre de Charles X, de Chinon où il étoit détenu priſonnier, pour le transférer dans un lieu plus ſûr que ce dernier & ſous la garde de quelqu'un d'une

d'une fidélité éprouvée, mon Maitre, qui ne ſe fioit pas entiérement au Sieur de Chavigny chargé de cette garde à Chinon, réſolut de l'envoyer à Mailleſais dont j'étois Gouverneur, & de me confier un dépôt de cette importance. Sur quoi du Pleſſis-Mornay pour combattre une pareille réſolution, alléguant les ſujets de plaintes & de mécontentemens que j'avois pour pouvoir prendre une telle confiance en moi, le Roi lui dit que la parole qu'il tireroit de moi en ce rencontre étoit un reméde ſuffiſant pour lui guérir l'esprit de toutes ſortes d'ombrages. Ce Priſonnier m'ayant donc été remis entre les mains, la Ducheſſe de Retz m'envoya auſſitot un Gentilhomme Italien, qui à la faveur d'un paſſeport que je lui envoyai à une demie lieue de Mailleſais, m'aporta de ſa part cette lettre.

MON COUSIN, *Je vous prie de recevoir en bonne part par ce Porteur, les témoignages que Mr. le Maréchal de Retz mon mari & moi nous pouvons vous rendre de l'amitié parfaite & du ſoin cordial avec leſquels nous penſons à votre élévation & au*

au bien de nos Couſins vos enfans. Montrez à ce coup que vous êtes ſenſible aux injures, puiſque vous en avez trouvé l'occaſion, par laquelle je deſire vous prouver que je ſuis votre &c.

Cette lettre lue, ce Gentilhomme m'expoſa ſa commiſſion, qui étoit de m'offrir deux cens mille écus comptans, pour fermer les yeux à l'évaſion de mon Priſonnier, ou, ſi je l'aimois mieux, le Gouvernement de Belle-Iſle avec cinquante mille écus. A quoi je répondis que ce ſecond parti qu'on m'offroit me conviendroit plus que le premier, pour pouvoir manger en paix & en ſureté le pain de mon infidélité, mais que ma conſcience me ſuivant par tout de très près, elle s'embarqueroit avec moi quand je paſſerois à Belle-Iſle, & m'y cauſeroit un perpétuel remord ; qu'il n'avoit ainſi qu'à s'en retourner comme il étoit venu, & que ſi je ne lui avois pas accordé un ſaufconduit, je l'envoyerois pieds & poings liez au Roi mon maitre.

Dans le tems à peu près que je reçus ce meſſage de la Ducheſſe de Retz, il y avoit

avoit à Poitiers un Capitaine nommé Dauphin, qui exerçoit de grands brigandages dans les marais du bas Poitou, & tels que le Comte de Briſſac, Commandant pour la Ligue dans la Province, l'avoit menacé de le faire pendre s'il ne les discontinuoit; ce dont ce Capitaine témoignant vouloir ſe vanger, au point que les Ligueurs formoient diverſes entrepriſes ſur Mailleſais, pour mettre en liberté leur prétendu Roi, il me fit dire qu'il voudroit bien conférer avec moi en ſecret. Mais je fus averti en même tems, de Poitiers & de la Rochelle par des gens de confiance, que ledit Dauphin agiſſoit en ceci de concert avec le Comte de Briſſac, & qu'il ne me demandoit cette conférence que pour pouvoir entreprendre plus facilement ſur ma perſonne à ſon inſtigation. Ces avis, quoique ſurs, ne m'empêchérent pourtant pas, ayant moi même formé un deſſein de me ſaiſir du ſusdit Comte de Briſſac, de lui donner un rendez-vous dans une maiſon abandonnée ſur le bord d'un marais, pour qu'il s'y trouvat au point du jour. En étant convenu, je ſortis ſeul de ma Place, j'en fis lever les ponts-levis après

moi, & l'ayant trouvé au lieu indiqué, je lui tins ce propos. On m'a, lui dis je, voulu empêcher de venir parler à toi, parceque tu ès ſoupçonné d'avoir pris charge de me tuer, ce que je n'ai pas voulu croire: cependant ſi tu as conçu ce deſſein ſur moi, voici deux poignards que j'aporte & dont je te laiſſe le choix, afin que tu puiſſes avec armes pareilles parachever ton entrepriſe. Voila de plus, continuai je, un batteau que j'ai fait venir exprès, pour que tu te puiſſes ſauver au delà du marais, ſi le ſort des armes t'eſt favorable. Dauphin auſſi ſurpris de ce propos, que charmé de la franchiſe de mon procédé, me jetta dans le moment ſon épée à mes pieds, & m'aſſura avec toutes les marques de ſoumiſſion poſſible qu'un tel deſſein ne lui étoit jamais entré dans la tête: après quoi nous eumes enſemble un long entretien, qui au bout du compte n'aboutit à rien. Je ne vous raporte pas ceci, MES ENFANS, pour que vous ſuiviez mon exemple en pareil cas, au contraire j'avoue à ma honte que je commis en ce rencontre une lourde faute; un Gouverneur de place n'en devant jamais ſortir auſſi in-

inconſidérément que je le fis alors.

Ayant fait un voyage à Paris quinze jours après la fameuſe conférence de Fontainebleau, entre l'Evêque d'Evreux & du Pleſſis-Mornay, le Roi voulut me mettre auſſi aux priſes avec ce même Prélat. Je diſputai donc avec lui ſur les points controverſez entre les Catholiques & les Proteſtans, pendant cinq heures, en préſence de plus de quatre cens Perſonnes de marque de l'une & l'autre Religions. Dans cette diſpute le ſusdit Prélat s'efforça de réſoudre les difficultez que je lui propoſai, par de grands diſcours éblouiſſans; ce qui m'engagea à lui faire une démonſtration en forme, dont les deux premiéres propoſitions étoient tirées en termes formels de ſes propres argumens. Cette contrebatterie mit mon Antagoniſte dans un tel embarras & ſon eſprit ſi fort à la gêne, que les goutes d'eau tomboient de ſon viſage ſur un Criſoſtome manuſcrit qu'il tenoit à la main, ce qui fut remarqué de toute l'aſſemblée. Enfin notre diſpute ſe termina par ce ſillogisme que je lui fis. (Quiconque eſt faux dans une matiére, n'en peut être Juge compétent: or les Péres ſont faux

dans les matiéres de controverſe, puiſqu'ils ſe contrediſent ſouvent : Donc les Péres ne peuvent être Juges compétens dans ces matiéres.) L'Evêque d'Evreux convint de la majeure, & la mineure reſtant à prouver, je compoſai mon traité *de diſſidiis Patrum*, auquel le Prélat ne jugea pas à propos de répondre, quoique le Roi ſe fût rendu caution qu'il le feroit. Le fort de cet Evêque étoit d'accabler ſon Adverſaire de citations.

Le Duc de la Trimouille étant mort accablé de la diſgrace du Roi, peu de tems après que je fus de retour de mon voyage de Paris, je pris la réſolution de ſortir du Royaume, parceque je ne voyois plus perſonne dans le Poitou ſur qui je puſſe me confier pour deffendre ma vie contre les ſecrétes embuches de la Cour, tous les autres Seigneurs Huguenots s'étant laiſſez corrompre par des penſions. Je fis donc préparer pour cela un petit vaiſſeau, ſur lequel j'embarquai mes meilleurs effets : mais comme j'y faiſois porter mes deux derniers coffres en vue de partir incontinent, je reçus un Courier qui m'aportoit des lettres écrites de la pro-

propre main de mon Maitre, & de la Varenne, qui m'aſſuroient toutes que j'étois deſiré à la Cour, & que j'y ſerois bien reçu. J'étois alors dans une de ces fréquentes éclipſes de la bonne grace du Roi, ces lettres pourtant me firent changer de réſolution, & me déterminérent à me rendre à Paris; la lettre de la Varenne ſur tout, qui devoit faire le moins d'impreſſion ſur mon eſprit, fut néanmoins celle qui contribua le plus à me faire prendre cette réſolution, quoique celle de mon Maitre fût conçue dans les termes familiers dont il uſoit avec moi, quand j'étois dans ſes bonnes graces.

Je me rendis donc à la Cour, où le Roi ſous couleur de me charger de l'inſpection des jouxtes & tournois que la Broue & Bonnouvriéres préparoient, me tint plus de deux mois ſans me parler en aucune maniére de ce qu'il avoit ſur le cœur contre moi. A la fin, comme j'entrois un jour avec lui dans un bois où il alloit chaſſer, il me dit, d'Aubigné, je ne vous ai point encore diſcouru de vos aſſemblées de Religion, où vous avez penſé tout gâter, parceque je ſuis perſuadé que vous y alliez de bon-

ne foi, & que j'étois ſûr de plus qu'il ne s'y paſſeroit rien contre ma volonté, car j'avois mis les plus grandes têtes du parti dans mes intérêts, & vous étiez peu qui travailliez pour le bien de la cauſe commune; la meilleure partie de vos Députez penſoit à ſes avantages particuliers, & à gagner mes bonnes graces à vos dépens. Cela eſt ſi vrai que je me puis vanter qu'un homme d'entre vous, & des meilleures Maiſons de France, ne m'a couté que cinq cens écus pour me ſervir d'eſpion dans vosdites aſſemblées, & me raporter tout ce qui s'y paſſoit. Ho, combien de fois ai je dit, en vous voyant ſi retif à mes deſirs,

Ho! que ſi ma Gent
Eût ma voix ouie &c.
J'euſſe en moins de rien
Pu vaincre & défaire &c.

Après quelques autres propos de cette nature que le Roi me tint encore, je lui repliquai, Sire, j'ai été député malgré moi à ces aſſemblées, & pendant que bien d'autres briguoient cette députation;

tion ; ainſi, ſans oublier l'honneur qu'on m'a fait alors, ni ſans en tirer vanité, je vous avouerai ingénuement que je ſavois bien que nos plus aparens Huguenots, hormis feu Mr. de la Trimouille, s'étoient vendus à Votre Majesté. Mais comme les Egliſes, en me nommant pour leur Député, m'avoient marqué la confiance qu'elles avoient en moi, je me ſuis cru obligé de les ſervir avec d'autant plus de paſſion, qu'elles étoient plus abaiſſées ayant perdu votre protection. Si je vous ai déplu en cela, j'oſe vous dire encore que j'aime mieux perdre la vie, ou ſortir de votre Royaume, que de gagner vos bonnes graces en trahiſſant mes Fréres & Compagnons. Cependant, quoi qu'il m'arrive, je prierai toujours Dieu qu'il vous continue ſes graces, & qu'il vous favoriſe de ſa protection en toutes vos entrepriſes.

Sur cela le Roi me repartit, connoiſſez vous le Préſident Jeannin, qui a manié toutes les affaires de la Ligue par le paſſé ? Je veux que vous faſſiez habitude avec lui, & je me fierai mieux en vous & en lui, qu'en ceux qui ont joué au double. A ces derniers mots mon

Maitre m'embraſſa, & ſuivit ſa chaſſe; mais courant après lui & l'ayant atteint, je lui dis, Sire, en regardant votre viſage, je reprens mes anciennes libertez & hardieſſes, défaites trois boutons de votre pourpoint, & en voyant votre cœur, faites moi la grace de me dire ce qui vous a mu à me haïr. Alors ce Prince pâliſſant, comme il faiſoit ordinairement quand il parloit d'affection, me répondit, vous avez trop aimé la Trimouille, vous ſaviez que je le haïſſois, & cependant vous n'avez pas laiſſé de lui continuer toujours votre affection. Sire, repartis je, j'ai été nourri aux pieds de Votre Majeſté, & j'y ai apris de bonne heure à ne pas délaiſſer les Perſonnes affligées & accablées par une puiſſance ſupérieure, aprouvez en moi cet aprentiſſage de vertu, que j'ai fait auprès de vous. Cette derniére réponſe fut ſuivie d'une ſeconde embraſſade que me fit mon Maitre, en me diſant de me retirer. Sur quoi il faut que je diſe ici que la France en le perdant, perdit un des plus grands Rois qu'elle eût encore eus, il n'étoit pas ſans deffauts, mais en récompenſe il avoit de ſublimes vertus.

Puis-

Puis que je ſuis tombé ſur le chapitre de Mr. de la Trimouille, il eſt bon que vous ſachiez que quelque tems avant ceci le Roi ayant fait avancer des troupes pour l'inveſtir dans Thouars, ce Seigneur m'écrivit ce billet.

D'Aubigné, mon ami, je vous convie, ſuivant vos juremens, à venir mourir avec votre affectionné &c.

A quoi je fis cette réponſe.

MONSIEUR,

Votre lettre ſera bien obéie, je la blâme pourtant d'une choſe, c'eſt d'y avoir allégué mes ſermens, qui doivent être crus trop inviolables pour me les ramentevoir.

M'étant à cette ſemonce rendu à Thouars, Mr. de la Trimouille & moi nous nous mimes à courir le pays pour aſſembler nos amis. Dans notre courſe, nous paſſames auprès d'une Bourgade, où deux jours auparavant on avoit coupé quelques têtes, & expoſé ſur la roue quelques Aſſaſſins & Voleurs de grands

chemins; ce qui me donna occaſion de dire à Mr. de la Trimouille, que je m'étois aperçu avoir changé de couleur à la vue de ce tragique ſpectacle, contemplez de bonne grace ces objets funeſtes, en faiſant ce que nous faiſons il eſt bon de s'aprivoiſer avec la mort.

Deux ans après mon retour en Poitou, du ſusdit voyage à la Cour, il ſe tint à Châtelleraud une aſſemblée générale de ceux de la Religion, où le Duc de Sully fut envoyé de la part du Roi pour y préſider. Or comme j'eus apris que dans l'aſſemblée Provinciale tenue à St. Maixant l'on avoit nommé Mr. de la Noue & moi pour Députez à cette aſſemblée générale en notre abſence, je m'en fus à Châtelleraud pour m'excuſer d'accepter ladite nomination, ſur ce qu'il ne s'y étoit pas obſervé les formalitez accoutumées, & pour remontrer que je n'étois pas propre à ménager les affaires dont on vouloit me charger, & que je les reculerois aulieu de les avancer. Mais bien loin de déférer à mes remontrances, l'aſſemblée générale au contraire me chargea encore d'aller déclarer au Duc de Sully, qui comptoit d'y préſider en ver-

tu

tu de ſa commiſſion, qu'il eût à s'abſtenir d'y venir, ſinon que quand il auroit quelque choſe à y propoſer de la part du Roi. De plus le même Duc de Sully m'ayant ordonné au nom de Sa Majeſté de me joindre à lui ſur la fin de l'aſſemblée, pour y faire recevoir ſes propoſitions, je le contraignis lui même de ſe retirer de Châtelleraud, & de remettre avant ſon départ à l'aſſemblée le brevet des Places de ſureté qu'il avoit d'abord nié d'avoir : & tout cela ſe fit par mes diverſes intrigues, ſans qu'il s'en aperçût, devant que ladite aſſemblée générale ſe ſéparat.

Il arriva encore dans la même aſſemblée générale que, les Députez y ayant à traiter une affaire très épineuſe & d'une difficile diſcuſſion, au ſujet d'Oranges, acauſe des différens intérêts du Prince d'Oranges, du Maréchal de Lesdiguiéres, de la ville d'Oranges même, & des Egliſes du Languedoc & Dauphiné, on propoſa de nommer des Commiſſaires pour examiner cette affaire à loiſir, & la raporter enſuite toute digérée à l'aſſemblée, afin qu'on pût plus aiſément ſtatuer ſur toutes les difficultez qui s'y

rencontroient. Cela ayant paſſé, je fus du nombre desdits Commiſſaires, & je demandai trois jours pour faire mon raport. Je ſortis donc incontinent de l'aſſemblée, & en arrivant chez moi je tracai dans l'inſtant un projet pour concilier tous ces différens intérêts, enſuite de quoi faiſant réflexion qu'après m'être bien tourmenté à étendre les raiſons contenues dans ce projet, on ne laiſſeroit peut-être pas que de controller mon travail, je retournai ſur le champ à l'aſſemblée, à laquelle je préſentai mon canevas, qui ayant été examiné par la Compagnie fut aprouvé en tout, ſans exception d'une ſeule ſillabe, & j'ai toujours eſtimé cette ſoudaine production la plus heureuſe & la plus ſenſée de toutes celles que j'aye faites de ma vie.

Je fis encore un voyage à Paris du vivant de mon Maitre, & en y arrivant j'allai deſcendre au logis du Miniſtre Mr. du Moulin, où je trouvai deux autres Miniſtres Mrs. Chamier & Durand, avec quelques autres Paſteurs des Egliſes, leſquels ſitot qu'ils m'eurent ſalué me dirent tous qu'on ne parloit par la ville que de l'accord des deux Religions,

& que ce bruit devenoit général, ce qui dénotoit ſelon eux qu'il y avoit de leurs principaux Collégues gagnez par la Cour; d'où s'enſuivit que nous convinmes enſemble ſur le champ de quelques points pour rompre le cours à de tels traitez, qui ne pouvoient être que frauduleux. Ces préliminaires arrêtez entre nous, je leur demandai s'ils me ſoutiendroient dans une offre que j'avois imaginé de faire à nos Adverſaires, laquelle étoit de réduire toutes les controverſes de Religion aux régles qui ſe trouveroient avoir été obſervées dans les quatre premiers ſiécles de l'Egliſe, & conſtamment ſuivies jusqu'au commencement du cinquiéme. Sur quoi le Miniſtre Chamier s'avança de me dire oui, en quoi il fut aprouvé du reſte de l'aſſemblée. Muni donc de ce pouvoir, je m'en fus le lendemain matin trouver le Roi dans ſon cabinet, lequel ſans me donner preſque le tems de lui faire la révérence, me dit d'aller voir le Cardinal du Perron, jadis Evêque d'Evreux. Je m'y acheminai dans l'inſtant, & cet Eminentiſſime me reçut avec des careſſes & des cajolleries qui par leur nouveauté marquoient un

deſſein concerté de me ſéduire. Après qu'il eut mis fin à ſes complimens, il commença à me faire des lamentations ſur le miſérable état où ſe trouvoit la Chrétienté, & me demanda enſuite s'il n'y avoit point moyen de l'en retirer, en s'ajuſtant de bonne foi, & en cherchant quelque tempérament pour concilier les malheureuſes controverſes qui diviſoient les esprits, les familles, la France, & toute l'Europe. Sur quoi étant entré en matiére après m'être fait un peu preſſer, je m'expliquai en ces termes. Puiſque vous deſirez que je vous diſe nettement ma penſée, il me ſemble, Monſieur, qu'on devroit pratiquer dans l'Egliſe auſſi bien que dans l'Etat cette maxime de Guicciardin : *Que les Sociétez bien ordonnées venant à tomber en décadence, ne ſe rétabliſſent jamais bien qu'en les ramenant à leur premiére inſtitution.* Prenons de part & d'autre pour loix inviolables les Conſtitutions de l'Egliſe établies & obſervées juſqu'à la fin du quatriéme ſiécle, & ſur les articles que l'on prétend avoir été corrompus, vous qui vous dites les ainez, commencerez par remettre la premiére piéce que nous

vous

vous demanderons, & nous de même nous vous remettrons la ſeconde, & ainſi conſécutivement juſqu'à ce que le tout ſoit remis dans la premiére forme de l'antiquité. A ces mots, le Cardinal s'écria que les Miniſtres deſavoueroient ces propoſitions, & lui ayant repliqué que j'engageois ma tête & mon honneur de les leur faire accepter, il me ſerra la main & me dit, donnez nous encore quarante ans outre les quatre cens que vous venez de nous offrir. Je vois bien où vous en voulez venir, repris je, vous voulez avoir pour vous le Concile de Calcédoine: hé bien, j'y conſens, entrons en lice. Le Cardinal ſouscrivit à la théſe générale en diſant, vous ſerez obligez par là de conſentir à l'élévation des Croix reçue ſans difficulté dans ce tems là. Oui, répondis je, pour le bien de la paix nous les mettrons dans le même honneur où elles étoient alors; mais vous n'oſeriez convenir de réduire l'autorité du Pape au point des quatre premiers ſiécles, & dans un beſoin nous vous donnerions encore pour cela deux cens ans pour vos épingles. Sur quoi le Cardinal, qui avoit été autrefois empriſonné à

Rome

Rome & en étoit revenu mécontent, me repartit en hauſſant la voix qu'il falloit conclure cette affaire particuliére à Paris, ſi on ne pouvoit pas la terminer à Rome.

Je revins après cette conférence trouver le Roi qui me demanda de prim'abord ſi j'avois vu le Cardinal du Perron, & ce qui s'étoit paſſé entre nous : ce qu'ayant fait auſſitot, & redit en préſence de beaucoup de Seigneurs tout ce qui s'étoit fait & dit dans ma viſite, il échapa à ce Monarque de me dire, pourquoi avez vous dit à Mr. le Cardinal en parlant du Concile de Calcédoine que vous voulez bien le lui donner, en entrant en lice ? Que ne le lui abandonniez vous ſans condition ? C'eſt, Sire, lui répondis je, que ſi outre les quatre cens ans accordez les Docteurs de l'Egliſe Romaine en demandoient cinquante de plus, ce ſeroit une confeſſion tacite que les quatre premiers ſiécles ne ſeroient pas pour eux. A cette replique quelques Prélats & Jéſuites, qui étoient là préſens, commencérent à murmurer hautement, & le Comte de Soiſſons prenant la parole dit d'un ton aigre que de tels propos ne ſe devoient

pas

pas tenir devant le Roi ; ce qui obligea ce Monarque en entendant cela à me tourner le dos, & à ſe retirer dans la chambre de la Reine.

Cette affaire en demeura là pour lors, mais quelques jours après le Roi, preſſé & ſollicité de me faire mourir ou du moins arrêter, comme un ſéditieux qui avoit troublé & rompu les meſures priſes pour en venir au ſusdit accord, dit au Duc de Sully qu'il falloit me mettre à la Baſtille, & que j'étois un brouillon à qui l'on trouveroit aſſez de quoi faire le procès.

Madame de Châtillon, ayant ſu je ne ſai par quel canal ce que le Roi avoit dit à Mr. de Sully, m'envoya prier de venir chez elle, & qu'elle avoit un mot à me dire. Je m'y rendis auſſitot, & après m'avoir demandé le ſecret, elle me conjura de me retirer cette même nuit de la Cour, ou que je pouvois m'aſſurer d'être perdu. Je lui répondis ſans m'émouvoir que j'allois prier Dieu, & que je ferois ſur cela ce qu'il m'inſpireroit. Mon inſpiration fut de m'en aller le lendemain de grand matin trouver Sa Majeſté, & après lui avoir repréſenté en bref

bref mes ſervices paſſez, de lui demander une penſion, ce que jusqu'alors je n'avois point voulu faire. Le Roi ſurpris & bien aiſe en même tems de remarquer au travers de mon fier courage quelque choſe de mercenaire, m'embraſſa ſoudainement, & m'accorda ſur le champ ce que je lui demandois. Le jour d'après je m'en fus à l'Arſenal viſiter le Duc de Sully, qui me convia à diner, & me mena avec lui voir la Baſtille, en me jurant qu'il n'y avoit plus de danger pour moi, mais depuis vingt quatre heures ſeulement.

Le dimanche enſuivant Madame de Châtillon m'emmena au ſortir du prêche diner chez elle, avec le Miniſtre du Moulin, & Madame de Queuvigny femme du Commandant de la Baſtille. Comme nous fumes à table, Madame de Châtillon, émerveillée de ce que je m'étois tiré d'un ſi mauvais pas, ſe mit à déplorer mon malheureux ſort qui m'y avoit entrainé: ce qui toucha ſi fort la ſusdite Dame, qu'en me regardant fixement, elle ne put s'empêcher de pleurer, & preſſée d'avouer le ſujet de ſes larmes de dire qu'elle avoit reçu ordre par

par deux fois de me faire préparer une chambre à la Baſtille, & qu'au ſecond elle m'avoit attendu juſqu'à minuit.

Le Roi s'étant ainſi départi de la rigoureuſe réſolution qu'il avoit formée contre ſon ancien Serviteur, me reprit en telle grace & amitié, qu'il délibéra de m'envoyer Ambaſſadeur Extraordinaire en Allemagne, avec un ordre à ſes autres Envoyez dans les Cours de ce pays là de me rendre compte deux fois par an de leurs négociations ; mais il changea de deſſein d'abord qu'il eut formé les grands & vaſtes projets que tout le monde a ſus, & deſquels il me fit part tout au long. Or comme j'étois dans ce tems là Vice-Amiral des Côtes de Poitou & Xaintonge, je ne voulus point reſter oiſif dans la grande guerre qui ſe projettoit, & je ſollicitai fort mon Maitre de tourner vers l'Eſpagne un rameau de ſes deſſeins, pour l'attaquer dans le cœur, tandis qu'on aſſailliroit de tous côtez ſes autres membres. A quoi ne voulant point entendre, fondé ſur ce vieux proverbe qu'il me répétoit ſans ceſſe que qui va foible en Eſpagne y eſt battu, & que qui y

va

va fort y meurt de faim, je lui propoſai un marché, par lequel je m'engageois, en m'entretenant un petit nombre de vaiſſeaux de guerre, de fournir des vivres à telle armée qu'il envoyeroit en Eſpagne, au prix qu'ils ſeroient à Paris.

Ce marché auquel j'ajoignis Deſcures ayant été, après bien des difficultez qu'y fit d'abord le Duc de Sully, à la fin conclu & ſigné, je pris congé du Roi, pour m'en aller en Xaintonge faire les préparatifs néceſſaires pour pouvoir accomplir mes engagemens, & mon Maitre en me diſant adieu me dit ces paroles, d'Aubigné, ne vous y trompez plus, je tiens ma vie temporelle & ſpirituelle entre les mains du Pape, que je reconnois pour le véritable Vicaire de Dieu. D'où je conjecturai dans le moment que ſes vaſtes projets non ſeulement s'en iroient en fumée, mais encore que la vie de ce pauvre Prince étoit en grand péril, puiſqu'il en remettoit le ſoin à un homme mortel. Je communiquai même cette penſée à mes plus confidens Amis, en quoi je ne fus que trop bon prophéte à mon grand cré-

vecœur, car à quelque tems delà on me vint annoncer, étant encore au lit, la nouvelle affreuſe de la mort de ce grand Roi, avec la circonſtance que le bruit couroit qu'il avoit reçu le coup mortel dans la gorge. Sur quoi je dis auſſitot, en préſence de pluſieurs Perſonnes qui étoient entrées dans ma chambre avec le Porteur de cette malheureuſe nouvelle, que le coup n'avoit point été donné à la gorge mais au cœur, & que j'en étois ſûr, ainſi qu'il ſe vérifia par la ſuite. Ce qui me fit tenir ce propos, fut que je me ſouvins dans cet inſtant de ce que j'avois dit à ce Monarque à Chauny, au ſujet de l'attentat de Jean Chaſtel.

La Reine ayant été incontinent après la mort du Roi déclarée Régente du Royaume pendant la minorité de Louis XIII. par le Parlement de Paris, ſa Régence fut reconnue par toutes les aſſemblées Provinciales de ceux de la Religion, & nul n'oſa y contredire en Poitou que moi ſeul, qui ſoutins qu'une pareille élection n'apartenoit pas au ſeul Parlement de Paris, mais bien aux Etats-Généraux du Royaume. Quoiqu'une ſi fran-

franche déclaration m'eût mis en mauvais prédicament à la Cour, je ne laiſſai pas cependant que d'y être député pour ma Province, pour aſſurer la Reine d'une parfaite ſoumiſſion à ſa Régence.

Je me rendis donc pour cela à Paris, où je fus obligé d'attendre pluſieurs autres Députez de diverſes Provinces, pour faire en Corps notre ſoumiſſion à la Reine. Enfin nous y étant aſſemblez de neuf Provinces, nous convinmes enſemble de nous y faire préſenter par le Sieur de Ville-Arnoul, Député général des Egliſes. Mais nous eumes entre nous de grandes conteſtations pour le rang, & ſur les termes dont nous uſerions en parlant à cette Princeſſe: à la fin il fut décidé qu'on me déféreroit l'honneur de porter la parole, comme au plus vieux & au plus expérimenté de la Députation; ce dont je m'aquittai aſſez au gré de mes Collégues. Il n'en fut pas de même de Rivet, qui fut chargé de faire la harangue après mes premiers complimens; car il remplit fort mal cette fonction, & ne la prononça qu'en tremblant, quoiqu'il eût bien brigué cet emploi. Le Conſeil

du

du Roi ſe ſcandaliſa de ce qu'aucun des Députez ne s'étoit agenouillé ni en entrant à l'audiance ni en ſortant, deſorte que Mr. de Villeroy m'ayant abordé, & demandé comme nous nous retirions, pourquoi je n'avois pas fléchi le genouil devant Leurs Majeſtez le Roi & la Reine, je lui répondis audacieuſement qu'il n'y avoit parmi nous que des Gentilshommes & des Miniſtres, qui ne devoient à Leurs Majeſtez que la révérence & non la génuflexion.

A quatre mois delà il prit un caprice à la Reine de m'entretenir en particulier, & m'ayant écrit pour cela, je m'en vins auſſitot en poſte à Paris, contre le ſentiment de mes Amis qui apréhendoient pour moi ce voyage. Je fus deux heures enfermé avec cette Princeſſe dans ſon cabinet, la Ducheſſe de Mercœur en gardant elle même la porte. Elle m'avoit fait venir ſous le prétexte d'eſſayer à tirer de moi quelque éclairciſſement ſur une affaire ſecréte, mais ſon véritable deſſein dans ce miſtérieux voyage butoit à me rendre infidéle, ou du moins ſuſpect à mon parti.

Enfin arriva la fameuſe aſſemblée de Sau-

Saumur, à l'ouverture de laquelle Mr. de Boiſſiſe Commiſſaire-Député du Roi m'ayant fait de magnifiques promeſſes, pour m'induire à favoriſer les intérêts de la Cour, je me contentai de lui répondre, Monſieur, j'aurai de la Reine tout ce que je deſire, puiſque je me comporterai de façon qu'elle me tiendra pour bon Chrétien & pour bon François. Depuis on mit à mes trouſſes la Varenne, qui me courtiſa ſi aſſidument & ſi publiquement, qu'un de nos corrompus eut l'audace de me demander en préſence de Mr. le Duc de Bouillon, qu'eſt donc allé faire la Varenne en votre logis, où il a été douze fois depuis hier? Ce qu'il y eſt venu faire, lui répondis-je? Ce qu'il a fait au votre dès la premiére, & ce qu'il n'a pu faire au mien à la douziéme.

Ce fut dans cette aſſemblée où je perdis l'amitié de Mr. de Bouillon, que j'avois à bon titre aquiſe & conſervée depuis trente ans, parceque je l'empêchai d'y préſider, & que je m'opoſai hautement à pluſieurs propoſitions importantes qu'il y fit pour plaire à la Cour, leſquelles le décréditérent terrible-

blement auprès de ceux de la Religion, particuliérement à l'occaſion d'un diſcours fort pathétique qu'il y prononça, pour perſuader à l'aſſemblée de ſe déſaiſir de toutes leurs Places de ſureté, & de ſe remettre entiérement à la diſcrétion de la Régente & de ſon Conſeil; concluant par des louanges affectées de la gloire qu'aquéreroient les Réformez, en s'expoſant ainſi volontairement à ſouffrir le martire. Auquel diſcours je fis ſur le champ une réponſe qui en détruiſoit tous les principes, & je le finis par cette apoſtroſe, oui, Monſieur, la gloire du martire ne ſe peut célébrer par trop de louanges, bienheureux ſans meſure qui endure pour Chriſt : c'eſt le caractére d'un vrai & bon Chrétien de s'expoſer pour lui au martire, mais d'y expoſer ſes Fréres, & de leur en faciliter les voyes, c'eſt le caractére d'un traitre ou d'un boureau.

A la fin de cette aſſemblée moi qui avois coutume de ne dire adieu qu'à ceux que je voyois à la veille de mourir ou d'apoſtaſier, je dis adieu devant toute la Compagnie au Miniſtre du Ferrier, lequel adieu fut reçu très aigrement par ledit du Ferrier & par pluſieurs autres de

ladite Compagnie. Mais deux mois après ce Miniſtre ayant abjuré, & ma prédiction ſe trouvant véritable, ce que j'avois fait ci devant fut pour lors loué, & aprouvé généralement de tous. Dèslors les affaires de la Religion & du parti commencérent à tomber en décadence & à menacer ruine, parceque pluſieurs des grands Seigneurs Huguenots ſe laiſſérent gagner par la Cour, & que l'avarice des Miniſtres, dont il y en eut trois de corrompus à force d'argent, ſavoir ledit du Ferrier, Rivet, & un autre, donna lieu à diverſes intrigues qui firent abandonner à beaucoup d'entr'eux la cauſe commune pour ſonger à leurs intérêts particuliers; de maniére que les plus zélez des Réformez eurent à eſſuyer à l'aſſemblée Sinodale de Thouars de grandes traverſes. Là on vit le Miniſtre la Forcade ſe lever pluſieurs fois de ſa place, & interrompre ceux qui parloient un peu hardiment, en s'écriant, Meſſieurs, gardons nous bien d'offenſer la Reine; & un autre Miniſtre répéter ſouvent ces mots latins, *Principibus placuiſſe Viris non ultima laus eſt.* Ce que voyant & ne pouvant y remédier, je me retirai de ce Sinode, ſous prétexte que mon âge avancé

cé me devoit diſpenſer des aſſemblées publiques, d'autant plus qu'elles étoient devenues telles que des femmes proſtituées.

Il arriva de tout ceci que le Duc de Rohan haï & maltraitté de la Cour, pour avoir fait ſon devoir à l'aſſemblée générale de Saumur, ſe retira mécontent à St. Jean-d'Angely dont il étoit Gouverneur, où il fit mine de vouloir ſe fortifier d'Amis & de troupes. Moi de mon côté, à qui l'on ne donnoit plus rien pour l'entretien de ma garniſon de Mailleſais, non plus qu'au ſusdit Duc de Rohan pour payer la ſienne de St. Jean-d'Angely, & qui ne touchois pas un ſol de la penſion de ſept mille livres que le feu Roi m'avoit donnée, pour n'avoir pas voulu accepter l'augmentation de cinq mille autre livres que la Reine y vouloit ajouter: moi, dis je, réduit par là à la néceſſité, je me vis contraint à aller chercher ma ſubſiſtance ſur la riviére de Seure, & cela ayant donné lieu à la Cour de me menacer d'un Siége, & ayant reconnu dans cette petite expédition l'aſſiette du Doignon, j'en achetai la petite Iſle où je fis incontinent bâtir une maiſon forte, que Parabelle vint viſiter par or-

dre de la Reine, où je le reçus & feſtoyai de mon mieux. L'année d'après le même Parabelle, chargé d'une pareille commiſſion que la précédente au ſujet de quelques vacheries que je faiſois faire au Doignon, m'en avertit, & me pria de m'y trouver ; mais je lui fis réponſe que la beſogne n'en valloit pas la peine ; ce qu'ayant mandé en Cour, il s'en enſuivit quelques mouvemens avec pluſieurs allées & venues de ſa part & de la mienne.

Peu de tems après le Prince de Condé ſe retira de la Cour, & fit quelques préparatifs de guerre, lesquels engagérent les Ducs de Rohan & de Bouillon, qui s'étoient déclarez pour lui, à m'envoyer ſommer de leur déclarer mes ſentimens. Je leur fis donc cette réponſe, nous voulons bien mettre ſur nos épaules le fardeau de votre guerre, délivrez nous de celui de votre paix : prévoyant qu'ils ne tarderoient guéres à la faire, ainſi qu'il arriva incontinent par un accommodement & une amniſtie pour tous leurs Partiſans, de laquelle il n'y eut que moi ſeul d'excepté : ce qui m'obligea, pour me préſerver d'une funeſte cataſtrofe, de fortifier Mailleſais, & de mettre

ma

ma nouvelle aquiſition du Doignon en bon état de deffenſe.

Cette paix fourée n'ayant ſervi qu'à former de nouvelles caballes, & à faire diverſes menées, fut ſuivie d'une ſeconde guerre, au ſujet de laquelle le Prince de Condé, qui étoit le Chef des Mécontens, me choiſit pour ſon Maréchal de Camp, & m'en envoya les proviſions, que je ne voulus pas accepter de ſa main mais je conſentis à les recevoir au nom des Egliſes aſſemblées à Nismes.

Le Duc de Sully Gouverneur du Poitou, qui ſe trouvoit pour lors à Poitiers, promit dans cette occaſion à la Reine, conjointement avec douze des Principaux de la Province, de contenir ſon Gouvernement dans le devoir, & d'empêcher que rien n'y branlat en faveur du Prince de Condé. Il vint pour cet effet à Mailleſais, afin de m'engager par careſſes ou par menaces à promettre la même choſe, me diſant de plus que ſi je ne le faiſois pas de bonne grace, les autres Seigneurs du Poitou me le feroient faire de force. Sur quoi je lui repliquai qu'il avoit obmis dans le nombre de ces Seigneurs un grand Homme qui lui di-

roit le lendemain ce que j'étois réſolu de faire : par ce grand Homme j'entendois le premier Tambour d'un Régiment que j'avois mis en pied pour mon Fils, lequel en battant aux champs au point du jour lui fit connoitre que je ne craignois point ſes menaces. Ce même jour le Sieur Dacé, mon Lieutenant, avec la garniſon de Mailleſais ſe rendit maitre de Moureille par petard. Quelques jours après le Duc de Bouillon marchant pour faire le Siége de Luſignan, me rencontra ſur ſa route comme j'allois à la même entrepriſe ; ce qui donna lieu à notre réconciliation, & à renouer notre ancienne & mutuelle amitié, que l'aſſemblée générale de Saumur avoit rompue, ou du moins fort refroidie.

Il ne ſe fit rien dans toute cette guerre qui vaille la peine d'être écrit, ſi ce n'eſt vers la fin que j'engageai le Prince de Condé presque malgré lui à aſſiéger Tonnay-Charente, où j'eus la moitié du corps grillé par accident. Enſuite vint le Traité de Loudun, qui fut comme une foire publique de perfidies particuliéres & de lâchetez générales : le Prince de Condé, qui dans les Conſeils m'a-

m'apelloit ſon pére, m'y ayant fait faux bon, ainſi qu'à ſon propre honneur. A quoi il ajouta encore un trait de moquerie, car après l'avoir ſigné il me cria par la fenêtre & d'un ton moqueur, d'Aubigné, allez vous en au Doignon. Et vous, lui repartis je, à la Baſtille. Il paya de plus d'une noire ingratitude les ſervices que je lui avois rendus dans cette guerre, & les ſeize mille écus que j'y avois dépenſez pour lui; car étant arrivé à la Cour, il rendit ce témoignage contre moi dans un Conſeil ſecret où il aſſiſta, que j'étois un factieux, un ennemi de la Royauté, & capable moi ſeul d'empêcher le Roi, tant que je vivrois, de regner avec une autorité abſolue.

Ce Prince, non content encore de ce dernier trait de mauvaiſe volonté envers moi, ayant inſpiré au Duc d'Epernon l'envie de lire mes Tragiques, & lui ayant interprété le contenu du ſecond livre comme le regardant perſonnellement, il l'excita à en tirer vangeance par la mort de l'Auteur, laquelle fut effectivement par la ſuite pourchaſſée pluſieurs fois & en diverſes maniéres. Ce dont

m'étant aperçu, je me tins ſur mes gardes, & vivant en cet état, deux Gentilshommes me vinrent aporter de la part dudit Duc d'Epernon la nouvelle de la premiére paix de la Rochelle; ce qui me convia à leur donner à diner au Doignon, où entre la poire & le fromage le discours étant tombé ſur la haine déclarée que ce Seigneur me portoit, ces deux Gentilshommes me dirent qu'il s'étoit déclaré hautement en préſence de cinq cens Gentilshommes que s'il ne trouvoit pas le moyen de me faire tuer, il ſe réduiroit à me faire apeller en duel, pour me faire éprouver une des bonnes épées de France. Sur quoi je repartis, Meſſieurs, je ne ſuis pas ſi ignorant que je ne ſache les prérogatives des Ducs & Pairs de France, & le privilége ſpécial annexé à leur dignité de ne ſe point battre contre leurs Inférieurs; je ſai de plus le reſpect que je dois au Colonnel-Général de l'Infanterie Françoiſe: mais ſi un excès de colére ou de valeur pouſſoit Mr. d'Epernon à me commander abſolument de venir meſurer ſa bonne épée dans un pré, certes il ſeroit obéi; il m'en a autrefois montré une ſur la garde & la poignée

gnée de laquelle il y avoit pour vingt mille écus de diamans, s'il lui plaiſoit d'y aporter celle là, j'en ferois plus de cas que d'aucune autre. Mais, me repliqua un de ces Gentilshommes, Mr. d'Epernon a des qualitez dont il ne peut ſe dépouiller, pour venir à une telle épreuve de ſon courage. Monſieur, lui répondis je, nous ſommes tous en France, où les Princes qui y ſont nez dans la peau de leur grandeur, ne peuvent s'en dépouiller ſans l'écorcher : mais ſachez qu'on peut ſans ſe bleſſer ſe dépouiller de ſa grandeur quand on ne la poſſéde que par aquêt; le Duc d'Epernon peut donc s'en dépouiller, puisqu'il n'eſt né que ſimple Gentilhomme comme moi. Or, reprit l'autre Gentilhomme, ſupoſé que le tout ſoit ainſi que vous le dites, il y a tant de Gentilshommes, & même de Seigneurs, qui ne quittent point Mr. d'Epernon, que cela ſeul le peut empêcher de vous faire un apel quand bien même il le voudroit, comme auſſi de vous aſſurer le lieu du combat.

Ces derniers mots irritant mon audace, je ne pus m'empêcher de lui répon-

dre que je tirerois Mr. d'Epernon de cette peine, que je me faiſois fort moi de lui aſſurer un lieu de combat dans ſon propre Gouvernement, & que j'en garentirois de plus la ſureté contre tous ſes Amis. Là finit ce propos, qui ayant été redit mot à mot au Duc d'Epernon, le fit jurer tout de nouveau ſon *poufardious* qu'il m'en feroit repentir, & qu'il m'en couteroit la vie.

Il y avoit déja longtems que je m'apercevois que je me rendois ennuyeux par mes fréquentes remontrances à ceux qui étoient à la tête des affaires des Huguenots; cependant je ne voulus point les discontinuer, & il ne ſe tenoit aucune aſſemblée de ceux de la Religion, où je ne mandaſſe ce que ma longue expérience me ſuggéroit y devoir être traitté. Non content de cela, je leur faiſois part encore des découvertes que j'avois faites dans la lecture des Mémoires d'un certain Gaſpard Baronius, neveu du Cardinal de ce nom, que Dieu avoit éclairé des lumiéres du pur Evangile.

Ce Gaſpard Baronius, qui par la faveur de ſon Oncle & par ſon mérite perſonnel étoit parvenu à être de la Congréga-

gation *de propagandâ Fide*, avoit été choiſi pour être un des trois que cette Congrégation envoye tous les ans aux extrémitez de l'Europe, avec un mémoire de l'état où ſe trouve le Monde Chrétien. Cet Envoyé donc, qui avoit formé le deſſein d'abjurer le Papiſme, étant parti de Rome bien fourni d'or & muni de ſes dépêches autentiques, ſous couleur de paſſer en Eſpagne ſe ſauva à Briançon, où ayant trouvé Mr. de Lesdiguiéres il ſe mit ſous ſa protection, & Mr. de Lesdiguiéres l'ayant fait conduire à Paris par un Conſul de ladite ville, il fut amené à une aſſemblée qui ſe tenoit chez Mr. de Bouillon. Je fus nommé avec Mr. de Feugré pour l'examiner, &, pour nous convaincre de ſa bonne foi, il nous remit entre les mains le ſuſdit mémoire diſtingué par Provinces, qui contenoit deux cahiers, ſur l'un deſquels étoit écrit à la premiére page, *artes pacis*, & ſur l'autre, *artes belli*. Après avoir parcouru ces deux cahiers, nous lui demandames Mr. de Feugré & moi à voir ſes mémoires particuliers pour les Provinces de France les plus à portée des menaces de Rome ; ce

qu'ayant fait après bien des difficultez & que nous l'eumes menacé, il nous montra un troiſiéme cahier dont le titre étoit, *Rhœtorum commentarius*, ce qui nous aprenoit que la perſécution des Réformez devoit commencer par là. Voila proprement où j'avois puiſé la ſcience de mes prédictions, qui, pour s'être trouvées ſouvent véritables, m'avoient fait donner le nom de d'Aubigné le prophéte, & non pour avoir tenu chez moi le Muet qu'on m'a tant reproché. Cette avanture eſt aſſez ſinguliére, pour en faire ici une petite mention.

Ce Muet étoit un jeune homme, ſi tant eſt qu'on lui puiſſe donner ce nom; car les plus doctes ont jugé, après l'avoir pratiqué, que c'étoit un démon incarné: ce muet donc paroiſſoit âgé de dix neuf à vingt ans lorſque je le pris chez moi, il étoit né ſourd & muet, il avoit le regard affreux, le viſage livide, & il s'étoit fait une habitude de s'expliquer par ſes doigts & ſes geſtes d'une maniére fort intelligible. Il demeura avec moi en Poitou quatre ou cinq ans partie à la Chevreliére & partie aux Ouſches, où tout le monde le venoit voir par admiration

tion, acauſe de ſon art de devination qui lui faiſoit découvrir les choſes les plus cachées & retrouver celles que l'on avoit perdues : deplus il diſoit à ceux qui le lui demandoient, leurs généalogies, les métiers de leurs Péres, Ayeuls, Biſayeuls, & Triſayeuls, leurs mariages & le nombre des Enfans qu'ils avoient eus ; il ſpécifioit toutes les piéces de monnoye qu'un chacun avoit dans ſa poche, il pénétroit les plus ſecrétes penſées de ceux qui l'interrogeoient, enfin il prédiſoit l'avenir. Ce furent les Miniſtres les plus eſtimez de la Province qui m'en donnérent connoiſſance, & l'envie en même tems de l'avoir auprès de moi. Quand il y fut, je deffendis à mes Enfans & à mes Domeſtiques ſous de groſſes peines de lui faire aucunes queſtions ſur les choſes futures, mais malgré mes deffenſes ils ne le queſtionnoient que là deſſus par la régle, *Nitimur in vetitum.*

J'eus durant un mois la curioſité de ſavoir les heures où Henry IV. faiſoit ſes promenades, les propos qu'il y tenoit, les noms de ceux à qui il parloit, & pluſieurs autres choſes ſemblables :

bles : & le tout confronté de cent lieues loin avec les réponſes du Muet, ſe trouvoit entiérement conforme. Un jour les filles du logis lui ayant demandé combien le Roi vivroit encore d'années, le tems & les circonſtances de ſa mort, il leur marqua trois ans & demi, & leur déſigna la ville, la rue, & le caroſſe avec les deux coups de couteau qu'il recevroit dans le cœur, où cela lui devoit arriver. Il leur prédit encore deplus tout ce que le Roi Louis XIII. a fait juſqu'à préſent 1630., les combats donnez devant la Rochelle, le Siége de cette ville, ſa priſe, ſon démantellement, la ruine entiére du parti Huguenot, & beaucoup d'autres choſes que l'on peut voir dans mes épitres familiéres qui courent imprimées par le monde. Enfin, MES ENFANS, pour peu que vous doutiez de la vérité de tout ce que je viens de raporter touchant ce Muet, vous pouvez vous en aſſurer en interrogeant des Domeſtiques de la maiſon, qui vivent encore, & qui étoient alors au ſervice de votre Pére.

C'étoit ſur les merveilles de mon Muet que mes Ennemis, pour rendre mes remon-

montrances infructueuſes & mes ſalutaires avis inutiles, diſoient que le tout provenoit des révélations qu'il me faiſoit, & auxquelles j'ajoutois foi légérement ; mais la vérité eſt que je ne demandai jamais rien à mon prétendu Prophéte de ce qui concernoit l'avenir, & que s'il m'eſt arrivé quelquefois de prédire certains événemens, ce n'a été que par des conjectures fondées ſur mes propres connoiſſances, & peut-être ſur les indications que j'avois tirées des mémoires du ſusdit Gaſpard Baronius, que j'avois lus avec une grande aplication. Quoi qu'il en ſoit, voyant le peu de cas qu'on faiſoit de mesdits avis & remontrances, je me pourvus par devers deux aſſemblées tenues à la Rochelle, pour en obtenir la permiſſion de me démettre de mes emplois & de la garde de mes deux Places de Mailleſais & du Doignon, entre les mains de Perſonnes fidelles & courageuſes, afin que le Duc d'Epernon & l'Evêque dudit Mailleſais, qui faiſoient traiter avec moi de ces deux Places par des voyes indirectes, ne s'en rendiſſent à la fin les maitres par ces mêmes voyes indirectes. Une partie des Dépu-

putez auxdites aſſemblées entendit volontiers à mes demandes, mais les divers Corps de la ville y ayant été contraires, les Sindics du peuple qui étoient pour moi choiſirent l'Avocat Bardouin pour plaider ma cauſe, lequel s'étant laiſſé corrompre par mes Ennemis, conclut dans ſon plaidoyer au raſement de Mailleſais & du Doignon que je n'avois jamais demandé, ce qui donna occaſion à Mr. de Villeroy de m'écrire cette lettre.

Que dites vous de vos bons Amis, pour leſquels vous avez perdu une penſion de ſept mille livres, & refuſé une augmentation de cinq autres mille livres que la Reine y vouloit ajouter, ſans compter la malveillance du Roi que vous avez encourue pour l'amour d'eux? Ces Meſſieurs nous ſollicitent à toute outrance de faire raſer votre maiſon ſous votre mouſtache, je ne change rien aux termes de ces beaux Amis. Si c'étoit à vous à faire réponſe à une telle demande, comment la feriez vous? J'en demande votre avis, &c.

Voici la réponſe que je fis à cette lettre.

MON-

MONSIEUR,

Si vous agréez que je vous ſerve de Commis pour répondre à la Requête des Rochellois, j'y mettrai au bas ſoit fait ainſi qu'il eſt requis, aux dépens de qui il appartiendra.

Mr. de Villeroy ayant fait raport au Conſeil de cette courte dépêche, le Préſident Jeannin dit en jurant qu'il en comprenoit bien le ſens, c'eſt à dire, pourſuivit-il, que d'Aubigné ne craint ni eux ni nous; ce qui fit donner ordre à Vignolles Maréchal de Camp d'aller examiner de près ſur quoi ſe fondoit mon audace.

Il me vint donc voir comme mon ami, & comme ayant été nourri Page du feu Roi mon maitre ſous ma direction: je le reçus en cette qualité, & le feſtoyai de mon mieux. Après qu'il eut bien viſité & reconnu les Places de ſon Hôte, il écrivit en Cour que la Rochelle dont on méditoit dès-lors le Siége, ne pouvoit être aſſiégée, que la riviére de Seure aſſervie par le Doi-

Doignon & Mailleſais ne fût tout à fait rendue libre, pour qu'on y pût voiturer des vivres à l'armée du Roi; & que, quant à la force de mes deux Places, Mailleſais couteroit toujours un bon Siége Royal, & le Doignon plus à être aſſiégé que la Rochelle à être priſe. Sur ce raport le Conſeil dépêcha en Poitou deux Maitres des Requêtes, le premier Mr. de Monthelon, & le ſecond le Sieur de la Vacherie, pour traiter avec moi de la récompenſe de ces deux Places.

Cette négociation fut ménagée avec bien des ruſes pendant deux ans, au bout deſquels le Duc d'Epernon me fit offrir par le Marquis de Brezé deux cens mille livres; mais à la fin j'aimai mieux remettre mes deux Places, Mailleſais & Doignon, entre les mains du Duc de Rohan pour la ſomme de cent mille livres, payable moitié en lui en remettant les clefs & le reſte dans un certain tems dont nous convinmes enſemble. Cela exécuté, je me retirai à St. Jean-d'Angely, où m'étant établi, je fis achever l'impreſſion de mes ouvrages à mes dépens, leſquels à peine paru-

rurent ils au jour, qu'ils furent condamnez à Paris à être brulez par la main du Boureau dans la cour du Collége Royal.

La petite guerre de la Reine-mére ayant éclos dans ce tems, le Duc de Rohan ſe déclara pour elle, & aſſembla quelques uns de ſes Amis dont je fus du nombre à St. Maixant, pour conſulter avec eux ſur les engagemens qu'il devoit prendre dans cette guerre. Il me demanda dans un des Conſeils qu'il tint pour cet effet, ce qu'il faudroit faire ſi la Reine entreprenoit d'aſſiéger Paris avec une armée de ſoixante mille hommes; mais aulieu de répondre à une ſi folle queſtion, je le priai de réfléchir que la confuſion & la meſintelligence qui regnoient dans ce formidable parti, alloient le diſſiper dans ſa naiſſance: à quoi j'ajoutai que quant à moi je lui proteſtois de ne point tirer ma petite épée hors du fourreau. Cela dit, je pris congé du Duc de Rohan, en l'aſſurant, de même que le Prince de Soubiſe ſon frére, que je n'embraſſerois point le parti de la Reine-mére, & que dans leur preſſant beſoin je ne leur manquerois pas & me joindrois

drois à eux. M'étant ainſi licencié de ces deux Fréres, je m'en revins à St. Jean-d'Angely, où ayant apris que ceux qui vouloient aſſiéger Paris, avoient été eux mêmes aſſiégez & forcez dans le Pont de Cé, j'allai retrouver le Duc de Rohan ſur une lettre par laquelle il me ſommoit de ma promeſſe, & me mandoit qu'il ſe trouvoit réduit à l'extrémité, & je le rencontrai avec ſon Frére, accompagné de cent Chevaux & de deux Régimens d'Infanterie, le tout enſemble faiſant douze ou quinze cens hommes, qu'il ne ſavoit que devenir. Je pris alors par la main ces preneurs de Paris, & leur propoſai un deſſein que j'aurois infailliblement exécuté la nuit même, ſans la nouvelle que nous reçumes dans le moment de la paix conclue avec la Reine-mére, & ceux de ſes Adherans qui voudroient y être compris.

Le Roi ayant écraſé en moins de rien; & pour ainſi dire avec les ſeules troupes de ſa Garde, l'hidre du parti de la Reine ſa mére, qui avoit bien cent mille bras mais pas une tête, s'avança dans le Poitou à la tête d'une armée victorieuſe & conſidérablement groſſie de celle des

Vain-

Vaincus. Dans cet état triomphant tout fléchiſſant devant lui, je me vis comme forcé de prendre le parti de me retirer à Genéve. Je partis donc pour cela de St. Jean-d'Angely avec douze Cavaliers bien armez, & quoique tous les paſſages fuſſent bien gardez, & qu'il y eût ordre de m'arrêter par tout, j'uſai d'une ſi grande diligence, & je me prévalus ſi à propos de la parfaite connoiſſance que j'avois des chemins, que j'évitai la plupart des embuches qui m'étoient dreſſées. La premiére nuit qui ſuivit mon départ, je paſſai au milieu de trois Régimens & de trois Corps de garde ſans en être aperçu, je fus arrêté à Châteauroux, mais un Payſan du lieu me fit ſauver en me menant paſſer la riviére à un gué, qui pour n'être point connu étoit ſans garde. Je m'échapai de Bourges par une même voye, & ce qu'il y eut de ſingulier dans ma fuite, c'eſt que pluſieurs Gentilshommes chargez de m'arrêter me fournirent eux mêmes des Guides ſur ma route, ſans me connoître.

Arrivé que je fus à Conforgien, le Baron du lieu m'arrêta à ſouper & à coucher,

cher, en me diſant qu'il m'avoit deſtiné un nommé Petit-Roi pour me ſervir de guide le lendemain, de quoi le galant en avertit pendant la nuit pluſieurs Gentilshommes des environs, afin qu'ils puſſent me dreſſer une embuscade: mais le matin, comme je me diſpoſois à partir, il prit un ſi violent mal de cœur à mon traitre en me parlant, qu'il fut forcé de demeurer, & de donner ſa commiſſion à un autre, qui me fit paſſer par un chemin différent de celui que ce traitre avoit projetté de tenir. Ce qui me ſauva la vie, & ce que j'ai ſu depuis par la confeſſion qu'en fit à l'article de la mort un jeune Gentilhomme, qui étoit de cette partie, & qui m'en demanda pardon en expirant.

Le Paſteur de St. Léonard, qui m'avoit conduit lui même à Contorgien, me fit voir ſur la route une femme de ſoixante & dix ans, dont la fille étant morte en couche, l'Enfant nouveau né avoit pris le téton de ſa grand' mére qui le tenoit entre ſes bras, & ſes mammelles s'étoient trouvées dans l'inſtant remplies de lait, ce qui s'étoit continué durant dix huit mois qu'elle avoit nourri cet Enfant.

Cette

Cette hiſtoire n'eſt point un conte fait à plaiſir, car, après avoir été certifiée véritable par un acte autentique de l'Egliſe du lieu où elle étoit arrivée, on l'a vu imprimée.

Comme je paſſois par Macon, & que j'y faiſois défiler ma troupe deux à deux, afin d'être moins remarqué, un vieillard arrêta un de mes Gens, & lui dit à l'oreille, Mr. d'Aubigné fait bien d'uſer de cette précaution. Au ſortir de cette ville, je trouvai un homme de Mr. de Foſſiat, qui me conduiſit chez Mr. d'Asniéres, d'où je m'en fus à Gex. En arrivant dans ce lieu, quelques Soldats de la garniſon, voyant mes Gens armez ce qui n'étoit pas permis, leur ſautérent au collet, & m'en voulurent faire autant à moi même; mais je les en empêchai par ma vigoureuſe réſiſtance, & je fus aſſez heureux pour me tirer de leurs mains ſans tuer perſonne, autrement j'étois arrêté & perdu infailliblement, parceque j'aurois été bientot reconnu par le Marquis de Cypierre Commandant dans le pays, qui me ſuivoit de près, & qui avoit mon portrait afin de ne me pas méconnoitre.

Enfin

Enfin après avoir eſſuyé & échapé bien des allarmes & des périls, j'arrivai le premier jour de Septembre 1620. à Genéve, où je fus reçu avec plus d'honneur & de careſſes que n'en eſpéroit un Réfugié : car, outre les courtoiſies ordinaires dont on y uſe envers les Etrangers de quelque diſtinction, leſquelles me furent faites, le premier Sindic de la ville me vint prendre à mon logis, pour me mener au prêche, où il me fit aſſeoir en la place de celui qui l'avoit précédé l'année d'auparavant dans la même Charge, laquelle place ne ſe donne qu'aux Princes & aux Ambaſſadeurs des Têtes Couronnées. Au retour du prêche, la ville me fit un feſtin public, auquel la Magiſtrature en Corps aſſiſta, & où furent conviez auſſi pluſieurs Paſſagers de nom : deplus on y ſervit des maſſepains à mes armoiries, & on y but force raſades à la ſanté du nouveau Venu.

Cette bonne & honnorable réception fut bientot ſuivie de pluſieurs marques de gratitude & de confiance, que je reçus de cette petite République. La ville me loua à ſes dépens le logis de Mr. Sar-

Sarraſin, on me fit voir tous les magaſins, on me communiqua les ſecrets du Gouvernement, on fit paſſer en revue devant moi toutes les troupes qui compoſoient la garniſon, enfin on forma un Conſeil de guerre compoſé de ſept Perſonnes, dont on me fit le Préſident: mais peu de jours après, comme on voulut exiger un ſerment de fidélité, & de garder un ſecret inviolable, de la part de ceux qui étoient de ce Conſeil, je me démis de ma Préſidence, ne voulant point vendre ma liberté. Deplus on me commit le ſoin des fortifications, ausquelles je fis ajouter de nouveaux ouvrages du côté de St. Victor & de celui de St. Jean.

Six ſemaines après mon arrivée à Genéve, l'Aſſemblée générale de la Rochelle me dépêcha deux Exprès, l'un pour me témoigner publiquement ſon extrême repentir de m'avoir traité avec tant d'injuſtice, & l'autre pour m'aporter une procuration générale pour pouvoir engager les Egliſes de France en Corps & les Rochellois en particulier dans divers traitez qui y étoient énoncez, avec des lettres de créance pour négocier

avec les Cantons Suiſſes Proteſtans, la ville de Genéve, les villes Anſéatiques, & pluſieurs Princes d'Allemagne de notre Communion, un traité de garentie réciproque. Outre cela elle m'envoyoit encore des blancs-ſeings pour être remplis à ma discrétion, & des cachets volans nouvellement mis en uſage par ladite Aſſemblée pour m'en ſervir ſelon que je le jugerois à propos : le tout accompagné d'une inſtruction qui butoit à engager les Suiſſes Proteſtans à une levée gratuite en faveur du parti Huguenot de France, & à me faciliter le paſſage des troupes que je pourrois aſſembler par mon induſtrie particuliére, avec une commiſſion pour commander cette armée en idée.

Le Sieur d'Anias déguiſé en payſan étant arrivé à Genéve avec ces derniéres dépêches, St. Julain le premier Envoyé m'envoya un homme vétu de même, pour convenir avec moi d'un lieu où je pourrois conférer avec ce dernier Envoyé, comme ſachant bien que le grand reſpect des Génevois pour la France nous obligeoit à obſerver de certaines meſures. Je lui indiquai pour cela les cazernes nouvellement bâties dans les dehors de

la ville, où nous eumes pluſieurs conférences enſemble. Dans ce même tems Mr. Sarraſin ayant reçu des lettres du Bâtard de Mansfelt, par lesquelles il le prioit ſe voyant malmené en Bohéme de lui chercher un Maitre, j'entrai en négociation avec cet Avanturier & les deux Ducs de Veymar, & je fis un traité avec eux, que moyennant une certaine ſomme que je m'engageois de leur faire toucher, ils améneroient conjointement au ſervice des Réformez de France douze mille hommes de pied, ſix mille Chevaux, douze canons, & des proviſions à proportion; jusque ſur les bords de la Saonne, où je promettois de mon côté de les joindre avec trois Régimens de deux mille hommes chacun, & de ſervir dans cette armée en qualité de Maréchal de Camp Général. Enſuite de quoi nous devions marcher en Forez, où l'Aſſemblée générale de la Rochelle s'engageoit de leur faire toucher deux montres, en attendant le payement du reſte de la ſomme que je leur avois promiſe, aſſigné ſur les ſalines d'Aiguesmortes & de Pequais qui alors étoient encore en la puiſſance des Huguenots.

Tout ce que deſſus ayant été agréé & ſigné de part & d'autre, & Mansfelt s'étant déja avancé jusqu'en Alſace, je fus averti, comme je n'attendois plus qu'une remiſe de la Rochelle de deux cens mille livres pour me mettre en campagne avec les trois ſusdits Régimens, que quelques uns de mes envieux ayant remontré à ladite Aſſemblée Générale que cette grande affaire ſeroit mieux entre les mains de Mr. de Bouillon qu'entre les miennes, lui avoient fait changer d'avis : ce qui fut cauſe que Mansfelt marcha vers Sedan, & que je demeurai dans la naſſe, après avoir dépenſé cinq cens piſtolles de mon argent à négocier ces divers traitez.

Pendant le cours de la ſusdite négociation, les Bernois envoyérent à Genéve le Fils de leur premier Avoyer, pour me prier de venir viſiter leur ville, & ce dans le tems du Siége de Frankendal : à quoi ayant conſenti, j'y fus reçu avec force cannonades, feſtins, & autres honneurs dont je ne pouvois aprouver l'excès. J'y fis à quelque tems delà un ſecond voyage qui dura trois ou quatre mois, pendant lequel, après avoir viſi-

ſité les dehors de Berne, j'entrepris de ceindre cette place d'une fortification réguliére, & cela contre le ſentiment des Experts, nonobſtant la répugnance qu'y avoient les Principaux de la ville, & malgré, pour ainſi dire, les loix & les uſages du pays qui s'y oppoſoient: mais à la fin j'en fis ſi bien comprendre l'abſolue néceſſité à tous les Magiſtrats, que mon entrepriſe ne ſouffrit plus de replique. Mr. de Bouillon même m'en ayant écrit pour m'en détourner, & à quelques uns des Magiſtrats, alléguant pour ſes raiſons la ſituation desavantageuſe de la Place, & ſon reculement à un coin du Canton, je lui fis réponſe que je rendrois ſa mauvaiſe ſituation bonne par les travaux que j'y ferois faire, & qu'à l'égard de ſon reculement, je le priois de conſidérer que le cœur n'étoit qu'à un doigt du côté.

Le Peuple de Berne avoit une ſi grande averſion pour toutes ſortes de fortifications, & étoit tellement infatué de ſes forces de campagne, qu'il croyoit devoir le mettre à couvert de tout péril, qu'aux premiers ſignes qu'on donna d'y vouloir travailler, quelques ivrognes prirent

leurs hallebardes & vinrent hors des portes, en criant à tue tête qu'il falloit jetter dans l'eau tous ces *Chelmes de François*, qui étoient venus chez eux pour violer leurs coutumes. Mais je ne laiſſai pas pour cela que de pourſuivre l'exécution de mon projet, apuyé que j'étois de Graffier, d'Erlac, & de quelques Miniſtres, dont le principal, ayant accompagné le Corps des Magiſtrats lorsqu'il vint me voir tracer le plan des fortifications déſignées, propoſa de rendre graces à Dieu dans l'inſtant d'une ſi ſalutaire réſolution, ce qu'il exécuta auſſitot en mettant les genoux à terre, en quoi il fut incontinent imité par tout le Corps desdits Magiſtrats & par tous les Aſſiſtans. Le lendemain toute la ville s'étant rendue au même lieu, le ſusdit Miniſtre y fit une longue priére, ſuivie du chant d'un Pſeaume, & le tout terminé par une exhortation qu'il fit aux Bernois de concourir à parachever une entrepriſe qui leur ſeroit ſi avantageuſe. Après quoi faiſant dans le moment aporter les piquets, j'en préſentai un à Mr. Manuel, afin qu'il eût l'honneur de planter le premier; mais me l'ayant déféré,

je

je jettai mon chapeau en l'air, mis un genouil à terre, & dis tout haut en donnant le premier coup de maillet, ſoit fait à la gloire de Dieu, & pour le bien commun des Suiſſes Confédérez : après quoi le premier Avoyer & tous les autres Magiſtrats de ſuite plantérent le reſtant des piquets de cette nouvelle enceinte, qui fut parachevée avec ardeur, & qui paſſe aujourd'hui pour une des plus belles & des plus réguliéres fortifications qu'il y ait en Europe.

Quelques jours après les Magiſtrats de Berne, ſous prétexte de ce travail, firent paſſer en revue devant moi la Milice de leurs Baillages, & il s'y trouva quarante huit mille hommes bien armez. Enſuite je fis la viſite des autres Places du Canton & des campemens, dont ſur mon raport on en marqua ſept. Il fut délibéré en même tems de m'élire pour leur Capitaine-Général, & Mr. Graffier m'ayant mis la plume à la main pour en ſigner le ſerment, je m'en excuſai ſur mon grand âge & ſur mon ignorance de leur langue : ſur quoi étant preſſé de leur en indiquer un autre à mon refus, je leur en nommai trois, le Vidame de

Chartres, le Marquis de Montbrun, & le Comte de la Suze; leur choix tomba ſur ce dernier.

A l'exemple de Berne, ceux de Baſle voulurent me conſulter auſſi ſur leurs fortifications, & me dépêchérent pour ce ſujet le Sieur de Lutkelman. Mais de vingt deux baſtions que je leur fis tracer par le Sieur de la Foſſe, ils ſe contentérent d'en faire ſeulement quatre; deſorte que cette fortification eſt reſtée dans l'imperfection où elle ſe trouve juſqu'à préſent.

Durant mon ſéjour en Suiſſe, Squaramel, Ambaſſadeur de la République de Veniſe auprès des Cantons, voulut m'engager au ſervice des Vénitiens, en qualité de Général des François qui étoient à leur ſolde, & ce traité fut pouſſé au point d'être conclu au gré des deux Parties. Mais le Sieur Miron, Ambaſſadeur de France en Suiſſe, ayant écrit à celui de Veniſe que la République s'attireroit l'inimitié du Roi Très Chrétien, ſi elle prenoit à ſon ſervice un Homme que Sa Majeſté avoit en abomination, cela le fit rompre, malgré pluſieurs remontrances que firent mes Amis à Squa-

ra-

ramel, que les cauſes qui engendroient la haine de Souverains, devoient ſervir de lettres de recommandation auprès des Républiques. Ce qui ne fit aucune impreſſion ſur ſon eſprit, la crainte de déplaire à la France ayant prévalu ſur le deſir qu'avoient les Vénitiens d'attacher à leur ſervice un Sujet capable & fidelle.

Le ſusdit Miron, non content d'avoir fait ainſi échouer mon traité, entreprit encore de me faire ſortir de Genéve, par quatre différentes menées. La premiére, en ſe plaignant aux Génevois que je tenois des mauvais propos du Roi ſon maître dans leur ville. Sur quoi je demandai qu'il en fût fait une exacte information, pour connoitre la vérité de cette plainte, qui ſe trouva mal fondée. La ſeconde fut, en écrivant aux Magiſtrats qu'il avoit reçu des lettres de Sa Majeſté Très Chrétienne, qui ſans me nommer déſignoient ma perſonne comme un ennemi déclaré de la France. Sur quoi le Conſeil s'étant aſſemblé, on fit réponſe audit Miron, de concert avec moi, en ces termes. *Quant au reſte de votre lettre, touchant certains Particuliers qui ſe ſont retirez dans notre ville,*

accuſez & convaincus de crimes atroces, d'avoir fait des traitez & monopoles contre la France, & même d'avoir manqué de reſpect au Roi Très Chrétien, nous vous dirons, Monſieur, en diſtinguant ces chefs, que jamais aucun Particulier n'y eſt venu former de plainte contre quelqu'un, qu'on ne lui ait rendu une auſſi prompte, auſſi ſévére, & bonne juſtice, que par tout ailleurs. Lors donc que ceux qui ſe plaignent voudront nous envoyer un homme capable de ſe rendre partie, avec des piéces juſtificatives pour cela, nous nous efforcerons, en déférant principalement aux ordres de Sa Majeſté Très Chrétienne, & à votre recommandation, de conſerver le renom de grands juſticiers que nous ont aquis nos Devanciers. A quoi nous ajouterons qu'en ce qui regarde directement le Roi de France, nous nous y porterons avec la vigueur & la rigueur convenables, pour témoigner à quel point nous révérons un ſi auguſte nom. Nous en avons l'an paſſé donné une marque autentique au ſujet d'un Gentilhomme retiré dans notre ville, lequel nous ayant fait plainte d'un raport qui vous avoit été fait, ſemblable à celui dont il eſt à préſent queſtion,

nous

nous députames deux de nos Meſſieurs du Conſeil & anciens Sindics, pour faire une ſoigneuſe & diligente information à la décharge ou à la condamnation de l'Accuſé: cette enquête dura ſix mois, pendant leſquels ledit Gentilhomme eut notre ville pour priſon; enſuite &c.

Au milieu de toutes les traverſes qu'on me ſuſcitoit ſans aucun fondement, je ne laiſſai pas que d'acheter & de bâtir la terre de Creſt, qui me revint en tout à onze mille écus, mais qui me penſa auſſi couter la vie. Comme je m'affectionnois extrêmement à mon bâtiment, je montai à un échafaut du cinquiéme étage, pour voir travailler mes Ouvriers; là m'amuſant à les conſidérer, ledit échafaut vint à manquer tout d'un coup ſous mes pieds. Dans ce ſubit accident j'empoignai heureuſement pour moi, d'une main bleſſée de deux playes, une pierre qui quoiqu'aſſez petite & fraichement aſſiſe me ſoutint néanmoins aſſez de tems en l'air, pour me donner celui d'enviſager deux piéces de bois fort pointues au deſſous de moi, qui ſembloient y avoir été miſes exprès pour m'empaler, ſi mes Gens ne fuſſent venus très à propos

me tirer de cet affreux péril, qui me fit de plus en plus admirer la divine Providence, qui permettoit que je fuſſe ſans ceſſe & en tous lieux expoſé à d'éminens dangers, pour avoir la gloire de m'en délivrer. Cette terre de Creſt me ſervit pendant quelque tems d'aſile, de retraite, & de conſolation, contre les perſécutions continuelles de la Cour de France, leſquelles me rendoient le ſéjour de Genéve ennuyeux, & m'auroient à la fin obligé de m'en bannir pour jamais, ſi je n'y avois été retenu par les menaces fréquentes & les aparences viſibles que cette ville ne tarderoit guéres à être aſſiégée.

Le troiſiéme trait que ledit Ambaſſadeur décocha contre moi, me fut des plus rudes & des plus ſenſibles. Car il envoya à Genéve un long commentaire à mon deſavantage ſur un Arrêt qui avoit été rendu contre moi à Paris, par lequel ſans avoir été ni ajourné ni oui j'avois été condamné à avoir la tête tranchée, pour avoir fait revétir quelques baſtions des matériaux d'une Egliſe ruinée, en l'an 1572. Cet Arrêt fut le quatriéme de mort rendu contre moi pour

des

des crimes à peu près de cette eſpéce, leſquels m'ont fait honneur & plaiſir. Mais le but du ſusdit Ambaſſadeur viſoit à me rendre non ſeulement odieux & infame à Genéve, mais encore à faire manquer un mariage qui s'y traitoit en ma faveur.

On y parloit alors de me faire épouſer la veuve de Mr. Barbany, nommée Renée, de la Maiſon des Bourlamachi de Luques: c'étoit une perſonne qui étoit fort aimée & conſidérée à Genéve, tant pour ſa vertu, charité, & humeur bienfeſante, que pour ſon illuſtre extraction, & ſes biens qui étoient conſidérables. Comme je voulus donc éprouver l'eſprit & le courage de ma future Epouſe, j'allai moi même lui aprendre la premiére nouvelle dudit Arrêt: mais cette Héroïne ſans changer de viſage me répondit ſur le champ, je ſuis trop heureuſe de pouvoir partager avec vous la querelle de Dieu, ainſi l'Homme ne ſéparera point ce que ce même Dieu veut conjoindre. Deſorte que je paſſai avec elle à mon ſecond mariage, au ſujet du quel Mr. de Foſiat, dont j'ai parlé ci-deſſus, fit ces quatre vers.

Paris te dreſſe un vain tombeau,
Genéve un certain hyménée,
A Paris tu meurs en tableau,
Vis ici au ſein de Renée.

Lors de mon mariage je congédiai quatre Gentilshommes que j'avois toujours entretenus, & je me réduiſis au ménage de ma Femme. Je remis même gratuitement à la ville le logis qu'elle m'avoit loué à mon arrivée : deplus je cédai de mon plein gré les honneurs & la place que j'avois au temple & au prêche, pour n'être plus en butte aux Seigneurs Allemans qui murmuroient des diſtinctions qu'on avoit pour moi, & la République me marqua dans le temple une autre place, moins honorable à la vérité, mais auſſi plus commode, que j'avois vu autrefois occupée par un Prince Palatin & par pluſieurs François d'une grande conſidération.

J'avois remarqué au poſte de St. Victor deux cornes que Mr. de Béthune y avoit merveilleuſement bien placées, mais qui avoient été faites à la hâte & avec trop d'épargne ; ce qui me fit entre-

treprendre de les affermir en y ajoutant les piéces qui s'y peuvent voir : & parceque le flanc de la courtine ſe trouvoit un peu éloigné pour les dedans desdites cornes, je traçai entre les deux une piéce de conjonction, ſans la vouloir mettre en deffenſe que lorsqu'elle pourroit ſervir, tant parcequ'elle ſe pouvoit faire à la vue des ennemis, que pour épargner le fond des Particuliers, & ne me pas attirer l'inimitié qu'engendrent ordinairement de telles entrepriſes. Toutefois un des Propriétaires dudit fond, qui étoit Procureur-Général & fils d'un Sindic des plus accréditez de la ville, ayant ſur cela parlé trop hautement au gré des Magiſtrats de l'intérêt qu'il avoit en cette affaire, ces mêmes Magiſtrats ordonnérent ſur le champ à leur Ingénieur d'aligner dans deux heures, ſous peine d'être caſſé, la ſusdite piéce de conjonction ; en quoi ayant été ponctuellement obéis, ils ſe rendirent eux mêmes ſur les lieux, pour y mettre promptement les Ouvriers en beſogne : ce qui étant venu à ma connoiſſance, j'y courus au plus vite pour les prier de ne rien précipiter, mais mes priéres ni mes raiſons ne purent les émou-

mouvoir à ſurſeoir d'un moment leur réſolution. D'où s'enſuivit, quoiqu'il n'y eût pas de ma faute, que la Famille de ce Procureur-Général très puiſſante dans Genéve m'en reſta ennemie, & chercha depuis à me chagriner.

Cette animoſité allant toujours en croiſſant, ceux de cette Famille ſe ſervirent de divers prétextes pour avoir occaſion de ſe vanger de moi: comme, par exemple, de celui de l'impreſſion que je fis faire de mon hiſtoire, dont le mécontentement qu'en avoit la Cour de France rejailliroit infailliblement, à ce qu'ils publioient par tout, ſur leur République. De même auſſi que, lorsque le vieux Marquis de Bade ſe retira à Genéve, ils firent courir le bruit qu'il y étoit venu à ma ſollicitation pour y dreſſer une armée, ce qui ne ſe pouvoit exécuter que l'Empereur n'en fût extrêmement irrité contre les Génevois. Il me fut aiſé, quant à ce dernier chef, de faire connoitre évidemment qu'il n'y avoit jamais eu entre ce Marquis & moi aucun commerce, ni habitude, ni même de pourparler.

La quatriéme affaire qui me fut ſuſcitée

tée par le ſusdit Miron, donna beau champ à mes Ennemis, & allarma même une partie de mes Amis. Le ſujet en fut, que Rozet à ſon inſtigation, qui avoit été député à la Cour de France avec Mr. Sarraſin, ayant ſu adroitement gagner la confiance d'Herbaut, fit donner tant de faux avis ſur mon compte à ce Sécretaire d'Etat, que je paſſai trois mois dans de mortelles angoiſſes & de terribles inquiétudes, cauſées par une infinité de mauvais raports qu'on faiſoit de moi ſur la prétendue intelligence que j'entretenois avec ledit d'Herbaut. Joint à cela que quelqu'un, ſoupçonné d'être le Duc d'Epernon, ou l'Archevêque de Bourdeaux, & peut-être tous les deux enſemble, avoit donné dans ce même tems force argent à dix déterminez pour m'aſſaſſiner, lesquels roulérent en faiſant grand vacarme durant deux ans aux environs de Genéve, jurant & reniant leur ſalut qu'ils me tueroient au péril de leur vie. Mais je fis avorter tous leurs complots, parceque me voyant ainſi proſcrit de tant de côtez, je me tenois ſur mes gardes, & ne ſortois point que bien accompagné. J'écrivis ſur cela à Mr. de

Can-

Candale qu'il conſeillat à ſon Pére de mieux choiſir ſes Aſſaſſins, & d'employer de meilleurs Ouvriers que ceux ci, s'il vouloit voir ſon ouvrage parachevé. Enfin l'amitié du Peuple de Genéve prévalut ſur les ſoupçons qu'on lui vouloit donner de ma fidélité, & les précautions que je pris me mirent à couvert des embuches qu'on dreſſoit contre ma vie.

Quelque tems avant ceci, Mr. le Connétable de Lesdiguiéres avec qui j'étois brouillé, s'étant embarqué dans la guerre de Génes, m'avoit dépêché malgré ſa colére le Sieur de Bullion Conſeiller d'Etat, pour me propoſer de tenter une entrepriſe ſur la Franche-Comté, avec trois Régimens d'Infanterie & nombre de Cavalerie, dont il me feroit donner le commandement. Mais cette guerre finie auſſitot que commencée, fit avorter ce projet.

M'étant à la fin heureuſement tiré de tous les piéges que l'on m'avoit tendus, & de tous les complots tramez contre ma vie, je ne ſongeai plus qu'à paſſer en repos & dans les douceurs de mon ſecond mariage le reſte de mes jours à Ge-

Genéve. Mais il étoit écrit que je ne ſerois jamais tranquile, car au moment, pour ainſi dire, que je me faiſois de ſi belles illuſions ſur la vie privée que j'avois réſolu de mener dorſenavant, le Comte de Carliſle ayant paſſé par Genéve au retour de ſon Ambaſſade de Conſtantinople avec le Chevalier ſon frére, & tous les deux m'y ayant fait une infinité de careſſes, rendu des honneurs exceſſifs, & ſollicité vivement de m'en venir avec eux en Angleterre, j'oubliai ma premiére réſolution, j'en pris une ſeconde de m'acheminer en ce Royaume, & je m'y engageai à un point que ma place fut marquée dans le bateau que ces deux Fréres louérent à Strasbourg, pour descendre le Rhin jusqu'en Hollande. Toutefois la crainte que j'eus que le bruit qui couroit toujours du prochain Siége de Genéve, dénuée alors de toute deffenſe, ne ſe trouvat à la fin véritable, me retint encore une fois dans cette ville, parceque je crus mon honneur engagé à ne la pas quitter dans l'éminent péril où elle paroiſſoit être à la veille de ſe trouver.

A propos de ce voyage que je m'étois dé-

déterminé de faire en Angleterre, il faut, MES ENFANS, que je vous raconte ici un fâcheux détail de famille, dont le ſouvenir ne doit être agréable ni à vous ni à moi, & que j'aurois bien voulu obmettre, ſi je l'avois pu ſans bleſſer la vérité.

Comme Dieu n'attache pas ſes graces à la chair ni au ſang, mon fils ainé, nommé Conſtant d'Aubigné, ne reſſembla pas à ſon Pére, quoique j'euſſe pris tous les ſoins poſſibles de ſon éducation. Je l'avois élevé avec autant d'aplication & de dépenſe, que s'il eût été un Prince, & je lui avois donné les plus excellens Maitres en toutes ſortes d'exercices qui fuſſent en France, n'ayant rien épargné pour cela, & les ayant même ſouſtraits aux meilleures Maiſons du Royaume, en doublant les gages qu'ils en recevoient.

Ce miſérable, malgré cela, s'étant d'abord adonné au jeu & à l'ivrognerie à Sedan, où je l'avois envoyé aux Académies, & s'étant enſuite dégouté de l'étude, acheva de ſe perdre entiérement dans les muſiquos d'Hollande parmi les Filles de joye. Enſuite revenu qu'il fut

en

en France, il ſe maria ſans mon conſentement à une Malheureuſe qu'il a depuis tuée. Voulant le tirer de la Cour, où il continuoit ſes débauches, je lui fis donner un Régiment lors de la guerre du Prince de Condé, que je mis ſur pied à mes dépens ; mais rien ne pouvant arrêter ni contenter les paſſions déréglées de cet esprit volage, libertin, & audacieux, il retourna à la Cour, où il perdit au jeu vingt fois plus qu'il n'avoit vaillant : deſorte que ſe trouvant ſans reſſource, il abjura ſa Religion, embraſſa la Romaine, & s'y fit valoir par ſon génie ſublime & ſupérieur à tous ceux de ce tems là. Moi, inſtruit du fréquent commerce qu'il entretenoit alors avec les Jéſuites, je lui deffendis par lettres de les voir à l'avenir, ſous peine d'encourir ma malédiction : ſur quoi il me fit réponſe qu'il voyoit quelquefois à la vérité les Péres Arnoux & du May ; & ce fut par leur moyen qu'il obtint du Pape un Bref pour pouvoir aſſiſter au prêche, & participer à la Cêne des Réformez, ſans que cela pût nuire à ſa Catholicité, que j'ignorois encore, & de laquelle il ne faiſoit pas une profeſſion publique, de peur

peur que je ne le deshéritaſſe. Muni de ce Bref, à la faveur duquel il aſſiſtoit à tous nos exercices de Religion, il s'en vint en Poitou à deſſein d'eſſayer à me dépouiller de mes deux Places, Mailleſais & Doignon. Comme je ne connoiſſois point ſa perverſe intention, je le fis mon Lieutenant dans Mailleſais, avec pleine puiſſance d'y commander en mon abſence, & je me retirai au Doignon.

Par cette belle diſpoſition que je venois de faire, la ville de Mailleſais devint bientot un brelan public, un rendez-vous de femmes de mauvaiſe vie, & une vraye boutique de faux-monnoyeurs. Deplus ce digne Commandant, pour faire ſa cour, ſe vantoit dans les lettres qu'il y écrivoit que tous les Soldats de ſa garniſon étoient plus à lui qu'à moi. Je ne fus pas longtems ſans être informé de toutes ces choſes, tant par une Dame de la Cour, que par pluſieurs Miniſtres du pays, ce qui me fit auſſitot recourir au reméde. Je me mis pour cet effet dans un grand bateau, avec un nombre de Soldats affidez, des petards, & des échelles, & m'étant aproché à la fa-

faveur de la nuit des murailles de Mailleſais, je m'avançai ſeul & traveſti, pour gagner la porte de la citadelle : la Sentinelle alors m'ayant découvert, ſe mit en devoir de m'en empêcher, mais je ne lui en donnai pas le tems, car lui ſautant au col, & lui faiſant briller aux yeux un poignard qui le fit taire, je me rendis le maitre de ladite porte, je fis entrer par elle mes Gens dans la citadelle, & j'en chaſſai ceux de mon Fils, que je croyois lui être le plus attachez.

Mon indigne Fils ſe voyant ainſi d'élogé de ſa taniére, ſe retira à Niort auprès du Baron de Neuillan, révolté comme lui contre ſon Pére. Là il commença à former des entrepriſes ſur Doignon, dèslors vendu au Duc de Rohan, & gardé pour lui par le Sieur de Hautefontaine, qui avoit un Lieutenant aſſez honnête homme, mais du tout incapable des fonctions militaires.

Après avoir vendu mes deux ſusdites Places au Duc de Rohan, & les lui avoir livrées, je fis encore quelque ſéjour au Doignon, où il m'arriva qu'étant un jour couché dans mon lit avec une groſ-

groſſe fiévre, un Capitaine qui ſuivoit mon Fils, mais qui n'avoit pas tout à fait oublié les obligations qu'il avoit au Pére, vint me dire que mondit Fils marchoit avec quatre vingts hommes par terre & une autre troupe par eau, en vue de ſurprendre cette même nuit Mailleſais ou Doignon ; ce qui me fit tout fébricitant que j'étois ſoudainement ſortir de mon lit, habiller, & réſoudre avec trente ſix Soldats que je ramaſſai ſans aucun Officier, d'aller attendre mon coquin de Fils à un paſſage qu'il ne pouvoit éviter. Mais ma fiévre étant redoublée par les mouvemens que je me venois de donner, Mr. Dadé mon gendre & deux autres de mes Amis ſe jettérent à mes genoux, & me conjurérent à force de priéres & de remontrances de me remettre au lit, vû que je n'étois pas en état de ſoutenir une telle corvée. Je les crus, & mondit Gendre s'étant mis à la tête de ces trente ſix Soldats, inſtruit par moi de ce qu'il devoit faire, fut à la rencontre de ſon Beau-frére qu'il trouva marchant à l'entrepriſe du Doignon, deux fois plus fort que lui ; ce qui ne l'empêcha pas pourtant de l'attaquer,

quer, de le deffaire, & de lui prendre des priſonniers qu'il remit au Duc de de Rohan Gouverneur de Poitou, lequel ne put jamais obtenir de la Cour d'en faire une juſtice exemplaire.

Enfin ce Fils dénaturé, à qui le Roi avoit promis de ſervir de pére, lors de ſon abjuration, ſe trouva en peu de tems mépriſé & abandonné de tout le monde, à la réſerve de la Broſſe ſignalée racrocheuſe, & de quelques Créatures amies du prochain qui l'entretenoient. Ce Malheureux donc ſe voyant réduit à un état ſi miſérable, & ne ſachant plus où donner de la tête, s'aviſa de me faire parler de réconciliation, à quoi je répondis que, quand il auroit fait ſa paix avec le Pére céleſte, le Pére terreſtre feroit la ſienne avec lui. Sur cette réponſe il s'en vint me trouver à Genéve, ſe préſenta aux Miniſtres, & fit tout ce que l'on exigea de lui, qui fut d'écrire en Poitou & à Paris qu'il étoit rentré dans le ſein de la Religion Réformée: il fit même deplus quelques ouvrages en proſe & en vers contre la Papauté. Toutes leſquelles choſes m'engagérent à lui donner une penſion proportionnée à la for-

tune d'un Proscrit dépouillé de ſon bien ; mais au deſſus néanmoins de ce qu'il pouvoit en espérer.

Mon Fils étant ainſi rentré dans la Communion des Proteſtans, ſes Amis lui conſeillérent d'aller trouver le Roi de Suéde, & on l'aſſura poſitivement que ce Prince lui donneroit de l'emploi : mais le long voyage qu'il falloit faire pour cela l'en ayant détourné, il prit le parti de s'en aller en Angleterre, & je n'oſai jamais lui donner des lettres de recommandation ni pour le Roi ni pour le Duc de Buckingham, me contentant ſeulement de le recommander à quelques uns de mes Amis particuliers, encore ne le fis je qu'avec pluſieurs reſtictions, parceque je me méfiois toujours du caractére d'eſprit méchant & dangereux du perſonnage. Il eut cependant aſſez d'effronterie pour ſe préſenter de lui même au Roi & à ſon Favori, ausquels il dit que j'avois craint de leur écrire à cauſe du danger des chemins.

Peu après ſon arrivée en Angleterre, le Siége de la Rochelle commençant à ſe former, Sa Majeſté Angloiſe aſſembla à ce ſujet un Conſeil ſecret, compoſé du

Duc

Duc de Buckingham, de quatre Milords, & du Sr. de Saint Blancard Envoyé du Duc de Rohan, où il fut admis parce-qu'il ſe diſoit avoué de ſon Pére. Dans ce Conſeil il fut réſolu de déclarer la guerre à la France, & de commencer avant toute choſe par m'envoyer chercher, laquelle commiſſion on voulut donner d'abord au Chevalier Vernon: mais mon fourbe de Fils ſe la fit donner à lui même, ſous prétexte qu'il ſeroit plus propre qu'un autre à émouvoir ſon vieillard de Pére à faire ce voyage.

Etant donc arrivé à Genéve, il m'expoſa ſa commiſſion tout au long, & comme je lui demandai à diverſes repriſes s'il n'avoit point paſſé par Paris, il m'aſſura toujours que non avec force ſermens: car j'avois exigé de lui ſur toutes choſes lors de notre réconciliation, qu'il ne mettroit jamais le pied dans cette ville, ſachant bien que la débauche des femmes, le libertinage des mauvais lieux, la pompe de la Cour, les apas de la volupté, & la convoitiſe des richeſſes, y dérangeoient tellement la cervelle du perſonnage quand il y étoit, qu'il ne pouvoit plus répondre de lui.

Après ce préambule il fut queſtion de s'arranger pour faire ce voyage, & dans l'intervale de tems que je mis à en faire les préparatifs, je conçus contre lui un ſoupçon, qui quoiqu'aſſez léger m'ôta l'envie de l'entreprendre, & fit que je le renvoyai en Angleterre chargé en termes généraux de bonnes paroles & de belles promeſſes, ſans lui confier mon ſecret & mon véritable deſſein. Il s'en aperçut & s'en plaignit, mais il n'en fut autre choſe.

Or vous ſaurez, MES ENFANS, que Conſtant d'Aubigné votre indigne frére avoit paſſé, en venant d'Angleterre, par Paris, & qu'il s'y étoit abouché avec Mr. de Schomberg, & qu'en y retournant il y paſſa encore, & y vit ledit Sr. de Schomberg avec le Roi, ausquels il découvrit tout ce qu'il ſavoit des délibérations de l'Angleterre, nonobſtant les ſermens qu'il y avoit faits d'être fidelle, & les honneurs & biens qu'il avoit reçus dans ce Royaume. Une telle perfidie me fut ſi ſenſible, que je rompis pour jamais avec lui, oubliant abſolument tous les liens du ſang & de l'amitié qui m'attachoient à ce fripon & miſérable

Fils:

Fils : & je vous conjure, MES AUTRES ENFANS, de ne conſerver la mémoire de votre indigne Frére, que pour l'avoir en exécration.

Quand j'eus apris toutes ces perfidies de mon fourbe de Fils, je me déterminai, tout vieux que j'étois, de paſſer en Angleterre, pour me purger de l'infame trahiſon de ce Scélérat, & j'avois déja tout diſpoſé pour cela ; mais la guerre de Mantoue ayant attiré de tous côtez des troupes aux environs de Genéve, & cela dans un tems où cette ville étoit dépourvue de blé, de ſel, & des proviſions les plus néceſſaires à la vie, la crainte que j'eus de nouveau que ces manquemens n'en fiſſent entreprendre le Siége pendant mon abſence, me fit encore une fois changer de réſolution & paſſer par deſſus toutes ſortes de conſidérations, pour, en cherchant la mort dans la deffenſe de Genéve, témoigner ma gratitude & ma reconnoiſſance à une ville qui m'avoit donné aſile, qui m'avoit comblé d'honneurs, & de laquelle j'avois reçu une infinité de marques d'eſtime, d'affection, de conſidération, & de bons traitemens. Ainſi renonçant

tout de bon & tout à fait à tout ce qui pouvoit encore flater mon ambition, je fixai pour le reſte de mes jours ma demeure à Genéve.

FIN.

Epitafe du Sieur d'Aubigné.

Cy git le fameux d'AUBIGNÉ
Plains le, Paſſant, *s'il eſt damné*,
Car pour ſon Dieu, & ſon Parti
Il quitta tout, & fut proscrit,
Ainſi que lui même l'écrit,
Pour s'en venir mourir ici.

MEMOIRES

de la Vie de

THÉODORE-AGRIPPA d'AUBIGNÉ,

Ayeul de Mad. de Maintenon,

Ecrits par lui-même.

Avec les MEMOIRES de

FREDERIC MAURICE de la TOUR,

Prince de Sedan.

Une Relation de la Cour de France en 1700.

Par M. Priolo, Ambaſſadeur de Veniſe.

Et l'Hiſtoire de Madame de

M U C Y.

Tome II.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN-FREDERIC BERNARD.
1731.

AVANT-PROPOS,

PAR Mr. V.***.

LEs plus illuſtres Maiſons du Royaume ſe tiendroient fort honnorées d'avoir produit dans le cours de pluſieurs ſiécles un Homme, tel qu'a été feu Mr. le Maréchal de Turenne, dont la mémoire eſt en ſi grande vénération, non ſeulement en France, mais même dans toute l'Europe. Cependant on peut dire à la louange de l'illuſtre Maiſon de Bouillon qu'il y en a eu trois dans la ſienne, en moins d'un ſiécle, qu'on peut mettre au rang des plus grands Hommes qui ayent pa-

ru dans la Monarchie Françoiſe depuis ſon établiſſement. Ces trois grands Hommes ont été Henry de la Tour d'Auvergne premier Duc de Bouillon, Frédéric-Maurice de la Tour d'Auvergne ſecond Duc de Bouillon, & ce même Mr. le Maréchal de Turenne. Tout Lecteur judicieux & impartial conviendra de cette vérité, ſi, en liſant ce que les Hiſtoriens en ont écrit, il réfléchit au tems où ils ont vécu, & aux circonſtances dans leſquelles ils ſe ſont trouvez.

J'oſe avancer que les deux premiers n'ont été en rien inférieurs au dernier dans ce qui concerne le métier de la guerre, & que s'ils n'y ont pas aquis une auſſi belle réputation que Mr. de Turenne, c'eſt que les occaſions ont manqué à leur vertu & non leur vertu aux occaſions. La marche que fit l'armée des Princes, qui vouloient s'opoſer au m .riage du Roi Louis XIII. avec l'Infante d'Eſpagne, depuis les frontiéres de Champagne juſqu'en Poitou, & dont Mr le Duc de Bouillon Henry eut toute la direction, fut regardée dans ce tems

là comme le chef-d'œuvre d'un grand Capitaine. Et la conduite & le courage que Frédéric-Maurice, ſecond Duc de Bouillon, fit paroitre dans l'affaire & la bataille de Sedan, lui attirérent de ſi grandes louanges, que le Cardinal de Richelieu, tout ſon ennemi qu'il étoit, dit hautement devant toute la Cour, que ſi ce que Mr. de Bouillon venoit de faire n'avoit pas été contre le Roi, il le préféreroit à tout ce qu'avoit fait le fameux Comte Maurice.

L'hiſtoire d'Henry de la Tour d'Auvergne, Duc de Bouillon, que Mr. l'Abbé Marſollier vient de mettre au jour, & qui n'eſt certainement point flatée, nous fait voir qu'il n'eſt pas poſſible d'avoir plus de vigilance & de courage à la guerre, plus de préſence d'eſprit & d'intrépidité dans les périls, plus d'intelligence & de ſoupleſſe dans les négociations, plus de capacité & de jugement dans les affaires du Gouvernement, & plus de prudence & de manége dans les intrigues de Cour, qu'en avoit ce Prince.

A l'égard de Frédéric-Maurice, ſecond Duc de Bouillon, il ſemble que

la fortune, jalouſe ou ennemie de ſa vertu, ait pris plaiſir à faire avorter les projets que la conjoncture des tems, la ſituation des affaires, ſa ſageſſe, ſon honneur, & ſa prévoyance lui avoient fait former: tant il eſt vrai que ſans l'aſſiſtance de cette infidelle Déeſſe il eſt rare de réuſſir en ce que l'on entreprend. C'eſt de quoi l'on peut ſe convaincre en liſant les Mémoires de la vie de ce Prince, & ce ſuplément qui y eſt ajouté, auquel je n'ai d'autre part que celle d'avoir arrangé les matiéres ſelon l'ordre des tems, & corrigé quelques fautes qui ſe trouvoient dans le manuſcrit qui m'a été communiqué.

Ce ſecond Duc de Bouillon, dans tout le cours de ſa vie, a toujours eu la fortune contraire, ou été abandonné ou trahi par ceux de qui il avoit embraſſé le parti, & on peut dire qu'il ne s'eſt ſoutenu que par ſa propre vertu dans l'affaire de Sedan. Les Eſpagnols n'exécutérent aucune des promeſſes qu'ils lui avoient faites; Mr. le Comte de Soiſſons fut tué malheureuſement après le gain de la bataille de la Marfée, & au

moment que Mr. de Bouillon pouvoit raiſonnablement ſe flater de tirer de grands avantages de ſa victoire ; & le Duc de Guiſe lui manqua de parole, & ſe retira à Bruxelles : malgré cela, il ſortit de cette affaire à ſon honneur, & fit un traité qui lui fut fort glorieux, car il obtint que le corps du Comte de Soiſſons ſon ami ſeroit porté en France & inhumé dans le tombeau de ſes Ancêtres, avec tous les honneurs dus à un Prince du Sang, & que tous ceux qui l'avoient ſuivi à Sedan & ſes Domeſtiques auroient la liberté de retourner en France, & ſeroient rétablis dans tous leurs biens, Charges, honneurs, & prérogatives.

La fatalité de ſon étoille l'ayant engagé pour ainſi dire malgré lui dans la malheureuſe affaire du traité d'Eſpagne, Mr. de Thou, en qui il avoit une entiére confiance, lui fit un plan infidelle des deſſeins de Mr. de Cinq-Mars. Ce Favori l'attira par des voyes obliques à prendre des engagemens avec le Duc d'Orléans, & à lui offrir Sedan, & ce Prince à ſon ordinaire ne

fit rien de tout ce qu'il avoit promis. En vain s'opoſa-t-il à la réſolution priſe de traiter avec les Eſpagnols, en vain prit il toutes les précautions imaginables pour n'être point nommé dans ce traité, en vain ſe ſervit il de toute ſa prévoyance pour être averti des premiers des choſes inopinées qui arriveroient à la Cour, tout lui fut inutile, le traité fut conclu, il y fut nommé, & n'aprit la priſon de Mrs. de Cinq-Mars & de Thou, que quand il fut arrêté lui même.

Son voyage à Rome, qui devoit ſelon toutes les aparences lui faire aquérir beaucoup de gloire en Italie, & lui procurer de puiſſantes recommandations envers la Cour de France pour accélérer l'affaire de l'échange de Sedan, ne lui fut bon à rien : le Pape Urbain VIII., qui l'y avoit apellé pour être Généraliſſime des forces de l'Egliſe contre les Princes d'Italie, mourut peu de tems après qu'il y fut arrivé, les Barberins firent leur paix avec le Duc de Parme, & il n'en raporta que des Reliques & des Indulgences.

Ne pouvant avoir juſtice de la Cour touchant la récompenſe qui lui avoit été promiſe pour la ceſſion de Sedan, il prit le parti du Parlement dans la premiére guerre de Paris, & le Parlement fit ſa paix ſans l'y comprendre, ou du moins ſans y rien ſtipuler à ſon avantage.

Enfin s'étant attaché à Mr. le Prince, pour obtenir par ſon crédit la récompenſe de Sedan ſi ſouvent demandée & toujours éludée, il fut enveloppé dans ſa disgrace, & obligé de ſe retirer ſecrétement de Paris pour s'en aller à Turenne, afin d'éviter un ſort pareil à celui de ce Prince qui avoit été arrêté & conduit à Vincennes. Il lui auroit été facile alors, en épouſant les intérêts du Cardinal Mazarin, de tirer un parti avantageux de la Cour; mais, fidelle aux engagemens qu'il avoit pris avec Mr. le Prince, il leva des troupes à ſes dépens pour ſon ſervice, il attira auprès de lui un grand nombre de Gentilshommes déterminez à courre ſa fortune, il tira Me. la Princeſſe & Mr. le Duc d'Enguien de Montrond que les troupes du Roi tenoient bloqué, il les reçut à Tu-

renne, il les conduiſit à Bourdeaux, il y ſoutint un Siége contre l'armée Royale, & il en ſortit par un traité qui au-lieu d'affoiblir ſa réputation l'augmenta. Des ſervices ſi conſidérables devoient vraiſemblablement engager Mr. le Prince à en avoir une grande reconnoiſſance, cependant lorsqu'il fut voir ce Prince au ſortir de ſa priſon, il en fut reçu comme un homme qui viendroit de faire un voyage de plaiſir, & il évita d'entrer dans aucun détail des grands ſervices qu'il venoit de lui rendre. Une ſi noire ingratitude le détermina enfin à s'attacher uniquement au Roi, & on peut dire que, dans le peu de tems qu'il vécut depuis ſon accommodement avec la Cour, il rendit des ſervices très importans à l'Etat. Il avoit une égale paſſion pour la gloire, que Mr. de Turenne ſon frére, mais elle n'étoit pas ſi épurée. Celui ci, en affectant un deſintéreſſement général & un dépouillement de toutes les paſſions humaines, la recherchoit jusque dans les moindres choſes, & je ne ſai ſi ce n'étoit point un vice. Mr. de Bouillon avoit pour premier ob-

jet dans tout ce qu'il entreprenoit la gloire qui lui en pouvoit revenir, mais pour ſecond les avantages qu'en pouvoit retirer ſa Maiſon, & je ne ſai ſi ce n'étoit point une vertu.

Pluſieurs ont blâmé ce Prince au ſujet des divers engagemens où il étoit entré: mais en vérité, pour peu qu'on réfléchiſſe aux conjonctures où il s'eſt trouvé, il eſt facile de l'excuſer, & on connoitra qu'un enchainement de circonſtances l'ont entrainé, pour ainſi dire, dans tous les partis qu'il a pris.

Il fut engagé par un principe d'honneur à épouſer la querelle de Mr. le Comte de Soiſſons. Ce Prince s'étant retiré à Sedan pour ſe mettre à couvert du reſſentiment du Cardinal de Richelieu pour l'affaire de Corbie, le Roi trouva bon qu'il y reſtat, ainſi Mr. de Bouillon ne fit aucune difficulté de lui donner ſa parole de l'y garder tant qu'il lui plairoit: de maniére que quand la Cour, qui avoit pris ombrage du long ſéjour de Mr. le Comte de Soiſſons à Sedan, voulut obliger Mr. de Bouillon à l'en faire ſortir, il crut qu'il ne pou-

voit plus, ſans faire bréche à ſon honneur, le contraindre à en ſortir & à aller chercher un autre aſile, à moins qu'il ne le voulût bien.

Bien des Gens ont taxé d'imprudence les liaiſons étroites qu'il prit avec Mrs. de Cinq-Mars & de Thou, incontinent après s'être tiré ſi glorieuſement de l'affaire de Sedan : mais j'oſe dire que toutes ſortes de raiſons de politique, d'intérêt, & de prévoyance, l'engageoient à entrer dans cette cabale. Si les projets en eurent une fin malheureuſe, ce n'eſt pas une raiſon pour condamner Mr. de Bouillon d'y être entré : combien a-t-on vu de deſſeins ſagement conçus, qui ont cauſé la ruine de ceux qui les avoient formez? Lorsque Mr. de Bouillon prit ces liaiſons avec Mrs. de Cinq-Mars & de Thou, Mr. de Cinq-Mars poſſédoit abſolument les bonnes graces du Roi, il avoit un puiſſant parti à la Cour, & la Reine favoriſoit ſecrétement ſes deſſeins. Deplus la mauvaiſe ſanté du Roi faiſoit entrevoir une Régence prochaine, & le Cardinal de Richelieu viſoit publiquement à cette Régence. Il y avoit deux par-

partis à prendre : l'un de s'attacher uniquement à la fortune de ce Miniſtre, mais il étoit lui même moribond ; l'autre d'épouſer aveuglement les intérêts de la Reine qui avoit de bien plus juſtes prétentions à la Régence que le premier, & dont l'adminiſtration devoit ſelon toutes les apparences être d'une plus longue durée. Mr. de Bouillon avoit tout à craindre ſi le Cardinal de Richelieu, qui ne pardonnoit jamais les injures qu'il avoit reçues, étoit une fois revêtu de la puiſſance ſouveraine, & tout à eſpérer de la Reine, qui étoit naturellement bienfaiſante, ſi elle devenoit Régente. Cette réflexion, jointe à la haine déclarée que le Roi avoit pour ſon Premier-Miniſtre, fut ce qui détermina Mr. de Bouillon à ſe lier d'intérêt avec le Favori & Mr. de Thou : & ſi cette réſolution lui fit perdre dans la ſuite ſa Souveraineté de Sedan, peut on pour cela le taxer d'imprudence ? Je le répéte, tous les malheurs de ce Prince ne peuvent être juſtement imputez qu'à ſa mauvaiſe fortune, elle lui fut toujours contraire, & dans ſon voyage de Rome, dans la

premiére guerre de Paris, & dans la guerre de Bourdeaux, où il fut eſtimé & admiré même de ſes plus grands Ennemis, il éprouva que la vertu ſans le ſecours de la fortune eſt une maitreſſe bien ingrate.

Enfin il parut que cette même fortune, qu'il avoit ſi ſouvent éprouvée contraire, laſſe de le perſécuter s'étoit à la fin réconciliée avec lui ; mais il ne jouit pas longtems de ſes faveurs, il mourut au moment que ſon rare mérite l'avoit élevé au premier poſte de l'Etat, & lorſqu'il étoit à portée d'employer ſes grands talens à l'avantage du Royaume. Malgré toutes les traverſes qu'il avoit eſſuyées durant ſa vie, il laiſſa de puiſſans établiſſemens dans ſa Maiſon, ayant quelque tems avant ſa mort terminé l'importante affaire de l'échange de Sedan. Mr. de Turenne diſoit dans ce tems là, on croit que je ſai quelque choſe à la guerre, & cela peut être, mais je n'y ſuis qu'un écolier en comparaiſon de Mr. mon Frére.

Godefroy-Maurice de la Tour d'Auvergne, troiſiéme Duc de Bouillon, a eu

eu peu d'occaſions de ſe diſtinguer dans le monde, lorſqu'il a été à la guerre, la vue des périls ne l'a jamais épouvanté. Mais on peut dire ſans flaterie que les vertus morales qui font l'honnête homme lui ont été comme naturelles; on l'a toujours vu courtiſan ſans baſſeſſe, homme de bien ſans en affecter les dehors, quoique ce fût dans un tems où il y eût du profit à le contrefaire, fidelle à ſes amis même dans leurs diſgraces, juſte & bienfaiſant envers les malheureux, ſoutenant ſon rang avec dignité, & aimant le Roi & l'Etat ſans être avide de récompenſes.

Feu Mr. le Comte d'Auvergne a paſſé, au jugement de tout le monde, pour un des plus vaillans hommes du Royaume, & fort entendu à la guerre. Il contribua beaucoup à la glorieuſe retraite, que fit le Maréchal de Lorges à la mort de Mr. de Turenne. A la bataille de St. Denis, il ſe trouva poſté avec un Corps d'Infanterie & de Dragons dans le cimetiére de Caſteau, & y ſoutint pendant deux heures tous les efforts de l'armée du Prince d'Oranges, ce qui donna le tems

à celle du Roi de ſe mettre en bataille, & empêcha qu'elle ne fût deffaite. Il ne tint pas à lui que Mr de Luxembourg ne remportat une victoire complette à Stenkerque. Il ne ſervit plus depuis cette campagne, & j'ai entendu dire pluſieurs fois à feu Mr. le Prince de Conti ces propres mots, Quel dommage pour la France que Mr. le Comte d'Auvergne ne ſerve plus, il n'y a point d'homme dans le Royaume plus capable que lui de commander les armées du Roi.

Mr. le Prince de Turenne, dont la mémoire me ſera précieuſe tant que je vivrai, & qui perdit la vie à ce malheureux combat de Stenkerque, n'auroit certainement en rien dégénéré de ſes glorieux Ancêtres; il y a tout lieu même de préſumer qu'il auroit un jour raſſemblé en ſa ſeule perſonne toutes les vertus civiles, militaires, & politiques de ſon Bisayeul, de ſon Ayeul, & de ſon Grand-Oncle, ſi la Parque n'avoit tranché le fil de ſes jours dans le printems de ſon âge. Il joignoit à beaucoup d'eſprit & de connoiſſances une grande valeur, & il avoit donné des marques de ſa bravoure

re dans tous les endroits où il avoit fait la guerre. A la bataille de Gran en Hongrie, il ſe mit dans le premier rang d'un escadron des Cuiraſſiers de l'Empereur, & chargea les Turcs l'épée à la main, & auſſitot que l'armée Turque eut été batue, il s'en revint au Siége de Neuhauſel, & monta à l'aſſaut de cette Place, qui fut emportée de vive force. A la bataille de Patras en Morée, il combatit à pied, à la tête des troupes de Brunswic. Au Siége de Napoli de Romanie, les Turcs ayant fait une groſſe ſortie, & s'étant emparez de la tranchée, il ſe mit à la tête des Esclavons, s'en fut à eux l'épée à la main, & les chargea avec tant de vigueur, qu'il les rechaſſa dans la ville & rétablit entiérement la tranchée. Cette action fut ſi belle & ſi importante, que le Capitaine-Général Moroſini publia hautement que la priſe de cette forte Place étoit due en partie à la valeur de Mr. le Prince de Turenne, & la République de Veniſe, pour lui en marquer ſa reconnoiſſance, lui fit préſent au retour de la campagne d'une épée garnie de diamans. L'année d'après il

fut

ſut au Siége de Négrepont, & comme ce Siége tiroit en longueur, parceque les Turcs avoient un camp retranché à cinq cens pas de la ville pour en deffendre les aproches, & qu'on attaquoit ce camp par tranchées, il fit réſoudre dans le Conſeil de guerre, où quoique ſimple volontaire & encore fort jeune il étoit admis, qu'on attaqueroit ces retranchemens l'épée à la main; ce qui ayant été exécuté, les Turcs furent forcez dans leur camp, & lui dangereuſement bleſſé au bras. Après trois mois de Siége, il fut réſolu de donner un aſſaut général, & Mr. le Prince de Turenne y fut quoiqu'il ne fût pas encore guéri de ſa bleſſure, & qu'il portat ſon bras en écharpe : cet aſſaut dura trois heures, pendant leſquelles il fut toujours au pied de la bréche à encourager les Soldats; enfin on fut obligé de ſe retirer, & enſuite de lever le Siége. Il s'étoit aquis à un ſi haut point la bienveillance de l'armée Vénitienne, que le Général n'y étoit pas auſſi accrédité que lui, ſurtout à l'égard des Esclavons qui ſe ſeroient tous fait ſacrifier pour lui, depuis la gloire qu'il

leur avoit fait aquérir en repouſſant avec eux la ſusdite ſortie de Napoli de Romanie. Je vis une preuve bien certaine de l'extrême affection que cette Nation portoit à Mr. le Prince de Turenne, à ſon départ de Veniſe ; car m'étant trouvé auprès de lui lorsque le Général des Esclavons vint lui dire adieu, ce Général lui dit en ces propres termes, Monſieur, V. A. s'en va en France, je ſouhaite de tout mon cœur qu'elle y ſoit auſſi bien reçue qu'elle le mérite ; mais ſi elle a beſoin un jour de ſes Serviteurs, je lui offre au nom de tous mes Compatriotes de mener dix mille hommes en quelque endroit qu'elle me l'ordonnera, pour la ſervir envers & contre tous, fût ce contre Dieu même.

Je n'ai plus que deux mots à dire de ce Prince, ſon ſouvenir m'attendrit trop pour que je puiſſe entrer dans un plus long détail de ſa belle vie. La campagne de Namur il étoit Aide de Camp du Roi, & comme c'eſt l'uſage qu'il y ait toujours les jours de marche un Aide de Camp aux bagages pour les faire aller

en ordre, Mr. le Prince de Turenne s'y trouva à ſon tour : & dans une diſpute qui arriva dans la marche s'étant avancé de ce côté là pour la faire ceſſer, il y eut un Sergent du Régiment des Gardes qui le coucha en joue & le menaça de le tuer; lui ſans s'émouvoir lui releva ſon piſtolet avec ſa canne, en lui diſant, va, malheureux, chercher quelque autre que moi qui te faſſe pendre. Le ſoir, le Roi étant informé de cette action, lui demanda tout haut qui étoit celui qui l'avoit inſulté dans la marche, pour le faire pendre ; à quoi Mr. le Prince de Turenne répondit, Sire je n'ai pas voulu m'informer qui il étoit, afin de ne pouvoir pas le dire à Votre Majeſté.

A l'aſſaut du fort Guillaume au Siége de Namur, ayant donné avec les Grenadiers, il ſe trouva des premiers au haut de la bréche, & fit priſonnier un Officier des Ennemis, & comme le peu de réſiſtance que la garniſon avoit faite, faiſoit ſoupçonner qu'il n'y eût des mines ſous le baſtion où il ſe trouvoit, il demanda à cet Officier s'il

y en avoit, lequel lui répondit qu'il n'y en avoit point : ſur quoi Mr. le Prince de Turenne ſe tournant vers ſon Ecuyer lui dit en riant, Neſtin, gardez bien ce Monſieur, afin que s'il nous ment il en ſoit puni en ſautant avec nous.

Mr. le Comte d'Evreux marche à grands pas ſur les traces de ſes Ayeux, j'ai entendu dire à quelques uns qui avoient vu ſon Ayeul, qu'il lui reſſembloit beaucoup de taille & de viſage, & à en juger par ce que l'on en voit, & par ce que l'on en peut prévoir, on peut hardiment augurer qu'il lui reſſemblera en tout, ſi les occaſions lui donnent lieu d'employer tous ſes talens. Feu Mr. le Prince de Turenne ſon frére avoit conçu de lui une opinion très avantageuſe, je me ſouviens que je lui diſois un jour, Monſeigneur, il me ſemble que Mr. le Comte d'Evreux eſt bien taciturne, & méne une vie bien retirée pour un Seigneur de ſon âge. Le Comte d'Evreux, me répondit il, reſſemble au Prince d'Oranges ſon triſayeul, il fait proviſion de maximes & de réflexions

flexions pour s'en ſervir un jour, ſelon les occurrences où il pourra ſe rencontrer.

FIN.

DIS-

DISCOURS

ſur la vie de

FREDERIC-MAURICE de la TOUR, &c.

Prince de Sedan,

Et ſur les Mémoires publiez

Par M. de LANGLADE.

SOn Alteſſe Frédéric-Maurice, Duc de Bouillon, n'a pas été Enſeigne dans le Régiment de Maiſon-Neuve, comme le raporte le Sieur *de Langlade*, il y porta le mouſquet en qualité de ſimple Soldat, & en recevoit la paye : je l'ai vu même un jour faire ſentinelle devant la porte de la tente de ce Colonel, qui étoit ſon vaſſal étant natif de Limeuil, pendant qu'il dinoit; & cela eſt ſi vrai, que Madame ſa Mére a gardé pendant plus de trente ans 35. livres monnoye d'Hol-

d'Hollande provenant de ſa paye de Soldat. Il fut enſuite Colonel d'un Régiment de Cavalerie, compoſé de huit Compagnies, qu'il leva à ſes dépens, & qu'il mena en Hollande.

Je lui ai entendu dire ſouvent que dans ſes deux premiéres campagnes, il n'avoit jamais oſé ſe préſenter devant Mr. le Prince d'Oranges ſon oncle, ſans avoir ſa cuiraſſe.

Il fut un jour averti qu'il y avoit un parti de trois cens Eſpagnols du côté de Bruxelles, il prit cent Maitres, & les rencontrant ſur une chauſſée il les chargea avec tant de vigueur, qu'il les obligea de ſe jetter dans un pré entouré de grands foſſez pleins d'eau, & où l'on ne pouvoit entrer que par une barriére, ce qui ne l'empêcha pas de les deffaire, & de les prendre tous priſonniers, ſans autre perte que de quatre Cavaliers.

Au Siége de Maſtricht, Mr. le Prince d'Oranges prit ſon quartier au deſſous de la Meuſe, pour attaquer la Place de ce côté là, & s'oppoſer en même tems au Prince de Cantecroix qui venoit avec vingt quatre mille hommes pour ſecourir la ville; & Mr. de Bouillon prit

le ſien au deſſus, pour faire tête au Comte de Papphein qui avec dix huit mille Impériaux s'étoit venu camper à une lieue de ſes lignes, pour tenter de jetter par cet endroit quelque ſecours dans la Place, ce qu'il ſe mit effectivement en devoir d'exécuter. Il deſcendit pour cela de certaines hauteurs dont il s'étoit emparé, & s'en vint attaquer nos lignes avec une grande furie, mais on lui fit par tout une ſi vigoureuſe réſiſtance, qu'après quatre heures d'un combat fort opiniâtré il fut contraint de ſe retirer, ſans avoir pu faire entrer un ſeul homme dans Maſtricht, dont il fut ſi découragé, qu'il décampa dès le même ſoir, & s'en retourna en Allemagne, ce qui obligea le Prince de Cantecroix de ſe retirer pareillement, d'où s'enſuivit la reddition de la Place.

Mr. le Prince d'Oranges ayant formé le deſſein d'aſſiéger Hulſt proche d'Anvers, vint avec toute ſon armée camper aux environs de Rhinbergue, pour attirer les forces Eſpagnoles du côté de la Meuſe. Ce qui étant arrivé comme il l'avoit prévu, il fit auſſitot embarquer toute ſon Infanterie ſur cette riviére,

pour la transporter en diligence du côté de Hulſt, & chargea Mr. de Bouillon de lui amener ſa Cavalerie par terre, au nombre de huit mille Chevaux, dont il étoit alors le Général: ce qu'il exécuta fort heureuſement & en très peu de tems, étant venu camper en quatre jours de marche à Vaux, à deux lieues de Bergopzom, & à quarante de Rhinbergue, quoique l'on fût pour lors au mois de Septembre. La nuit de notre arrivée à Vaux, le feu prit à ſon logis, & comme il étoit couché tout habillé ſur une paillaſſe dans une chambre qui étoit grillée, je courus au plus vite l'éveiller, & me ſaiſiſſant de ſa caſſette nous nous ſauvames au travers des flammes, qui avoient déja gagné la porte de ſa chambre: un moment plus tard il étoit brulé, parceque l'escalier fut incontinent embraſé de toutes parts. S. A. fit donner quatre mille cinq cens livres au Maitre de la maiſon brulée.

Mr. de Bouillon eut la principale gloire de la reddition de Bolduc, & les Etats-Généraux, pour reconnoitre ſes ſervices, lui donnérent le Gouvernement de Maſtricht.

Après

Après la bataille d'Avein, les deux armées de France & d'Hollande s'étant jointes, marchérent pour faire le Siége de Louvain, & Mr. de Bouillon fut chargé de mener l'avant-garde. Il aperçut dans ſa marche un Corps de dix mille Espagnols qui ſe retiroit fort en deſordre, ce qui l'engagea de mander pluſieurs fois au Prince d'Oranges qu'il avoit devant lui les Ennemis, & que s'il vouloit lui permettre, il les chargeroit & qu'il étoit ſûr de les battre: mais ce Général lui envoya des ordres poſitifs de n'en rien faire, ce qui fut cauſe en partie de la levée du Siége de Louvain, de la ruine de l'armée Françoiſe, & de la mauvaiſe iſſue de cette campagne. Le deffaut de vivres ayant enſuite cauſé la diſſipation de l'armée Françoiſe, Mr. de Bouillon en raſſembla tout ce qu'il put de la Cavalerie, & la conduiſit en Friſe, où il l'établit dans des quartiers d'hiver, ſans quoi il n'en ſeroit pas revenu un ſeul Cavalier en France. Ce fut à cette occaſion qu'il reçut de la Cour la commiſſion de Général de la Cavalerie Françoiſe, pour la commander conjointement avec celle d'Hollande

dont il étoit auſſi Général.

Le Cardinal Infant, ſachant Mr. de Bouillon hors de Maſtricht, s'aprocha par deux fois de cette Place en réſolution d'en faire le Siége: mais Mr. de Bouillon s'y étant jetté toutes ces deux fois avec beaucoup de péril pour la deffendre, il lui en fit perdre l'envie. Ainſi s'en étant éloigné, Mr. de Bouillon, pour n'y pas reſter à rien faire, prit une partie de ſa garniſon, & s'en fut prendre une petite ville nommée Chanu à huit lieues de Maſtricht, où il y avoit trois cens Fantaſſins & deux Compagnies de Cavalerie, qu'il fit priſoniers.

Revenu de cette expédition, il ſortit de nouveau de Maſtricht, à la tête de huit cens Chevaux, & s'en fut mettre tout le pays de Luxembourg à contribution. A ſon retour, il trouva près de Maſtricht deux mille Espagnols, embusquez ſur ſon paſſage pour l'empêcher de rentrer dans cette Place; mais il leur paſſa ſur le ventre, & les mit en déroute, ſans y avoir perdu que peu de monde.

A quelque tems delà, le Marquis de Leyde s'étant mis à fortifier le poſte de Navaigne avec un Corps de Cavalerie & d'In-

d'Infanterie, Mr. de Bouillon s'avança de ce côté là, & lui ayant dreſſé une embuscade, il l'attira au combat, où il le prit priſonnier avec toute ſa Cavalerie. Mais il en uſa ſi poliment & ſi généreuſement envers lui, qu'il attendit la nuit pour rentrer dans Maſtricht, afin de lui éviter la honte d'y être vu amené priſonnier après en avoir été Gouverneur, & qu'il le renvoya le lendemain, lui ayant prêté l'argent néceſſaire pour payer ſa rançon.

Peu après le Marquis de Ville François, homme de condition & qui ſervoit volontaire dans les troupes d'Espagne, fut pris priſonier par un Parti de la garniſon de Maſtricht : deſorte que n'y ayant point de cartel pour les Volontaires, il lui en auroit couté tout ſon bien pour ſa rançon, ſi Mr. de Bouillon ne lui eût prêté tout auſſitot mille piſtoles pour ſe racheter du Parti qui l'avoit pris, & auquel elles furent partagées ; laquelle ſomme je crois qu'il doit encore, ne l'ayant jamais rendue, du moins à celui qui la lui avoit prêtée.

Mr. de Bouillon avoit vingt huit ans, lorsqu'il entendit la premiére fois parler

de Religion; ce fut à La Haye, où un Jéſuite traveſti lui en tint les premiers propos, qui firent une telle impreſſion ſur ſon esprit, qu'il rechercha depuis d'avoir pluſieurs autres conférences avec ce Jéſuite, lesquelles enfin le déterminérent à ſe faire Catholique, & il s'en fut exprès pour cela à Liége, où il fit ſecrétement ſon abjuration entre les mains du Pére Petreſens auſſi Jéſuite.

Mr. de Bouillon revint à Maſtricht, incontinent après ſon abjuration, ſans que l'on eût pénétré le motif du voyage qu'il avoit fait à Liége, ſi ce n'eſt trois ou quatre Perſonnes à qui il en avoit fait confidence, & dont j'étois du nombre. Ayant pris la réſolution d'aller faire un tour à Sedan où il y avoit longtems qu'il n'avoit été, nous partimes de Mastricht avec un paſſeport, & lorsque nous fumes proche de Marche-en-Famine, ſuivant le grand chemin où j'avois paſſé pluſieurs fois & pluſieurs autres de notre troupe auſſi, nous nous égarames en plein midi, & nous nous mimes à marcher à travers des brouſſailles éloignées de notre route environ de cent pas. Comme nous marchions ainſi pleins de con-

ſiance, & ſans nous apercevoir de notre erreur, nous découvrimes tout d'un coup trois Compagnies de Cavalerie Eſpagnole & cent vingt Fuſiliers qui venoient droit à nous. A cet aſpect nous nous arrêtames tout court, & Mr. de Bouillon leur envoya montrer ſon paſſeport; mais cela ne les empêcha pas de s'aprocher en bataille de notre troupe, qui étoit environ de quarante Maitres, à la diſtance de vingt pas, ſous prétexte qu'il y avoit quelque choſe dans notre paſſeport qui méritoit explication. Alors faiſant alte, ils nous entourérent, & nous firent mettre à tous les armes bas, ce qui étant fait, ils firent ſonner la charge par leurs trois Trompettes, & vinrent droit à Mr. de Bouillon le piſtolet à la main pour le tuer: mais un jeune Officier Lorrain, qui preſſentit leur deſſein, leur ayant crié qu'ils répondroient de leur vie de cette mauvaiſe action, ils changérent de réſolution, & ſe contentérent de nous faire priſoniers. Après quoi un de leurs Trompettes étant venu demander un paſſeport à Mr. de Bouillon, pour aller voir ſa femme à Mazée, je vous ſuis bien obligé, lui

dit il, Trompette, il n'y a qu'un moment que vous avez ſonné la charge pour m'aſſaſſiner, & vous me demandez à préſent un paſſeport. Je vous demande pardon, Monſeigneur, lui répondit il, il y a trois jours que nous ſommes ici en embuscade par ordre de Mr. de la Poterie Gouverneur de Namur, lequel nous a commandé de faire main baſſe, ſans demander qui vive, ſur tout ce qui ſe préſenteroit devant nous. Cela dit, ils nous menérent priſoniers à Marche-en-Famine, & firent venir le Prévôt d'Urbuc pour examiner notre paſſeport, qui s'étant trouvé en bonne forme, il nous fit rendre nos armes & nos équipages, & s'offrit deplus de nous accompagner avec ſa Compagnie, & de combattre pour nous, en cas que nous fuſſions encore attaquez, ce que Mr. de Bouillon accepta.

Le lendemain matin nous étant mis en marche, à peine fumes nous hors des portes de la ville, qu'il y arriva un ordre de ce traitre de la Poterie de nous mener à Namur, mais comme on ſavoit que le Prévôt d'Urbuc nous eſcortoit, qui que ce ſoit ne fut aſſez hardi pour

ſe mettre en devoir de l'exécuter. Ce Prévôt vint avec nous juſqu'à St. Hubert, & y ayant rencontré Mr. Polany Colonel des Croates, il nous eſcorta juſqu'à Bouillon, d'où nous nous rendimes à Sedan.

Le lendemain de notre arrivée, Mr. de Bouillon s'en fut ouir la Meſſe ſecrétement aux Capucins, & il ne mena que moi ſeul avec lui, honneur qu'il me faiſoit toujours depuis ſon abjuration qui étoit encore ignorée de tout le monde. Nous ne demeurames que quinze jours à Sedan, au bout deſquels nous en partimes pour retourner à Maſtricht. Nous trouvames à Poliſieux huit cens Chevaux, que le Baron du Bec Gouverneur du Duché de Luxembourg y avoit envoyez, pour eſcorter Mr. de Bouillon juſqu'à Liége, d'où nous vinmes à Maſtricht.

Quelques jours après notre arrivée à Maſtricht, Mr. de Bouillon en ſortit avec huit cens Chevaux, pour eſſayer d'attraper quelques uns de ceux qui l'avoient voulu aſſaſſiner proche de Marche-en-Famine, mais il n'en put prendre aucun; il y eut ſeulement trois Archers de

la Compagnie du Prévôt d'Urbuc, qui donnérent dans notre embuſcade, & que Mr. de Bouillon, après les avoir bien fait régaler, renvoya, avec ordre de dire au Sieur de la Poterie qu'il étoit venu en ſon voiſinage, pour éprouver s'il étoit auſſi brave qu'il étoit traitre, & qu'il l'attendoit. Cela n'ayant pu obliger ce Gouverneur à ſortir de ſa Place, Mr. de Bouillon fut obligé de s'en revenir à Maſtricht, ſans avoir pu ſe vanger de l'injure qui lui avoit été faite en allant à Sedan: ainſi il fut contraint de recourir au Marquis de Leide pour en avoir ſatisfaction, lequel fit pendre pour lui donner contentement trois Officiers du Parti qui s'étoit mis en devoir de le tuer.

En 1641. Mr. de Bouillon ayant épouſé la querelle de Mr. le Comte de Soiſſons, le Général Lamboy vint à leur ſecours avec ſix mille Impériaux, & ſe campa à Bazeil. Sitot que Mrs. de Soiſſons & de Bouillon le ſurent là, ils furent enſemble le voir & faire la revue de ſon armée, enſuite Mr. le Comte s'en revint à Sedan, & Mr. de Bouillon reſta dehors pour faire mettre en batterie

ſur

ſur les bords de la Meuſe quatre piéces de canon, qui tirérent juſqu'à la nuit ſur l'armée du Maréchal de Châtillon, campée de l'autre côté de cette riviére. La veille de la bataille Mr. de Bouillon fit ſes dévotions, & la nuit ſuivante les troupes de Lamboy paſſérent la Meuſe ſur des ponts qui avoient été préparez pour cet effet, tout proche de Sedan, & ſe joignirent à celles des deux Princes. La jonction faite, Mr. de Lamboy pria Mr. de Bouillon de prendre le commandement de toute l'armée, tant par raport au grand reſpect qu'il lui portoit, que parcequ'il connoiſſoit le pays beaucoup mieux que lui; ce qu'il accepta, & la fit auſſitot marcher ſur les hauteurs de la Marfée. En y arrivant, on découvrit les troupes du Roi, qui en étoient fort proches & qui venoient pour s'en ſaiſir: Mr. de Bouillon, ayant pénétré le deſſein des Ennemis, fit incontinent mettre en bataille un petit Corps de Cavalerie pour maſquer la marche de ſon armée, qui arrivoit ſur ces hauteurs par des petits ſentiers de bois, & donna ordre à Mr. de Lamboy de la ranger en bataille à meſure qu'elle y arriveroit.

Enſuite, ayant preſcrit à ce Général ce qu'il avoit à faire, il s'en fut trouver Mr. le Comte, qui étoit à ſa droite, & qui commençoit à être attaqué : il fut quelque tems en peine de ce Prince, qui ne ſe trouvoit point, quoiqu'il fût déja près de neuf heures, à la fin on le trouva dans une carriére voiſine qui ſe confeſſoit. Alors ils ſe mirent tous deux à la tête de leur droite, ayant laiſſé au Sr. Lamboy le ſoin de leur gauche, & attendirent en cet état, pour commencer le combat, que le Sieur d'Amberville, Ecuyer de Mr. de Bouillon, & que ce Prince avoit fait mettre ſur une hauteur pour l'avertir quand il ſeroit tems d'aller aux Ennemis, en eût fait le ſignal. Ce qu'il n'eut pas plutot fait, que Mr. de Bouillon s'avança en diligence, & prenant l'armée du Roi en flanc, il l'attaqua ſi bruſquement & avec tant de vigueur, qu'il l'eut bientot deffaite & pris tout ſon canon & ſes équipages : il n'y eut que 600. Chevaux qui ſe retirérent en bon ordre, tout le reſte s'enfuit à vauderoute. La bataille gagnée, Mr. de Bouillon s'en fut pour rejoindre Mr. le Comte, mais

il

il le trouva mort, & cet infortuné Prince fut tué après le combat, ſans que l'on ait jamais ſu par qui ni comment cela étoit arrivé.

Voyage de Rome.

Après la funeſte iſſue du traité d'Eſpagne, Mr. le Duc de Bouillon ſe retira à Turenne avec toute ſa famille. Là, en attendant l'exécution des promeſſes que le Cardinal Mazarin lui avoit faites de la part du Roi de lui donner un équivalent en échange de la ceſſion de Sedan, qu'il avoit été forcé de faire à la France, pour ſe tirer de Pierre Enciſe où il étoit détenu priſonnier; là, dis je, il s'occupoit à la lecture, à la chaſſe, & à régler ſes affaires domeſtiques : & on peut dire que ſes malheurs n'avoient en rien diminué ſa réputation, & qu'il n'a jamais paru plus grand que dans ſa diſgrace. Dans cet état paiſible, un Evêque, envoyé de la part du Souverain Pontife Urbain VIII. le vint trouver à Turenne, & y vint *incognito*, pour lui propoſer de venir à Rome y exercer la Charge de

Généraliſſime des forces de l'Egliſe dans la guerre, dite vulgairement des Barberins, que le St. Siége avoit alors contre le Duc de Parme & pluſieurs autres Puiſſances d'Italie qui avoient épouſé ſa querelle; ce qu'il accepta. Mais, comme il apréhendoit que ſa réſolution ne fût pas aprouvée à la Cour, & qu'on ne lui fît deffenſe de l'exécuter, ce qui en un ſens l'auroit rendu criminel, il réſolut de ne lui en point faire part, & de ſortir de France le plus ſecrétement qu'il lui ſeroit poſſible.

Ayant donc pris toutes ſes meſures pour cacher ſa marche, il fit courre le bruit qu'il s'en alloit à Paris, & qu'en chemin faiſant il iroit faire ſes dévotions à Notre-Dame du Puy en Auvergne, qui eſt un célébre pélerinage. Deux où trois jours avant ſon départ, il me fit monter trois chevaux de ſon écurie, & me dit de choiſir celui que j'aimois le mieux pour faire le voyage qu'il alloit entreprendre; ce qu'ayant fait, hé bien, dit il, je vous l'accorde, mais à condition que vous porterez devant vous le Prince de Sedan juſqu'à Gé-

Génes, qui étoit un trajet de deux cens lieues par la route qu'il projettoit de tenir.

Les choſes ainſi diſpoſées, nous partimes de Turenne le 22. Mars 1644., & primes le chemin de l'Auvergne. Etant arrivez à Savignac ſitué au pied du Puy du Dôme, Mr. de Bouillon renvoya ſes caroſſes, & prit une litiére pour S. A. Me., qui prit avec elle deux de ſes Enfans, la Princeſſe qui a épouſé le Duc d'Elbeuf, & le Prince qui a porté dans la ſuite le nom de Comte d'Auvergne. Ce fut là où il me chargea du Prince de Sedan ſon fils ainé, qui avoit alors environ ſix ans, pour le porter devant moi; la ſaiſon étoit encore fort rude, & la terre couverte de néges, le Prince Emanuel, depuis Cardinal de Bouillon, âgé de ſept à huit mois, fut envoyé à Duras.

Nous marchames tous enſemble juſqu'à une petite ville de la Limagne, où nous fumes joints par trois Gentilshommes. Notre troupe ainſi groſſie, ſe partagea alors en trois, Mr. de Bouillon prit les devans, S. A. Me. le ſuivit, & le reſte de la maiſon venoit après;

près ; & cela en vue d'être moins remarquez. Nous arrivames tous de cette maniére heureuſement à Genéve, delà nous fumes à Nyon, où Mr. de Bouillon nous rejoignit, & où la jeune Princeſſe ayant été attaquée d'une fluxion ſur la joue, nous fumes obligez de ſéjourner. Il arriva dans ce lieu une petite avanture aſſez riſible. En y arrivant S. A. Me. en envoya chercher le Chirurgien, qui ſe trouva François & deplus fort ignorant, & lui ayant demandé d'où il étoit, il dit qu'il étoit de Turenne. Qu'eſt ce que c'eſt que Turenne, continua-t-elle? C'eſt, répondit il, une terre à Mr. de Bouillon. Et quel eſt ce Mr. de Bouillon, répliqua-t-elle ? Quel eſt ce Mr. de Bouillon, repartit il? C'eſt un fort bon Prince, mais qui a épouſé une ſorciére qui l'a induit à changer de Religion, auſſi Dieu les a-t-il abandonnez, & ils errent à préſent par pays comme vous faites. Qui vous l'a dit, pourſuivit elle? Je le ſai fort bien, répliqua-t-il, car mon Pére a été juſqu'à ſa mort ſon Concierge à Turenne, & ma Mére y demeure encore actuellement, & a une penſion de lui. Ainſi finit ce dialogue.

En

En partant de Nyon, Mr. de Bouillon dépêcha un de ſes Gentilshommes, nommé du Chaufour, à l'Evêque de Sion, pour le prier de lui accorder le paſſage ſur ſes terres. Ce Prélat le reçut fort bien, & lui dit qu'il l'accordoit volontiers, mais qu'étant allié de la France, il ne pourroit pas ſe diſpenſer de faire arrêter Mr. de Bouillon, ſi cette Couronne l'en requeroit. Cette réponſe nous fit prendre le chemin de Fribourg, où les Magiſtrats firent offre de ſervices à Mr. de Bouillon, le priérent d'y reſter, & l'aſſurérent qu'il y ſeroit en toute ſureté envers & contre tous; quoiqu'il y eût alors dans leur Canton ſept ou huit Capitaines Suiſſes au ſervice de la France, qui y faiſoient des recrues.

Nous n'y reſtames cependant que deux jours, enſuite nous allames à Berne. Les Magiſtrats en uſérent envers Mr. de Bouillon de même qu'à Fribourg, & lorſqu'ils vinrent le voir, il s'en rencontra deux parmi eux qui avoient la barbe longue d'un pied, & qui avoient été nourris Pages d'Henry IV. Ils priérent Mr. de Bouillon à diner pour le lendemain, dans le cabaret où nous étions logez;

gez; il ſe trouva à ce diner quatre Sénateurs, & deux Valets de ville en portant les livrées qui ſe mirent à table avec lui, & qui lui firent payer ſon écot: ce qui eſt le plus grand honneur qu'on puiſſe faire à un étranger en Suiſſe.

De Berne nous fumes à Lugnan, d'où Mr. de Bouillon envoya le Sr. du Chaufour à la Cour de France, pour y donner part de ſa ſortie du Royaume. Nous ſéjournames trois ſemaines dans ce lieu en attendant le retour de ce Gentilhomme, & lorſque nous en partimes, la Femme d'un ſoi-diſant petit Souverain de ce lieu, chez qui nous avions logé, me demanda ſes épingles. Delà nous vinmes par Schuits à Undervald: par tous les lieux un peu conſidérables où nous paſſions, on préſentoit le vin de ville à Mr. de Bouillon.

A ſix lieues d'Undervald nous commençames à grimper le mont St. Gothard par un très mauvais tems, & par un chemin ſi étroit, que deux Perſonnes n'y pouvoient paſſer de front. S. A. Me. avoit alors dans ſa litiére ſes trois Enfans, nous avions à notre gauche un précipice affreux où couloit un torrent

très

très rapide, & à notre droite un rocher eſcarpé qui alloit dans les nues : comme nous fumes à moitié chemin de la montagne, il ſe détacha de ce rocher une groſſe pierre qui tomba ſur le mulet de devant la litiére, & qui le tua tout roide. Ce qui fut un grand bonheur, car, ſi cette pierre fût tombée ſur la litiére, ou qu'elle eût ſeulement bleſſé le mulet, tout auroit été précipité dans le torrent, & perſonne ne ſe ſeroit indubitablement ſauvé de cette terrible chute. La litiére étant demeurée panchée du côté du précipice, il fut queſtion d'en tirer S. A. Me. & ſes trois Enfans ; ce dont je ne vins à bout qu'avec bien de la peine, parceque la neige, le rocher, & le peu de largeur du chemin, faiſoient que je n'en pouvois aprocher, ni agir qu'avec de très grandes difficultez : Enfin ce fut une eſpéce de miracle d'avoir été préſervé de ce péril. Ceci arriva un Samedi, jour heureux pour S. A. Me., à ce qu'elle diſoit, y ayant toujours reçu quelque faveur ſinguliére du Ciel.

Enfin après un long & pénible voyage, nous arrivames à Milan, où Mr. & Me. de Bouillon reçurent bien des honneurs

neurs & de bons traitemens. Delà nous nous rendimes à Génes, & la République, après nous y avoir fait un acueil des plus gracieux, nous donna trois de ſes galéres pour nous porter à Civita Vecchia. Nous mouillames à Livorne, où le Grand-Duc envoya un magnifique régal à Mr. & Me. de Bouillon, & toutes ſortes de rafraichiſſemens pour nos galéres, avec un ordre au Gouverneur de Coſmopoli dans l'Iſle d'Elbe de nous bien recevoir, & de donner à Leurs Alteſſes le divertiſſement de la pêche du ton. En arrivant à Civita-Vecchia, nous y trouvames des caroſſes du Pape avec un nombre de ſes Officiers, qui nous menérent à Rome, où Mr. & Me. de Bouillon furent logez au Palais de la Chancellerie, & deffrayez avec toute leur maiſon aux dépens de ſa Sainteté pendant ſix ſemaines, durant lequel tems Mr. & Me. de Bouillon reçurent les viſites de tous les Cardinaux affectionnez à la Maiſon Barberine, qui les traitérent toujours d'Alteſſe dans toutes ces viſites. Après quoi Mr. de Bouillon fut déclaré Généraliſſime de la Ste. Egliſe, emploi qu'il n'exerça guéres, car

car à quelque tems delà Urbain VIII. étant venu à mourir, les Barberins firent leur paix avec le Duc de Parme, & les hoſtilitez ceſſérent dans tout l'Etat Eccléſiaſtique.

Pendant la vacance du St. Siége ceux des Cardinaux qui n'étoient point venus voir Mr. & Me. de Bouillon, vinrent alors leur rendre viſite, & les traitérent ainſi que leurs Confréres d'Alteſſe, ce qui ayant excité la jalouſie de la Faction d'Eſpagne, les Cardinaux de cette Faction demandérent que Mr. de Bouillon ſortît de Rome, durant la tenue du Conclave, diſant qu'il y étoit venu de concert avec la Cour de France, pour favoriſer ſecrétement l'élection d'un Pape qui fût à la dévotion de cette Couronne, & menaçant en cas de refus de déclarer la guerre au St. Siége. Le Sacré Collége répondit à cette demande que tout ce qu'il pouvoit faire en leur conſidération, étoit de le prier de vouloir bien ſe retirer à Freſcati, juſqu'à ce qu'il y eût un nouveau Pape, & que s'ils n'étoient pas contens de cela, & qu'ils déclaraſſent la guerre au St. Siége, le St. Siége la ſoutien-

tiendroit, & prendroit Mr. de Bouillon pour être ſon Généraliſſime. Les Eminentiſſimes Espagnols ne voulurent point accepter cette propoſition, ce qui engagea le Sacré Collége à leur propoſer une autre alternative, qui fut qu'il ſe retireroit à Bologne. Mais les Cardinaux Vénitiens y firent à leur tour des difficultez, alléguant que cette ville étoit trop voiſine de leurs Etats, & que cela donneroit de l'ombrage à la République. Si bien que Mr. de Bouillon, pour apaiſer toutes ces disputes, fit dire au Sacré Collége qu'il ſe retireroit en tel lieu qu'il lui plairoit de lui marquer, afin de ne cauſer aucune diviſion dans leur Corps: enſorte que Sinagaglia lui ayant été propoſé, il s'en alla demeurer dans un couvent de Cordeliers qui eſt aux environs de cette ville.

Innocent ayant été fait Pape, Mr. de St. Chaumont Ambaſſadeur de France le pria de ne point traiter d'Alteſſe Mr. de Bouillon: ſur quoi il lui répondit, il faut donc que je ne le voye point. Dans la ſuite les affaires de Mr. de Bouillon s'étant accommodées en France, le même Mr. de St. Chaumont dit pour lors

lors à Sa Sainteté qu'elle pouvoit le traiter comme elle lui plairoit.

Ce Pontife s'abſtint à la vérité pendant quelque tems de donner audiance à Mr. de Bouillon, mais l'Archevêque de Ravenne le venoit voir tous les jours de ſa part, & avoit de longues conférences avec lui.

Le Pape ayant indiqué un jour où il diroit Pontificalement la Meſſe à St. Pierre, Mr. & Me. de Bouillon furent invitez en ſon nom de s'y trouver, & pour qu'ils puſſent voir commodément cette cérémonie, & contempler d'un coup d'œil toute la ſplendeur de la Cour Romaine, il ordonna qu'on leur dreſſât une tribune à côté du maitre Autel, laquelle étoit fermée avec des rideaux de damas cramoiſi garnis de franges d'or. Après la Meſſe, Sa Sainteté admit à ſon audiance Mr. de Bouillon, le traita d'Alteſſe, & lui fit donner un fauteuil, ainſi qu'en avoit uſé ſon Prédéceſſeur; quoiqu'elle ne fît donner à Mr. de Guiſe, qui étoit en ce tems là à Rome, qu'un tabouret quand il y venoit.

Pendant près de trois ans que nous demeurames à Rome, Mr. & Me. de Bouil-

Bouillon reçurent de Sa Sainteté divers préſens de Corps Saints, Agnus Dei, Indulgences, choſes benites, & autres régals, & en échange le St. Pére envoyoit querir chaque jour pour ſa bouche une bouteille de leur vin qui étoit du vin de France. Un jour le Pape paſſant devant le Palais où nous demeurions, Mrs. les Princes de Bouillon ſe mirent à genoux ſur un balcon pour recevoir ſa bénédiction, & en la recevant le Prince de Sedan lui cria, St. Pére, un Chapeau pour mon jeune Frére. A quoi il répondit, *ſi*, *ſi*, *Signor*, *l'avrete*, *l'avrete*. Le même ſoir il envoya l'Archevêque de Ravenne dire à Mr. de Bouillon que ſon Fils ainé lui avoit demandé un Chapeau pour ſon jeune Frére, & que ſi il vivoit il pouvoit compter que Mr. ſon Fils ſeroit le plus jeune des Cardinaux qui fuſſent entrez jusqu'à préſent dans le Sacré Collége. Lorsque Mr. & Me de Bouillon alloient viſiter les principales Egliſes de Rome, ſoit pour y faire leurs dévotions ou pour les voir, les Communautez en Corps, ſéculiéres & réguliéres, les venoient toujours recevoir à la porte, les haranguoient,

guoient, & leur donnoient de l'Alteſſe. Etant allez une fois à Ste. Marie Majeure, pour y voir les Reliques qui ſont gardées dans une eſpéce de tribune au milieu du Chœur, où l'on monte par une petite échelle de fer, les Chanoines y voulurent faire monter Mr. de Bouillon ; mais il les remercia, & leur dit qu'il ſe contenteroit de les voir d'en bas, ainſi qu'on les avoit montrées à Mr. le Duc de Guiſe. Sur quoi ils lui répliquérent qu'ils ſavoient la différence qu'il y avoit entre Son Alteſſe & un Cadet de Maiſon Souveraine.

Mr. de Bouillon eut la curioſité d'aller voir Veniſe, & la République, dès qu'elle ſut ſon arrivée, l'envoya complimenter par un Sénateur, qui le traita d'Alteſſe, & qui l'invita au nom de la République de ſe trouver au grand Conſeil qui ſe devoit tenir ce jour là pour l'élection d'un Provéditeur. Ce qu'il accepta, & y fut avec Mrs. ſes deux Fils, accompagné de ce Sénateur qui l'inſtruiſoit de toutes les formalitez qui ſe pratiquoient en pareille occaſion. Mr. de Bouillon ne demeura que huit jours à Veniſe, pendant leſquels il eut toujours auprès de lui le même Sénateur,

qui l'accompagnoit par tout, & qui lui faiſoit voir ce qu'il y a de beau & de curieux dans cette ſuperbe ville.

De Veniſe nous revinmes à Rome, & au bout de ſix mois Mr. de Bouillon en repartit pour retourner en France. Le jour de ſon départ, il fut à l'audiance du Pape, pour prendre le dernier congé de Sa Sainteté & recevoir ſa bénédiction, & vint coucher à Caprarolle, maiſon de plaiſance du Duc de Parme à trente milles de Rome, où le Concierge lui fit un régal de fromages de Parmeſan. De là nous nous rendimes à Génes, Mr. de Bouillon ayant reçu ſur la route tous les honneurs poſſibles. La République lui fit les mêmes honneurs qu'à ſon paſſage. De Génes Mr. de Bouillon s'en fut droit à Amiens où étoit la Cour, rendre ſes reſpects au Roi, de qui il fut parfaitement bien reçu.

A quelque tems delà les barricades de Paris étant ſurvenues, Mr. de Bouillon, qui ne pouvoit avoir juſtice de la Cour touchant l'échange de Sedan, embraſſa le parti du Parlement, & fut un des quatre ou cinq Généraux d'une armée qui n'étoit qu'en idée, auſſi ne fit il

pas

pas de grands exploits; joint à cela qu'il eut presque toujours la goute pendant tout le tems que dura cette guerre. Il lui arriva même un accident qui l'obligea à garder le lit pendant ſix ſemaines: comme il ſentoit un jour beaucoup de douleur à une cuiſſe, il ſe la fit froter par ſon Chirurgien avec de l'eau de vie rectifiée, lequel ſe chauffant la main de tems en tems, le feu y prit, & la ſecouant il tomba une goute de cette eau de vie rectifiée ſur la jambe de Mr. de Bouillon, qui en étant déja imbibée y mit le feu; je l'éteignis tout auſſitot de mon mieux, mais malgré ma diligence il y reſta une très grande brulure.

Après la paix de Ruel, Mr. de Bouillon s'attacha fort à Mr. le Prince, eſpérant par ſon crédit d'obtenir ſatisfaction ſur ſes pretentions: mais il arriva que Mr. le Prince fut arrêté, & que Mr. de Bouillon, de crainte d'eſſuyer la même disgrace, partit ſecrétement de Paris & s'en fut à Turenne; ce qui ayant donné de l'ombrage à la Cour, elle prit la réſolution de faire arrêter S. A. Me., qui étoit reſtée à Paris, priſonniére dans ſon hôtel, perſuadée que ſa détention obli-

geroit ſon Mari à revenir en diligence à Paris, ce qu'il ne fit pourtant point. J'étois demeuré avec Madame pour avoir ſoin de Mrs. ſes Enfans, deſorte que, dans le trouble que cauſa l'arrêt de Madame leur Mére, je feignis de les mener promener dans une galerie du logis qui communiquoit aux écuries, & les faiſant monter dans un caroſſe je les conduiſis chez Mr. le Vaſſeur qui étoit le Tréſorier de la Maiſon: le lendemain on meubla une petite maiſon devant les Filles de Lorraine, où je les menai, & où nous demeurames trois mois ſans en ſortir. Dans cet intervale S. A. Me accoucha du Chevalier de Bouillon, mort à Colmar, & dès qu'elle fut relevée de ſes couches, elle me manda de conduire ſes Enfans chez le Sieur Bartet, croyant que nous y ſerions en plus grande ſureté, parcequ'il lui avoit de très grandes obligations. Quelque bien déguiſez que nous fumes, il y eut un Domeſtique de la maiſon qui nous reconnut en y arrivant, & qui me dit que Mrs. de Bouillon étoient devenus bien grands depuis qu'il ne les avoit vus.

S. A. Me. ennuyée à la fin d'être ainſi dé-

détenue dans ſon hôtel & environnée de Gardes, s'en ſauva adroitement par le ſoupirail d'une cave, avec une Femme de chambre qui avoit toute ſa confiance, nommée Mlle. le Sage, & que j'ai depuis épouſée ; (ainſi par elle ou par moi j'ai vu & ſu tout ce que je raporte) & s'en vint tout droit à notre logis. Je fus fort ſurpris de l'y voir, & ayant conçu de juſtes ſoupçons contre la fidélité de Bartet, je ne pus m'empêcher de lui dire qu'elle ſe perdoit, & qu'il ne faiſoit pas bon pour elle de reſter dans ce logis : ce qui la fit le lendemain aller chez un médecin nommé Mr. Brayé, qui ne l'oſant pas garder chez lui, la renvoya le jour d'après où nous logions, & où elle coucha dans le lit de Mrs. ſes Enfans, qui furent obligez de coucher dans les draps de leur Sœur, depuis Ducheſſe d'Elbeuf, qui avoit la petite vérole, heureuſement il ne leur en arriva aucun mal. Je dis de nouveau à Madame de choiſir une autre retraite, parcequ'elle ſeroit certainement vendue ; ce qui ne manqua pas d'arriver comme je l'avois prévu, & Bartet qui lui fit cette trahiſon en eut pour récompenſe la Charge

de Sécretaire du Cabinet, que le Roi lui ôta dans la ſuite. Je revins pluſieurs fois à la charge pour obliger Madame à ſortir de chez Bartet, mais elle me répondit toujours qu'elle ne le pouvoit pas, parcequ'elle y attendoit des ordres de Mr. de Bouillon, que le Sr. d'Amberville ſon Ecuyer lui devoit aporter, & qu'il ne ſauroit où la trouver ſi elle en ſortoit.

Mes ſoupçons ayant fait néanmoins impreſſion ſur l'eſprit de S. A. Me., elle prit la réſolution de m'envoyer avec Mrs. ſes Fils, pour ne les pas expoſer à courre le même ſort qu'elle avoit lieu d'apréhender, à un Château à trois lieues de Mante, appellé Maurimont, où il ne demeuroit qu'une vieille Damoiſelle, qui avoit été auprès de Madame la Ducheſſe de la Trimouille ſa belle-ſœur, & qui me diſoit vingt fois par jour que Mrs. de Bouillon reſſembloient à ſa bonne Maitreſſe, celui ſurtout qui dans la ſuite a été Cardinal. Six jours après notre arrivée à ce Château, le Marquis du Bec nous y vint trouver, & nous aprit que S. A. Me. avoit été arrêtée chez Bartet : il m'aporta en même tems

tems un ordre, pour conduire Mrs. les Princes à Turenne, avec la route que je devois tenir, & le nom des lieux où nous ſerions reçus & logez à la ſourdine.

Dans le peu de tems que je mis à faire les préparatifs de notre voyage, la bonne Aubertin, (c'eſt ainſi que Madame de Bouillon apelloit ſouvent Mlle. le Sage) prévoyant qu'elle deviendroit bientot ma femme, nous vint joindre & nous accompagna à Turenne. Tout étant prêt, nous partimes de Maurimont, & vinmes coucher à Vilers, le lendemain à Maule, delà à Sour, à Châteaudun, à Fleccine, où nous fumes obligez de laiſſer le Prince Emanuel avec un Valet de chambre, parcequ'il y tomba malade. Nous paſſames la Loire à Chaumont, grande maiſon où nous ne trouvames qu'un Italien, qui nous y attendoit, & qui nous fit grande chére, avec un Valet de chambre de Mr. le Comte de Rouſſy, qui étoit venu au devant de nous pour nous ſervir de guide, & lequel ne ſavoit ni parler François ni ne connoiſſoit aucun des lieux par où nous devions paſſer. De Chaumont nous fu-

mes à Montrichard, à St. Agnan, à Rochefort ſur la Creuſe où nous comptions d'être bien reçus ; mais Madame de Rochefort ſe contenta de nous envoyer de fort bon poiſſon, en priant Mrs. les Princes de l'excuſer ſi elle ne leur offroit pas ſa maiſon, qu'elle étoit nouvelle mariée, & que ne connoiſſant pas encore les Amis de ſon Mari, elle n'oſoit pas nous recevoir chez elle. De Rochefort nous allames chez Mr. de Bailleu en Poitou, puis à l'Abbaye de la Trimouille, où nous étant logez dans le bourg, l'Abbé envoya querir notre Hôte pour ſavoir qui nous étions ; il lui dit qu'il n'en ſavoit rien, & revint me dire que ce Mr. l'Abbé vouloit nous faire interroger le lendemain, ce qui nous fit partir à minuit avec des Guides qui nous menérent à Blanzac, où nous arrivames à huit heures du matin. Delà après nous être bien repoſez, nous fumes coucher à un bourg à deux lieues de la Rochefoucaut, le lendemain à Marton : Mr. le Comte de Rouſſy qui y étoit reçut Mrs. ſes Neveux avec toutes les amitiez & la bonne chére poſſibles. De Marton nous vinmes à Marquin-

quinſac, enſuite à Limeuil, où nous trouvames Mr. de Bouillon, qui y avoit aſſemblé deux cens Gentilshommes très diſpoſez à exécuter ſes ordres. Nous fimes quelque ſéjour à Limeuil, & enfin nous nous rendimes à Turenne en la compagnie de Mr. de Bouillon, & ſuivis de ces deux cens Gentilshommes, auſquels il s'en joignit un grand nombre d'autres ſur le chemin.

Au bout de trois jours que nous fumes à Turenne, Mr. le Comte de Lorges y arriva des environs de Montrond, où il avoit été prendre des meſures pour retirer de cette Place Me. la Princeſſe & Mr. le Duc d'Enguien, qui y étoient comme priſonniers. Mr. de Bouillon le renvoya incontinent d'où il venoit, après lui avoir marqué le jour pour exécuter cette entrepriſe. Ces meſures priſes, Mr. de Bouillon alla à Morillac dans la haute Auvergne, d'où il écrivit une lettre circulaire à la Nobleſſe d'Auvergne & à celle des environs, pour le venir joindre à St. Ceré un tel jour, afin d'aller avec lui au devant de Me. la Princeſſe & de Mr. le Duc d'Enguien qui venoient à Turenne. Il ſe trouva à ce

rendez-vous dix ſept cens Gentilshommes, & Mr. de Bouillon l'avoit indiqué ſi juſte, que Me. la Princeſſe & Mr. le Duc d'Enguien eſcortez par le Comte de Lorges arrivérent à St. Ceré preſqu'en même tems que tous ces Gentilshommes, & s'acheminérent incontinent à Turenne, où à peine fut on arrivé, qu'il parut ſur les hauteurs des environs un gros de Cavalerie qui avoit ſuivi Me. la Princeſſe depuis Montrond, en vue de l'enlever par les chemins. Cette Cavalerie ayant manqué ſon coup, & ne pouvant plus rien tenter, ſe retira à Brive; mais auſſitot que Mr. de Bouillon le ſut, il fit ſonner le beffroy, & en moins de quatre heures il y eut huit mille hommes d'aſſemblez avec leſquels il marcha à Brive, où trouvant les portes fermées, il ordonna qu'on fît venir du bois pour les bruler. Cela engagea les Conſuls à lui demander de deſſus leurs murailles ce qu'il ſouhaitoit d'eux, à quoi il répondit qu'on lui ouvrît, & qu'il trouvoit fort mauvais qu'on l'empêchat d'entrer dans un lieu qui étoit à lui: ſur cela les Conſuls repartirent en s'excuſant que la Cavalerie

qui

qui étoit entrée dans leur ville, s'étoit emparée des clefs des portes. Hé bien, leur répliqua Mr. de Bouillon, faites la monter à cheval & ſortir par la porte du pont; ce qui fut exécuté ſur le champ, mais en ſortant elle fut deſarmée & miſe à pied, à la réſerve du Commandant, à qui on laiſſa ſeulement une mule: preſque tous les Cavaliers prirent parti avec Mr. de Bouillon, & un grand nombre entra dans la Compagnie du Prince de Sedan ſon fils ainé, laquelle étoit commandée par le Sieur de Lambermont, qui avoit perdu un œil à la bataille de Sedan.

Me. la Princeſſe reſta douze jours à Turenne, pendant leſquels le Chevalier de la Valette, qui commandoit un Corps de ſept à huit mille hommes des troupes du Roi, étant venu camper ſur les bords de la Veſére, Mr. de Bouillon fit derechef ſonner le beffroy par tout le Vicomté, & en vingt quatre heures il aſſembla près de vingt mille hommes bien armez, avec leſquels il fut camper à un lieu nommé l'Hôpital. Là, les voyant tous de bonne volonté, il en choiſit dans leur nombre trois mille

dont il compoſa trois Régimens d'Infanterie, & quinze cens autres dont il fit des Dragons, auſquels joignant plus de quatre cens Gentilshommes, il mit au milieu de cette petite armée Me. la Princeſſe & Mr le Duc d'Enguien, & marcha droit à Montfort, où il fut joint encore par quinze cens hommes tant de pied que de cheval. Avant que de ſe mettre en marche, il dépêcha Mr. du Chaufour à Limeuil, afin d'y faire préparer des ponts pour y paſſer la Vezére, ce que ce Gentilhomme exécuta avec tant de diligence, qu'il les trouva tous prêts en y arrivant, & y paſſa cette riviére avec ces troupes dès le même jour.

Mr. le Chevalier de la Valette, ayant apris la grande marche qu'avoit faite Mr. de Bouillon, & qu'il venoit à lui avec la même rapidité pour lui couper la retraite, décampa au plus vite, & preſſa ſa marche ; mais il ne put s'empêcher d'être atteint par Mr. de Bouillon, qui le chargea en arrivant & le deffit dans un inſtant, ſes troupes ayant rendu peu de combat. Toute ſon Infanterie jetta ſes armes & s'enfuit dans

les bois, ſa Cavalerie en fit de même, ce qui n'empêcha pas que nous n'en tuames beaucoup, & ne priſſions tous leurs bagages: le Chevalier de la Valette ſe ſauvant comme les autres paſſa tout au travers de Bergerac ſans s'y arrêter, criant que tout étoit perdu. Cette armée étant ainſi entiérement diſſipée, Mr. de Bouillon ne trouva plus d'empêchement dans ſa marche, & conduiſit Me. la Princeſſe & Mr. le Duc d'Enguien à Bourdeaux, où ils furent reçus, du moins de la Populace, avec bien des acclamations.

La Cour, piquée de la deffaite du Chevalier de la Valette, ordonna au Maréchal de la Meilleraie, qui ſe trouvoit à la tête de quatorze mille hommes, d'aller aſſiéger Turenne; mais il s'en excuſa diſant que cette entrepriſe ne pouvoit pas réuſſir, vû la quantité de braves Gens qu'il y avoit dedans & dans le reſte du Vicomté: deſorte qu'au lieu de ce Siége, il fut faire celui du Château de Verre ſur la Dordogne, où Mr. de Bouillon avoit mis garniſon. Mais le Lieutenant de la Place ayant été gagné, livra le lieu & le Commandant

au Maréchal de la Meilleraie, qui fit pendre ſur le champ ce Commandant : ce qui ne fut pas plutot venu à la connoiſſance de Mr. de Bouillon, qu'il fit pendre de ſon côté le Sr. de Canolles Lieutenant-Colonel d'Infanterie, qu'il avoit fait priſonnier quelques jours auparavant, & qu'il avoit laiſſé ſur ſa parole en toute liberté à Bourdeaux.

La Nobleſſe du parti du Roi, informée du funeſte ſort du Sr. de Canolles, ſuplia Sa Majeſté de deffendre qu'on ne pendît plus à l'avenir, diſant qu'elle auroit à faire dans cette guerre à un homme qui n'entendoit point raillerie, & qui uſeroit ſur elle de repreſailles, ce qui fit de part & d'autre ceſſer la penderie.

Le Siége de Bourdeaux formé, Mr. de Bouillon fit mettre toute la Bourgeoiſie ſous les armes, pour voir de quel nombre de Gens il pouvoit faire état : il s'y en trouva huit mille ſur leſquels il pouvoit compter. Pluſieurs Perſonnes affectionnées à Mr. de Bouillon le priérent de ne point aſſiſter à cette revue, diſant qu'elles avoient eu des avis qu'on l'y devoit aſſaſſiner, mais cela ne l'empê-

pêcha pas d'y aller, leur répondant que ce que Dieu garde eſt bien gardé. Il fit mettre tous ces Bourgeois en bataille, viſita leurs rangs & leur fit faire les mouvemens accoutumez des troupes réglées; enſuite ils firent une décharge générale en criant *vive le Duc de Bouillon.* Peu après quelques troupes de l'armée du Roi vinrent pour ſe poſter du côté de Blancfort, mais Mr. de Bouillon les en chaſſa tout auſſitot & les deffit entiérement. A quelque tems delà les ennemis attaquérent le fauxbourg St. Surin, & après un combat fort opiniâtré s'en rendirent maitres. La principale entrée de ce fauxbourg n'avoit pour toute deffenſe qu'une demie lune faite avec du fumier, & comme Mr. de Bouillon prévoyoit qu'il ſeroit forcé à la fin de l'abandonner, il m'avoit ordonné de mettre de la poudre dans quelques maiſons les plus proches de cette demie lune, avec une fuſée qui communiquat à ces maiſons, afin d'y pouvoir mettre le feu pour favoriſer notre retraite lorſque nous ſerions obligez de la faire; ce que j'exécutai, & l'incendie fut ſi prompt & ſi vio-

violent, que tout le fauxbourg fut incontinent embraſé & réduit en cendres à la vue des Bourdelois accourus ſur leurs murailles, & qui croyant que c'étoit les Ennemis qui avoient mis le feu, ſe mirent à crier que les Mazarins bruloient leurs maiſons, mais qu'ils les leur feroient payer chérement : effectivement ils furent depuis cela ſi animez, qu'on en fit tout ce qu'on voulut pendant le Siége. Ce ne fut pas cependant l'incendie de ce fauxbourg qui leur cauſa le plus de dommage & le plus de chagrin, ils en reçurent davantage d'un nommé Meautry qui croiſoit ſur la Garonne, prenant toutes les proviſions qui leur venoient par cette riviére avec trois vaiſſeaux qu'il commandoit, & qui, faiſant de fréquentes deſcentes des deux côtez, vandangeoit leurs vignes & pilloit leurs métairies.

Le Siége tirant fort en longueur, il ſe fit un traité à Bourg où étoit la Cour, pour la reddition de Bourdeaux, qui fut honnorable à Mr. de Bouillon & avantageux à ſon parti. Il y étoit ſtipulé, entr'autres articles, que Mr. de Bouillon en retireroit ſes troupes, & qu'il pourroit

roit leur aſſigner des quartiers d'hiver ſur ſes terres, & que tous les Gentilshommes qui avoient embraſſé ſes intérêts, auroient la liberté de ſe retirer en toute ſureté chacun chez ſoi.

Sitot que ce traité fut ſigné, Mr. de Bouillon ſe rendit à Bourg pour rendre ſes reſpects au Roi & à la Reine-mére, dont il fut parfaitement bien traité. Enſuite il fut voir le Cardinal Mazarin, à qui il dit hardiment que s'il ne rendoit pas la liberté à Mr. le Prince, il ſeroit le premier à reprendre les armes pour l'y contraindre. Ce qu'il y eut de ſingulier dans ce voyage, eſt que la premiére Perſonne qui ſe préſenta à Mr. de Bouillon à ſon arrivée à Bourg, fut ce nommé Meautry qui avoit fait tant de mal aux Bourdelois : il étoit Gentilhomme, & ſon véritable nom étoit de Vaux, nom d'une terre qu'il avoit ſur la riviére d'Eure, à trois lieues d'Evreux; il avoit de plus ſervi en Hollande dans la Compagnie des Gardes de Mr. de Bouillon, ainſi il le reconnut d'abord. Ce Meautry donc s'étant préſenté devant lui, & lui ayant dit qu'il venoit lui rendre ſes reſpects & recevoir ſes ordres, Mr. de Bouil-

Bouillon lui dit, de Vaux pourquoi avez vous changé de nom? Qu'eſt ce que cela fait à Votre Alteſſe, lui répondit il? Je viens l'aſſurer que ſous le nom de Vaux ou de Meautry je ſerai toujours ſon ſerviteur.

Mr. le Duc de la Force avoit témoigné quelque envie de ſe joindre à Mr. de Bouillon, mais Mr. de Bouillon ne s'étoit pas donné de grands mouvemens pour l'y engager. Il dépêcha même ſur ce ſujet le nommé la Chapelle à Mr. de Turenne, pour lui dire que le parti de Mr. le Prince n'en ſeroit guéres plus fort quand il auroit pour lui le Duc de la Force, que c'étoit un emporté & un brouillon qui ſeroit plus à charge qu'à profit, d'autant plus que la principale raiſon qui l'excitoit à ſe déclarer pour Mr. le Prince étoit en vue d'atraper les cent mille livres que les Etats du Vicomté du Turenne s'étoient volontairement impoſé pour lui aider à ſoutenir la guerre où ils l'avoient vu engagé, mais que les ayant remerciez de leur bonne volonté, & refuſé cette ſomme pour lui n'en ayant pas alors beſoin, il n'étoit pas d'humeur à en laiſſer profiter Mr. de la Force. Quel-

Quelque temps après la reddition de Bourdeaux, S. A. Me., qui avoit toujours été détenue priſonniére à Paris, fut miſe en pleine liberté, & Mr. de Bouillon prit la réſolution de ſuivre la Cour, qui s'étoit déja acheminée vers Paris. Ainſi nous étant mis en chemin, Mr. le Duc de la Rochefoucaut vint avec nous juſqu'à Coutras. Là Mr. de Bouillon, pénétré de reconnoiſſance de tout ce qu'il avoit fait en ſa conſidération, car il avoit favoriſé la ſortie de Me. la Princeſſe de Montrond, l'avoit accompagnée à Turenne, ſuivie à Bourdeaux, ſervie pendant la guerre avec quatre vingts Gentilshommes à ſes dépens, & déféré en tout aux ordres de Mr. de Bouillon comme le plus ſimple Gentilhomme de ſa ſuite; là, dis je, Mr. de Bouillon lui dit en ſe ſéparant de lui que Mr. de Liancour lui avoit fait propoſer le mariage de ſa Petite-fille, qui étoit un grand parti, avec le Prince de Sedan ſon fils ainé, & qu'il en étoit fort content; mais que les obligations qu'il lui avoit, faiſoient qu'il s'en départoit à ſa conſidération, & qu'il n'y ſongeroit plus pour l'amour

de

de lui, parceque rien au monde ne pouvoit ſi bien raccommoder les affaires délabrées de ſa Maiſon qu'un pareil mariage avec le Prince de Marſillac ſon fils, qu'ainſi il lui conſeilloit en bon ami d'y penſer. Cela dit, ils s'embraſſérent tous deux, & à pluſieurs repriſes, avec de grandes marques d'eſtime & d'amitié; Mr. de la Rochefoucaut s'en alla chez lui, & Mr. de Bouillon s'en vint à Paris.

Mr. le Prince étant ſorti de priſon vint à Paris, & tous ceux qui avoient tiré l'épée pour lui, & qui avoient fait de grandes dépenſes pour ſon ſervice, s'attendoient du moins qu'il leur en témoigneroit beaucoup de gratitude, ils furent néanmoins pour la plupart trompez dans leur attente. On peut dire qu'entre tous ſes Partiſans, il n'y en avoit point eu qui euſſent fait tant de choſes pour ſon ſervice que Mr. de Turenne, & Mr. de la Rochefoucaut: ainſi ils avoient lieu d'eſpérer de ſa part une reconnoiſſance proportionnée à leurs ſervices, cependant lorſque Mr. de Turenne le fut voir au retour de ſa priſon, accompagné d'un grand nombre d'Officiers

ciers qui avoient pris les armes avec lui pour procurer ſa délivrance, Mr. le Prince, ſans rien témoigner de particulier à Mr. de Turenne, ſe contenta de dire en général qu'il étoit fort obligé à tous ces Meſſieurs de ce qu'ils avoient fait pour lui, & ſe mit à parler de choſes indifférentes. Mr. de Turenne, piqué au vif de la ſéchereſſe de ce compliment, ſe retira auſſitot, & tous ces Officiers le ſuivirent, en l'aſſurant que n'ayant embraſſé le parti de Mr. le Prince qu'à ſa ſeule conſidération, ils ſeroient toujours inviolablement attachez à ſes intérêts. Cette froide réception de Mr. le Prince, jointe au peu de mouvement qu'il s'étoit donné pour faire diſtribuer des quartiers d'hiver aux troupes qui avoient combattu pour lui à la journée de Rhetel, pendant qu'il en avoit fait donner de bons à celles qui s'étoient déclarées en ſa faveur, mais qui n'avoient rien fait pour ſes intérêts, détermina Mr. de Turenne à ſe détacher abſolument de ſon parti, & à n'en avoir plus d'autre à l'avenir que celui du Roi: il ſe confirma ſi bien dans cette réſolution, que quelques efforts que fît dans

la ſuite Mr. le Prince pour le regagner ; il ne lui fut pas poſſible.

A l'égard de Mr. de la Rochefoucaut, il n'a pas paru qu'il ait été mieux traité de Mr. le Prince, puisqu'on lui a entendu dire pluſieurs fois que, ſi l'on ſavoit les peines & les périls qu'il faut eſſuyer dans les guerres civiles, indépendament du poiſon & de l'aſſaſſinat auſquels on eſt ſouvent expoſé quand on porte les armes contre ſon Souverain, & le peu de reconnoiſſance que l'on doit espérer de ceux que l'on ſert, on aimeroit mieux ſouffrir toutes ſortes de perſécutions, que que de s'engager dans un parti où l'on a l'autorité Royale contre ſoi.

Pour Mr. de Bouillon, qui avoit risqué toute la fortune de ſa Maiſon pour tirer Mr. le Prince de priſon, il n'eut pas lieu non plus d'être fort content de l'acueil que lui fit ce Prince; & s'il parut conſerver encore des liaiſons avec lui, ce ne fut qu'en vue de faire ſes conditions meilleures avec la Cour, à laquelle il avoit pris fortement la réſolution de s'attacher doresnavant uniquement. Tout l'hiver qui ſuivit la ſortie de priſon de Mr. le Prince, ſe paſſa en négociations

de

de ſa part pour faire un traité avec les Eſpagnols, & il mit tout en uſage pour engager Mr. de Bouillon & Mr. de Turenne à y entrer: mais ils furent ſourds à toutes ſes ſollicitations, & ne voulurent jamais y entendre. Ce dernier ſurtout répondit nettement à toutes les inſtances de Mr. le Prince, qu'ayant ci devant rempli tous les vieux engagemens d'honneur qu'il avoit avec lui, il ſe croyoit à préſent diſpenſé d'en prendre de nouveaux.

Au mois de Juin enſuivant Mr. le Prince, étant ſorti la nuit de Paris ſur un faux avis qu'on le vouloit arrêter, envoya dire de Montrouge, où il s'étoit d'abord retiré, à Mr. de Bouillon que la Cour avoit deſſein ſur ſa perſonne. Ce qui l'engagea à ſortir de ſon hôtel & à ſe tenir caché, & ce qui obligea S. A. Me. à venir à trois heures du matin dans la chambre de Mrs. ſes Enfans où je couchois, pour me dire de les emmener en quelque lieu aux environs de Paris. Je les conduiſis au Bourget, où je les mis dans un grand jardin, enſuite je m'en retournai à Paris pour ſavoir l'air du bureau. En y arrivant

vant j'appris que Mr. de Turenne étoit allé au Palais Royal aſſurer le Roi des ſervices de Mr. ſon Frére & des ſiens, ce qui fit donner des quartiers d'hiver à ſes troupes qui rendirent dans la ſuite de grands ſervices à l'Etat. Lorsque je fus à l'hôtel de Bouillon, j'y trouvai S. A. Me. en conférence avec Mr. de Ruvigny, que la Cour y avoit envoyé pour lui dire qu'elle n'avoit rien à craindre; deſorte qu'elle me cria dès qu'elle m'aperçut d'aller requerir ſes Enfans, que ce n'étoit pas comme l'autre fois que je les avois cachez, & que Mr. ſon Mari, Mr. de Turenne, & elle, étoient mieux en Cour que jamais.

Quelque tems après Mr. le Prince ſe retira en Guyenne, & y ayant commencé la guerre, Mr. de Bouillon écrivit une lettre circulaire à tous les amis qu'il avoit dans ces cantons, & aux Gentilshommes ſes vaſſaux du Vicomté de Turenne, qu'il les prioit de ne point prendre les armes en faveur de Mr. le Prince ſans qu'il le ſût, ce qui fut cauſe qu'il y eut peu de Nobleſſe qui embraſſa ſon parti.

Pendant cette ſeconde guerre de Guyenne,

yenne, Mr. de Bouillon reſta à Paris pour terminer l'affaire de l'échange de Sedan, mais le contrat n'en eut pas plutot été enregiſtré au Parlement, qu'il en partit au mois de Mars 1652. pour ſe rendre à Blois auprès du Roi, & on peut dire que depuis ce moment jusqu'à ſa mort qui arriva dans la même année, il rendit d'importans ſervices à l'Etat. Mr. de Bouillon ſortit de Paris à dix heures du ſoir, ne menant avec lui que ſix Gentilshommes & moi, à qui il faiſoit toujours l'honneur de vouloir que je l'accompagnaſſe par tout, & même dans ſa priſon il me choiſit ſeul entre tous ſes autres Domeſtiques, pour reſter auprès de lui. Quand nous fumes à Orléans, on nous fit reſter plus de deux heures à la porte, ſous prétexte qu'il falloit avoir un ordre des Magiſtrats pour nous laiſſer entrer : dans cet intervale de tems m'étant aviſé d'aprocher un peu du guichet qui étoit ouvert, j'entendis que la Populace qui s'étoit attroupée dans cet endroit, diſoit, ce ſont des Mazarins, jettons leur des pierres ; ce qui fit que, ſans faire ſemblant d'avoir rien entendu, je criai, amis, où eſt

le bon vin? Je vous prie, en jettant une piéce de trente ſols au travers du guichet, de m'en aller querir une bouteille. Et auſſitot m'aprochant de Mr. de Bouillon, je lui dis, Monſeigneur, il ne fait pas bon ici pour nous, tournons autour de la ville pour gagner le pont & paſſer la riviére, car je prévois que ſi nous paſſons au milieu d'Orléans, nous y ſerons inſultez. Mr. de Bouillon me crut, & par ce moyen nous nous tirames des mains de cette canaille.

Mr. de Bouillon avoit avant ſon départ de Paris donné pluſieurs avis à la Cour, que Mr. de Beaufort penſoit à ſe rendre maitre de Gergeau; toutefois en arrivant à Blois il trouva que l'on n'avoit pris aucune meſure pour mettre ce poſte à couvert de toute inſulte: ce qui fut cauſe qu'il opina fortement dans le Conſeil pour y faire marcher ſur le champ Mr. de Turenne, qui y arriva juſtement dans le moment que les Ennemis en commençoient l'attaque. La Cour, étant partie de Blois deux jours après Mr. de Turenne, vint loger à Clery, où Mr. de Mercœur, qui étoit allé lui même au logement, chaſſa

avec

avec violence les Gens de Mr. de Bouillon de la maiſon qui avoit été marquée pour lui. Le ſurlendemain le Roi s'achemina à Gien, & les Gens de Mr. de Mercœur voulurent encore s'y ſaiſir de nos écuries, mais nous les deffendimes ſi bien qu'ils furent forcez de ſe retirer avec bien des coups, & deplus Sa Majeſté, pour donner ſatisfaction à Mr. de Bouillon de ces deux inſultes, envoya Mr. de Mercœur dans ſon Gouvernement de Provence.

Mr. de Bouillon qui avoit ſuivi de près Mr. de Turenne, le joignit à Gergeau comme il en étoit aux mains avec les Ennemis, qui s'efforçoient de gagner le pont de cette ville, & qu'il n'avoit ni poudre ni plomb pour repouſſer leurs efforts; ce qu'ayant reconnu, il m'envoya au plus vite faire avancer deux charettes chargées de munitions de guerre, que j'avois aperçues ſur la route.

Les Ennemis, qui avoient cru ſurprendre Gergeau, ſachant que Mr. de Turenne étoit dedans, & le croyant plus fort qu'il n'étoit, ſe retirérent vers Lory ſur les bords de la forêt d'Orléans, & Mr. de Turenne paſſant la Loire ſut

camper avec ſa petite armée à Briare, pour être à portée de ſe joindre en cas de beſoin au Maréchal d'Hocquincour, qui commandoit un autre petit Corps d'armée du côté de Bleneau. Dans ce tems le Prince de Condé, parti ſecrétement de Guyenne, joignit les troupes que commandoient les Ducs de Beaufort & de Nemours, & profitant de la négligence du Maréchal d'Hocquincour à raprocher ſes quartiers de Briare, comme Mr. de Turenne le lui avoit conſeillé, il décampa à la ſourdine des environs de Lory, & vint au milieu de la nuit attaquer le Maréchal d'Hocquincour, qu'il deffit avec beaucoup de facilité. Le bruit de cette deffaite étant parvenu à Mr. de Turenne, il marcha en diligence au champ de bataille, dans la vue de joindre Mr. d'Hocquincour, & en ralliant les débris de ſes troupes d'empêcher que Mr. le Prince ne pouſſat plus loin ſes avantages.

Sitot qu'on eut appris à Gien, où étoit le Roi, que le Maréchal d'Hocquincour avoit été batu, & que Mr. de Turenne marchoit aux Enemis, Mr. de Bouillon monta à cheval, & ſuivi de

ous

tous les Volontaires qui ſe trouvoient à la Cour, s'avança en diligence du côté de Bleneau. Chemin faiſant, il rallia nombre de Cavaliers qui ſe ſauvoient de la déroute; deſorte qu'il ſe vit inſenſiblement à la tête de ſix ou ſept cens Chevaux, avec lesquels il marcha en avant ſans ſavoir préciſément où rencontrer Mr. de Turenne, dont toute l'armée n'étoit au plus que de trois mille cinq cens hommes. Nous ne l'aprimes que par le bruit du canon, en étant pour lors aux mains avec Mr. le Prince: cela fit que Mr. de Bouillon doubla ſa marche, & le joignit ſi à propos, que ſans ce petit ſecours il couroit risque d'être deffait, quoique de l'aveu même de Mr. le Prince il eût fait ce jour là toutes les actions d'un grand Capitaine. Si ce malheur étoit arrivé, on ne ſait ce que ſeroit devenu le Roi, qui ſe trouvoit entiérement dénué de troupes dans un lieu ſans deffenſe, & diſtant ſeulement de trois à quatre lieues de l'endroit où ſe donnoit le combat.

Quelques jours après Mr. de Bouillon étant allé viſiter le champ de bataille, pour reconnoitre à quoi il avoit tenu

que Mr. le Prince n'eût pas mieux pouſſé ſon premier avantage, nous rencontrames un Polonois de nos troupes, qui avoit eu la jambe emportée d'un coup de canon, & qui étoit encore en vie, quoiqu'il y eût neuf jours qu'il fût ſur la place: Mr. de Bouillon ordonna qu'on en eût ſoin, mais il mourut incontinent.

La conſternation fut ſi grande à la Cour lorsqu'on y aprit la deffaite du Maréchal d'Hocquincour, qu'elle fut ſur le point de s'enfuir de Gien, ſans ſavoir où aller; & quoique la belle manœuvre qu'avoit faite Mr. de Turenne l'eût un peu raſſurée, il y étoit cependant reſté une impreſſion de crainte qui fit que tout le monde opinoit à mener le Roi à Lyon, il n'y eut que Mr. de Bouillon & Mr. de Turenne qui s'y opoſérent, & qui firent abandonner ce deſſein, diſant que ſi on perdoit de vue Paris, où Mr. le Prince étoit allé après ſa victoire, le Roi perdoit ſon Royaume. Il fut donc conclu que la Cour iroit à St. Germain, & que Mr. de Turenne couvriroit ſa marche avec ſa petite armée. Conformement à ce réſultat, elle

elle vint loger à Auxerre, où Mr. de Turenne ſe fâcha fort contre les Maréchaux des Logis du Roi, les menaça, les traita de coquins, & leur dit qu'il leur aprendroit à le connoitre, parcequ'ils n'avoient mis ſur ſon logis que Mr. de Turenne tout court. Cela ayant fait beaucoup de bruit, le Roi les renvoya auſſitot remarquer le logis de Mr. de Turenne & y mettre pour Mr. le Prince de Turenne, ce qui s'eſt toujours depuis obſervé envers Mrs. de la Maiſon de Bouillon; & lorsque la Cour fut arrivée à St. Germain, Mr. de Bouillon & Mr. de Turenne y eurent rang de Princes.

La Cour étant venue enſuite à St. Denis, Mr. le Prince fit décamper ſon armée de St. Cloud, ſe mit à la tête, & la fit marcher au travers du Bois de Boulogne & le long du rampart de la porte St. Honnoré, pour gagner le fauxbourg St. Antoine, & delà s'aller poſter entre les deux riviéres de Seine & de Marne vis à vis Charenton. Pour mieux aſſurer ſa marche, il avoit mis deux Régimens d'Infanterie dans l'hôpital St. Louis, mais ces deux Régimens y

ayant été forcez par les troupes du Roi, il fut obligé de s'arrêter dans le fauxbourg St. Antoine, où Mr. de Turenne lui livra un ſanglant combat, & où vraiſemblablement il auroit ſuccombé, ſi Paris ne lui avoit ouvert ſes portes.

Après ce combat, la Cour fut à Pontoiſe, & le Cardinal Mazarin s'en étant retiré, Mr. de Bouillon remplit ſa place: mais il ne jouit guéres de ce poſte éminent, car il y mourut peu de tems après y être parvenu, non ſans ſoupçon d'avoir été empoiſonné.

FIN.

FRAGMENT

d'une relation de la Cour

DE FRANCE,

faite au

SÉNAT DE VENISE

Dans le commencement de l'année 1700. par Mr. PRIOLO, Ambaſſadeur de cette République auprès du Roi Très Chrétien, au retour de ſon Ambaſſade.

J'AI réſervé à parler du Dauphin & de ſes trois Fils, comme n'ayant jusqu'à préſent aucune part aux affaires, & pouvant y en avoir beaucoup dans l'événement de la ſucceſſion de la Monarchie d'Eſpagne, ſoit par le prédécès de Sa Majeſté Très Chrétienne, ſoit par la conſidération qu'elle voudra avoir pour leur droit, qui paroit ne pouvoir plus être abandonné honnêtement depuis que la

mort du Prince Electoral de Baviére en a ôté le prétexte.

La propoſition avancée que les Espagnols pourroient prétendre d'être en droit d'élire un Roi, comme ſi la Race Royale étoit éteinte & qu'il n'y eût plus d'Héritier habile à ſuccéder, eſt ſi démontrée de nulle valeur, par toutes les loix, l'uſage, & l'exemple encore récent de Jeanne la folle, qui a porté la Couronne d'Espagne dans la Maiſon d'Autriche, qu'elle ne peut ſeulement être écoutée. Cependant c'eſt ſur un ſi mauvais principe qu'on dit que le Roi de Portugal ſe préſente, & forme des cabales pour faire valoir ſes prétenſions.

Son meilleur droit dans ce cas ſeroit le concours de la Maiſon Royale de France, qui ne pouvant obtenir la Couronne d'Espagne pour elle, ſe conſoleroit par le malheur d'autrui, c'eſt à dire, par l'excluſion de la Maiſon d'Autriche.

Il faut avouer que les Espagnols pourroient trouver de telles convenances dans ce choix, que leur intérêt les détermineroit bien plutot en faveur du Roi de Portugal que de l'Archiduc; &

ſi Dieu le permettoit, ne ſeroit ce pas une punition utile, & un juſte retour de l'injuſte invaſion du Portugal par Philipe ſecond ?

Si la Maiſon de Bragance peut trouver les ouvertures néceſſaires à ce deſſein, ſi elle ſe ſouvient qu'après avoir été expulſée d'un trône qui lui apartenoit, elle n'en doit jamais pardonner l'injure, mais faire ſes efforts pour que le Diable regne plutot en Espagne qu'un Prince Autrichien ; ſi elle ne doit point oublier qu'elle a l'honneur de tirer ſon extraction de l'auguſte Maiſon de France, ce qui lui eſt une ſureté en cas du voiſinage d'un Prince François ; ſi elle doit toujours conſerver la mémoire qu'elle eſt redevable à la France du projet & des moyens qui l'ont rétablie ſur le trône, & des ſecours qui ont forcé l'Espagne à reconnoitre ſon droit : ſi, dis je, elle réfléchit à toutes ces choſes, le Roi Dom Pedro pourra ſe faire un intérêt en faveur de la France.

La prudence en tout cas doit conſeiller à ce Prince, s'il ne peut obtenir pour lui même l'Eſpagne, ou qu'il n'oſe ſe

porter ouvertement pour la France, de ſe contenir dans une exacte neutralité, crainte du reſſentiment de cette Couronne dont la puiſſance ne ſera toujours que trop grande pour le punir de ſon ingratitude, & d'autant plus facilement que la France n'a qu'à l'abandonner, pour qu'on voye bientot ſon Sceptre lui tomber des mains, & ſes Etats réduits en Province. Car à l'égard de la Maiſon d'Autriche, celle de Bragance a tout à en apréhender, tant qu'elle poſſédera l'Eſpagne, & rien dès qu'elle ſera releguée dans ſon Allemagne.

Si le malheur que la France a ſouvent éprouvé de voir ſes meilleurs Amis devenir ſes mortels ennemis, s'en mêle, l'alliance nouvellement contractée par Dom Pedro avec l'Empereur, & cent mauvaiſes raiſons, pourront peut-être engager Sa Majeſté Portugaiſe à favoriſer les foibles prétenſions de l'Archiduc.

En un mot, ſi les Eſpagnols ne s'accordent point unanimement, les Portugais acauſe de leur proximité peuvent être d'un grand poids dans le débat de la ſucceſſion d'Eſpagne, & y ſervir ou y nuire beaucoup. Je

Je ne dois pas entreprendre de parler de l'Archiduc que je n'ai jamais vu, c'eſt à mes Collégues qui ſont à Vienne d'en faire le portrait.

Le Dauphin eſt un Prince qui paroit bien ſain & qui fait beaucoup d'exercice, il a de la modeſtie & de la retenue, il eſt naturellement ſi bon qu'il n'a jamais fâché perſonne & encore moins deſobligé, il a toujours conſervé pour le Roi un ſi grand reſpect & une ſi grande réſignation à ſes volontez, qu'il ne s'eſt point émancipé juſqu'à préſent, à lui demander aucunes graces ni pour ſa perſonne ni pour une autre, & a attendu avec une ſoumiſſion extrême le traitement que Sa Majeſté a bien voulu lui faire. Une conduite ſi réſervée & ſi conſtante paroit être d'un homme de bon entendement, & qui connoit avoir affaire à un Pére & à un Maitre jaloux de ſon autorité, & d'humeur à la ſoutenir.

La Princeſſe Douairiére de Conti, fille naturelle du Roi, eſt aſſez avant dans la confidence du Dauphin ; mais il a une eſtime particuliére pour le Prince de Conti, qui eſt brave, ſpirituel, am-

bitieux, & que la ſeule crainte de Sa Majeſté contient dans de juſtes bornes. Pendant le tems de ſon voyage de Pologne, le Dauphin s'ouvrit à quelqu'un qu'il trouvoit tous les jours le Prince de Conti à redire, & on peut certainement préſumer, en cas de la mort du Roi, que ce Prince ne prétendroit pas moins qu'à être Premier-Miniſtre.

Le Duc de Vendôme paroit le ſuivre dans la faveur du Dauphin; c'eſt un des meilleurs hommes du monde, & qui fait les délices de la Cour. Il lui faudroit un ſecond pour l'aider à ſoutenir le poids des affaires, tel que le Cardinal d'Etrées ſon parent, lequel n'oubliroit rien pour ſe rendre néceſſaire. Le Prince de Conti & le Duc de Vendôme ſont ennemis ſecrets.

Le Dauphin ne fait point remarquer une grande vivacité: j'ai oui dire que le Roi ſon pére n'en faiſoit pas autrefois éclater davantage, il n'a commencé à ſe développer qu'à la mort du Cardinal Mazarin. Mais après la fermeté du Dauphin dans l'occaſion de la déclaration du mariage de Me. de Maintenon, il eſt impoſſible de ne pas faire un juge-

gement avantageux de ſon eſprit. Cette Dame avoit fait auprès du Roi un effort pour faire déclarer ſon mariage, & ce Monarque y avoit conſenti, pourvû qu'on rendît la choſe agréable au Dauphin : l'Archevêque de Paris, homme pieux & frére du Maréchal de Noailles, ſe chargea de lui en parler. On m'a aſſuré que le Dauphin fit ouvrir une fenêtre, & répondit à ce Prélat, ſi un autre qu'un Prêtre & un Evêque me faiſoit une pareille propoſition, je le ferois jetter par cette fenêtre. Réponſe véritablement très juſte.

Le Duc de Bourgogne eſt le Prince de la plus grande eſpérance qu'il y ait jamais eu, & qui dans un corps délicat, que l'âge & le tems peuvent rendre plus robuſte, fait paroitre un génie d'une ambition extraordinaire & d'une vivacité & d'une étendue ſurprenantes. Avec cela il eſt taciturne & parle peu, partie rare dans un même Sujet : non ſeulement il s'éléve de lui même à la connoiſſance de toutes les ſciences, comme les Langues, la Philoſophie, & les Mathématiques, mais encore, ce qui eſt important, à celle

de

de l'Hiſtoire ancienne & moderne, & à s'inſtruire à fond des intérêts des Princes. Il fait ſa lecture ordinaire de Tacite dans l'original latin, & ayant la mémoire heureuſe, il fait des progrès étonnans dans tout ce qu'il veut aprendre. Il mépriſe tous les plaiſirs & les divertiſſemens des jeunes Gens, pour s'enfermer dans ſon cabinet enrichi d'un bibliothéque choiſie, & d'inſtrumens de Mathématique, de Cartes de Géographie, de plans de Places fortes, & y paſſe cinq ou ſix heures chaque jour à s'inſtruire de tout ce qu'un grand Prince doit ſavoir. Il ſait deſſiner parfaitement, & on prendroit preſque pour des eſtampes ce qui part de ſa plume ; il ſait de-plus lever des plans & les faire auſſi bien qu'un Ingénieur, en un mot on peut le regarder comme un Prince accompli.

Le Duc d'Anjou ſon frére tient un peu de la taciturnité de ſon Ainé, il eſt mieux fait que lui, & a la même ouverture d'eſprit ; mais il a l'humeur plus douce, & cette douceur le rend plus agréable à la Cour : il vit en eſpérance & en crainte de ce qu'il doit ar-

attendre de l'amitié ou de la hauteur du Duc de Bourgogne.

Le Duc de Berry eſt vif & ardent, il parle beaucoup, & eſt plus ouvert que ſes Fréres. Lui & le Duc d'Anjou ſont encore d'une belle eſpérance, ils connoiſſent la grandeur de leur extraction, & ſont perſuadez que la ſucceſſion d'Eſpagne les regarde perſonnellement; ce qu'ils ont donné à connoitre dans la rencontre, en ayant tenu quelques diſcours entre eux, avec une ſorte d'émulation.

Je reviens encore pour un moment au Duc de Bourgogne. Ce Prince, peu après ſon mariage, ſe trouvant un jour dans la chambre de Madame de Maintenon froid, rêveur, & même abſtrait, elle lui en fit un doux reproche, ajoutant qu'il ſembloit qu'il ne la connoiſſoit pas Si fait, Madame, lui répondit il d'un air rude & ſévére, je vous connois fort bien, & je ſai deplus que le Duc de Bourgogne eſt dans votre chambre. Cette bruſque repartie la rendit à ſon tour muette & taciturne, & le Duc de Beauvilliers s'aprochant d'elle, lui dit tout bas, le tems

tems vous aprendra, Madame, à quel homme nous avons affaire.

On peut s'attendre que ſi le Roi mouroit, il arriveroit un grand changement dans la Cour, & que Me. de Maintenon en ſortiroit avec peu de ſatisfaction ; non pas qu'elle faſſe du mal à perſonne, ni qu'elle abuſe de ſon pouvoir, mais parcequ'elle eſt odieuſe & à charge à toute la Famille Royale, & qu'on impute à ſon ambition la facilité des conditions de la paix de Riswik ſi deſagréable à toute la France. Auſſi on préſume qu'ayant beaucoup d'eſprit, elle ne ſe le feroit pas dire deux fois, & qu'elle auroit bientot pris ſon parti.

La petite Ducheſſe de Bourgogne eſt fine, ſpirituelle, & méchante. Elle hait à la mort & ſans ſujet la Ducheſſe du Lude ſa Dame d'honneur, elle la contrefait & s'en moque à chaque inſtant : mais en récompenſe elle a une complaiſance ſervile pour Me. de Maintenon, ne l'apellant jamais en particulier que ſa bonne maman. Il a paru juſqu'apréſent qu'il regne un grand froid entre ces deux jeunes Epoux.

Me

Me voici préſentement à l'expoſition des réflexions que j'ai faites ſur l'intérêt de la ſucceſſion d'Eſpagne, leſquelles ſembleront peut-être ſinguliéres à ceux qui n'ont pas reconnu de près la conſtitution de l'Angleterre & de la Hollande, celle de la France & de l'Eſpagne, & qui ne raiſonnent que ſur des maximes générales qui changent à proportion qu'il ſe fait des changemens dans les Etats. Je puis aſſurer la Séréniſſime République que j'ai donné à cette matiére toute l'aplication dont j'ai été capable, & pour balancer les choſes avec juſtice, j'ai tâché de me dépouiller de mes préjugez, & du penchant que l'on a quelquefois, ſans s'en apercevoir, à épouſer ſon opinion.

L'Angleterre & la Hollande, qu'un même eſprit anime avec les Puiſſances qui adhérent à leurs ſentimens, ſemblent vouloir ſe donner beaucoup de mouvement pour empêcher que la Monarchie d'Eſpagne ne tombe toute entiére entre les mains de l'Archiduc, & encore plus en celles d'un Prince de la Maiſon de France. Les Espagnols ont paru même vouloir aquieſcer à ce projet, du moins

moins jusqu'à préſent, en engageant leur Monarque à confirmer par un teſtament celui du Roi ſon pére, c'eſt à dire, d'apeller à la ſucceſſion de la Couronne d'Espagne le Prince Electoral de Baviére comme ſon petit-neveu, & à ſon deffaut le Duc de Savoye comme iſſu d'une Infante d'Espagne. Je n'entrerai point dans la discuſſion du droit du Dauphin, la mort du Prince de Baviére a tranché tout ce qu'on pourroit lui opoſer à ce ſujet.

L'Empereur de ſon côté paroit abſolument déterminé de faire valoir ſes prétenſions. Cette entrepriſe du Prince d'Oranges & des Etats-Généraux, de diſpoſer de la ſucceſſion d'Espagne du vivant de ſon Roi, d'en priver le Dauphin, d'en exclure l'Archiduc, & de les en ſevrer l'un pour l'autre, eſt une inſolence & une ridiculité manifeſte & ſans exemple ; d'autant plus que ces deux Princes, s'ils peuvent s'accorder enſemble, & s'ils veulent bien partager entre eux le friand morceau qu'on leur veut ôter, ſe trouveront par eux mêmes, indépendament du grand nombre de Partiſans qu'ils pourront aiſément en-

engager dans leurs intérêts, aſſez puiſſans pour faire avorter ſans peine les vains projets de ces dispenſateurs de Couronnes.

Enfin comme on ne peut faire un plus ſenſible affront aux Princes de la Royale Maiſon de France que de les exclure de la ſucceſſion de la Monarchie d'Espagne, ce ſeroit de même un mortel crévecœur à ceux de l'auguſte Maiſon d'Autriche, s'ils voyoient ſortir de leur Maiſon tant de Royaumes & d'Etats ſans en rien retenir. Mais tous ces divers intérêts doivent peu toucher l'Espagne, le ſien à elle eſt d'embraſſer uniquement ce qui lui eſt le plus avantageux & qui peut le mieux en empêcher le démembrement, en quoi il me ſemble que les Espagnols peuvent le reconnoitre avec évidence.

Il n'eſt pas difficile de décider du véritable intérêt de la France dans ce rencontre, on peut même le diſtinguer, & peut-être le ſéparer d'avec celui de la Maiſon Royale : ainſi je n'en parlerai pas pour le préſent.

Je commencerai par expoſer les intérêts des Espagnols, ce que je ferai ſans diſſi-

diſſimulation & avec la fidélité que je dois à la République, la crainte de déplaire à quelques uns n'étant pas capable de m'en empêcher, & le Sénat devant toujours ſe ſouvenir des terribles conſeils des Miniſtres Caſtillans de la conjuration du Comte de Gondomar & de la franchiſe Françoiſe. J'oſerois même dire qu'il ſeroit à propos que la République fît enſorte d'avoir quelque part aux réſolutions de la Cour de Madrid, tant pour y modérer la vivacité & l'indiscrétion des François, que pour en rendre les déterminations moins dangereuſes, les reſſors plus connus, & ſon amitié en quelque façon néceſſaire à Sa Majeſté Impériale, dont la puiſſance & le voiſinage doivent avec raiſon devenir ſuſpects & redoutables.

Je dirai ſans héſiter un inſtant qu'il faut que le Ciel, qui donne les Couronnes, aveugle les Espagnols & leur ôte le ſens & la raiſon, s'ils prennent un Roi dans une autre Maiſon que celle de France. La juſtice & le droit veulent également qu'ils couronnent le Dauphin, à condition qu'il veuille regner en Eſpagne, & y amener avec lui un de ſes

Fils,

Fils, pour y être nourri à l'Eſpagnole, y être marié au gré de la Nation, & lui ſuccéder de plein droit lorſqu'il ſuccédera lui même à la Couronne de France. On doit croire affirmativement qu'il n'y a ſur cela aucun tempérament raiſonnable, auquel le Conſeil de France n'aquiesce & n'admette aiſément.

Je le répéte, la juſtice & le droit ne ſont pas ſi fort à mépriſer, qu'il ne faille examiner les inconvéniens qui s'en enſuivroient ſi on venoit à les violer. Il faut pour cela faire violence aux loix & aux droits du ſang; il faut en conſéquence placer par la force un uſurpateur ſur le trône: &, quel que ſoit le prétexte dont on voudra colorer ce forfait, la Maiſon de France ſera toujours en droit comme en volonté d'en tirer vangeance. Elle n'eſt pas de pire condition que la Maiſon d'Autriche, qui n'eſt parvenue au trône d'Eſpagne qu'au moyen d'un titre pareil au ſien: ainſi nulle paix, nuls traitez, ne pourront jamais effacer cette injure, le moment fatal viendra que la tranquilité publique ſera traverſée par une guerre effroyable, dont les ſuites funeſtes écraſeront quelqu'un, & peut-

peut-être celui qui s'y ſera le moins attendu : car la France alors ſe dédomagera indifféremment de l'injuſtice qui lui aura été faite ſur qui elle pourra, tout lui ſera également ennemi, & tout lui ſera bon pourvû qu'elle ſe vange.

Les Espagnols ont grand intérêt de conſerver leur Monarchie en entier, d'autant plus que les divers liens qui l'attachent commencent à s'uſer ; ils ſont impuiſſans pour ſoutenir ſeuls une guerre, il eſt de leur avantage d'entretenir une paix éternelle dans tous les divers pays de leur dépendance, & ils ont beſoin d'un bon deffenſeur contre les maux dont ils ſont menacez. Ils trouveront tout cela en plaçant un Prince de la Maiſon Royale de France ſur le trône d'Espagne, du moins ils peuvent raiſonnablement s'en flater.

La raiſon, rebatue contre cela, de la prétendue antipatie qu'on dit être entre les François & les Espagnols, eſt une chimére, cette antipatie ſuppoſée ne regne entre ces deux Nations que depuis que la Maiſon d'Autriche regne en Espagne, & elle étoit plus entre les deux

deux Maiſons de France & d'Autriche qu'entre les deux Nations : ainſi c'eſt une illuſion qui finira avec la fin de leur différend, & alors la valeur & les autres bonnes qualitez que poſſédent éminemment les honnêtes Gens de parmi eux, convertiront en eſtime & en amitié l'envie & la haine qu'ils ſembloient ſe porter mutuellement.

La mort du Roi Guillaume d'Angleterre, ou quelques unes de ces ſubites révolutions auſquelles ce Royaume eſt ſi ſujet, fourniront bientot une vaſte carriére aux Princes François & au Prince de Galles; à celui ci pour remonter ſur le trône de ſes Péres, & à ceux là pour vanger leur droit contre l'Uſurpateur de la Couronne d'Eſpagne s'il y en a un, & d'autant plus aiſément, que les Etats de cette Monarchie ſont ouverts à leurs armes, & ſeront alors ſans deffenſe: d'où il s'enſuivra que ſix, huit ou dix années au plus, que peut durer cette querelle, mettront le Turc en état de pouvoir, avec eſpérance d'un bon ſuccès, recommencer la guerre en Europe.

Il eſt conſtant que la France n'a point

fait cette derniére paix par néceſſité, le Roi qui ſe trouvoit en état de continuer la guerre avec avantage, ne s'y eſt porté pour ainſi dire que par une inſpiration céleſte, ou parceque telle a été la volonté de Dieu, & peut-être, comme il y a beaucoup d'aparence, pour mieux faciliter & aſſurer à ſa Maiſon la prochaine ſucceſſion de la Monarchie d'Eſpagne. Les Anglois & les Hollandois tout au contraire n'ont conſenti à la paix que par force, & par l'invincible néceſſité de ne pouvoir plus ſoutenir la guerre. J'ai déja dit que cette paix n'avoit pas été aprouvée des François, & j'ajoute deplus qu'elle en a été ſi mal reçue & ſi généralement blâmée, que les Harangéres & la vile Populace de Paris crioient hautement par les rues qu'il auroit mieux valu payer encore la capitation pendant pluſieurs années, que de conclure une paix ſi desavantageuſe. Sur quoi il eſt bon d'obſerver qu'il regne dans le cœur de tous les François un certain eſprit de vangeance contre les Hollandois, qui fera qu'ils auront autant de joye de voir recommencer la guerre, qu'ils ont témoigné de chagrin de

la

la voir finir par l'abandon de tant de Places fortes & d'une ſi grande étendue de pays, qu'ils ont été contraints de céder.

Je ſuis perſuadé qu'à la mort du Roi Très-Chrétien la Cour, qui ſe trouvera remplie de Jeuneſſe, ne pourra jamais tenir contre ce deſir public, qu'elle y concourra, & qu'elle ſe portera d'elle même à une nouvelle guerre. Le nouveau Roi de France ſera piqué de la gloire de reconquérir ce que ſon Prédéceſſeur aura cédé, & même, s'il ſe peut, de le ſurpaſſer en courage & en conſeil : à quoi il trouvera pour cela, comme autrefois Alexandre, tous les préparatifs de guerre faits par Louis XIV., qui certainement a fait de grandes choſes non ſeulement au dehors de ſon Royaume, mais qui a encore employé ſon autorité plus utilement qu'aucun des Rois qui l'ont devancé, pour établir une bonne police au dedans, en mettant les loix en vigueur, en réprimant l'inſolence, & en faiſant que tout le monde s'aquitat exactement de ſes devoirs.

Qui peut dire même que cette paix

de Riswik ne ſoit pas l'ouvrage de la prudence la plus conſommée, & d'une ſageſſe qui ne veut rien donner au hazard ? Caractére que ce Roi a toujours marqué. Il voyoit contre lui un monde d'ennemis opiniâtrez & deſeſpérez, la diverſion du Turc prête à finir, & l'ouverture à la ſucceſſion d'Eſpagne prochaine : il a donc voulu desarmer ce monde d'ennemis par un traité, qui, donnant lieu aux Anglois de faire des réflexions ſur leur endommagement, pût enfanter la rupture d'une Ligue à laquelle ſans eſpérance de profit ils mettoient le plus, & preſſentir par là ce qu'il pourroit faire dans la ſuite de plus favorable, de plus important, & de plus avantageux, ſelon les occurences, à ſa Maiſon & à la France.

Il faudroit que les Eſpagnols fuſſent entiérement dépourvus d'eſprit & d'entendement, s'ils s'expoſoient à des maux certains par complaiſance pour les intrigues de leur Reine, par conſidération pour les promeſſes vaines & peu aſſurées des Anglois & des Hollandois, & par reſpect pour l'Empereur, qui

en

en leur envoyant ſon Archiduc, ne leur envoyera pas un Dieu tutelaire pour les deffendre, mais un flambeau qui allumera le feu dans le ſein & dans toutes les parties de leur Monarchie.

L'intérêt de la Reine d'Eſpagne eſt d'amaſſer de l'argent, de plaire à la Cour de Vienne, & de s'apuyer de la préſence de l'Archiduc ſon neveu, de crainte d'être obligée d'aller mener une vie privée, triſte, & ſans conſidération en Allemagne. Celui du Roi Guillaume d'Angleterre, eſt de troubler la France aux dépens des Anglois & du repos de l'Europe, pour regner, & ne pas tomber dans la cataſtrofe ordinaire des Uſurpateurs. Celui de l'Empereur, tout dévot qu'il paroit être, eſt de mettre la Couronne d'Eſpagne ſur la tête de l'Archiduc, quoique ce ſoit une injuſtice de s'emparer du bien d'autrui: car, à dire la vérité, il n'y a aucun droit qu'après l'extinction de la Maiſon Royale de France. Enfin celui des Hollandois, eſt d'empêcher que l'une des deux Maiſons, de France & d'Autriche, ne devienne trop puiſſante.

Tous ces divers intérêts ſont bien étrangers & de peu de valeur aux Eſpagnols, en ce qu'il ſemble que leur avantage, leur ſureté, & leur repos, conſiſtent dans le choix d'un Prince de l'auguſte Maiſon de France: & cela parcequ'en le faiſant ils n'auront vraiſemblablement rien à apréhender, qu'ils préviendront de grands périls, qu'ils s'aſſureront d'une paix éternelle, qu'ils conſerveront leur Monarchie en entier ou à peu de choſe près, & qu'ils ſeront deffendus par tout, & même dans leurs Indes ſi enviées & ſi menacées des Anglois & des Hollandois, par les François.

Ce point qui regarde les Indes, eſt ſi capital, que les expéditions paſſées de ces deux Nations dans l'Amérique forcérent Philipe III. à faire une tréve avec les Hollandois, & à les reconnoitre pour libres.

Les Eſpagnols ont encore à conſidérer que la conſtitution de l'Europe eſt telle, qu'aucune Puiſſance n'y peut entreprendre ni s'y accroitre qu'aux dépens & des débris de leur Monarchie, qui eſt ſur ſon déclin & comme prête

à tomber : deſorte qu'il n'y a qu'un Prince de la Maiſon Royale de France qui puiſſe opérer le miracle de la ſoutenir, & de la préſerver de ſa chute.

Comme ils doivent s'attendre, s'ils font un autre choix, à la voir démembrer par des ennemis auſſi puiſſans, auſſi préparez, & auſſi à portée que les François, quelque traité qui puiſſe intervenir, il ne s'entretiendra qu'un tems, l'heure viendra enfin & infailliblement de ſon démembrement, & cela en dépit des Espagnols ; vû que les Anglois, les Hollandois, & bien d'autres ne pouvant l'empêcher, chercheront à en profiter & à en tirer quelque lopin. Alors ils verront éclore les vieux deſſeins des Anglois & des Hollandois ſur l'Amérique : quelles forces maritimes auront ils pour la deffendre contre de tels ennemis ?

On peut même augurer que les Anglois n'attendront pas le jour où leur hauteur naturelle devenue exceſſive par la ſoumiſſion de l'Irlande, l'établiſſement du pouvoir arbitraire du Parlement, & leurs heureux ſuccès, les pourroient porter à entreprendre contre les foibles ;

&, ſans reſpecter la paix qu'ils ſe vantent d'avoir faite à leur volonté, à aller attaquer l'Amérique : à quoi ils ſont excitez par le beſoin preſſant de réparer leurs pertes, & de remettre en vigueur leur commerce qui eſt fort déchu. Ceci eſt d'autant plus probable, qu'ils y trouveront alors de grands avantages & de plus grandes facilitez ; une pareille infraction, ou une telle inſulte ſera qualifiée à leur dire d'un différend de Pirates, qui ne doit point tirer à conſéquence dans l'Europe, & ils ſe moqueront des Espagnols jusqu'à leur vouloir faire accroire que ce ſont des affaires de l'autre monde.

Ce fut ſur ce principe, de profiter de la foibleſſe où ſe trouvoient les Espagnols vers le milieu de ce ſiécle, que Cromwell, dont le Roi Guillaume d'Angleterre ſuit parfaitement la politique en ce qui lui convient, rejetta l'alliance de l'Espagne qui lui avoit été offerte nombre de fois, & rechercha celle de France qu'on ne lui propoſoit qu'à contrecœur. Ses Gendres lui repréſentoient que la gloire d'être l'arbitre de l'Europe, étoit de reſter neutre, & d'entretenir

nir la balance : folie des Anglois, dont la chimére leur a couté le crime d'une horrible révolution, cauſé des dommages infinis, & laiſſé une foibleſſe de laquelle ils ne reviendront d'un ſiécle. Le politique Cromwell ſe moqua de ſes Gendres, & leur répondit, les Espagnols n'ont ni le moyen ni la force de ſe deffendre, il n'y a en s'alliant avec eux qu'à y perdre, y mettre du ſien, & s'y ruiner ; ma gloire ſera plus grande & l'utilité de l'Angleterre certaine, en profitant de leurs pertes par l'aquiſition de quelque Place maritime en Flandres, car je me rendrai par là également conſidérable à la Hollande & à la France, & aſſurerai deplus la Manche & le commerce à notre Nation. Le vaſte Empire Romain eſt un exemple fameux qu'il n'y a Puiſſance qui ne finiſſe. L'Espagne voit déja retranchez de ſon immenſe Monarchie le Portugal, les ſept Provinces-Unies, & partie de la Flandres, du Hainaut, & du Luxembourg : ce qui lui reſte dans les Pays-bas ſe réduit à une médiocre étendue, qui ne peut ſeule fournir la ſubſiſtance à une armée capable de la deffendre contre

deux cens mille hommes que les François ont ſur pied, & à portée d'y pénétrer à chaque inſtant.

La vie du Roi Guillaume d'Angleterre entretient la paix entre la Hollande & les Anglois, ſa mort rompant les charmes qui aſſoupiſſent la haine & l'incompatibilité des deux Nations, les fera auſſitot devenir ennemis pour s'entrediſputer l'empire de la mer.

C'eſt là le véritable intérêt de l'Angleterre, auquel il faudra tot ou tard qu'elle revienne; parcequ'ayant des bornes marquées par la nature, leſquelles l'afranchiſſent de la crainte des autres Nations à quelque degré de puiſſance qu'elles puiſſent monter, elle ne doit ſonger qu'à ſe rendre maitreſſe de la mer, pour que ſes Peuples deviennent riches & heureux par la paix & le commerce, & à rire & profiter de l'abaiſſement des Hollandois leurs concurrens & leurs ſeuls ennemis, ſans ſe ſoucier plus que de raiſon des guerres de l'Europe, ni du Prince François ou Autrichien qui ſera apellé au trône d'Eſpagne.

Si l'honneur de la Maiſon Royale de

de France ne peut permettre aux Princes qui en ſont de ſouffrir tranquilement ni ſans s'en reſſentir vivement, la perte injuſte & injurieuſe des Etats de la ſucceſſion d'Espagne qui leur apartiennent très légitimement, j'oſe dire que les François pourroient s'en conſoler. Cette penſée qui paroit d'abord étrange, le paroitra peut-être moins, quand on voudra entrer dans les conſidérations qui la peuvent apuyer. La premiére de ces conſidérations, eſt que la France ſe trouvera obligée à de perpétuelles dépenſes pour deffendre l'Espagne, ſans en pouvoir espérer le réciproque à cauſe de l'Inquiſition qui la tient fort dépeuplée & par conſéquent ſans forces. La ſeconde, eſt que la foibleſſe des regnes précédens l'a entiérement épuiſée dans toutes ſes parties, & réduite dans un état ſi langoureux, qu'il n'y a aucune aparence qu'elle puiſſe jamais revenir de cet état langoureux où elle eſt préſentement, parcequ'elle manque d'hommes & d'argent Reſſuscitez un Ximénes, un Charle-quint, ils ne pourroient point rétablir la mauvaiſe conſtitution de cette Monarchie : les Pays-bas, l'Italie,

& les Indes conſomment tous les ans autant d'hommes à l'Espagne, qu'elle en pourroit perdre dans une guerre réglée, & les richeſſes des Indes réſervées autrefois pour les ſeuls Espagnols, ont pris un cours qu'on ne peut plus détourner, qui les fait paſſer par le commerce entre les mains des François, des Anglois, des Hollandois, & d'autres Nations. La troiſiéme, eſt que l'Espagne ne pourroit au plus que prêter ſon nom à la France dans les entrepriſes qu'elle auroit en vue, & ſe contenteroit de l'aſſiſter de quelques vains offices, auſſi impuiſſans que mal ſoutenus par ſes Ambaſſadeurs. La quatriéme, eſt qu'on peut aſſurer qu'aucun François n'entrera jamais dans les Conſeils, dans les Charges, ni dans le Gouvernement de la Monarchie d'Espagne. La cinquiéme enfin, eſt que la France pourroit peut-être à ſon tour ſe trouver un jour dans la néceſſité d'aller chercher un Succeſſeur légitime & un Roi dans un Prince Espagnol.

Le ſeul avantage que trouveront les François en donnant un de leurs Princes pour Roi à l'Espagne, ſera la ceſſation

des

des démêlez qu'ils ont depuis très longtems avec les Espagnols : ce qui pourra produire une profonde paix entre les deux Nations, laquelle doit faire l'unique ſouhait des Souverains & des Peuples Chrétiens.

Les deux Couronnes, en cas qu'un des Fils du Dauphin parvienne à celle d'Espagne, auront ce bonheur d'être afranchies des intrigues inſidieuſes des autres Puiſſances, qui ſont dans de continuels mouvemens pour les animer l'une contre l'autre, afin de profiter de leurs différends, & pêcher en eau trouble. Témoins le Roi Guillaume d'Angleterre & le Duc de Savoye, qui ſe font valoir tantot auprès de l'une & tantot auprès de l'autre.

Quant à la Séréniſſime République & au reſte de l'Italie, qui ont à aprehender l'ambition de l'Empereur, qui forme tous les jours de nouvelles prétentions d'autant plus incommodes qu'elles paroiſſent bien fondées, & qui par la conquête de la Hongrie eſt monté à une puiſſance, que le bon ordre de ſon Conſeil va établir dans ce grand, beau & fertile Royaume, dans un

haut degré : elles ont lieu de regarder avec indifférence, pour ne pas dire avec ſatisfaction, que ſa Maiſon ſoit privée de la ſucceſſion d'Espagne, ſans que la France leur devienne pour cela ſuſpecte; parceque les deux Couronnes demeureront ſéparées, que l'impuiſſance des Espagnols ne pourra rien ajouter à la puiſſance de la France, que chaque Couronne ſera gouvernée par un Conſeil différent de l'autre & peu concerté, & que bientot le ſang, qui ſe refroidit dans les veines des Princes plus aiſément que dans celles des autres hommes mêlez par de nouvelles alliances, ne ſe ſentira plus de la ſource dont il eſt ſorti.

Je n'ai penſé, ſuivant le devoir accoutumé des Ambaſſadeurs de la République, qu'à faire un récit ſincére de ce que j'ai apris & de ce qui m'a paru de plus ſolide, durant mon ſéjour à la Cour de France.

J'ai cru important de repréſenter au Sénat les véritables intérêts de l'Espagne, & les vues dans leſquelles les Espagnols pourroient entrer, ſelon auſſi

auſſi leurs véritables intérêts & qui ſont tels réellement, & non point ſelon que quelqu'un pourroit ſouhaiter qu'ils fuſſent. Mais on n'oublira pas d'eſſayer à donner le change aux Eſpagnols par tous les artifices imaginables, & leur ignorance, leur orgueil, & leur préſomption, le leur feront prendre encore plus que tous les moyens qui y ſeront employez.

Il ne me reſte plus qu'à aſſurer le Sénat que j'ai laiſſé le Roi Très-Chrétien avec des ſentimens tout à fait portez à l'avantage de la Séréniſſime République, & tels qu'il ne tiendra qu'à elle d'agir de concert avec la France, pour aſſurer la liberté & le repos de l'Italie, en cas de la mort du Roi d'Eſpagne, & d'entretenir avec la France la parfaite union qui y regne depuis ſi long-tems. Je crois même avoir preſſenti que ſi le Roi Très-Chrétien peut recueillir la prochaine ſucceſſion de la Couronne d'Eſpagne, pour un de ſes Petits-Fils, il ne ſongera plus qu'à vivre en paix le reſte de ſes jours, & que content qu'une ſi riche dépouille ſoit tombée dans

ſa

ſa Maiſon, il renoncera à toutes idées d'agrandiſſement & de domination ſur les autres puiſſances de l'Europe.

FIN.

HISTOIRE

de Madame de

MUCI,

par Mademoiſelle D***.

HISTOIRE
de Madame de
MUCI,
par Mademoiſelle D***.

MONSIEUR,

Les engagemens que j'ai pris avec vous, & la promeſſe ſolemnelle que vous m'avez faite de m'épouſer, auſſitot que votre vieux Pére par ſa mort vous aura mis en liberté de le faire, ſans crainte d'être dèshérité, font que je me ſuis déterminée, malgré toute la répugnance que j'y avois, à ſatisfaire votre curioſité touchant les principaux incidens de la vie de Me. de Muci, ma maitreſſe, ou plutot mon amie. Car vous n'ignorez pas que, quoique je ne fuſſe auprès d'elle qu'en qualité de ſa Femme de chambre, elle me traitoit néanmoins avec

avec une ſi grande diſtinction, que je paroiſſois plutot être ſa compagne qu'une perſonne attachée à ſon ſervice. L'amitié qu'elle m'avoit témoignée dans un couvent où nous avions demeuré enſemble, & les malheurs ſurvenus depuis à ma Famille, m'engagérent, lors de ſon mariage avec Monſieur de Muci, à accepter le vil emploi que vous m'avez vu exercer auprès d'elle. Comme je n'étois point née, & n'avois point été élevée, pour remplir un jour les devoirs d'une ſi chétive condition, il n'y eut ſortes de promeſſes qu'elle ne me fît, ni de marques de tendreſſe qu'elle ne me donnat, pour m'y engager, me jurant & m'aſſurant de plus que je n'aurois que le nom de ſa Femme de chambre, & qu'elle vivroit avec moi comme ſi j'étois ſa propre ſœur; ce qu'elle a fait effectivement, juſqu'au dernier moment de ſa vie. Ainſi mille raiſons devroient m'empêcher de vous raconter ſes égaremens, mais le moyen de refuſer quelque choſe à qui l'on a donné ſon cœur, & que l'on aime? Si donc vous trouvez dans ce récit quelques endroits qui ſemblent bleſſer

la pudeur d'une Fille, ne m'en ſachez point mauvais gré, vous exigez de moi cette complaiſance, & mon étoile me force à vous l'accorder.

Pour entrer en matiére, vous ſaurez que Me. de Muci eſt née à Dijon. Il eſt inutile de vous parler de ſa naiſſance, ni des autres avantages de ſa Famille, parlons ſeulement de ſes qualitez perſonnelles. Si la Nature ne l'avoit pas partagée d'une riche taille, elle lui en avoit du moins donné une, qui ne lui laiſſoit aucun ſujet d'envier celle des autres Femmes plus grandes qu'elle: ſon port étoit charmant, ſon air engageant, ſon teint & les traits de ſon viſage faits pour donner de l'amour, ſa gorge & ſes bras étoient d'une beauté raviſſante, enfin ſes yeux & juſqu'à ſes ſourcils la rendoient une des plus aimables Femmes de France; le reſte de ſes agrémens étoit comme ceux de la chanſon, *le bijou étroit*, *la jambe longuette*, *le pied &c.* Elle avoit tout l'eſprit du monde, mais pourtant de ce genre d'eſprit des Femmes coquettes, qui eſt plus brillant que ſolide, beaucoup de feu, de vivacité, & d'imagination, un fond de gayeté inépui-

puiſable, un grand penchant à l'amour, cherchant à plaire, à être aimée, & ſachant bien qu'elle méritoit de l'être.

Avec tous ces avantages, vous jugez bien qu'elle ne fut pas longtems ſans avoir une foule d'Amans. Elle en eut effectivement de toutes conditions, & quoique les Bourguignons ayent le renom d'aimer plus le vin qu'une belle Femme, il s'en trouva néanmoins un grand nombre d'eux qui s'attachérent ſérieuſement à la rechercher en mariage, mais Mr. de Muci fut préféré à tous ſes autres Adorateurs. Il étoit cependant taché du péché originel du pays, qui eſt d'être un peu ivrogne ; toutefois une Charge de Conſeiller qu'il avoit au Parlement de Dijon, ſoutenue d'un bien aſſez conſidérable, empêcha que l'on ne fît attention à un deffaut annexé à la Nation Bourguignone. Il devint donc le poſſeſſeur de tous les appas de ma Maitreſſe, & dès le jour de ſes noces il débuta avec ſa nouvelle Epouſe par un compliment qui dénotoit ſon caractére. *Madame*, lui dit il, *il faut que je vous aime bien, car il y a quatre jours que je me prive pour l'amour de vous du plaiſir d'al-*

ler

ler chez Mondeſairs *, *où l'on boit d'excellent vin de Baune ; mais aprèſent que vous êtes ma femme, ne trouvez pas mauvais ſi j'y retourne quelquefois*. Me. de Muci reſta toute interdite à un discours ſi peu attendu, mais elle n'en fut que médiocrement mortifiée ; elle ne ſe ſentoit aucune diſpoſition à aimer ſon Mari, ſes Parens n'avoient point conſulté ſon inclination dans ce mariage, & elle n'y avoit conſenti qu'en vue de ſe ſouſtraire de leur domination, qui commençoit à lui devenir à charge. Deplus elle s'ennuyoit que tous les charmes, dont la Nature lui avoit été ſi libérale, ne fuſſent connus que de ſa Famille. En un mot elle étoit coquette, & mouroit d'envie de ſe produire dans le grand monde : ainſi il lui étoit indifférent d'avoir un Mari qui l'aimat ou qui ne l'aimat point, n'étant pas réſolue de s'en tenir à lui ſeul. Elle répondit donc à ſon Epoux qu'elle ne prétendoit point le contraindre, qu'il pouvoit ſatisfaire ſon gout, & qu'elle ne trouveroit jamais à redire à ce qu'il feroit. Elle lui tint réellement parole, & ne marqua aucun chagrin de lui

* Fameux Traiteur de Dijon.

lui voir préférer le plaiſir de boire, à la poſſeſſion d'une auſſi belle Femme qu'elle étoit.

Mr. de Muci n'eut pas les mêmes égards pour elle, il fut aſſez injuſte pour ſe gendarmer de quelques petites galanteries de ſa Femme dans les premiers mois de leur mariage ; il la querella, la menaça, & lui dit enfin, *je veux bien boire, mais je ne veux pas que vous couchiez avec d'autres que moi.* Ma Maitreſſe trouva le procédé de ſon Mari fort injuſte, & diſoit en elle même que, puisqu'elle ſouffroit bien qu'il aimat le vin, il devoit ſouffrir en échange qu'elle aimat auſſi quelqu'autre choſe que lui.

Cette maniére d'agir de ſon Epoux, qu'elle croyoit très déraiſonnable, commença à lui inſpirer du dégout pour la Province, & l'envie en même tems de venir à Paris, où on lui avoit dit que les Maris étoient plus commodes qu'à Dijon. Mille idées agréables flattoient ſon imagination, elle connoiſſoit tout le pouvoir de ſes charmes, elle ne doutoit nullement de faire des conquêtes illuſtres dans cette grande ville, & elle ſe perſuadoit

doit de plus que ſa beauté & ſes appas lui attireroient tant d'Amans, que ſon nom en deviendroit fameux dans l'Empire des Belles. Mais la difficulté étoit de trouver les moyens de venir à Paris, car de propoſer à ſon Mari d'y faire un voyage, c'étoit lui faire entendre qu'on vouloit ſe deffaire de ſa perſonne, parcequ'il s'étoit figuré qu'il mourroit s'il ceſſoit de boire du vin de Baune, & qu'il croyoit qu'il ne s'en trouvoit de bon qu'à Dijon. D'ailleurs l'air contagieux de cette Capitale du Royaume pour l'honneur des pauvres Maris lui cauſoit de mortelles apréhenſions: deſorte que Me. de Muci couroit grand risque de paſſer ſes jours dans ſa Province, ſi la fortune ne s'étoit un peu mêlé de ſes affaires.

Dans le tems que ces diverſes penſées lui rouloient dans la tête, Mr. le Duc vint heureuſement pour elle tenir les Etats de Bourgogne à Dijon. Ce Prince, qui aimoit les plaiſirs, & qui n'étoit pas ennemi des Femmes de ſon prochain, quoiqu'il en eût une dont les appas pouvoient être mis en paraléle avec ceux de la belle Héléne, donna

pluſieurs fêtes aux Dames de la ville, leſquelles étalérent à l'envi tous leurs charmes pour lui plaire, & pour lui témoigner leur reconnoiſſance du ſoin qu'il prenoit de les divertir. Il ne put deffendre ſon cœur des attraits de ma Maitreſſe, il en devint paſſionnément amoureux, & comme toutes les paſſions agiſſoient en lui avec violence, il ne demeura guéres ſans le lui faire connoitre, & ſans trouver les moyens de l'entretenir en particulier, où il lui exprima ſon amour en ces termes.

„ Vous êtes, Madame, la plus aima-
„ ble perſonne de la terre, l'on ne peut
„ vous voir ſans vous aimer, mon cœur
„ a été atteint des traits qui partent de
„ vos yeux, enfin je vous aime ſi éper-
„ dument, que je ſens bien que je vais
„ devenir le plus infortuné des hom-
„ mes, ſi vous ne devenez ſenſible à
„ mon amour. ” Mᵉ. de Muci ne fut point indifférente à un pareil diſcours, elle s'étoit déja apperçu que Mr. le Duc la regardoit d'un autre œil que le reſte des Femmes qui ſe trouvoient à ſes fêtes, & elle fut ravie en elle même d'avoir fait une ſi illuſtre con-

conquête. Cependant, pour donner quelque opinion de ſa vertu à ſon nouvel Amant, elle ne voulut point ſe rendre à cette premiére attaque, & feignit de prendre pour une ſimple galanterie tout ce qu'elle venoit d'entendre.

Elle lui répondit donc en riant que Son Alteſſe vouloit aparemment ſe divertir en lui tenant de ſemblables propos, qu'elle n'étoit point aſſez vaine pour ſe flater de le rendre amoureux à Dijon, & que quand bien même cela arriveroit, ſon amour ne dureroit pas plus longtems que la tenue des Etats de la Province, & qu'enſuite étant de retour à la Cour, il ne manqueroit pas de plaiſanter avec ſes Amis des foibleſſes que les Dames de ſon Gouvernement auroient eues pour lui, pendant le ſéjour qu'il y auroit fait. A quoy l'amoureux Prince repartit, „ vous ne me „ connoiſſez pas bien, je ne ſuis point „ un galant de profeſſion, ni un con„ teur de ſornettes, je vous aime véri„ tablement, & il ne tiendra qu'à vous „ que mon amour ne dure autant que „ ma vie." Enfin la converſation fut pouſſée ſi loin, que ſi ma Maitreſſe ne

parut pas tout à fait perſuadée de la ſincérité de ces derniéres paroles, du moins fit elle entrevoir à ce Prince qu'elle ne ſeroit pas fâchée qu'il l'en pût convaincre.

Mr. le Duc, qui a beaucoup d'eſprit, connut bien qu'un ſecond entretien le rendroit poſſeſſeur d'un cœur qui réſiſtoit ſi foiblement; c'eſt pourquoi il le rechercha avec empreſſement, & n'eut pas grande peine à l'obtenir. Enfin, pour ne vous point ennuyer par le récit de tout ce qu'ils ſe dirent dans cette ſeconde entrevue, ce Prince attaqua ſi bien, & ma Maitreſſe ſe deffendit ſi mal, qu'il connut aiſément qu'il ne lui manquoit plus qu'une occaſion favorable, pour remporter une victoire.

Il ne ſoupira guéres après un bien qu'il deſiroit avec tant d'ardeur, cet heureux moment arriva même plutot qu'il ne l'eſpéroit: car deux jours après cette ſeconde converſation, Mr. de Muci fit une partie avec de ſes Amis, pour aller ſouper à une maiſon de campagne aux environs de Dijon. Me. de Muci, ſe doutant bien que Mr. le Duc, informé de cette partie, ne laiſſeroit pas échaper

per une telle occaſion de pouvoir à ſon aiſe l'entretenir en particulier, ſe mit de ſon mieux pour le recevoir ; mais, ſoit qu'elle ſe trouvat plus belle en deshabillé que parée, ou pour quelqu'autre deſſein que je vous laiſſe à deviner, elle ne prit qu'un ſimple corſet qui lui laiſſoit toute la gorge à découvert, un jupon magnifique & fort court, & pour ſurtout une belle robbe de chambre volante. Dans ce galant équipage, auſſi belle que Cléopatre, elle ſe coucha nonchalamment ſur un lit de repos dans ſon cabinet, où feignant d'avoir la migraine elle ordonna à ſes Domeſtiques de ne laiſſer entrer perſonne chez elle, à l'exception de Mr. le Duc, ſi par haſard il y venoit, parcequ'elle ne pouvoit pas honnêtement, comme aux autres, lui refuſer ſa porte.

Ce Prince, ainſi qu'elle l'avoit prévu, ſe rendit en effet à ſon logis, d'abord qu'il ſut que Mr. de Muci en étoit parti pour aller à la maiſon de campagne où il devoit ſouper. Quoique ma Maitreſſe fût préparée à ſa viſite, un reſte de pudeur la fit néanmoins rougir, & la rendit tout interdite quand elle l'enten-

dit entrer dans ſon apartement; ce qui l'engagea, pour cacher ſon trouble, de faire ſemblant de dormir, lui laiſſant par là tout le loiſir de contempler à ſon aiſe les beautez que ſon habillement négligé expoſoit à ſa vue. Mr. le Duc effectivement en parut pendant un moment comme ravi en extaſe, mais n'étant pas homme à s'en tenir à ſi peu de choſe, il ſe mit bientot en devoir d'obtenir de plus grandes faveurs. On réſiſta foiblement à ſes careſſes, la modeſtie m'empêche de vous dire le reſte, devinez le ſi vous voulez: tout ce que je puis vous aſſurer, c'eſt qu'il ne parut pas qu'ils s'ennuyaſſent enſemble, car leur entretien dura longtems, & Me. de Muci en ſortit avec ſa coeffure un peu en deſordre, mais auſſi avec un ſi beau vermillon ſur les joues, que de ma vie je ne l'avois vue ſi belle que je la trouvai alors. Comme ſa migraine étoit paſſée, elle s'habilla au plus vite, & s'en fut ſouper avec ſon Amant au Gouvernement.

La jouiſſance ne rallentit point les deſirs ni les ardeurs de cet Amant, il avoit trouvé dans la poſſeſſion de l'objet aimé des beautez cachées qui l'avoient ren-

du le plus amoureux de tous les hommes: pluſieurs entrevues ſemblables à la précédente ſe ſuccédérent les unes aux autres, & augmentérent à un point leur mutuelle tendreſſe, que l'on auroit juré que leur paſſion dureroit autant que leur vie. Mais ce commerce ne put être ſi ſecret, qu'il n'en vînt quelque choſe à la connoiſſance de Mr. de Muci: il s'en formaliſa, & dit mille injures à ſa Femme, pouſſant même ſon reſſentiment jusqu'à lui donner quelques coups. Ma Maitreſſe fit grand bruit des mauvais traitemens qu'elle recevoit de ſon Mari, toutefois elle empêcha que Mr. le Duc ne la vangeat de ſa mauvaiſe humeur; car, comme l'aſſemblée des Etats de la Province étoit ſur le point de ſe ſéparer, & que par conſéquent ſon Amant ſeroit obligé de s'en retourner bientot à la Cour, elle avoit réſolu d'intenter une action de ſéparation de corps contre ſon Epoux, à la faveur de ſes mauvais traitemens, & de ſe pourvoir pour cela par devers le Parlement de Paris, attendu que la Charge dont Mr. de Muci étoit revétu à celui de Dijon, lui fourniſſoit un moyen de récuſer ce

dernier Parlement : deſorte qu'elle n'étoit pas fâchée qu'il lui préparat lui même les voyes qui la pouvoient amener à ſon but.

Me. de Muci communiqua ſes vues à Mr. le Duc, lui faiſant entendre deplus que c'étoit uniquement pour l'amour de lui qu'elle s'étoit déterminée à en venir à cette extrémité avec ſon Mari, afin d'avoir un prétexte de le ſuivre à Paris.

Ce Prince, touché d'une ſi grande marque d'amour, lui en marqua ſa reconnoiſſance par tout ce que cette paſſion a de plus perſuaſif, à quoi il ajouta mille proteſtations de l'aimer toute ſa vie. Il joignit à tout cela de magnifiques promeſſes de ſon aſſiſtance & de ſa protection, l'aſſurant qu'il fourniroit à tous ſes beſoins, & la mettroit en état de faire une figure dans cette grande ville, qui répondît à l'eſtime & à l'extrême tendreſſe qu'il ſe ſentoit pour elle.

Ces choſes ainſi réſolues entre eux; l'aſſemblée des Etats ne fut pas plutot terminée, & Mr. le Duc parti, que Me. de Muci disparut de Dijon, & s'en vint à Paris. Elle ne fit confidence de ſon des-

deſſein qu'à moi ſeule, & je fus la ſeule qui l'accompagnai dans ce voyage. Son Amant lui tint toutes les promeſſes qu'il lui avoit faites, il lui fit meubler une petite maiſon au Temple, lui donna un équipage, & fournit libéralement à toute ſa dépenſe.

Peu après notre arrivée dans cette Capitale, ma Maitreſſe préſenta une requête au Parlement, tendant à une ſéparation de corps avec ſon Mari: mais, comme elle ne ſe ſoucioit pas que cette affaire fût ſitot jugée, elle ne ſe mit pas fort en peine de la ſolliciter, &, ſelon le commun proverbe, elle laiſſa ſon procès pendu au croc. Mr. de Muci de ſon côté, après avoir fait bien du vacarme de la fuite de ſon Epouſe, & ne pouvant ſe réſoudre à quitter ſon bon ami Mondeſairs où il buvoit de ſi bon vin de Baune, ne ſe donna aucun mouvement pour ravoir ſa Femme; ainſi Me. de Muci n'eut d'autre ſouci que de bien témoigner à ſon amoureux Prince combien elle étoit ſenſible à toutes les marques d'amour qu'il lui donnoit tous les jours, & la vive reconnoiſſance qu'elle conſervoit de la maniére noble

& généreuſe dont il en uſoit avec elle.

Rien ne troubla pendant quelque tems la félicité de ces deux Amans: Me. de Muci, pénétrée de tendres ſentimens pour Mr. le Duc, lui étoit fidéle, &, touchée des obligations qu'elle lui avoit, ne ſongeoit qu'à lui plaire; ce Prince à ſon tour, charmé de la poſſeſſion d'une auſſi belle Femme qu'étoit ma Maitreſſe, alloit au devant de tout ce qui pouvoit lui faire plaiſir, la prévenoit ſur tous ſes beſoins, & s'efforçoit de lui rendre le ſéjour de Paris le plus agréable du monde. Pour dire la vérité, depuis l'abſence de Madame du Roure jadis maitreſſe de Monſeigneur, & à laquelle bien des Gens trouvoient que Me. de Muci reſſembloit fort, on n'avoit point vu à Paris une beauté plus vive, plus piquante, & plus enchantereſſe que la ſienne.

Mr. le Duc, pour éviter les dégouts des longs tête-à-tête, donnoit ſouvent à ſouper chez elle à un certain nombre de Perſonnes choiſies & de diſtinction de l'un & l'autre ſexes, qui formoient une ſociété très agréable. Me. la Ducheſſe

de

de Bouillon, intime amie de ce Prince, que ſon eſprit, ſon ſavoir, ſes charmes, ſes graces, & ſes maniéres, ont ſi fort diſtinguée du commun des autres Femmes, en étoit. Me. la Marquiſe de Bellefonds ſa Niéce l'y accompagnoit toujours, elle ne poſſédoit pas à la vérité tous les grands avantages de ſa Tante, mais, outre qu'elle étoit fort aimable de ſa perſonne, ſon humeur douce & complaiſante la faiſoit chérir de tous ceux qui la connoiſſoient.

Les hommes étoient, les Marquis de la Fare, de Coaſlin, de Vervins, Comte de Fiesque, & l'Abbé de Chaulieu : tous Gens à caractére, de beaucoup d'eſprit, & dont la compagnie étoit des plus réjouiſſantes. Le jeu, la promenade, & les ſpectacles, précédoient ordinairement le ſouper, & en faiſoient attendre l'heure ſans impatience.

C'étoit par de ſemblables paſſetems que Mr. le Duc tâchoit d'adoucir les ennuis que ſes fréquentes abſences cauſoient à ſa Maitreſſe, car il ne pouvoit pas ſe donner tout entier à ſon amour, ſa naiſſance & ſes Charges l'obligeoient à être ſouvent à Verſailles, & il ne lui é-

toit pas poſſible non plus de ſe dispenſer des voyages de Marli & de Meudon. Me. de Muci alloit quelquefois ſous un habit de cavalier lui rendre viſite dans ces lieux là, mais c'étoit rarement, de crainte d'être reconnue: il lui arriva même une avanture dans une de ces occaſions, qui fut cauſe qu'elle y alla encore moins que de coutume.

La Cour étoit à Fontainebleau, & Me. de Muci s'y étoit rendue, parceque ſon Amant ne pouvoit point s'en abſenter. Nous nous promenions une nuit qu'il faiſoit un beau clair de lune, ſur les onze heures, dans le parterre du Tibre, où Mr. le Duc ſe devoit rendre après le coucher du Roi. Ma Maitreſſe étoit habillée en homme, & moi pareillement, & elle paroiſſoit ſous cet habit le plus beau cavalier qu'il y eût en France: en tournant au bout de l'allée qui ſe termine au pavillon du Colonel-Général, nous fumes abordées par la Maréchale de *** & une autre Dame du plus haut rang, qui nous demandérent en riant ce qui nous obligeoit à nous promener à une heure ſi indue. Me. de Muci répondit à cette queſtion, en affectant un ac-

accent étranger pour le paroitre, qu'elle étoit ſi charmée de la beauté du lieu & de celle des Dames de la Cour de France, qu'elle ne pouvoit ſe laſſer de contempler des lieux qui renfermoient tant de merveilles. Un ſi beau début donna occaſion à une converſation très vive, la Maréchale, qui ſe croit très aimable comme elle l'eſt en effet, crut que cette réponſe la regardoit particuliérement, c'eſt pourquoi elle renchérit ſur le compliment de mon feint Maitre, en lui donnant à ſon tour force louanges ſur la bonne mine & ſur la maniére galante avec laquelle il avoit répondu à la demande qu'elles nous avoient faite, ce qu'elle accompagna de petites minauderies, de ſerremens de main, & d'œillades ſi paſſionnées, que le prétendu Cavalier s'aperçut bien vite qu'il ne lui déplaiſoit pas, & que ſa beauté de femme ſous un habit d'homme avoit fait impreſſion ſur le cœur tendre & ſuſceptible de la Maréchale de ***. Elle lui dit encore, qu'ayant reconnu à ſon parler qu'il étoit étranger, elle ſe feroit un vrai plaiſir de l'inſtruire de tout ce qui concernoit la Cour de France, qu'il n'a-

voit pour cela qu'à ſe trouver le lendemain à la même heure & au même endroit, & qu'elle l'en entretiendroit tout à loiſir. Selon toutes les aparences cet entretien n'auroit pas fini ſitot, car elle paroiſſoit y prendre gout de même qu'à la vue du bel étranger, mais on découvrit un homme, qui venant de leur côté le fit rompre brusquement: comme ces deux Dames eurent peur d'en être reconnues, elles nous quittérent, & regagnérent avec précipitation le Château. Cet homme, qui avoit cauſé leur prompte retraite, étoit Mr. le Duc, qui venoit à ſon rendez-vous.

Me. de Muci lui raconta ſon avanture, qu'il trouva tout à fait plaiſante & digne d'être ſuivie; cependant, comme les ſuites en pouvoient être dangereuſes, il lui conſeilla de ne pas la pouſſer plus loin, &, de crainte même que l'amoureuſe Maréchale, en cherchant à connoitre quel étoit le bel Etranger qui lui avoit paru ſi aimable, ne vînt à découvrir que ce beau Cavalier n'étoit autre que la Maitreſſe de Mr. le Duc, ce Prince nous renvoya à Paris le jour ſuivant.

Le dégout ni la jalouſie n'avoient point troublé juſqu'alors le parfait bonheur de nos deux Amans, la paſſion de Mr. le Duc étoit auſſi vive que dès les premiers jours qu'il en avoit cueilli les fruits: Me. de Muci de ſon côté paroiſſoit l'aimer toujours avec la même ardeur qu'au moment où elle lui en avoit donné des marques ſi ſenſibles, du moins lui donnoit elle au dehors tous les témoignages d'affection & de tendreſſe qu'il pouvoit raiſonnablement deſirer. Mais la fortune ennemie ne put les laiſſer jouir plus longtems des doux plaiſirs, que goutent enſemble deux Amans qui s'aiment tendrement, & dont les cœurs ſont enchainez par les mêmes liens: ma Maitreſſe étoit née avec un trop grand fond de coquetterie & un tempérament trop amoureux, pour qu'un homme ſeul pût remplir tous ſes deſirs; l'amour de ſon Amant, tourné en habitude, laiſſoit un grand vuide dans ſon cœur, & ſes ſens trouvoient fort à redire à ſes fréquentes abſences: ainſi elle ſe figura que, pourvû qu'elle lui fût fidéle lorsqu'il ſeroit à Paris, il n'auroit aucun lieu de ſe plaindre d'elle, & que,

pour

pour ſe dédomager du tems qu'il demeuroit à la Cour, elle pouvoit bien ſe faire quelqu'autre amuſement.

Sur ce faux principe, ſes yeux lancérent de toutes parts des regards tendres & paſſionnez, & elle prêta l'oreille aux diſcours flateurs de ceux qui lui diſoient qu'elle étoit la plus belle femme de Paris, qu'on ne pouvoit la voir ſans l'aimer, & que pouvant faire la félicité de pluſieurs il étoit injuſte qu'elle ne fît que celle d'un ſeul. Comme elle n'ignoroit pas le pouvoir de ſes charmes, ces diſcours commencérent à faire impreſſion ſur elle, tant parcequ'elle les crut véritables, que parcequ'ils quadroient alors à ſes deſirs.

Elle alloit ſouvent à l'Hôtel de Bouillon, où tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué à la Cour & à Paris ſe rendoit tous les jours; ce fut là où elle s'aperçut que ſes appas avoient captivé le cœur du jeune Stanhope.

C'étoit un Seigneur Anglois, qui n'étoit ni bien ni mal fait, mais dont la figure en gros étoit aſſez revenante. Si tout étoit commun dans ſa perſonne, il n'en étoit pas de même de ſon eſprit,

il

il en avoit infiniment, il parloit François comme un Naturel du Pays, ſa converſation étoit vive & animée, & il ne reſſembloit point à ſes Compatriotes qui ſont entre les bras de leurs Maitreſſes d'un ſérieux & d'une taciturnité qui font mal au cœur, & qui, comme diſoit fort plaiſament le dernier Duc de Buckingham, ſe divertiſſent triſtement. Stanhope au contraire étoit fort gai, plein de feu, ne reſpirant que la joye & les plaiſirs, & s'y livrant volontiers, enfin il n'avoit rien du caractére des Anglois que l'audace & la fierté avec leſquelles ils naiſſent. Stanhope donc, tel que je viens de vous le dépeindre, devint paſſionnément amoureux de ma Maitreſſe, & comme toutes les paſſions agiſſoient en lui avec la derniére violence, il ne tarda guéres à lui déclarer ſon amour par cette lettre qu'il lui écrivit.

J'avoue à la honte de ma Nation que l'Angleterre, qui eſt le pays des belles Femmes, n'en a point qui vous ſoit comparable, mes yeux m'ont convaincu de cette vérité, & mon cœur m'aprend combien vos charmes ſont puiſſans. Je vous aime, non, je vous adore comme une Divinité

qui

qui ſeule peut faire tout mon bonheur, j'attens de votre belle bouche l'arrêt de ma deſtinée. Si j'étois aſſez heureux pour qu'il fût conforme à mes deſirs, vous connoitriez bientot que vous n'avez jamais été aimée au point que je vous aime. Faites en l'épreuve, & vous verrez de quoi eſt capable un Anglois qui eſt bien amoureux.

Me. de Muci reçut cette lettre, & la lut de plus avec une ſorte de ſatisfaction. Un Amant de la trempe de Stanhope convenoit aſſez à ſon humeur: elle étoit ſenſible aux plaiſirs de l'amour, il étoit jeune & plein d'ardeur; elle aimoit à rire, il avoit l'eſprit goguenard & facécieux; elle cherchoit à ſe divertir, il ne reſpiroit que la joye; enfin elle ſe plaiſoit à une converſation vive & animée, & il avoit une imagination ſi féconde & des ſaillies ſi plaiſantes, qu'elle ne languiſſoit jamais où il étoit. Un commerce d'habitude, tel qu'étoit devenu celui de Mr. le Duc, n'avoit plus pour elle rien de vif & de touchant, & dans une nouvelle paſſion elle enviſageoit de la part de Stanhope des tranſports & des vivacitez qui flatoient agréablement ſes ſens. Cependant, ne voulant

lant point pour lors prendre aucun engagement avec lui ni le rebuter non plus tout à fait, elle lui fit cette réponſe. *Si je pouvois me flater que vous euſſiez autant d'amour pour moi, que vous faites paroitre d'eſprit dans votre lettre pour me le perſuader, peut-être ſerois je aſſez folle pour recevoir un cœur qui ſe donne ſi galamment. Mais vous autres Meſſieurs les Inſulaires avez la réputation de ne pas trop bien tenir vos promeſſes, ainſi je ne veux point de liaiſon avec un homme dont la fidélité m'eſt ſi ſuſpecte. Je ſens pourtant bien que je ne vous hais pas, mais je voudrois bien auſſi ne vous point aimer: c'eſt un trop grand péché d'aimer un héretique.*

Le ſtile de cette réponſe vous fait aſſez connoitre que ma Maitreſſe ne réſiſtoit que foiblement aux attaques de Stanhope, & que, ſi elle n'avoit pas encore formé le deſſein de nouer une intrigue avec lui, elle lui laiſſoit du moins entrevoir qu'il ne lui ſeroit point impoſſible de s'en faire aimer. Auſſi s'y employa-t-il de maniére, qu'il y a beaucoup d'apparence qu'il y auroit réuſſi en peu de tems, & recueilli les fruits

de

de ſon amour, ſi la guerre qui vint à ſe déclarer dans ces circonſtances entre la France & l'Angleterre, ne l'avoit obligé de s'en retourner dans ſon pays, & même de partir bruſquement de Paris, ſans pouvoir dire adieu à Me. de Muci, à laquelle il écrivit cette ſeconde lettre au moment de ſon départ.

Je ſuis au deſeſpoir de quitter un lieu où je laiſſe l'unique objet de tous mes deſirs. Quoique mon extrême amour pour vous ait été juſqu'à préſent ſans récompenſe, je me flatois toujours que ma conſtance, mon ardente paſſion, & mes tendres ſentimens, triompheroient un jour de votre inſenſibilité. Toutes mes eſpérances ſont perdues, je ne vous reverrai peut-être de ma vie, & vous m'allez regarder comme votre ennemi particulier, ayant le malheur d'être du nombre de ceux de votre patrie. Ces triſtes réflexions m'affligent au dernier point, mais elles ne m'empêcheront pourtant pas de vous aimer toute ma vie: ſoyez en perſuadée, vous ſeriez la plus injuſte de toutes les femmes ſi vous en doutiez un ſeul moment. Me. de Muci fut véritablement attendrie à la lecture

ture de cette lettre, & donna même quelques larmes à l'abſence d'un homme qui paroiſſoit l'aimer ſi paſſionnément. Toutefois, comme ce mal étoit ſans reméde, & que l'intrigue n'avoit point été conſommée, elle ſe conſola aſſez facilement du départ de ce nouvel Amant.

Mr. le Duc commençoit à s'appercevoir que ſa Maitreſſe depuis quelque tems ne répondoit plus à ſa paſſion avec les mêmes tranſports que par le paſſé, néanmoins, comme il ne remarquoit rien dans ſa conduite qui pût exciter ſa jalouſie, & qu'il ſentoit lui même qu'il n'avoit plus pour elle les mêmes vivacitez qu'autrefois, il ſe figuroit que poſſédant le corps il poſſédoit auſſi le cœur: de ſorte qu'il vivoit toujours avec elle à ſon ordinaire, & ce commerce, à ce que j'en puis juger, auroit encore continué du tems, ſi le Comte d'Albert ne fût point revenu à Paris.

Vous ſavez que ſon amour pour Madame de Luxembourg lui avoit attiré une affaire, qui l'avoit obligé à ſortir du Royaume, & à ſe retirer à Bruxelles

les auprès de l'Electeur de Baviére. Il en fut accueilli avec toutes les marques d'eſtime & de bienveillance qu'il pouvoit raiſonnablement deſirer, ce Prince, non content de l'honnorer de ſon amitié, le combla de ſes bienfaits, & le traita d'une façon qu'il fut regardé à ſa Cour comme une eſpéce de favori.

Quoique ce Seigneur fût encore bien jeune, les Femmes cependant lui avoient déja attiré pluſieurs disgraces; il avoit préféré en toutes ſortes d'occaſions le ſoin de leur plaire à ſes devoirs les plus eſſenciels. Si, de même que Céſar, il avoit traverſé à la nage, & tenant ſon épée entre les dents, une riviére, auſſi large que le bras de mer qui ſéparoit cet Empereur Romain de ſon armée au Fare d'Alexandrie, pour ſe jetter dans Namur, où étoit ſon Régiment, lorſque cette ville fut aſſiégée par le Prince d'Oranges: il avoit auſſi imité Pompée dans ſa fuite après la bataille à demi perdue de Pharſale. Car, aulieu d'entrer dans le Château de cette place après ſa reddition pour en augmenter le nombre des deffenſeurs, il s'étoit retiré à Dinan ſous pré-

prétexte qu'il avoit reçu durant le Siége de la ville une contuſion à la tête, qui le mettoit hors d'état de ſervir : mais le véritable motif de ſa retraite étoit l'envie qu'il avoit de venir calmer par ſa préſence les inquiétudes & les allarmes que la Ducheſſe de Choiſeuil, alors ſa maitreſſe bien aimée, avoit de le ſavoir expoſé aux dangers de la guerre.

Sa vie étoit un tiſſu d'avantures de cette eſpéce. On ne pouvoit rien voir de plus aimable & de plus gracieux que ſa figure, il étoit outre cela doux, poli, complaiſant, flateur, & doué de beaucoup d'eſprit, deplus il aſſaiſonnoit tout ce qu'il diſoit d'un certain badinage qui plaiſoit infiniment, enfin il étoit la coqueluche de toutes les Femmes de Paris, & elles ſe l'arachoient les unes aux autres. Jugez ſi, avec tous ces avantages, il fut vu de bon œil par les Dames de Bruxelles, pluſieurs s'efforcérent à l'envi de lui plaire & de s'en faire aimer: pendant tout le tems qu'il demeura à cette Cour, il eut nombre de bonnes fortunes, mais dégouté à la fin d'obtenir des victoires ſi aiſées, il oſa élever ſes yeux juſqu'à une Belle réſervée pour

les

les plaiſirs des Dieux. Ce fut envers la Maupin, célébre Actrice de l'Opéra de Bruxelles, & en ce tems là l'objet des tendres affections de ſon Alteſſe Electorale ; d'où s'enſuivit que ce Prince, indigné de l'audace & de l'inconſidération d'un homme qui lui étoit ſi redevable, lui fit connoitre que ſon ſéjour à Bruxelles ne lui étoit plus agréable, & que, ſon affaire en France y étant accommodée, il n'avoit qu'à s'y en retourner. Le Comte d'Albert ſe vit donc par ſon amour indiſcret contraint de s'en revenir à Paris, & d'abandonner un établiſſement conſidérable qu'il s'étoit fait à la Cour de l'Electeur de Baviére.

Son avanture de Bruxelles lui ayant aquis un nouveau mérite auprès des Femmes, à peine fut il arrivé à Paris, que quantité de Dames formérent des deſſeins ſur ſon cœur. Me. de Muci, qui ne l'avoit jamais vu, mouroit d'envie de connoitre un homme ſi fameux par ſes intrigues amoureuſes : elle le vit pour la premiére fois à l'Opera, il étoit dans un balcon vis à vis du ſien, comme c'eſt un grand lorgneur, ſes regards après

près avoir parcouru toutes les loges ſe fixérent enfin au balcon de ma Maitreſſe, & il ſembloit qu'il ne ſe laſſoit point de la regarder; & elle de ſon côté, pour le récompenſer de ſon atention, ne quitta point les yeux de deſſus lui pendant toute la piéce. Ils s'aperçurent bientot l'un & l'autre qu'ils prenoient un mutuel plaiſir à ſe regarder, & ſi Me. de Muci trouvoit que le Comte d'Albert n'étoit point flaté dans le portrait avantageux qu'elle en avoit entendu faire, le Comte d'Albert à ſon tour témoignoit être charmé de la beauté de Me. de Muci. Enfin, pour abréger matiére, ils devinrent dès ce moment amoureux l'un de l'autre à la folie.

Je ne fus pas longtems ſans m'apercevoir de la nouvelle paſſion de ma Maitreſſe, car au retour de l'Opéra elle ne fit que me parler du Comte d'Albert, & me dit vingt fois en un quart d'heure qu'il lui avoit paru le plus aimable homme du monde. J'ai ſu depuis que lui de ſon côté ne s'étoit entretenu pendant toute la ſoirée que de ſa beauté & de ſes appas. Vous concevez aiſé-

ment qu'il ne falloit pas bien du tems pour lier une intrigue entre deux Perſonnes ſi prévenues en faveur l'une de l'autre, auſſi fut elle conſommée au bout de ſept ou huit jours: dans ce petit intervale il vit ma Maitreſſe deux ou trois fois, & lui tint des diſcours ſi galans & ſi paſſionnez, & auſquels elle répondit ſi obligeamment, qu'il connut bientot, n'étant pas novice en amour, que Me. de Muci ne lui ſeroit pas cruelle; ce qui le détermina à lui écrire, pour obtenir la permiſſion de l'aller voir chez elle. Sa lettre étoit conçue en ces termes. *Je m'intéreſſe ſi particuliérement en tout ce qui vous regarde, depuis que je vous ai vue, que cela me fait prendre la liberté de vous écrire, pour vous aprendre que j'ai des choſes à vous dire, & que je n'oſe confier au papier, qui vous ſont de la derniére importance de ſavoir. Permettez moi donc d'aller chez vous, afin qu'en étant inſtruite, vous puiſſiez vous déterminer à faire ce que vous jugerez à propos là deſſus. Je ſai que vous êtes obligée à garder des meſures avec un homme comme moi, c'eſt pourquoi, ſi vous m'accordez la grace que je vous demande, je me rendrai*

à

à votre logis habillé en femme. Vous pouvez ſans aucun riſque me faire cette faveur, & j'oſe me vanter que je la mérite, puisque je vous ſuis le plus dévoué de tous les hommes.

Me. de Muci fut charmée de connoitre par la lecture de cette lettre que le Comte d'Albert recherchoit avec empreſſement les moyens de la voir en particulier, elle balança néanmoins pendant quelque tems à ſe réſoudre ſi elle recevroit ou refuſeroit cette viſite. Le péril qu'elle encouroit, ſi Mr. le Duc venoit à ſavoir qu'elle eût vu un homme ſi propre à faire douter de la fidélité des femmes les plus vertueuſes, lui perſuadoit de ne le point voir; mais le plaiſir qu'elle imaginoit dans un tête-à-tête avec un Cavalier qu'elle trouvoit ſi aimable & qu'elle aimoit même déja, la fit paſſer par deſſus toute autre conſidération. Se flatant donc que Mr. le Duc ignoreroit cette entrevue, elle ſe réſolut à voir le Comte d'Albert, & lui fit cette réponſe.

Les choſes d'importance que vous dites avoir à me dire ſont bien capables d'exciter ma curioſité; toutefois le péril eſt trop grand pour une Femme de s'expoſer à avoir

un entretien particulier avec vous : vous me paroiſſez homme à profiter de vos avantages. Mais à propos, vous m'avertiſſez que vous me viendrez voir déguiſé en femme, ceci me raſſure, & je croirai que vous ſerez ce que vous paroitrez être : ainſi vous y pouvez venir : faites donc enſorte de vous bien maſquer, car vous n'ignorez pas ce que j'aurois à apréhender, ſi Mr. le Duc aprenoit que je vous euſſe vu.

Le Comte d'Albert, charmé de la permiſſion qui lui avoit été octroyée, ne manqua pas de faire ſa viſite aux conditions y apoſées ; tout le Domeſtique de la maiſon le prit pour une amie de Me. de Muci, j'étois la ſeule qui fût dans la confidence, & comme j'étois curieuſe de ſavoir le dénoument de cette avanture, j'avois pratiqué un endroit d'où je pouvois tout voir & tout entendre ſans être aperçue. Ma Maitreſſe s'étoit miſe, pour le recevoir, ſur un canapé placé vis à vis d'un grand miroir, & après les premiers complimens, ils s'entretinrent d'abord durant un petit eſpace de choſes indifférentes, non ſans que leurs yeux par un langage muet n'exprimaſſent une partie de leurs deſirs : la pré-

prétendue Femelle ſurtout lançoit des œillades paſſionnées ſur la véritable, qui lui donnoient aſſez à connoitre la périlleuſe avanture où elle s'étoit engagée. Enfin, pour parler du ſujet qui avoit donné occaſion à cette entrevue, ou du moins qui en avoit fourni le prétexte, Me. de Muci dit au Comte d'Albert, „ hé bien, dites moi „ donc ces choſes d'importance que „ j'ai un ſi grand intérêt de ſavoir, & „ que vous n'avez oſé m'écrire. Ha „ quelle queſtion me faites vous là, „ *répondit il*, ne les devinez vous pas „ bien, regardez vous dans cette gla„ ce, peut on vous voir ſans mourir „ d'amour pour vous? Je vous ai ai„ mée au premier moment que je vous „ ai vue, vos appas ont enſuite en„ chanté mes ſens, & depuis que je „ vous ai entretenue, votre eſprit, vos „ maniéres, & mille autres charmes „ que j'ai découverts en vous, ont a„ chevé de me faire perdre la raiſon. Je „ connois à ce diſcours, *repartit ma* „ *Maitreſſe*, que votre eſprit ne s'eſt „ point rouillé pour avoir demeuré dans „ un pays, & vécu avec des Femmes,

„ où il s'en trouve fort peu, du moins
„ à ce que j'en ai entendu dire. Il y a
„ longtems que le Comte d'Albert eſt
„ en poſſeſſion de conter des douceurs
„ aux Dames, mais il ne faut pas pren-
„ dre au pied de la lettre tout ce qu'il
„ dit; ainſi je reçois votre compliment
„ de la même maniére que vous avez
„ prétendu me le faire, c'eſt à dire, en
„ badinant. On ne badine point avec
„ une perſonne comme vous, *repliqua*
„ *l'amoureux Comte*, ſi j'ai eu la réputa-
„ tion de faire l'amant de toutes les bel-
„ les Femmes, vous pouvez ſavoir que
„ j'en ai auſſi aimé * une avec une paſ-
„ ſion ſi vive, ſi tendre, & ſi conſtan-
„ te, qu'il n'y a eu que la mort ſeule
„ qui ait pu l'éteindre. Devenez ſenſi-
„ ble à mon amour, aimez un homme
„ qui vous adore, & vous connoitrez
„ par la ſuite qu'il n'y a que le Comte
„ d'Albert qui ſache bien aimer. Que
„ vous êtes preſſant, *reprit Me. de Muci*,
„ ne ſavez vous pas bien les engagemens
„ où je ſuis ? Que deviendrois je, ſi
„ Mr. le Duc s'apercevoit que vous ne
„ m'êtes pas indifférent? Il n'en ſaura
„ rien, *dit précipitament le Comte d'Al-*
bert,

* La Ducheſſe de Chevreuſe.

bert, qui s'étoit mis aux genoux de ma Maitreſſe, & qui les lui preſſoit amoureuſement, „ je ne vous verrai que lors-„ qu'il ſera à la Cour, & j'uſerai d'une „ ſi grande circonſpection dans ma con-„ duite, qu'il ne découvrira jamais rien „ de notre intrigue. " Pendant tous ces discours, Me. de Muci le regardoit languiſſament, & laiſſoit de fois à autre échaper quelques ſoupirs. Lui de ſon côté prenoit de petites libertez, & puis de plus grandes, on s'y opoſoit foiblement: enfin les choſes en vinrent à un point que je connus bien qu'il étoit tems de me retirer, à moins que je ne vouluſſe voir de mes propres yeux la concluſion du roman.

Leur converſation ayant duré plus de cinq heures, il fallut à la fin ſe ſéparer; & Mr. le Duc étant revenu le lendemain de Verſailles, ils ne la purent renouer de quelques jours. Dans ce court espace de tems, le Comte d'Albert écrivit à ma Maitreſſe cette lettre. *Qu'il eſt triſte d'être ſéparé de ce que l'on aime, mais en même tems qu'il eſt cruel de le ſavoir entre les bras d'un autre! Je ne croyois pas que vous puiſſiez inſpirer d'autres ſentimens de*

tendreſſe, que ceux que l'on ſent ordinairement pour toutes les Femmes que l'on aime; cependant je me ſuis abuſé, le ſouvenir des beautez que j'ai vues, des appas dont vous êtes pourvue, & de ce qui s'eſt paſſé dans notre dernier entretien, me tient dans une eſpéce de raviſſement où je ne me ſuis jamais trouvé: auſſi êtes vous la ſeule qui puiſſiez remplir tous les deſirs d'un Amant délicat & voluptueux. Que vous aviez tort d'apréhender ma coquetterie! Il n'eſt pas poſſible de feindre de vous aimer, l'eſprit ſe tait en vous voyant, il n'y a que le cœur qui parle, ainſi on ne peut point vous donner le change. Mandez moi quand arrivera le bienheureux moment où je vous pourai voir, & témoigner à quel point je vous aime &c.

Ma Maitreſſe lut & relut cette lettre pluſieurs fois,& en parut charmée.„ Qu'il „ écrit bien, *me diſoit elle*, & qu'il laiſ- „ ſe peu lieu de douter de ſa ſincérité ! „ C'eſt ſon cœur qui parle dans ſa let- „ tre, & un homme moins amoureux „ que lui n'écriroit jamais d'un ſtile ſi paſ- „ ſionné. " Elle lui fit cette réponſe.

Eſt il bien vrai, mon cher Comte, que vous m'aimiez autant que vous me le dites?

Si

Si cela eſt, je ne me repens point de tout ce que j'ai fait pour vous, car à ne vous point mentir, vous m'avez paru vous même ſi aimable ſous un habit de femme, que je n'ai pu me deffendre de vous donner toute ma tendreſſe. Oui, je vous aime, j'en fais l'aveu ſans rougir, & tout le bonheur de mes jours conſiſte préſentement au ſeul plaiſir d'être aimée de vous. Mr. le Duc s'en retourne demain à Verſailles, c'eſt aſſez vous en dire, je meurs d'impatience de vous revoir. &c.

Le Comte d'Albert revit donc pour la ſeconde fois ma Maitreſſe avec toute la joye & l'empreſſement d'un homme bien amoureux, & elle en fut ſi contente qu'elle ne pouvoit ſe laſſer de me louer ſon nouvel Amant. J'eus beau lui repréſenter les ſuites fâcheuſes que pouvoit avoir cette intrigue, & tout ce qu'elle avoit à craindre ſi Mr. le Duc venoit à la pénétrer, je ne fus point écoutée. „ Que veux tu que j'y faſſe, *me dit el-*
„ *le*, je me ſens forcée à aimer le Com-
„ te d'Albert par une puiſſance irréſiſti-
„ ble, il faut ſuivre les influences de
„ mon étoile. Ma raiſon me dit aſſez que
„ je fais mal, mais mon cœur me per-

„ ſuade que je fais bien. On n'eſt pas libre
„ de n'aimer que ce que l'on doit aimer,
„ des motifs d'intérêt, de reconnoiſſance,
„ & de crainte, ſont de foibles armes
„ pour réſiſter aux forces de l'amour,
„ & une Femme épriſe d'une nouvelle
„ paſſion n'eſt plus en état d'écouter ces
„ régles de devoir, de bienſéance, & d'u-
„ ſage, dont les hommes veulent nous
„ rendre les esclaves ".

Les précautions avec lesquelles ces Amans ſe voyoient, empêchérent pendant un tems aſſez conſidérable que leur commerce ne fût découvert ; mais, comme il eſt difficile à la longue que les choſes les plus ſecrétes ne ſoyent ſues à la fin, Mr. le Duc aprit tant de particularitez de leur intrigue, qu'il fut pleinement convaincu de l'infidélité de ſa Maitreſſe. Il en conçut un ſi vif reſſentiment, qu'après avoir fait tapage dans les meubles, & l'avoir acablée de reproches, il ne la menaça pas moins que de la remettre au pouvoir de ſon mari.

Une telle menace fit frémir de la tête aux piez Me. de Muci, elle n'enviſageoit rien au monde de ſi terrible & de

ſi humiliant pour elle, que de retourner ſous la puiſſance d'un Epoux qu'elle avoit ſi vivement offenſé : cela lui fit prendre la réſolution de s'expoſer plutot à toutes ſortes de périls que de ſe voir réduite à une ſemblable extrémité.

Il y avoit déja quelque tems qu'il couroit un bruit par la ville que le Comte d'Albert, qui étoit rentré dans les bonnes graces de l'Electeur de Baviére, avoit été nommé par ce Prince pour ſon Envoyé à la Cour d'Espagne : cette nouvelle qui fut confirmée à ma Maitreſſe par ſon nouvel Amant, lui fit prendre le parti de l'aller attendre à Madrid ; ſi bien qu'après lui avoir communiqué ſon deſſein, & qu'il l'eut aprouvé, elle partit une belle nuit de Paris, & donna lieu de croire qu'elle s'en étoit allée à Bruxelles.

Pour mieux cacher ſa fuite, nous primes elle & moi des habits d'homme, je fus en cet équipage arrêter deux places au caroſſe de Bourdeaux, ſous les noms du Chevalier de Beauregard qu'elle avoit pris, & ſous celui de Duval qu'elle m'avoit donné : mais de crainte que l'on

n'examinat un peu trop curieuſement les Perſonnes de la voiture à ſon départ de Paris, nous fumes l'attendre à Linas.

Ma Maitreſſe étoit ſi bien déguiſée ſous ſon habit de cavalier, que j'avois moi même de la peine à la reconnoitre. L'état où elle ſe voyoit, ne l'avoit point du tout atriſtée, & l'espérance de jouir bientot ſans aucun trouble de la préſence de ſon cher Comte d'Albert, lui faiſoit oublier tout ce qu'elle avoit perdu en perdant Mr. le Duc, & banniſſoit de ſon ame toutes les inquiétudes qu'elle auroit dû naturellement avoir pour tous les accidens où elle alloit s'expoſer. Ne „ ſongeons qu'à nous réjouir, ma chére „ Marianne, *me diſoit elle*, j'étois née „ pour les avantures, en voici une de „ l'espéce de celles de Madame de Ma„ zarin. Cette belle Ducheſſe a mené „ une vie auſſi agréable à Londres, que „ celle qu'elle auroit pu mener à Paris „ ſi elle y étoit reſtée: qui ſait ſi la for„ tune ne me procurera pas de plus „ grands avantages à Madrid que ceux „ que je perds pour me conſerver mon „ Amant? On dit que les Espagnols ai„ ment fort tout ce qui ſent le Roman,

„ peut-

„ peut-être en trouverai je quelqu'un,
„ qui, charmé de mes diverſes avantu-
„ res, me mettra en état de ne point re-
„ gretter ma fortune paſſée, ils ſont li-
„ béraux jusqu'à la profuſion envers les
„ Femmes qu'ils aiment. Au pis aller
„ je verrai ſans allarmes le Comte d'Al-
„ bert, & l'amour favoriſe ordinaire-
„ ment ceux qui marchent ſous ſes é-
„ tendars. Je veux à la faveur de mon
„ déguiſement conter des douceurs à
„ toutes les Femmes que je rencontrerai
„ ſur la route que nous allons faire, ce-
„ la égayera un peu notre voyage ".

Le caroſſe de Bourdeaux étant arrivé ſur ces discours, nous y primes nos places, il ne s'y trouva avec nous deux qu'une Femme Irlandoiſe qui alloit, à ce qu'elle nous dit, trouver ſon Mari en Espagne, où il étoit Officier dans les troupes de Sa Majeſté Catholique. Cette étrangére parut aſſez aimable à mon feint Maitre, pour commencer par elle à mettre en exécution la réſolution qu'il avoit priſe de cajoller toutes les Femmes qu'il trouveroit en ſon chemin ; il ſe mit donc à lui dire force douceurs, à l'aſſurer qu'il étoit épris de ſes charmes,

& à lui jurer qu'il l'aimoit. Elle ne fit point trop la cruelle, & lui rendit douceurs pour douceurs, lui diſant qu'il étoit le plus beau cavalier qu'elle eût jamais vu, & qu'il avoit de l'air d'une Femme qu'elle avoit autrefois fort aimée à Paris. Enfin, pour couper court, cet entretien fut pouſſé avec tant de vivacité de part & d'autre, qu'avant d'être arrivez à Etampes, ils étoient convenus de leurs faits, c'eſt à dire, de vivre enſemble comme mari & femme jusqu'à Bourdeaux.

Lorsque nous fumes à l'hôtellerie, je repréſentai au ſoi diſant Chevalier de Beauregard la périlleuſe avanture à laquelle il s'expoſoit, & qu'une Femme trompée dans ſon attente étoit capable de ſe porter à d'étranges extrémitez, mais tout ce que je lui pus dire ne le détourna point de ſon entrepriſe. Il s'imaginoit un ſi grand plaiſir dans la ſurpriſe où ſe trouveroit cette Irlandoiſe, quand elle le reconnoitroit pour être de même ſexe qu'elle, qu'il en voulut voir le dénouement, me diſant qu'il n'avoit rien à apréhender dans cette boufonne avanture, que le tout ſe tourneroit en plaiſanterie,

& que cela fourniroit matiére à une agréable converſation pendant notre voyage.

Après avoir ſoupé, on nous mit dans un chambre à deux lits, je me couchai dans l'un avec ma Maitreſſe, ce qui m'arrivoit ſouvent, & l'Etrangére ſe mit dans l'autre. Peu de tems après je me mis à ronfler, pour faire croire que j'étois bien endormie: alors le feint Chevalier ſe levant doucement s'en fut trouver l'Irlandoiſe, & il ne fut pas plutot dans ſon lit, que voulant lui donner une opinion avantageuſe de ſa perſonne, il ſe mit en devoir de la careſſer, & l'embraſſa fort amoureuſement. Mais comment vous raconter la ſuite de cette avanture? Contentez vous de ſavoir qu'au milieu de ces careſſes, il ſe fit de mutuelles reconnoiſſances, qui firent pouſſer un grand cri à Me. de Muci, & qui l'obligérent à vouloir ſortir du lit de l'autre femelle; mais celle ci, la ſerrant tendrement entre ſes bras, l'y retint malgré elle. Cette avanture eſt ſi ſinguliére & ſi ſurprenante, que l'on aura de la peine à la croire: car enfin cette Femme qui alloit trouver ſon Mari en Espagne,

pagne, étoit un homme, & deplus le même Stanhope qui avoit été ſi amoureux de ma Maitreſſe à Paris.

Il l'avoit reconnue auſſitot qu'il s'étoit aperçu qu'il étoit couché avec une femme. Comme Me. de Muci, honteuſe de ſe voir toute nue entre les bras d'un inconnu, faiſoit tout ſon poſſible pour s'en tirer, il lui dit, „ pourquoi vou„ lez vous me fuir? Je ſuis Stanhope „ qui vous ai tant aimée, & qui vous „ adore encore préſentement. Seriez „ vous aſſez injuſte & aſſez barbare, „ pour me ravir un bien que le hazard „ & ma bonne fortune m'ont mis en„ tre les mains par une rencontre ſi „ extraordinaire? Je n'y puis conſentir, „ & vous me verrez mourir de dou„ leur à vos piez, ſi vous perſiſtez à „ vouloir me quitter. Laiſſez moi al„ ler, *lui repliqua ma Maitreſſe*, pour „ me remettre un peu du trouble où je „ ſuis. Je ſuis ſi confuſe de me voir „ dans l'état où je me trouve auprès de „ vous, que je n'oſe pas ſeulement vous „ regarder en face. Que craignez vous, „ *repartit Stanhope*, vous êtes avec un „ Amant qui vous idolatre, & l'obſcu-

„ rité

„ rité de la nuit me cache des choſes
„ qui pouroient peut-être vous faire
„ rougir, ſi elles étoient expoſées au
„ grand jour. Demeurez, je vous ju-
„ re de me contenir dans les bornes que
„ vous voudrez me preſcrire, contez
„ moi le ſujet de votre déguiſement,
„ il n'eſt pas ſans miſtére, je vous of-
„ fre tout ce qui eſt en ma puiſſance,
„ j'ai de l'argent, du crédit, & un
„ courage qui me fera affronter les plus
„ grands périls pour vous ſervir".

Ces derniéres paroles ralentirent un peu les efforts que faiſoit ma Maitreſſe pour ſe tirer des bras de Stanhope, enfin, après qu'il lui eut encore réitéré ſes offres de ſervices & de nouvelles promeſſes de ne rien exiger d'elle contre ſa volonté, elle conſentit à demeurer avec lui le reſte de la nuit. Elle en employa une partie à ſatisfaire ſa curioſité ſur ce qui la faiſoit aller ainſi déguiſée, & lui fit même confidence du deſſein qu'elle avoit d'aller à Madrid, & des raiſons qui l'y avoient engagée.

Vous me demanderez peut-être s'ils paſſérent toute la nuit en converſation, que voulez vous que je vous réponde,

c'é-

c'étoit une nuit d'hiver, on ne peut pas toujours parler, Me. de Muci n'avoit point haï Stanhope, il étoit amoureux, l'occaſion tentante, & elle pouvoit avoir beſoin de ſon aſſiſtance. Bref, pour ne vous point mentir, s'ils paſſérent toute la nuit à parler, ils avoient bien des choſes à ſe dire, car toutes celles qui ſuivirent celle là, ils les paſſérent enſemble juſqu'à Pampelune.

Après tout Me. de Muci n'eſt pas la ſeule des Femmes qui en eût uſé ainſi en pareil cas: dans l'incertitude où elle étoit de ſon ſort, elle avoit beſoin de plus d'une corde à ſon arc, & elle étoit en quelque façon excuſable de ſe ménager une reſſource dans les divers accidens qui pouvoient déranger ſes projets. Quoi qu'il en ſoit, vous avez ſouhaité de ſavoir ſon hiſtoire, & je vous l'envoye telle qu'elle eſt, faites deſſus tel commentaire qu'il vous plaira, je vous le permets.

Le jour ſuivant, Stanhope raconta à ſon tour le ſujet qui l'obligeoit d'aller ainſi traveſti au milieu de la France, & adreſſant la parole à ma Maitreſſe, il conta ſon hiſtoire en ces termes.

Hiſtoire de Stanhope.

Il eſt inutile de vous dire tout ce qui m'eſt arrivé depuis mon départ précipité de Paris, cauſé par la rupture entre les deux Couronnes de France & d'Angleterre ; je puis ſeulement vous aſſurer que vous avez toujours été préſente à ma mémoire, & que je n'ai pas ceſſé un moment de vous aimer. Après avoir fait la guerre en Flandres, & en Allemagne, où j'ai été aſſez heureux pour y aquérir un peu de réputation, étant revenu à Londres au commencement de l'hiver dernier, je fus fait Brigadier-Général des armées d'Angleterre, & nommé pour commander les troupes que la Reine envoyoit au ſecours de l'Archiduc en Eſpagne. Comme la flotte deſtinée à porter ce ſecours ne devoit partir qu'à la fin de Février, j'eus le tems de me délaſſer des fatigues de mes derniéres campagnes : il ſe trouva dans la maiſon où je logeois à Londres un Gentilhomme des environs de Portsmouth, qui étoit venu en cette ville ſolliciter quelques affaires qu'il avoit à la Cour, & qui

avoit

avoit amené avec lui ſa Femme & une de ſes Filles, âgée de dix huit à vingt ans. Cette Demoiſelle m'ayant paru aſſez jolie pour me faire un amuſement juſqu'à mon départ, je lui témoignai qu'elle ne m'étoit pas indifférente, elle fut aſſez ſimple pour croire que je l'aimois, & je m'en fis par là aimer ſans grande peine. Enfin, pour ne vous point ennuyer par le récit de toutes les bagatelles que ſe diſent les Amans dans le commencement de leurs amours, nous eumes bientot fait connoiſſance enſemble, je lui jurai de l'aimer toute ma vie, & elle m'en témoigna ſa reconnoiſſance en m'accordant ſes derniéres faveurs: ce commerce dura une partie de l'hiver, & ſon Pére, ayant terminé les affaires qui l'avoient attiré à la Cour, s'en retourna chez lui, & emmena toute ſa famille à la fin du mois de Janvier.

Je ne fus que médiocrement ſenſible à cette ſéparation, je m'y étois préparé par avance, parceque je devois partir moi même dans quinze jours ou trois ſemaines au plus tard: je promis pourtant à Miſtriſs Hilder (c'étoit le nom de ma jeune Maitreſſe) de faire tout mon

n poſſible pour l'aller voir, lorſque
ois m'embarquer à Portsmouth, où
mée navale, qui me devoit tranſ-
ter en Eſpagne avec le ſusdit ſecours,
oit ordre de s'aſſembler. Je fus ſi
cupé des préparatifs de ma campa-
e, & du ſoin de faire mon équipa-
, que j'oubliai aiſément la promeſſe
e j'avois faite à Miſtriſs Hilder quand
ne la vis plus. Les ordres étant ve-
is de partir, je me rendis au lieu deſti-
pour mon embarquement, & dès le
ndemain de mon arrivée je fus à bord
i vaiſſeau qui me devoit porter en Eſ-
gne; mais, comme toute la flotte a-
reilloit pour mettre à la voile, il vint
n ordre de la Reine de différer le
épart d'une quinzaine de jours. La
ie triſte & ennuyeuſe qu'on méne
ir les vaiſſeaux, me fit alors ſouve-
ir de ma Maitreſſe de Londres, & en
ême tems naitre l'envie de lui aller ren-
re une viſite; je crus avoir du tems
le reſte pour cela, parcequ'elle ne de-
neuroit qu'à trois ou quatre lieues de
Portsmouth: ainſi ayant prié le Capi-
aine de mon vaiſſeau, qui étoit fort de
nes amis, de me faire mettre à terre,

il

il voulut bien avoir cette complaiſance pour moi, quoiqu'il y eût des deffenſes très ſévéres de ne laiſſer ſans aucune exception débarquer perſonne. Je me mis donc dans ſa chaloupe, laiſſant tous mes Gens dans le navire, & à la faveur d'une nuit obſcure je fus mené à Portsmouth ſans que le reſte de la flote en eût connoiſſance : j'y demeurai un jour caché dans une auberge, dont le Maitre m'étoit abſolument aquis, & en qui je me pouvois confier en toute ſureté. J'écrivis pendant ce tems là à Miſtriſſ Hilder que je mourois d'envie de l'aller voir, & que, ſi elle le trouvoit bon, je me rendrois chez elle. Le jour ſuivant elle me fit réponſe qu'elle ſeroit ravie de me voir, mais qu'elle me prioit d'y venir habillé en femme, parce qu'elle auroit une plus grande liberté de m'entretenir en particulier, qu'elle diroit à ſon Pére que j'étois une Demoiſelle avec qui elle avoit fait connoiſſance à Londres, & qui s'étant trouvée dans la contrée lui étoit venu rendre viſite. Je me conformai en tout à ſes volontez.

Je priai donc mon Hôte de me chercher

cher un habit de femme qui me fût propre, & il m'apporta celui que vous me voyez ; m'en étant vétu, j'allai dans cet équipage trouver ma Maitreſſe, de vous dire ce qui ſe paſſa dans cette entrevue, vous le devinez aſſez, je demeurai huit jours avec Miſtriſſ Hilder, après quoi je m'en revins à Portsmouth. Mais en y arrivant je fus bien ſurpris d'aprendre que la flote en étoit partie depuis deux jours, & que tous les vaiſſeaux marchans qui devoient faire la même route, avoient mis à la voile avec elle, afin de ſe prévaloir de ſon eſcorte, pour s'empêcher d'être pris par les Corſaires François qui croiſoient ſur nos côtes. Un contrordre de la Reine d'Angleterre, arrivé durant mon abſence, avoit cauſé ce départ précipité, & comme je n'avois point dit où j'allois au Capitaine du vaiſſeau où j'étois embarqué, il n'avoit pu m'avertir de ce changement.

Jugez de l'embarras où je me trouvai par cet accident inopiné. De retourner à Londres, il n'y avoit pas d'aparence, car j'aurois été indubitablement envoyé à la Tour à mon arrivée : d'attendre quelqu'autre occaſion pour

pour paſſer en Eſpagne, je riſquois de demeurer longtems dans cette attente, & la campagne pouvoit ſe paſſer ſans que j'y puſſe remplir les fonctions de mon emploi, ce qui ruinoit abſolument ma fortune. Ne ſachant donc quel parti prendre, je me déterminai à reſter avec mon habit de femme depeur d'être reconnu, & de chercher à la faveur de mon déguiſement les moyens de réparer la faute, que mon imprudence & mon fol amour m'avoient fait commettre.

J'étois du matin au ſoir à me promener ſur le port, pour voir s'il n'arriveroit point quelque vaiſſeau qui dût aller joindre la flotte ; trois ou quatre jours après que je fus de retour à Portsmouth, un navire de St. Malo vint mouiller dans le Port de cette ville, il venoit avec paſſeport pour faire un échange de priſonniers, & devoit s'en retourner incontinent après cet échange. Cela me fit naitre la penſée de paſſer traveſti en France, & de traverſer ce Royaume habillé en femme, pour me rendre en Catalogne, où je devois ſervir : je n'eus pas plutot

pas plutot conçu cette idée, que faute de mieux je pris la réſolution de la ſuivre. Vous le dirai je, mais vous ne le croirez pas, l'eſpérance de vous revoir m'y confirma de plus en plus.

Je fus donc trouver le Capitaine du vaiſſeau Malouin, & lui dis que j'étois une Irlandoiſe Catholique, dont le Mari étoit au ſervice du Roi d'Eſpagne, que je ſerois bien aiſe d'aller joindre mon Epoux, & que je lui ſerois fort obligée s'il vouloit bien me paſſer dans ſon navire à St. Malo: à quoi j'ajoutai des promeſſes de le récompenſer libéralement des frais de mon paſſage.

Les derniéres paroles de mon petit diſcours me l'ayant rendu favorable, il m'octroya ce que je lui demandois: ainſi m'étant rendu ſecrétement à ſon bord, lorſqu'il fut ſur le point de partir, j'arrivai heureuſement à St. Malo, & delà à Paris, où j'ai demeuré quatre jours caché, cherchant les moyens de pouvoir vous voir. Mais comme j'apris dans cet intervale que vous étiez diſparue de cette ville, & que le bruit couroit que vous aviez pris la route de Bruxelles, je ne jugeai pas à propos de faire

un plus long ſéjour dans un lieu où vous n'étiez plus, & où malgré mon déguiſement je pouvois être reconnu à chaque inſtant, par les grandes habitudes que j'y avois eues autrefois. Cela me fit arrêter une place au caroſſe de Bourdeaux, vous ſavez le reſte de mon avanture, je vous trouvai bien, lorſque vous me dites tant de douceurs, quelque reſſemblance avec Me. de Muci, toutefois une longue abſence, votre déguiſement, & ce bruit qui s'étoit répandu à Paris que vous étiez allée à Bruxelles, tout cela, dis je, m'empêcha d'avoir la moindre penſée que ce fût vous. Mais comme vous me faiſiez ſouvenir d'une Perſonne que j'aimois toujours chérement, j'acceptai avec joye la propoſition que vous me fites de venir coucher avec moi, perſuadé que le plaiſant qui ſe rencontreroit dans le dénoument de cette avanture, me donneroit lieu de contracter une étroite amitié avec vous, & un prétexte de parler ſouvent de Me. de Muci pendant le voyage, à cauſe de cette reſſemblance que vous aviez avec elle.

Voila quel étoit le ſujet qui avoit obli-

obligé Stanhope à paſſer traveſti au milieu de la France. Le récit de ſon hiſtoire divertit fort ma Maitreſſe, & la ſingularité de voir un homme habillé en femme aimer une femme vétue en homme, fournit matiére à une très agréable converſation pendant tout notre voyage.

L'amoureux Anglois en fit tous les frais, & il ne voulut jamais ſouffrir que Me. de Muci mît la main à la bourſe juſqu'à Pampelune. Ce fut dans cette ville que nous nous ſéparames de lui, ma Maitreſſe prit le chemin de Madrid, & lui celui de Sarragoſſe, d'où, feignant de vouloir aller à l'armée du Roi d'Eſpagne, il trouva le moyen de ſe rendre à celle de l'Archiduc en Catalogne.

Cette ſéparation ne ſe fit point, ſans témoigner de part & d'autre bien du déplaiſir de ſe quitter. Stanhope fit tout ſon poſſible pour engager Me. de Muci à le ſuivre à Barcelone, lui promettant de l'emmener en Angleterre dès que la campagne ſeroit finie, & de lui fournir les moyens de vivre à Londres avec autant d'aiſance & d'agrément, qu'elle en

avoit pu avoir à Paris : mais toute ſa rhorique ne put la perſuader d'accepter ſes propoſitions ; ſi elle avoit eu des complaiſances pour lui le long de la route, elles n'avoient pas été capables de lui faire oublier le Comte d'Albert, elle l'aimoit toujours paſſionnément, & ſe flatoit de le voir bientot à Madrid, deſorte que Stanhope, n'ayant pu la faire conſentir à ſes deſirs, ſe vit contraint de la quitter, leur adieu fut des plus tendres.

„ Vous me laiſſez, Madame, *lui dit* „ *il*, pour un homme qui ne vous aime „ pas certainement autant que moi, Dieu „ veuille que vous vous trouviez bien „ de cette injuſte préférence : les Fran- „ çois ne ſont point auſſi conſtans dans „ leurs amours que les Anglois, pour „ moi je vous jure un amour qui dure- „ ra autant que ma vie. Si vous ne „ trouvez pas à Madrid tout ce que „ vous vous flatez d'y rencontrer, fai- „ tes le moi ſavoir, ma vie, mon bien, „ & ma fortune, ſont à vous, & je ſe- „ rai toujours prêt à tout ſacrifier pour „ votre ſervice". Ma Maitreſſe, atendrie par un diſcours ſi paſſionné, ne put dans ce moment s'empêcher de verſer

ſer quelques larmes, & de lui dire,, vos
„ paroles me percent le cœur, mon cher
„ Stanhope, que voulez vous que je
„ faſſe, ne voyez vous pas bien que je
„ ne puis vous ſuivre, ſans être regar-
„ dée comme la plus perdue de toutes
„ les Femmes ? J'aime à la vérité
„ le Comte d'Albert, mais mon amour
„ ne m'empêchera pas de faire tous mes
„ efforts pour me raccommoder avec
„ mon Mari, j'en trouverai bien plus
„ facilement les moyens étant à Madrid,
„ qu'en vous ſuivant en Angleterre.
„ Ne ſuis je déja pas aſſez criminelle
„ envers Mr. de Muci, ſans que je la
„ devienne encore envers ma patrie, en
„ me retirant parmi ſes ennemis ? Plai-
„ gnez ma deſtinée, mon cher Stanho-
„ pe, je ſens bien que vous êtes digne
„ de toute mon eſtime, & que vous mé-
„ ritez toute ma tendreſſe, mais mon é-
„ toile me rend ingrate envers vous, &
„ me force à vous quitter. Contentez
„ vous de l'aveu que je vous fais que je
„ vous préférerois au reſte des hommes,
„ ſi je n'étois prévenue d'une autre paſ-
„ ſion qui ne me laiſſe plus la liberté
„ d'agir, peut-être, comme je devrois,

„ & que je conſerverai chérement tou-
„ te ma vie le ſouvenir de toutes les o-
„ bligations que je vous ai. Ne parlez
„ point d'obligations, *répliqua Stanho-*
„ *pe*, je n'ai rien fait pour vous, qui
„ mérite la moindre des faveurs que vous
„ m'avez accordées : auſſi n'eſt ce point
„ par les petits ſervices que j'ai pu vous
„ rendre, que je prétens quelque re-
„ connoiſſance de votre part, je veux
„ tout devoir à mon amour, c'eſt par
„ lui ſeul que je deſire avoir un peu de
„ part en votre amitié, puiſque je ne
„ ſuis pas aſſez heureux pour pouvoir
„ eſpérer autre choſe. Ne me refuſez
„ donc point cette grace, je connois la
„ néceſſité de notre ſéparation, & je
„ vois bien qu'il faut me réſoudre à vous
„ perdre pour jamais ; mais du moins
„ ſouvenez vous quelquefois que le mal-
„ heureux Stanhope n'étoit pas indigne
„ de votre eſtime". Ils ſe dirent encore pluſieurs choſes très tendres & très paſſionnées, à la fin il fallut ſe ſéparer : nous partimes de Pampelune, & ſans qu'il nous arrivat rien de remarquable, nous nous rendimes à Madrid.

D'abord que nous fumes arrivées dans cette

cette Capitale de la Monarchie d'Eſpagne, nous reprimes les habits de notre ſexe, & depeur d'être reconnues par les François qui hantoient la Cour, & qui avoient pu voir Me. de Muci à Paris, leſquels demeuroient aux environs du Palais, nous fumes loger dans un quartier des moins fréquentez de la ville. Là nous menions une vie fort retirée, & telle que les Femmes la ménent ordinairement en Espagne; ma Maitreſſe ſortoit rarement de chez elle, & ne voyoit que très peu de monde, auquel elle ſe diſoit la femme d'un Capitaine François dans les troupes que cette Couronne entretenoit au ſervice de celle d'Eſpagne, qui attendoit la fin de la campagne pour aller trouver ſon Mari.

Me. du Muci avoit peine à s'accoutumer à une vie ſi différente de celle qu'elle avoit menée à Paris, & il y avoit des momens où elle lui devenoit bien ennuyeuſe : toutefois la flateuſe eſpérance de revoir au premier jour ſon cher Comte d'Albert, la lui faiſoit ſuporter. Elle en recevoit aſſez ſouvent des lettres qui l'aſſuroient de ſa conſtance, & qui marquoient un

grand empreſſement de la venir joindre: entr'autres il lui écrivit celle ci.

Ce que vous avez fait pour l'amour de moi a fait une ſi forte impreſſion dans mon eſprit, que je ne puis trouver des termes pour vous exprimer à quel point je vous aime. Imaginez vous tout ce qu'une vive paſſion, une juſte reconnoiſſance, & le voluptueux plaiſir d'être aimé de la plus aimable Perſonne qu'il y ait ſur la terre, peuvent cauſer de transports & de raviſſemens dans un cœur ſenſible, tendre, & délicat, & vous n'aurez encore qu'un foible crayon de ce que je ſens pour vous. Non, on n'a jamais aimé au point que je vous aime, je meurs d'impatience de vous en aller donner des marques eſſencielles, on me flate que je pourai dans peu ſatisfaire mes deſirs. Si vous connoiſſiez combien cette eſpérance a de charmes pour moi, & les mouvemens de joye qu'elle excite en mon ame, vous ſeriez pleinement convaincue que je mérite toute votre tendreſſe. &c.

Cette lettre adoucit un peu les ennuis de ma Maitreſſe, & elle y fit cette réponſe. *Eſt il bien vrai, mon cher Comte, que votre amour pour moi ſoit auſſi vif & auſſi tendre, que vous me le dépeignez dans*

dans votre lettre ? Que je m'eſtimerois heureuſe ſi cela étoit, & que je me tiendrois bien récompenſée de tout ce que j'ai fait & ſouffert à votre occaſion ! Car je veux bien vous l'avouer, je vous aime ſi éperdument, que je mourrois de douleur ſi vous me deveniez infidéle : non, je ne pourois pas ſurvivre un moment à la perte de votre cœur, ma mort ſuivroit de près votre inconſtance. Vous pouvez triompher de ma foibleſſe ; & vous prévaloir du tendre aveu que je vous en fais, mais vous ſeriez le plus ingrat & le plus mépriſable de tous les hommes, ſi vous abandonniez une Maitreſſe qui a de ſemblables ſentimens pour vous. Venez donc au plutot diſſiper les cruels ennuis que me cauſe votre abſence, & me faire oublier, par le plaiſir que je reſſentirai à votre vue, tous les maux que j'ai endurez pour l'amour de vous. Quelle joye n'aurez vous pas, ſi vous m'aimez autant que vous me le voulez perſuader, de me trouver à Madrid la même que j'étois pour vous à Paris !

Ce commerce de lettres, en entretenant Me. de Muci d'espérance, lui rendoit le ſéjour de Madrid moins desagréable. Elle en recevoit auſſi de fois à au-

tre de Stanhope, ausquelles elle faiſoit réponſe: car quoique cet Anglois l'eût quittée ſans aucun espoir de la revoir jamais, il l'aimoit toujours. Elle paſſa ainſi un tems aſſez conſidérable dans l'attente de voir arriver de jour en jour le Comte d'Albert, mais dans cet intervale il arriva des révolutions en Espagne, qui firent évanouir ſes espérances, & qui lui donnérent lieu, en ſervant la France, de rendre auſſi un ſervice ſignalé à Sa Majeſté Catholique. C'eſt par cette derniére ſcêne de la vie de ma Maitreſſe, & qui n'en eſt pas la moins curieuſe, que je mettrai fin à ſon hiſtoire & à cette longue lettre.

La bataille de Sarragoſſe arriva dans ce tems là, & le Roi d'Espagne, qui commandoit ſon armée en perſonne, n'ayant avec lui que des troupes peu aguéries, ſe vit forcé après un combat fort opiniâtré, & où il donna toutes les marques de valeur & d'intrépidité que l'on pouvoit attendre d'un Prince ſorti de l'auguſte Maiſon de France; le Roi d'Espagne, dis je, ſe vit forcé de céder la victoire à ſes Ennemis, de leur abandonner à ſon très grand regret le champ de

de bataille, & de ſe retirer presque malgré lui. Le Comte de Starenberg, profitant en habile Général de ſes avantages, pourſuivit ſi vivement les débris de l'armée vaincue, qu'il ne fut pas poſſible de faire aucun ralliement: la ville de Sarragoſſe fut le premier fruit de cette victoire, & les Royaumes d'Arragon & de Valence enſuite ſe ſoumirent à l'Archiduc, qui s'étoit rendu à ſon armée incontinent après la bataille gagnée. Deſorte que, n'y ayant aucune place forte dans la Caſtille Neuve, Sa Majeſté Catholique fut obligée de faire ſa retraite à Valladolid, qui eſt dans la Vieille.

Il n'eſt pas en mon pouvoir de vous exprimer la conſternation où l'on fut à Madrid, lorsqu'on y aprit cette mauvaiſe nouvelle: comme il n'y a que ſoixante lieues de cette Capitale à Sarragoſſe, & que rien ne pouvoit arrêter la marche de l'armée victorieuſe, on croyoit voir arriver à chaque inſtant les Ennemis aux portes de la ville. Cette terreur univerſelle fut cauſe que la Reine ſortit précipitament de Madrid, emmenant avec elle le Prince des Aſturies qui étoit au berceau; elle ſe retira d'abord à Burgos,

& enſuite à Victoria, où le Roi ſon époux la vint joindre. Ce fut dans ces circonſtances que cette héroïne Princeſſe répondit aux inſtances que la Cour de France lui faiſoit faire de ſe retirer à Bourdeaux pour ſa plus grande ſureté, qu'elle aimoit mieux être menée priſonniére avec le Roi ſon époux & le Prince ſon fils à la Tour de Londres, que d'aller avec eux mandier ſon pain à St. Germain, comme avoit fait le Roi d'Angleterre.

Les fidéles Caſtillans donnérent dans cette occaſion de ſi grandes marques de leur zéle, de leur fidélité, & de leur attachement pour la perſonne de leur Souverain, qu'on ne peut jamais les trop louer: tous à l'envi des uns des autres offrirent leurs vies & leurs biens, pour maintenir la Couronne ſur la tête de Philipe V. leur Roi légitime.

Pendant que ce Monarque ſe prévaloit de cette affection générale de ſes fidéles Sujets les Caſtillans, pour aſſembler une nouvelle armée capable de s'opoſer aux progrès du Comte de Starenberg, ce Général Allemand pénétra dans la Caſtille Neuve. A l'entrée de ce Royaume, il

il tint un grand Conſeil de guerre pour prendre l'avis de ſes Officiers Généraux ſur deux projets qu'il avoit formez ; dont l'un étoit de marcher droit au Roi d'Eſpagne, pour le forcer à ſortir de ſes Etats & à ſe retirer en France, avant qu'il pût mettre de nouvelles forces ſur pied pour leur faire tête ; & l'autre d'aller d'abord à Madrid, pour y faire couronner l'Archiduc, & enſuite d'aller aſſiéger & prendre Cadis, qui eſt la clef de l'Eſpagne, & le port où abordent toutes les richeſſes du Nouveau Monde.

Le Comte de Starenberg & les Officiers Allemans inclinoient pour le premier parti, & la ſuite a fait bien voir que c'étoit le droit du jeu ; mais les Anglois & les Hollandois, flatez de l'eſpérance de prendre Cadis & de devenir par cette conquête maitres de tout le commerce des Indes, inſiſtérent ſi fort en faveur du ſecond, qu'ils obligérent le Comte de Starenberg à marcher droit à Madrid, ce qui fut le ſalut du Roi d'Eſpagne.

Stanhope fut celui de tous qui contribua le plus à faire prendre cette réſolution. Comme il a beaucoup d'eſprit,

il ſut ſi bien s'en ſervir envers ceux de ſa Nation & les Hollandois, qu'il les rangea tous à ſon avis. A ne vous point mentir, je ſuis perſuadée que ſon amour pour ma Maitreſſe, & le plaiſir qu'il ſe faiſoit de la revoir, ne contribuérent pas peu à lui faire embraſſer ce parti; du moins la maniére avec laquelle il en uſa à ſon arrivée à Madrid, me le fait ainſi conjecturer.

La réſolution étant donc priſe de marcher à Madrid, l'Archiduc s'y achemina à grandes journées, & s'empara de cette Capitale ſans qu'on lui fît la moindre réſiſtance. Ce qui s'y paſſa durant le ſéjour qu'il y fit, vous l'aurez ſans doute apris par les nouvelles publiques, ainſi je me contenterai de vous dire ſeulement qu'il fut regardé dans cette ville comme un Etranger qui voyage par curioſité, & qu'il n'y eut pas un Espagnol qui voulut librement le reconnoitre pour ſon Souverain, pas même un Enfant qu'on put obliger de crier vive l'Archiduc. Cinq ou ſix jours après ſon arrivée, il envoya un de ſes Officiers à la vieille Ducheſſe d'Aveiro, pour lui ordonner de ſe rendre à ſon Palais, & de lui venir

nir prêter ſerment de fidélité; mais elle n'en voulut rien faire, & répondit à ſon Envoyé, „ Vous direz, Monſieur, à „ l'Archiduc que je le reſpecte comme „ un des plus grands Princes du mon- „ de, mais que je ne le reconnoitrai ja- „ mais pour mon Roi. Une femme „ comme moi n'eſt pas faite pour avoir „ deux Maitres, Philipe V. eſt mon Sou- „ verain légitime, je l'ai reconnu pour „ tel: j'ai vécu ſoixante quinze ans ſans „ qu'on puiſſe reprocher aucune choſe à „ ma mémoire, je n'irai point deshon- „ norer le peu qui me reſte à vivre par „ une infidélité, dont je ne vois point „ d'exemple dans ma famille. Ainſi „ vous pouvez l'aſſurer que la Ducheſſe „ d'Aveiro ſe réſoudra plutot à mourir, „ qu'à le reconnoitre pour ſon Roi. " Jugez par cette réponſe du caractére des Espagnols, il faut convenir qu'ils ont une grandeur d'ame comparable à celle des premiers Romains, & qu'ils témoignérent dans cette occaſion un attachement & une fidélité pour leur Monarque, qui feront l'admiration des ſiécles à venir.

Au milieu de toutes ces révolutions, Me.

Me. de Muci n'étoit pas peu embaraſſée ſur le choix du parti qu'elle avoit à prendre: il n'y avoit plus d'aparence que le Comte d'Albert vînt à Madrid, & elle ne pouvoit retourner en France, ſans s'expoſer à recevoir bien des mauvais traitemens, ſoit de la part de Mr. le Duc, ſoit de celle de ſon Mari. Le risque n'étoit pas moins grand pour elle en reſtant à Madrid, car elle avoit lieu d'apréhender que Stanhope, uſant du privilége de vainqueur, ne l'emmenat malgré elle en Angleterre: toutefois ce danger lui paroiſſant moindre que celui de tomber en la puiſſance d'un Amant irrité, ou de retourner avec un Epoux outragé, elle ſe détermina à demeurer à Madrid, & à y attendre quelle ſeroit ſa deſtinée, ſe flatant que le pouvoir de ſes charmes lui feroit toujours obtenir de l'amoureux Stanhope la liberté de faire tout ce qu'il lui plairoit. Nous attendimes donc tranquilement la venue de l'armée ennemie, & fumes ſpectateurs de l'entrée triomphante que fit l'Archiduc dans cette Capitale de la Monarchie d'Espagne.

A peine Stanhope ſe fut-il aquité de ce qu'il

qu'il avoit à faire dans ce grand événement, qu'il vola au logis de ma Maitresſe, & lui dit, en la ſaluant d'un ton qui exprimoit toute la joye qu'il reſſentoit de la revoir, „ vous voyez, Madame, „ que la fortune me redonne ce que votre „ injuſtice m'avoit ôté, je vous recouvre „ lorsque je croyois vous avoir perdue „ pour toute ma vie, & vous me revoyez „ plus amoureux de vous que je ne l'ai „ jamais été. Serez vous toujours inſenſible à une paſſion ſi vive & ſi conſtante? Qu'a fait pour vous, après „ tout, cet Amant fortuné, pour m'être préféré? Il vous abandonne à la „ merci des Ennemis de votre Patrie, „ & Stanhope vous offre tous les ſecours „ dont vous aurez beſoin, pour vous tirer de leurs mains, vous l'aimez cependant, & me haïſſez. Ha, je ne vous „ hais point, mon cher Stanhope, *interrompit Me. de Muci*, la fatalité de „ mon étoile ne m'a pas permis de diſpoſer de mon cœur, à ma fantaiſie. „ Vous devez être perſuadé, par la conduite que j'ai tenue avec vous durant „ notre voyage, que je voudrois bien „ vous aimer uniquement s'il étoit en

„ mon

„ mon pouvoir de le faire, mais une „ puiſſance inviſible m'en empêche. „ Contentez vous de mon amitié, qui „ eſt d'une nature peu différente de l'a- „ mour, & de l'envie que j'aurois de „ faire davantage pour vous, s'il m'étoit „ poſſible. Je vous reſpecte tant, *re-* „ *partit Stanhope*, & je vous aime ſi „ éperdument, que je m'eſtimerai tou- „ jours fort heureux du peu que vous „ voudrez m'accorder. Aimez moi donc „ à votre maniére, j'y conſens, mais „ ſouffrez auſſi que je vous aime à la „ mienne, c'eſt à-dire, que je vous ido- „ latre. Ainſi je vous conjure de diſ- „ poſer librement de ma perſonne, de „ mon bien, de mon crédit, & de tout „ ce qui eſt en ma puiſſance, je vous „ fais arbitre de mon ſort. " Ils ſe ren- dirent enſuite un compte mutuel de tout ce qui leur étoit arrivé depuis leur ſépa- ration à Pampelune, & Stanhope aprit deplus à Me. de Muci qu'il avoit trou- vé à Barcelone le vaiſſeau dans lequel il s'étoit embarqué à Portsmouth, que le Capitaine qui étoit ſon ami avoit caché à tout le monde ſon abſence, diſant à ceux qui demandoient de ſes nouvelles

qu'il

qu'il ſe trouvoit ſi incommodé de la mer qu'il reſtoit presque toujours couché, qu'il n'y avoit eu qu'un petit nombre de ſes plus intimes amis & ſes Domeſtiques qui euſſent ſu effectivement qu'il étoit reſté en Angleterre, qu'à ceux là il leur avoit donné à entendre qu'il avoit eu des ordres ſecrets pour y demeurer, mais qu'il ſe trouveroit ſelon toutes les aparences à l'ouverture de la Campagne.

„ Enfin, *pourſuivit il*, j'ai été ſi bien
„ ſervi, ou plutot ſi heureux, que mon
„ imprudence ne m'a attiré aucune fâ-
„ cheuſe affaire: & pour comble de bon-
„ ne fortune je revois, lorsque je l'eſ-
„ pérois le moins, la ſeule Perſonne du
„ monde qui me peut rendre la vie deſi-
„ rable."

Ce premier entretien finit là, parceque Stanhope, quoiqu'il parût y prendre un grand plaiſir, fut obligé de s'en aller vaquer aux fonctions de ſon emploi: mais il revint le ſoir à notre logis, il y ſoupa, & vécut dès ce jour avec ma Maitreſſe comme il avoit fait ci devant.

Cette grande facilité de Me. de Muci à accorder ſes faveurs, vous donnera ſans

ſans doute une bien mauvaiſe opinion de ſa perſonne; je ne prétens point la juſtifier, ni la faire paſſer non plus dans votre esprit pour une Veſtale, il y auroit une trop grande abſurdité dans cette idée. Mais en vérité ſa malheureuſe deſtinée contribuoit bien autant à ſon déréglement que le vice de ſon tempérament, elle ſe voyoit dans un pays étranger, dénuée de moyens, & à la veille d'y manquer de ſubſiſtance, & elle ſe trouvoit de plus non ſeulement abandonnée du Comte d'Albert, mais encore ſans reſſource & expoſée à une infinité de dangers par la révolution qui venoit d'y arriver. Stanhope dans ces circonſtances s'offroit à ſa vue, tout prêt à réparer ſa fortune délabrée, & à la préſerver des malheurs qu'elle avoit ſujet d'apréhender; elle en étoit aimée à l'adoration, & ſi elle ne lui rendoit pas le change, du moins ne lui étoit il pas tout à fait indifférent. Pouvoit elle refuſer quelque choſe à un homme qui étoit en droit de tout exiger? Pour moi, je crois que bien d'autres à ſa place auroient fait tout comme elle. Mais laiſſons là ſon apologie, auſſi bien ne lui eſt elle bonne à rien préſentement,

con-

contentez vous de ſavoir que Stanhope & ma Maitreſſe vécurent enſemble dans une parfaite intelligence, pendant tout le tems que l'Archiduc demeura à Madrid, qui fut environ de ſix ſemaines.

Dans cet intervale de tems le Roi d'Espagne à qui ſes Ennemis avoient donné du relâche, aſſembla une nouvelle armée, & s'étant mis à la tête, marcha vers la Capitale de ſes Etats, pour en chaſſer ſon Compétiteur. Mr. le Duc de Vendôme, que le Roi de France avoit envoyé au ſecours de ſon Petit-fils, augmenta ſi conſidérablement la réputation de cette armée par la ſienne propre, que l'Archiduc, n'oſant l'attendre à Madrid, prit le parti de ſe retirer vers le Royaume d'Arragon; à quoi il fut d'autant plus incité par la mauvaiſe volonté que lui portoient les Caſtillans.

Me. de Muci auroit bien voulu ne pas accompagner ce Prince dans ſa retraite, mais Stanhope, qui en étoit toujours fort amoureux, l'y contraignit moitié de gré moitié de force. Apeine l'Archiduc fut il ſorti de Madrid, que le Roi d'Espagne y fut reçu avec un allegreſſe & des acclamations qu'on ne peut exprimer; hom-

hommes, femmes, Prêtres, Religieux, petits & grands, tous pleuroient de joye de revoir leur Monarque, & s'efforçoient à l'envi de lui donner toutes ſortes de marques d'amour & de bienveillance: jamais il ne s'eſt rien vu d'égal, ſur un pareil ſujet, à ce qui parut ce jour là dans cette Capitale.

La crainte que ces fidéles Sujets avoient eue de ne plus revoir leur légitime Souverain, leur rendit ſa vue ſi chére & ſa perſonne ſi précieuſe, que tous les Ordres de la ville le ſupliérent à mains jointes & les larmes aux yeux de demeurer parmi eux, & de ne plus expoſer ſa perſonne ſacrée aux hazards de la guerre. Le Roi ne put être inſenſible à de ſi grandes marques d'affection, ainſi il ſe vit comme forcé d'aquiescer à leurs priéres, & de leur promettre de ne les plus quitter: il remit donc le commandement de ſon armée entre les mains du Duc de Vendôme, qui ſe mit incontinent à pourſuivre les Ennemis.

Ma Maitreſſe ne ſuivoit point Stanhope, comme je l'ai déja dit, abſolument de ſon bon gré, elle ne pouvoit, dans ce retour de bonne fortune pour Sa Majeſté

jeſté Catholique, renoncer aux flateuſes eſpérances qui lui étoient revenues de revoir bientot le Comte d'Albert, lequel étoit toujours l'idole de ſon cœur. Elle ſe perſuadoit qu'il n'avoit pas ceſſé un moment de l'aimer, & que les accidens ſurvenus en Espagne étoient la ſeule cauſe de ce qu'il n'étoit point venu la trouver, comme il le lui avoit fait eſpérer; elle en reçut même une lettre dans ces conjonctures, qui la confirma de plus en plus dans cette penſée.

Il lui mandoit entr'autres choſes que les mauvais ſuccès arrivez aux Espagnols avoient fait ſurſeoir ſon départ, qu'il eſpéroit, préſentement que leurs affaires prenoient un bon train, la voir au premier jour à Madrid, qu'il la prioit de l'attendre dans cette ville, & qu'elle n'auroit aucun ſujet de ſe repentir de tout ce qu'elle avoit ſouffert pour l'amour de lui: enfin qu'il l'aimoit plus qu'il n'avoit jamais fait.

Cette lettre fit prendre ſur le champ à Me. de Muci la réſolution de tout entreprendre pour ſe tirer des mains de Stanhope. Nous arrivames dans ces entrefaites à Brihuega, petite ville à dix

ou

ou douze lieues de Madrid, où le Comte de Starenberg laiſſa Stanhope avec les troupes Angloiſes qu'il commandoit, & quelques bataillons Hollandois, le tout faiſant ſept à huit mille hommes, pour couvrir ſa marche & celle de ſon canon & de ſes bagages, étant allé camper avec le reſte de ſon armée à trois lieues au delà, après avoir donné ordre audit Stanhope de l'y venir joindre le jour ſuivant.

Une telle diſpoſition parut très favorable à ma Maitreſſe, pour exécuter le deſſein qu'elle avoit formé de ſe tirer à quelque prix que ce fût de la puiſſance de Stanhope, & rendre en même tems un grand ſervice au Roi d'Espagne. Mr. de Vendôme n'étoit avec ſon armée qu'à ſept lieues de Brihuega, où nous devions ſéjourner un jour après le départ dudit Comte de Starenberg; elle crut donc que, ſi elle pouvoit engager Stanhope à demeurer deux jours aulieu d'un comme il lui avoit été prescrit, dans Brihuega, elle donneroit le tems à Mr. de Vendôme de venir forcer cette ville, & d'y prendre priſonniéres de guerre toutes les troupes qui étoient dedans, & qui faiſoient la plus grande force de l'armée de l'Ar-

l'Archiduc. Après avoir bien réfléchi ſur toutes ces choſes & formé ſon plan, elle crut que le meilleur moyen de faire réuſſir ſon projet étoit de feindre d'être malade.

Me. de Muci fit donc ſemblant d'avoir eu une colique très violente pendant la nuit qui devoit précéder notre départ, & dit le lendemain à Stanhope qu'elle avoit ſi mal paſſé la nuit & ſe trouvoit ſi foible, qu'il ne lui étoit pas poſſible de ſe mettre en chemin & de ſupporter les fatigues d'une marche de troupes, qu'ainſi elle le prioit très inſtament de vouloir bien pour l'amour d'elle reſter encore un jour à Brihuega, & que cela lui donneroit le tems de ſe remettre de l'extrême accablement où ſa colique l'avoit laiſſée. Enfin elle joua ſi bien ſon perſonnage, & l'amoureux Stanhope fut ſi crédule, ou plutot ſi complaiſant pour une Perſonne qu'il aimoit à la folie, qu'il conſentit à ſa propoſition. A la vérité l'éloignement de l'armée Espagnole lui faiſant croire qu'il n'y avoit aucun inconvénient à apréhender dans ce délai, il fut bien aiſe d'avoir cette petite complaiſance pour ſa Maitreſſe: il dépêcha auſſitot un

de ſes Aides de Camp au Comte de Starenberg, pour lui repréſenter que ſes troupes étoient ſi fatiguées, qu'il avoit jugé à propos, vû le peu de néceſſité de ſa marche, de leur faire doubler le ſéjour de Brihuega, mais qu'il le joindroit ſans faute le lendemain.

Pour ma Maitreſſe, ſitot qu'elle eut obtenu qu'on ſéjourneroit un jour de plus qu'on ne devoit, à Brihuega, elle écrivit à Mr. de Vendôme, & lui envoya par un homme affidé ſa lettre conçue en ces termes.

MONSEIGNEUR,

Le malheur qui m'a fait tomber en la puiſſance des Ennemis de ma Patrie, ne m'a point fait oublier que je ſuis née Françoiſe, ni les obligations de ma naiſſance. Je deſire ardemment de rendre un ſervice ſignalé à Sa Majeſté Catholique, j'en ai même formé le projet, mais ſon exécution dépend de votre Alteſſe, voici le fait. Vous ſaurez, Monſeigneur, que je ſuis priſonniére du Général Anglois qui commande dans Brihuega, il a trouvé en ma perſonne des appas qui le rendent eſclave de mes volon-

lontez, & je me ſuis ſervie du pouvoir que j'ai ſur lui, pour le faire reſter dans cette ville un jour de plus qu'il n'y devoit demeurer. Ainſi vous pouvez en uſant de diligence venir forcer Brihuega, & prendre toutes les troupes qui y ſont priſonniéres de guerre; le lieu eſt foible & mal gardé, de mon côté je faciliterai le ſuccès de votre entrepriſe, en engageant mon Amant à donner ce ſoir à ſouper à tous les Officiers les plus conſidérables qui ſont avec lui. Vous pouvez compter que je ferai de mon mieux pour les exciter à boire & les tenir le plus longtems à table que je pourai, deſorte que quand ils en ſortiront, ils auront plus d'envie de dormir que de ſe battre à l'heure que je compte que Votre Alteſſe poura arriver. Je me flate, Monſeigneur, que vous voudrez bien profiter de l'avis que vous donne votre &c.

Comme elle comptoit bien que Mr. de Vendôme ne laiſſeroit pas échaper une ſi belle occaſion, elle ne penſa, après avoir envoyé ſon Meſſager, qu'à ſe bien aquiter en ſon particulier de ce qu'elle avoit promis à ce Prince, en quoi elle réuſſit parfaitement bien; car, s'étant parée pour ce ſouper prémédité, elle ſut

ſi bien ſe prévaloir des avantages de ſa beauté & des graces de ſon esprit, qu'elle fit oublier à Stanhope & à tous les Conviez le ſoin de leur conſervation, pour ſonger uniquement à lui plaire.

Cette lettre fut fidélement rendue à Mr. de Vendôme, deſorte que la mettant à profit, il partit auſſitot de ſon camp avec douze mille hommes des plus leſtes de ſon armée, marcha toute la nuit, & arriva à Brihuega un peu avant le jour. Tout lui réuſſit à ſouhait, la ville fut forcée, Stanhope pris priſonnier de guerre avec toutes les troupes qui y étoient, & Me. de Mucı remiſe en pleine liberté. Mr. de Vendôme lui fit toutes les amitiez & tous les remercimens, que méritoit un auſſi grand ſervice que celui qu'elle venoit de rendre au Roi d'Espagne, & il lui promit de plus de lui rendre en ſon particulier tous les bons offices dont il ſeroit capable, l'aſſurant en même tems que Leurs Majeſtez Très Chrétienne & Catholique ne laiſſeroient pas une action auſſi zélée & auſſi courageuſe que la ſienne ſans récompenſe.

Voila, Monſieur, comme s'eſt pas-

paſſée l'affaire de Brihuega, qui a fait tant de bruit, & que l'on peut regarder comme le point déciſif du ſort du Roi d'Espagne. Car depuis cet heureux ſuccès ſes armes ont remporté de continuels avantages, le Comte de Starenberg, ayant perdu dans cette occaſion ſept à huit mille hommes qui étoient l'élite de ſon armée, n'a plus fait que fuir après cet échec devant Mr. de Vendôme, qui l'a pourſuivi jusqu'en Catalogne ; les Royaumes d'Arragon & de Valence ont été reconquis, & Philipe V. a pu compter dès ce jour qu'il reſteroit poſſeſſeur de la Monarchie d'Espagne. C'eſt pourtant une intrigue amoureuſe qui a donné lieu à cette heureuſe révolution en faveur de ce jeune Monarque. Tant il eſt vrai que les plus petites choſes influent ſouvent ſur les plus grands éyénemens, car il eſt certain que ſans la victoire de Brihuega, le Comte de Starenberg ſe ſeroit cantonné dans les Royaumes d'Arragon & de Valence, d'où il n'auroit pas été facile de le chaſſer. Mais voila aſſez parlé de guerre pour une femme, revenons à ma Maitreſſe.

Après que Mr. de Vendôme fût parti de Brihuega, Me. de Muci retourna à Madrid, où elle fut parfaitement bien reçue, Sa Majeſté Catholique lui fit un préſent de mille piſtolles, en l'aſſurant qu'elle s'employeroit pour la faire retourner en France avec toutes les ſuretez & les agrémens qu'elle pouvoit deſirer. Ma Maitreſſe avoit ainſi tout lieu d'être contente de ſon ſort, & pouvoit attendre tranquilement l'effet des promeſſes du Roi d'Espagne, elle ſe voyoit à la veille, par la puiſſante protection de ce Monarque, de pouvoir revenir glorieuſement dans ſa Patrie, & de faire oublier par le ſervice important qu'elle avoit rendu toutes les fautes que ſa conduite irréguliére, imprudente, & blâmable, lui avoit fait commettre: cette espérance donc devoit naturellement la combler de joye, il en arriva cependant tout le contraire.

Car apeine fumes nous arrivées à Madrid, qu'elle tomba dans une mélancolie profonde, & dans une ſi grande indifférence pour les choſes du monde, que rien ne la pouvoit divertir: elle fuyoit toutes les compagnies, & ne ſortoit presque

que point de ſa chambre. J'eus beau lui repréſenter qu'elle ne ſe devoit point tant chagriner, qu'il étoit en ſon pouvoir de rentrer dans le monde par une belle porte, & que ſa ſituation préſente étoit des plus heureuſes, puiſqu'elle ſe voyoit à la veille de retourner en France avec honneur, & d'y vivre dans une conſidération qui effaceroit le ſouvenir de toutes les irrégularitez de ſa vie paſſée, tout ce que je lui pus dire ne fit aucune impreſſion ſur ſon esprit, elle ſoupiroit ſans ceſſe, & ſe plaignoit continuellement d'être abandonnée, trahie, & la plus malheureuſe de toutes les femmes. Je connus. bien que ſa paſſion pour le Comte d'Albert étoit l'unique cauſe qui la réduiſoit dans le triſte état où je la voyois, & peut-être un ſecret remors de la trahiſon qu'elle avoit faite à Stanhope. Elle n'entendoit plus parler de cet Amant qui lui avoit attiré tant de disgraces, & pour qui elle avoit encouru tant de périls, on ne diſoit plus qu'il dût venir en Espagne, enfin elle ſe mit en tête que le Comte d'Albert ne l'aimoit plus & qu'il l'avoit tout à fait oubliée. Pour ſurcroit de douleur, elle aprit dans

ce tems là par les nouvelles publiques que le bruit couroit à Paris qu'il alloit épouſer la belle Mademoiſelle de Montigni, une des Favorites de l'Electeur de Baviére; cette derniére nouvelle fut pour elle un coup de foudre, & la confirma pleinement dans l'opinion qu'elle avoit de l'infidélité de ſon Amant. „ Quoi, *me* „ *diſoit elle*, cet ingrat m'abandonne a- „ près tout ce que j'ai fait pour lui, il „ eſt cauſe que je me ſuis deshonnorée, „ & que j'ai couru le monde en avantu- „ riére, j'ai mépriſé pour l'amour de lui „ tout ce qu'il y avoit de plus illuſtre „ en France, pour lui je ſuis devenue „ infidéle à un Prince qui m'adoroit, „ & je me ſuis expoſée à une infinité de „ dangers pour me conſerver toute en- „ tiére à lui. J'ai fait plus, j'ai trahi le „ pauvre Stanhope, qui m'aimoit tant, „ & à qui j'avois de ſi grandes obliga- „ tions. Ha, je ne ſuis plus digne de „ vivre, après avoir fait toutes ces cho- „ ſes pour un Perfide qui m'oublie, „ qui me ſacrifie à une nouvelle Mai- „ treſſe, & qui me laiſſe dans un état „ d'abandon à trois cens lieues de mon „ pays, après m'en avoir fait ſortir par

„ des

„ des promeſſes & des ſermens de m'être „ fidéle toute ſa vie. " Enfin, pour finir l'hiſtoire de ma Maitreſſe, vous ſaurez que ſon extrême chagrin, & ces douloureuſes réflexions qui ne lui ſortoient plus de l'esprit, altérérent inſenſiblement ſa ſanté, & lui cauſérent à la fin une fiévre lente qui la mina peu à peu, & qui la conduiſit au tombeau, ſix mois après notre retour à Madrid.

Sa mort m'a touchée très ſenſiblement, & ſon malheureux exemple du peu de fond que l'on doit faire ſur la conſtance des hommes, m'a ſi fort dégoutée du monde, que je me ſerois renfermée dans un couvent pour toute ma vie, ſi les aſſurances réitérées ſouvent que vous me donnez de la durée de votre affection pour moi, ne m'en avoient empêché. Mé. de Muci m'a donné en mourant tout ce qu'elle avoit, ſi cela ne m'a pas rendu bien riche, du moins ne ſuis je pas tout à fait pauvre, & pourvû que vous me teniez toutes les promeſſes que vous m'avez faites par le paſſé, & que vous me faites encore préſentement, je n'en-

vie-

vierai le ſort de perſonne. Adieu, Monſieur, je compte de partir de Madrid au premier jour, pour m'en retourner à Paris : Dieu veuille que je vous y retrouve auſſi fidéle que je ſuis conſtante. Je &c.

FIN.

REMARQUES
ET
ECLAIRCISSEMENS
SUR LES
MÉMOIRES
D'AUBIGNÉ.

REMARQUES

Et Eclairciſſemens ſur les

MEMOIRES

D'AUBIGNE.

Pag. 23. *l.* 3. Cette entrepriſe eſt décrite au tom. 1. l. 5. ch. 14. p. 302. & 303. La voici.

Le Baron de Savignac, à la tête d'environ 80. Chevaux, que Caſenauve, la Chapelle, & Aubigné lui avoient amenez, fit une courſe vers Libourne, où il défit deux Compagnies du Régiment de Masbrun. Enſuite il fut ataqué la nuit par ce même Régiment, la garniſon du Pays, & d'autres troupes: tout ſon monde périt dans cette action, à la réſerve de lui, des trois Capitaines ci deſſus nommez, & d'un Soldat. L'Hiſtorien n'entre pas dans le détail des *grands risques qu'il courut dans cette camiſade*, & *plus grands qu'il n'en ait courus de ſa vie.* Mais il raconte un fait remarquable, qu'il dit lui avoir paru plus digne de l'hiſtoire que la grandeur du combat. Le Baron de Savignac étoit paralitique depuis les cuiſſes juſqu'en bas, & n'avoit poſé le pied à terre il y avoit dix ans. Son grand cœur le portoit à chercher toutes les occaſions de combattre *à cheval*, dans cette rencontre *la frayeur*

le fit ſauver de viteſſe. Comme l'Auteur donne cette particularité pour un événement extraordinaire, on ne peut guéres douter que le Paralitique ne ſe ſoit ſauvé à pied : voila le prodige, qui tient du miracle, mais qui n'eſt pas ſans exemple.

Pag. 27. *l.* 19. Cette priſe de Pons fait un événement ſingulier. Les Généraux des Réformez ayant refuſé de faire aſſiéger cette Place, Aniéres obtint par grace la permiſſion de faire parer le canon, comme s'il eût voulu y aller, & en même tems fit marcher ſon Régiment de ce côté. Aubigné, qui portoit ſa premiére enſeigne, eut apeine congé d'*aller faire gagner des chauſſes aux Compagnons.* Il pénétra jusqu'au faubourg, & monta à califorchon ſur les gardes du pont, d'où il aperçut par une fente un homme, qu'il apella, il s'en fit connoitre, & lui dit qu'il étoit acompagné de tous les Habitans du Pays, & qu'il falloit ouvrir les portes pour empêcher le pillage de la ville. Le Bourgeois crédule courut porter cette nouvelle, & peu après il revint avec trois autres, & remit les clez.

Pag. 39. *l.* 6. Toutes les troupes du Roi étoient à la pourſuite du Comte de Montgommery, le même Seigneur qui dans un tournoi avoit bleſſé à mort Henry II. Ce Comte, après s'être ſauvé de St. Lo, où il avoit risqué d'être pris, s'étoit enfermé dans Domfront, place alors très forte. Les Royaliſtes l'y inveſtirent, & ne lui

laiſſérent d'autre reſſource que ſon deſeſpoir, ou quelque coup de fortune. Mr. de Matignon étoit un des Commandans des Catholiques, & Mr. de Fervaques qui le haïſſoit promit au Roi de Navarre de faire plaiſir au Comte aux dépens de Matignon ſon ennemi. Sur cette diſpoſition, il prit à ſon ſervice en qualité de Guidon Aubigné, réſolu de ſauver le Comte, avant que toute l'armée royale fût arrivée. Fervaques entra dans le complot, & fournit à d'Aubigné quatre Compagnies, avec ordre aux Officiers de lui obéir. Comme ces troupes étoient Catholiques, elles paſſérent ſans peine, Aubigné les mena jusqu'au foſſé de la ville, où il fit avertir ſecrétement le Comte de s'y rendre. Il lui offrit de le faire ſortir avec toute ſa garniſon, & de le conduire dans la Beauſſe, où il l'aſſura qu'il trouveroit un Corps de Cavalerie ſous les armes. Le Comte, trop flaté d'un ſecours de Reistres qu'il atendoit, refuſa l'offre; & le lendemain parurent 5000. hommes, contre leſquels 45. Gentilshommes & 80. Arquebuſiers ne purent tenir, & furent contraints de ſe rendre, extrêmement affoiblis d'un aſſaut qu'ils avoient ſoutenu avec toute la bravoure poſſible. On leur promit la vie, excepté au Comte qu'on trompa par des promeſſes captieuſes: il fut conduit à Paris, où bientot après la Reine-Mére lui fit trancher la tête.

Pag. 49. *l.* 20. Cette délibération ne roule

le que ſur la néceſſité & les moyens de tirer le Roi de Navarre de ſa priſon, & de le mettre à la tête des Huguenots. Ce Prince, dit l'Hiſtorien, avoit des Gardes, & la Reine-Mére enchantoit ſon eſprit par des amourettes qu'elle lui ſuscitoit, & la promeſſe de la Lieutenance-Générale du Royaume. Par ces artifices Henri reſtoit dans une indolence, qui décourageoit ſes Amis, & leur fit prendre le parti de s'éloigner, dans la crainte d'être ſacrifiez, s'ils s'obſtinoient à lui donner des conſeils qu'il rejettoit, & à chercher les expédiens propres à lui rendre la liberté: ainſi de tous ſes Serviteurs, il ne reſta auprès de ſa perſonne qu'Aubigné ſon Ecuyer, & Armagnac ſon Premier Valet de chambre. Encore ſe préparoient ils à le quiter, lorsqu'un ſoir qu'il étoit au lit malade d'une fiévre éphémére ils l'entendirent gémir de ſa triſte condition, & de la fuite de ſes Amis: Aubigné prit ce tems pour lui faire de vives remontrances, dont il parut touché. Coup ſur coup Fervaques & Laverdin, mécontens de la Cour, firent ſavoir au Roi la réſolution où ils étoient de s'atacher à ſon ſervice: ils furent reçus à bras ouverts, ils entrérent dans le complot de le faire ſauver, & il y eut une conférence ſecrette chez le premier de ces Seigneurs. Là il fut conclu que le Roi feindroit d'écouter toutes les propoſitions de la Cour, & qu'un jour il feroit une grande partie de chaſſe, & s'éloigneroit de ſes Gardes, pour

joins

joindre une troupe qui l'atendroit à un rendez-vous avec des chevaux. Cela fut exécuté le 20. de Février 1576., le Roi joua ſi bien ſon perſonnage, que la Cour, qui le croyoit amorcé à l'apât de la Lieutenance-Générale, n'eut aucun ſoupçon: la chaſſe ſe fit, Henri imagina des prétextes pour envoyer à la Cour les Commandans de ſes Gardes l'un après l'autre, & ſur le champ il ſe débaraſſa de ſes Gardes, trouva ſon monde comme on étoit convenu, & gagna Alençon, après bien des dangers qu'il eſſuya acauſe des troupes qui étoient répandues ſur les chemins.

Pag. 52. *l.* 18. Aubigné à la tête de cette petite troupe alla juſqu'aux portes d'Orléans, où il défit vingt Cavaliers. Enſuite il prit le grand chemin de Paris, mais à 4. lieues d'Etampes il ſe vit entre la grande armée des Reiſtres, & 3000. Chevaux que le Duc de Guiſe conduiſoit. Comme il vouloit éviter cette rencontre, il découvrit un Gros de Cavalerie de 800. hommes, dont un détachement de 60 venoit droit à lui pour le reconnoitre. Dans cette extrêmité il envoya la moitié de ſon monde dans un moulin, avec ordre de faire grand feu, pendant qu'il faiſoit mine de les ſoutenir, & de pouſſer jusqu'aux barriéres de la ville de Pluviers, auprès de laquelle il étoit. Le détachement perdit quelques Soldats, & à la faveur de la pouſſiére & de la fumée Aubigné paſſa un petit ruiſſeau, & ſe déroba à la vue des Ennemis.

Pag.

Pag. 60. *l.* 22. La Noue, ſeulement avec ſix vingts Cavaliers & 60. Arquebuſiers à cheval, avoit inveſti Marmande, ville alors bien fortifiée, & pourvue d'une forte garniſon. A ſon aproche, les Habitans firent ſortir 6. à 700. Hommes, auſſitot la Noue fit mettre pied à terre à ſes Arquebuſiers, & à quelques uns qui lui arrivérent de Tonneins, & attira les Ennemis à 150. pas de la contrescarpe. Enſuite il ordonna à d'Aubigné de choiſir douze Cavaliers de ſa Compagnie, avec leſquels & deux Officiers il alla donner la charge à cette groſſe troupe, ſans avoir reconnu deux foſſez creux ſans hayes, qui l'arêtérent, & où il eſſuya le feu des Ennemis. Il n'eut que deux hommes bleſſez, qu'il renvoya, & après avoir pénétré jusqu'à la contrescarpe, il vit un chemin par lequel il crut qu'on pouvoit en venir à une action: il fit avertir la Noue, qui s'y rendit, mais il fut très mal traité, & contraint de ſe retirer, après avoir perdu beaucoup de monde, lui même ayant reçu ſix bleſſures, & presque tout le reſte de ſa troupe bleſſé.

Pag. 61. *l.* 16. Ce fut à l'eſcalade de St. Mascaris, (St. Macaire) ville ſur un roc que baigne la Garonne. Cette entrepriſe fut tentée par 260. hommes, qui, à la réſerve de douze, périrent, furent bleſſez, ou faits priſonniers. Aubigné, après avoir reçu un coup d'arquebuſe, en eut un d'un chevron ſur la tête, & fut précipité dans la riviére, de

même que nombre d'autres, qui tous revinrent à l'aſſaut, & eurent le ſort que je viens de dire.

Pag. 62. *l.* 7. Cette négociation tendoit à s'aſſurer du Maréchal d'Anville, qu'on ſavoit presqu'engagé par les promeſſes de la Cour à quiter le parti des Huguenots. Aubigné fut chargé de cette commiſſion, il n'arriva auprès du Maréchal, qu'après avoir été pris, & s'être vu au moment d'être condamné à mort: il ſe tira d'afaire en préſentant des mémoires favorables à la Cour, dont il s'étoit muni. On lui donna la liberté de pourſuivre ſon voyage, il parla au Maréchal avec ſuccès, il en tira une nouvelle proteſtation par écrit, & promeſſe de fournir des troupes & de l'argent.

Ibid. l. 19. Ces occurrences étoient que la Cour du Roi de Navarre ſe trouvoit pleine de factions, habilement entretenues par la Reine-Mére. Que ce Prince donnoit aux Seigneurs Catholiques une préférence injurieuſe aux Réformez: qu'il abandonnoit aux premiers ſes meilleures places à leur choix, & épuiſoit pour eux ſes finances. Enfin ce procédé éloigna de ſa perſonne les plus conſidérables des Réformez.

Pag. 65. *l.* 19. Vachonniére, Gouverneur de Caſtelgeloux, ſolicité par les Soldats de ſa garniſon *d'aller chercher de quoi faire fumer le piſtolet*, monta à cheval avec 38. Cavaliers & 40. Arquebuſiers, & prit le chemin de Marmande, où il avoit envoyé de-

devant Aubigné ſon Lieutenant avec 15. Chevaux, qui devoient être ſoutenus par 15. Arquebuſiers conduits par le Capitaine Dominge. Ils trouvérent le rivage couvert de Gens de guerre, prêts à paſſer l'eau. D'abord ils en tuérent ou noyérent 60., qui parurent les premiers: le reſte ſe préparoit à venir vanger la mort de leurs Compagnons, Vachonniére trop inférieur voulut faire ſa retraite, mais les jeunes Officiers de ſes troupes ne le permirent pas, & en vinrent aux mains malgré leur Commandant, qui ne ſavoit pas ſe faire obéir. Le combat, quoique fort inégal, fut ſoutenu par les Réformez avec toute la bravoure imaginable, mais acablez par le nombre ils y perdirent beaucoup de monde. Vachonniére eut les reins coupez d'une balle & quatre autres coups d'arquebuſe: il pria ſon Lieutenant de le coucher ſur ſon cheval, pour le ſauver. Pendant qu'Aubigné ſe diſpoſoit à lui rendre ce ſervice, il tomba lui même bleſſé en cinq endroits, & tous deux furent couverts de trois morts des leurs. Comme les Réformez quitoient la mêlée, Dominge aperçut Aubigné qui tout couché ſe défendoit avec ſon épée contre trois Officiers des Ennemis, qu'il avoit bleſſez, & dont un mourut de ces mêmes bleſſures. Dominge vint au ſecours d'Aubigné avec trois autres, ils le dégagérent, le mirent ſur un cheval, & le ramenérent à Caſtelgeloux, quoique dans leur route ils euſſent été contraints de ſe bat-

battre contre pluſieurs Partis. Enfin l'action finit, après que le Baron de Mauveſin, Commandant des Catholiques, bleſſé eut fait ſonner la retraite.

Pag. 74. *l.* 4. Cette entrepriſe fut formée par l'intelligence de trois Officiers de Limoges, qui vouloient vendre leur patrie. Aubigné fut le conducteur de l'affaire, qui, après avoir trainé aſſez longtems, manqua par la mauvaiſe conduite des traitres.

Pag. 79. *l.* 10. Toute cette intrigue fut conduite par la Reine de Navarre, qui, pour remplir la haine qu'elle avoit contre Charles IX. ſon frére, réſolut de renouveller la guerre. Pour y réuſſir, elle ſe ſervit des Maitreſſes du Roi ſon époux, & de celles de ſes Capitaines: car, dit l'Hiſtorien, *elle avoit dérouillé les eſprits & rouillé les armes; elle aprit au Roi ſon mari qu'un Cavalier étoit ſans ame, quand il étoit ſans amour; & l'exercice qu'elle en faiſoit n'étoit nullement caché, voulant par là que la publique profeſſion ſentît quelque vertu, & que le ſecret fût la marque de vice.* Enfin les Maitreſſes, gagnées par ſes intrigues, perſuadérent à leurs Galans de prendre les armes, ſous prétexte de quelques injures reçues de la Cour de France.

Charles IX était déjà mort depuis 4 ans quand la guerre dont il s'agit éclata !

Ibid. l. dern. Trois Gentilshommes Officiers dans Blaye, pour quelques mécontentemens particuliers, offrirent de livrer cette Place, Aubigné conduiſit l'entrepriſe ſuivant les meſures concertées avec eux, & fut

fut ſur le point de réuſſir, après que les Conjurez eurent tué le Gouverneur du Château, dont ils ſe ſaiſirent. Les Habitans ſe mirent en état de ſe défendre, & d'Aubigné fit planter ſes échelles, & *en deſcendant dans le foſſé s'écria en jurant Dieu qu'il étoit Roi de Blaye. Dieu*, dit il, *le paya de ſa folie, en ôtant tout d'un coup le courage à ſes mauvais garçons*, (il veut dire les Conjurez) qui en effet l'abandonnérent, pour ſe joindre à un Corps de troupes qui venoit au ſecours: & d'Aubigné ſe vit contraint de ſe retirer.

Pag. 81. *l.* 22. Ce fut à la fin de la campagne de 1580., & les affaires du Roi de Navarre étoient en ſi pitoyable état, dit l'Hiſtorien, qu'il fut obligé de ſe renfermer dans Nerac, où il n'avoit pas cent Chevaux, ſans le Comte de la Rochefoucaut qui lui en amena quelques 80. & 200. Arquebuſiers à cheval. Le Maréchal de Biron vint avec 4000. hommes de pié, 600. Chevaux, & 2. coulevrines, ſe poſter au haut des vignes de Nerac, où quelques Gentilshommes ſuivis de 40. Soldats ſeulement firent une escarmouche deux heures durant, après quoi le Maréchal ſe contenta de tirer ſa volée dans la ville, & décampa, ſans autre fruit que la priſe de Mezin & de deux bicoques, où il n'oſa laiſſer de garniſon.

Pag. 85. *l.* 1. Après la bataille d'Alcaçarquivir en Afrique, où le Roi de Portugal D. Sebaſtien fut tué, D. Antonio Virmioſe Connétable de Portugal vint en France de-

man-

mander du ſecours contre les Eſpagnols. *La Reine de Navarre ayant été découverte à Cadillac en ſes privautez avec Chanvallon, avoit eſtimé qu'Aubigné avoit donné cet avertiſſement*, & pour s'en vanger & le ruiner, lui donna la commiſſion de promettre le ſecours des Réformez au Seigneur Portugais, qui ſe trouvoit alors à Libourne, où la Cour de Navarre tenoit une grande aſſemblée. C'étoit une négociation très épineuſe : le ſuccès devoit brouiller le Roi de Navarre avec ſon Beau-frére, qui paroiſſoit écouter les inſtances de D. Virmioſe; en ce cas la Reine comptoit rendre Aubigné reſponſable de la rupture : s'il échouoit, elle avoit un moyen de lui attirer la disgrace du Roi ſon maitre, qui ſouhaitoit de conclure ce traité. Aubigné comprit le but de cette Princeſſe, &, après s'être vivement défendu de ſe charger de cette affaire, il l'entreprit, & la pouſſa ſi loin, que le Connétable conſentit à avoir une conférence avec le Roi de Navarre. Aubigné le fit ſavoir à ſon Maitre, qui ne manqua pas de ſe rendre en poſte auprès de Coutras, où l'on avoit aſſigné le rendez-vous : on ne convint de rien, Vimioſe avoit déja des engagemens fort étroits avec Monſieur frére de Charles IX., dont il ne fut pas poſſible de le dégager. La Reine de Navarre ne manqua pas d'imputer au Négociateur trop de ménagement pour la Cour de France, & beaucoup d'indifférence pour le ſervice de ſon Maitre : mais, dit

dit l'Hiſtorien, *ces invectives furent reçues comme il faloit d'un Prince, qui connoiſſoit bien ſa Femme & ſon Ecuyer.*

Pag. 86. *l.* 20. Il ſauva la vie au Roi de Navarre. Voici l'hiſtoire. Mr. de Grammont, dans la vue de ſe réconcilier avec ce Prince, forma une entrepriſe ſur Fontarabie, par le moyen des intelligences qu'il avoit dans cette Place. Les Eſpagnols éventérent l'intrigue, & pour rendre la pareille, ils firent continuer la négociation, & envoyérent ſur ce prétexte à Nerac un de leurs Capitaines nommé Loro. Celui ci s'adreſſa à d'Aubigné, auquel il remit le plan des Conjurez, où il n'étoit parlé que de meurtres & de maſſacres. Au détail de tant d'horreurs, & à la phiſionomie du Commiſſionaire, Aubigné jugea que c'étoit un aſſaſſin; c'étoit, dit il, *une effroyable mine, il avoit l'œil louche, le nez trouſſé, les naſeaux ouverts, & le front enflé en rond.* Aubigné fit ſon raport au Roi de Navarre, à qui il déclara en même tems ſes ſoupçons, & le deſſein qu'il avoit formé de ne laiſſer parler l'Eſpagnol à S. M. qu'*à ſa mode.* Sur ce dernier point *il y eut bien de la colére entre le Maitre & l'Ecuyer*, à la fin le zéle & la fermeté de celui ci l'emportérent, & l'Envoyé ne préſenta ſes mémoires au Roi que dans une petite allée dérobée dans l'épaiſſeur de la tour du Château qui touchoit à la chambre du Roi, Aubigné & Frontenac autre Ecuyer, le poignard à la main, faiſoient

ſoient parler le galant par deſſus leurs jambes apuyées de l'autre côté, & ils contraignirent le Roi d'avoir une épée à la main & un pourpoint maillé. Telle fut la premiére entrevue, dont le Roi fut mécontent; & il ſe plaignit même que ſes Ecuyers le tenoient en curatelle. Pour manier cette affaire en liberté & à ſa fantaiſie, il éloigna Aubigné ſous prétexte de le charger de la conduite d'un deſſein ſur Brouage. Pendant l'abſence d Aubigné des avis venus de Fontarabie juſtifiérent le jugement d'Aubigné, le Compagnon fut pris, envoyé à Caſtelgeloux, interrogé, convaincu du crime par ſon aveu propre, & exécuté.

Pag. 106. *l.* 24. Les Réformez n'avoient pas encore pris les armes, le Roi de France les ſolicitoit même de lui fournir leurs troupes contre la Ligue. Ce fut pour délibérer là deſſus que l'aſſemblée dont il eſt queſtion ſe tint; la Cour du Roi de Navarre étoit partagée ſur le parti qu'on devoit prendre, la plupart vouloient qu'on reſtat ſpectateur de la querelle des Ligueurs avec leur Souverain. Ce fut ce que le Vicomte de Turenne ſoutint avec force dans ce Conſeil, il avoit même perſuadé la majeure partie des Aſſiſtans, qui ſe trouvoient au nombre de 60, lorsqu'Aubigné parla à ſon tour, & prouva ſi bien la néceſſité de n'être pas oiſif dans de pareils mouvemens, qu'à la fin de ſon diſcours le Roi s'écria, *je ſuis à lui.* Auſſitot tout le monde ſouscri-

vit à cette derniére opinion, que le Prince de Condé, & le Pleſſis Mornay fortifiérent de pluſieurs exemples.

Ibid. l. 26. Ce combat ſe livra immédiatement après cette délibération, & fut le ſignal de la guerre. Il dura onze heures, Aubigné & St. Gelais commandoient les Réformez au nombre de 170., les Catholiques avoient près de 350. hommes. Les premiers eurent à combattre contre le feu qu'on avoit mis aux maiſons où ils s'étoient enfermez dans le bourg, & firent une capitulation qui ſembloit leur donner l'avantage; ils perdirent 3. Gentilshommes de marque, 16. Soldats, & en eurent 30. bleſſez: du côté des Catholiques moururent 195. perſonnes.

Pag. 132. *l.* 20. Immédiatement après la mort d'Henri III., la plupart des Seigneurs Catholiques, qui ſe trouvérent dans ſa chambre, firent ſerment entr'eux de ne pas reconnoitre pour Roi un Prince de la Religion Réformée. Henri IV., alarmé de cette déclaration, & ne ſachant à quoi ſe réſoudre, ſe retira dans une garderobe voiſine avec la Force & Aubigné, & commanda à celui ci, ſur le refus de l'autre, de lui dire ſon avis. Aubigné lui repréſenta qu'il falloit parler en Roi, ne point trahir ſa conſcience, & s'embaraſſer peu de tous ceux qui ſeroient plus attachez au Pape qu'à leur légitime Souverain, d'autant plus que ces ſortes de Gens lui feroient toujours plus de mal

mal proches de ſa perſonne, qu'éloignez. Il lui fit voir que les plus puiſſans des Seigneurs Catholiques ne porteroient pas le zéle de leur Religion, jusqu'à dégrader un Prince, auquel tous les droits de la nature & les loix divines les obligeoient d'obéir. Après ces repréſentations, il lui conſeilla de demander ſans baſſeſſe le ſervice & le crédit des principaux Officiers de l'armée, ſurtout au Maréchal de Biron, Colonel-Général des Suiſſes, & d'engager ce Seigneur à prendre le ſerment de ces troupes, à les faire mettre en bataille, & à leur faire crier *Vive le Roi Henri IV.* Deplus il fut d'avis que le Roi fît ſur le champ agir divers Seigneurs, dont la fidélité lui étoit connue, tels que Givry & Humiére, auprès des Gentilshommes de leurs Provinces, qui ſe trouvoient dans l'armée. Enfin il lui fit connoitre qu'il étoit le plus fort, qu'il devoit compter ſur l'intrépidité de deux cens Gentilshommes qu'il avoit alors auprès de lui, & qui étoient gens à jetter par les fenêtres tous ceux qui refuſeroient de le regarder comme leur Roi.

Ce conſeil fut ſuivi, le Roi parla au Maréchal de Biron, qui avec tout le zéle poſſible remplit dans le moment les deſirs de ſon nouveau Maitre. Apeine Henri avoit fait cette premiére démarche, le Marquis d'O entra, accompagné de nombre de Seigneurs Catholiques, &, après un discours plein de remontrances ſur l'impoſſibilité à un Prince

Proteſtant de regner ſur les François, il déclara nettement qu'ils étoient tous réſolus de ne pas reconnoitre le Roi de Navarre, s'il ne changeoit de Religion. Henri, dit l'Hiſtorien, pâlit, ou de colére, ou de crainte, & ayant recueilli ſes eſprits, répondit qu'il s'agiſſoit de vanger le meurtre de leur dernier Maitre, de ſuivre ſes derniéres volontez, qu'un changement de cette nature n'étoit pas l'affaire d'un inſtant: qu'il ſeroit même honteux aux François de ſe ſoumettre à un Roi, qui achéteroit leur Couronne par un parjure & une apoſtaſie: qu'au ſurplus il donnoit volontiers congé à tous ceux qui s'opiniâtreroient à vouloir exiger de lui une démarche auſſi contraire à ſa conſcience, que propre à le faire regarder comme un athée. Enfin il leur dit d'un ton ferme qu'il étoit aſſuré d'avoir à ſon ſervice tous les Catholiques qui aimeroient la France & l'honneur. Comme il achevoit ces paroles, Givri entra, & dit tout haut qu'il venoit lui annoncer de la part de la plus brave Nobleſſe qu'elle étoit prête à recevoir ſes commandemens. Coup ſur coup les Suiſſes arivérent, le Maréchal de Biron préſenta au Roi les Colonels & autres Officiers, dont Henri reçut le ſerment par écrit; la Noue, Châtillon, Guitri, & autres Chefs des Réformez ſe rendirent auprès de lui, & il fut proclamé

Pag. 132. *l.* 14. Ceci ſe paſſa dans le tems qu'Henri IV. aſſiégeoit Paris. Le Duc de Par-

Parme vint à grandes journées au ſecours de cette Capitale, & pénétra jusqu'à la vue de Lagni, qu'il faiſoit mine d'aſſiéger. Le Roi voulut ſe contenter d'envoyer du ſecours dans cette Place, le Maréchal de Biron & Aubigné, qu'il conſulta ſur ce qu'il y avoit à faire dans cette conjoncture, furent d'avis de marcher aux Ennemis avec toute l'armée. Henri ſuivit ſon premier deſſein, les Espagnols s'avancérent, & prirent la ville d'aſſaut. Cette conquête leur ouvroit le chemin de Paris, auſſi l'épouvante ſe mit dans l'armée royale, où déja la diviſion ſe répandoit par les cabales des Chefs mécontens, les uns par raport à des intérêts particuliers, les autres par un motif de Religion. D'ailleurs le Roi ſe trouvoit dans une indigence ſi complette, que le pain manqua même pour ſa table. D'O, Surintendant des Finances, que l'Hiſtorien appelle *ce financier* ſans doute par mépris, refuſoit de l'argent aux troupes, & il eut la ſatisfaction de voir venir ſon Souverain mandier un dîner à ſa table, qui étoit *de trois plats friandement fournie.* Dans ces extrêmitez Henri leva le Siége. Ce ne fut pas le ſeul chagrin qu'il reçut, la plus grande partie de la Nobleſſe quittoit l'armée, *ceux du Conſeil ſe prenoient à ce Prince affligé de ſes néceſſitez*, & il ſe voyoit au moment d'eſſuyer une déſertion générale, ſi le Maréchal de Biron, tout mécontent qu'il étoit lui même d'avoir perdu l'Abaye de Mar-

moutier, qu'il avoit fallu lui ôter pour en faire preſent au Grand-Ecuyer, ſi, dis je, ce Seigneur n'avoit pas eu la généroſité de le ſuivre, & par ſon exemple il attira toute l'Infanterie.

Pag. 140. *l.* 1. Ce discours rouloit ſur la deſolation des Egliſes Réformées, & les expédiens propres à prévenir leur ruine totale, que le changement d'Henri IV. rendoit inévitable. Les remontrances d'Aubigné produiſirent un promt effet, qu'il n'oſoit pas même attendre, vû le grand nombre des Principaux du Parti que la Cour avoit gagnez. Il fut chargé de réduire les articles d'une aſſociation, on convint de tenir tous les ans au moins une aſſemblée générale, & de ſe mettre ſous la protection de la Reine d'Angleterre & des Etats-Généraux des Provinces-Unies.

FIN.

LETTRE DE SCARRON

A Monſieur le Sur-Intendant FOUQUET.

MONSEIGNEUR.

Peut-être que ce qui s'eſt paſſé depuis peu entre Boisleau & moi, & les Epigrammes dont nous nous ſommes eſtocadez, pouront vous divertir. Je vous en fais donc une petite relation, me trouvant obligé en conſcience de contribuer autant que je puis au divertiſſement de mon bienfaiteur, à qui je ne puis rendre d'autre ſervice; & à qui je ne dois pas moins que tout le repos que j'aurai le reſte de ma vie. Boisleau donc a connu aujourdhui par ſa médiſance, par la perfidie qu'il a faite à Monſieur Ménage, & par la guerre civile qu'il a cauſée dans l'Académie, eſt un jeune homme qui a commencé de bonne heure à ſe gâter ſoi-même, & que depuis ont achevé de gâter quelques Approbateurs que je n'approuve guerres, & dont le discernement m'eſt fort ſuspect. Il eſt le ſeul de tous ceux qui ſe ſont trouvez dans ma ſeconde Epitre chagrine, qui n'a pas entendu raillerie. Comme il s'eſt mis dans la teſte que ſa médiſance & ſa critique l'avoient rendu redoutable à tout le genre

humain, il a cru que je lui manquois de reſpect, puisque je ne le craignois pas ; & que ne pouvant s'en vanger ſur moi ſeul, il devoit s'attaquer à Madame Scarron. Il fit donc contre elle même une Epigramme fort inſolente. Elle n'a pourtant daigné s'en offenſer ; & je crois qu'il en enrage. Il eſt vrai qu'il a uſé fort discrétement de ne la confier qu'à Monſieur de Boisrobert, à qui depuis il en a cedé toute la gloire : je ne ſçais lequel des deux en eſt l'Auteur, je ſçais ſeulement que ce ſont des injures des hâles. Une perſonne de qualité repréſenta à Monſieur de Boisrobert que Madame Scarron ne s'étant point attiré une pareille offenſe, & n'étant pas reſponſable d'avoir un Mari du nombre des Poëtes, qui ſont pour la plupart fort étourdis, les coups d'Epigramme pouvoient dégénérer en coups de bâton.

On ſçait de cent Boisleaux les triſtes avantures,
Et leurs dos ont ſouvent de noires meurtriſſures.

Boisleau jugea donc à propos, pour rendre vains ces fâcheux pronoſtics, de faire une Epigramme à Madame Scarron : elle eut en quelque façon à ſe louer encore que j'euſſe à m'en plaindre. Dans cette Epigramme il dit à Iris qu'il a trop de connoiſſance de ce qu'elle vaut, pour ſe prendre à elle de ma médiſance, & que ſon malheureux mari n'a rien de commun avec elle. Cela

a été dit il y a longtems. On me récita cette Epigramme en bonne Compagnie, où j'en fis quatorze ſur le champ, dont voici la premiére.

Petit Avocat que je fronde
Et que toujours je fronderai,
Avez vous l'eſprit égaré
De vous eſtimer du beau Monde,
Pour un ſeul voyage à Thoré?

Ce voyage de Thoré ne fut pas heureux à Monſieur Boiſleau, qui y avoit été mené avec Boisrobert. La Compagnie s'en trouva fatiguée ; car ces Pédans fatiguent tot ou tard : & Monſieur le Preſident le renvoya par le Meſſager, ſon ſac de nuit à l'arçon, qui portoit deux chemiſes, ſon bonnet, & les ſatyres de Regnier. En ce bel équipage ce bel Esprit revint à Paris picquant en Latin.

Pour revenir à mon Epigramme, elle fut lue au troiſiéme pillier de la grande ſalle du Palais, où Boisleau préſide tous les matins, depuis qu'il s'eſt érigé en bel Esprit. Il a voulu perſuader à Madame de Thoré qu'elle étoit fort offenſée dans mon Epigramme, &, ce qui eſt du dernier fripon, il a fait des vers contre elle, qu'il m'a voulu ſuppoſer. Il a nié à des perſonnes de qualité d'avoir jamais fait des vers contre Madame Scarron. Et le même jour ſon libraire, qui eſt le

mien m'avoit apporté de ſa part l'Epigramme que vous allez lire, & que je garde écrite de ſa main.

Epigramme de Boisleau.

Voi ſur quoi ton erreur ſe fonde,
Scarron de croire que le monde
Te va voir pour ton entretien.
Quoi, ne vois tu pas groſſe beſte,
Si tu gratois un peu ta teſte,
Que tu le devinerois bien?

Il me ſemble que Madame Scarron n'eſt guerres ménagée dans cette Epigramme, qui étoit accompagnée d'une autre purement à moi que je garde encore écrite de ſa main. La voici.

Après toute la médiſance
Contre la pourpre, & l'Eminence,
Scarron, tu peſtes bien à tort
Contre l'injuſtice du ſort:
Benis l'heureuſe maladie,
Qui te ſauve aujourdhui la vie.
Dès longtemps autour d'un cordeau
Auroit pendu ta teſte folle,
Si deſſus toi l'orde verolle
N'eût fait l'office de Bourreau.

Et parceque ces beaux vers ne ſatisfaiſoient

ſoient pas leur Auteur, ils étoient ſoutenus de cette belle proſe écrite auſſi de ſa main blanche, ou noire. Penſes tu, Monſieur le Cul-de-jatte, qu'à cauſe que de quelque côté qu'on te tourne, tu te retrouve toujours ſur ton cul, on n'oſe s'attaquer à toi? Jusques ici j'ai gardé des meſures pour le ſexe, mais s'il t'arrive de commencer..... Ces petits points là faits de ſa main ont quelque choſe du *quos Ego* de Virgile.

Ce qu'il a écrit depuis n'eſt point encore venu à ma connoiſſance ; on m'a pourtant dit qu'il avoit rimé quantité d'injures contre mes amis & moi. Monſieur de Boisrobert m'a dit pour me faire craindre ſon desespoir, qu'il portoit ſur lui des piſtolets ; ce qui m'a donné beaucoup de joye. D'autres m'ont dit qu'il étoit fort mortifié de ce que les rieurs n'étoient pas de ſon côté. Ce qui m'en fait croire quelque choſe, c'eſt que Monſieur..... nous a priez de recevoir ſes viſites & ſes ſatisfactions : ce peut être l'effet d'un remords, ou de ce qu'il aura ouï dire que nous avons empêché avec beaucoup de peine, des perſonnes de qualité, qui d'office vouloient nous vanger, & le public auſſi, mais autrement qu'avec des Epigrammes. Voici le reſte des miennes.

EPIGRAMME.

Boisleau ce gentil Escolier,
Eſt la même Galanterie;

Il brille les matins au troiſieme pilier,
Et le ſoir ſur le quai de la Megiſſerie.

SONNET.

De plaideurs, de marchands, & de Clercs entouré,
Au troiſieme pilier qui ſoutient la grand'ſalle,
Le Grammairien Boisleau tous les matins étale
Quelque Madrigalet de lui ſeul admiré.

Un ami genereux, de vertu ſans égale,
Fut par l'Iscariot lâchement dechiré;
Et Coſtar de ſes traits qui piquent ſi ſerré,
Piqua l'infame auteur d'une action ſi ſale.

L'Advocat reformé blasphema, s'emporta,
Et de tous ſes amis les ſecours emprunta,
Ne pouvant rien tirer de ſon esprit de ronce.

Mais on ſervit ſi mal ce malheureux garçon
Qu'il fit deux ans entiers attendre une reponſe,
Que l'on ne crut jamais eſtre de ſa façon.

SONNET.

Oui, je lui faiſois trop d'honneur,
De le mettre dans mon Epitre,
Ce droſle qui s'enfle du titre
De Satyrique Critiqueur.

Ce tres ignorant traducteur

Dont l'esprit n'eſt que ſoufre & nitre,
Veut s'acharner ſur mon chapitre,
Je l'en conjure de bon cœur.

Mais que comme lui je trahiſſe,
Et que mes amis je noirciſſe
Par des Libelles mediſans :

Que comme lui je ſois infame,
Si chaque jour pendant trois ans
Je ne le ſers d'une Epigramme.

EPIGRAMME.

Eſt ce que l'on te maltraite,
Quand on t'appelle Advocat?
Ce ſentiment delicat,
Eſt d'une teſte malfaite.
Advocat *ad honores*,
Sçache, ſi tu ne le ſçais
Qu'un Advocat non vulgaire,
Merite qu'on le revere :
Mais l'Advocat ſans procez,
Bien que fort ſur la Grammaire,
Crotte ſa Robe au Palais;
Et c'eſt tout ce qu'il ſçait faire.

EPIGRAMME.

A voir Boiſleau qui mord ſi bien,

Je le crois moins homme que chien,
Mais chien qui peut-être a la rage:
Prenons y garde, cher Ménager
S'il nous mordoit jusqu'à la chair,
Un voyage jusqu'à la Mer,
Nous ſeroit un facheux voyage.

EPIGRAMME.

Offenſé d'un Boiſleau, voulez vous que l'on faſſe
Quelque accommodement avecque ce Boiſleau?
Quoi! mordu d'un maſtin trouveriez vous fort beau
Qu'il me rendit viſite, & que je l'embraſſaſſe?

EPIGRAMME.

Je pardonne à ton Fsprit noir,
Tes vers & ton impoſture,
Qui ne mépriſeroit de ſi lâches injures,
Meriteroit d'en recevoir.

EPIGRAMME.

Le jeune Academicien.

De langue mediſante & de teſte mal faite,
L'onzieme traducteur des œuvres d'Epictete,
Qui dans ce qu'il écrit ne met gueres du ſien,
Et qui n'écrit pourtant qu'avec beaucoup de peine;
Boiſleau donc perd l'esprit, & ne perd presque rien.
Sa folie eſt plaiſante; il ſeroit Diogene,

A cauſe qu'il mord comme un Chien.

EPIGRAMME.

Sur une repartie que fit Monſieur de Feneſtreaux à Boiſleau.

Petit Advocat morfondu,
Tu me dis pour faire le droſle,
Que je ſuis l'homme de la Gaule
Au Palais le plus aſſidu:
Ma foi l'on ne m'y verroit gueres,
Gaillard Boiſleau, ſi comme Toy
Je n'avois jamais eu d'affaires,
Ni pour les autres ni pour moi.

EPIGRAMME.

Pour reponſe à celle de Boiſleau.

Avec Iris je n'ai rien de commun;
D'autres l'ont dit, mais c'eſt tout un;
Et j'en rirai ſi bon m'en ſemble.
Mais ce que tout le monde & moi
Ont de commun enſemble,
C'eſt de croire auſſi vrai qu'un article de foi,
Qu'un honneſte homme & toi,
N'ont rien qui ſe reſſemble.

EPIGRAMME.

Quand tu m'appelles malheureux,
Tu crois dire un bon mot pour rire;
Ce ſentiment eſt genereux,
Et digne du meſtier que tu fais de médire:
Si je nâquis infortuné,
C'eſt la faute du Ciel, & ce n'eſt pas la mienne:
Mais ce ſera toujours la tienne,
D'avoir l'eſprit pedant & mal tourné.

EPIGRAMME.

Boiſſeau tous les jours m'outrage,
Et je l'outragerois bien;
Mais ſe fâcher contre un Chien,
Et contre un Chien de village,
Seroit ce avoir du courage?
Ah! ne lui diſons plus rien.

Sur le chant, Taiſez vous tambours.

Taiſez vous, Boiſleau le Critique,
On fait pour vôtre hyver grand amas de fagots;
On veu' qu'un bras fort vous applique
Cent coups de bâton ſur le dos;
Fuyez, fuyez ce bois, même dans la froidure,
Toute l'Academie en corps vous en conjure.

EPI-

EPIGRAMME.

Boiſleau, je l'avoüe, eſt fort laid,
Et je lui crois l'eſprit mal fait;
Mais depuis qu'il ſe met au monde,
Qu'il degraiſſe ſa teſte blonde,
Qu'il ſe polit, qu'il étudie,
Et que l'Abbé de Boisrobert
Lui fait des leçons du bel air,
Et l'exhorte à changer de vie;
On eſpere qu'en peu de temps,
Il ſe peut rendre propre à mener des Enfans,
Soit à Clermont, ſoit à l'Academie,
Et donner de la jalouſie,
Aux plus renommez des Pedans.

Voila, Monſeigneur, les Rimes que j'ai été aſſez ſot de faire contre une perſonne que je devois mépriſer; mais je vous proteſte que je m'y ſuis diverti ſans me mettre en colere. Je les ſoumets à votre cenſure, & ſuis prêt de les ſupprimer, comme je ferai toujours de tout ce que j'aurai à mettre au jour quand vous y trouverez quelque choſe à redire.

SCARRON.

LETTRE DE M.... L.... AU LIBRAIRE.

DEpuis ma préface écrite, Monſieur, j'ai trouvé dans un porte-feuille une chanſon qui peut être placée à la ſuite des Mémoires d'Aubigné. Cet Hiſtorien paſſe pour être bâtard d'Antoine de Navarre pére d'Henry quatre. Ce qu'il y a de certain c'eſt qu'il a été élevé auprès de ce dernier Roi, & qu'étant jeune il couchoit dans la même chambre. Voici la Chanſon faite à l'occaſion de l'Eſther de Racine.

Racine, cet homme excellent,
Dans l'Antiquité ſi ſçavant,
Des Grecs imitant les ouvrages,
Nous peint ſous des noms empruntez
Les plus illuſtres perſonnages
Qu'Apollon ait jamais chantez.

Sous le nom d'Aman le cruel
Louvois eſt peint au naturel
Et de Vaſthi la décadence
Nous retrace un portrait v'vant
De ce qu'a vû la Cour de France
A la chute de Monteſpan.

La

La perſécution des Juifs,
De nos Huguenots fugitifs
Eſt une vive reſſemblance.
Mais l'Eſther qui regne aujourd'hui
Deſcend des Rois dont la puiſſance
Fut leur azile & leur appui.

Mais pourquoi comme Aſſuerus
Notre Roi comblé de vertus
N'a-t-il point calmé ſa colére?
Je vais vous le dire en deux mots;
Les Juifs n'eurent jamais affaire
Aux Jéſuites & aux bigots.

Vous avez imprimé la même Chanſon dans votre Racine, mais outre qu'elle eſt allongée, on en a défiguré certains traits. Vous en ferez tel uſage que vous trouverez bon.

A Paris le 20 Juillet 1730.

FIN.

CATALOGUE DES LIVRES

Imprimez

Chez J. F. BERNARD,

ou dont il a nombre.

Amours de Catulle & de Tibulle 5 vol. 12.

Anecdotes Perſanes par Mad. de Gomez 2 vol. 12.

Avantures & Memoires d'un homme de qualité 4 tom. 12.

Contes & Nouvelles de Vergier 2 vol. 8.

Les Cent Nouvelles Nouvelles 2 vol. 8. *avec des figures très bien deſſinées par R. de Hooghe.*

Clarck Traité de l'exiſtence & des attributs de Dieu, de la Relig. naturelle & de l'Evidence de la Relig. Chretienne 3 vol. 8.

Ceremonies & Coutumes Religieuſes de tous les peuples deſſinées par Picart 5 vol folio *contenant les Juifs, les Catholiques les Grecs, les Lutheriens, les Calviniſtes, & les Idolatres.*

Idem en grand papier figures choiſies.

Dictionaire de Richelet 2 vol. 4. *II. Ed. revue & augmentée.*

Der-

Derham Theologie Aſtronomique ou l'Exiſtence de Dieu demontrée par l'Aſtronomie &c 8.

Dialogues Philoſophiques & Critiques par l'Abbé de Chaite-Livry 12.

L'Eloquence Cretienne dans l'idée & dans la pratique par le P. Gisbert avec des Remarques de M. Lenfant 12.

Hiſtoire des Incas du Perou 2 vol 8. fig.

—— de l'Academie Françoiſe par Peliſſon avec la ſuite jusqu'en 1700 par l'Abbé d'Olivet 2 vol.

Hiſtoire des Inſectes de l'Europe & de l'Amerique deſſinés exactement par Mad. de Merian avec les explications &c. 2 vol. grand in folio.

—— Idem les Inſectes de l'Europe ſeparés.

—— Le même livre en Hollandois 2 vol.

D. Vinc. Thuilier avec les commentaires du Polybe trad. en François par le Chevalier de Folard fig. 6 vol. 4.

—— de la Comteſſe de Gondez 12.

—— du Diable 2 vol 12.

—— des anciens Roiaumes par Rollin 12.

—— de l'origine des fables ou conference de la fable avec l'hiſtoire des premiers tems 2 vol. 12.

Journées amuſantes par Mad. Gomez 6 vol.
Idem tomes 5 & 6 ſeparés.

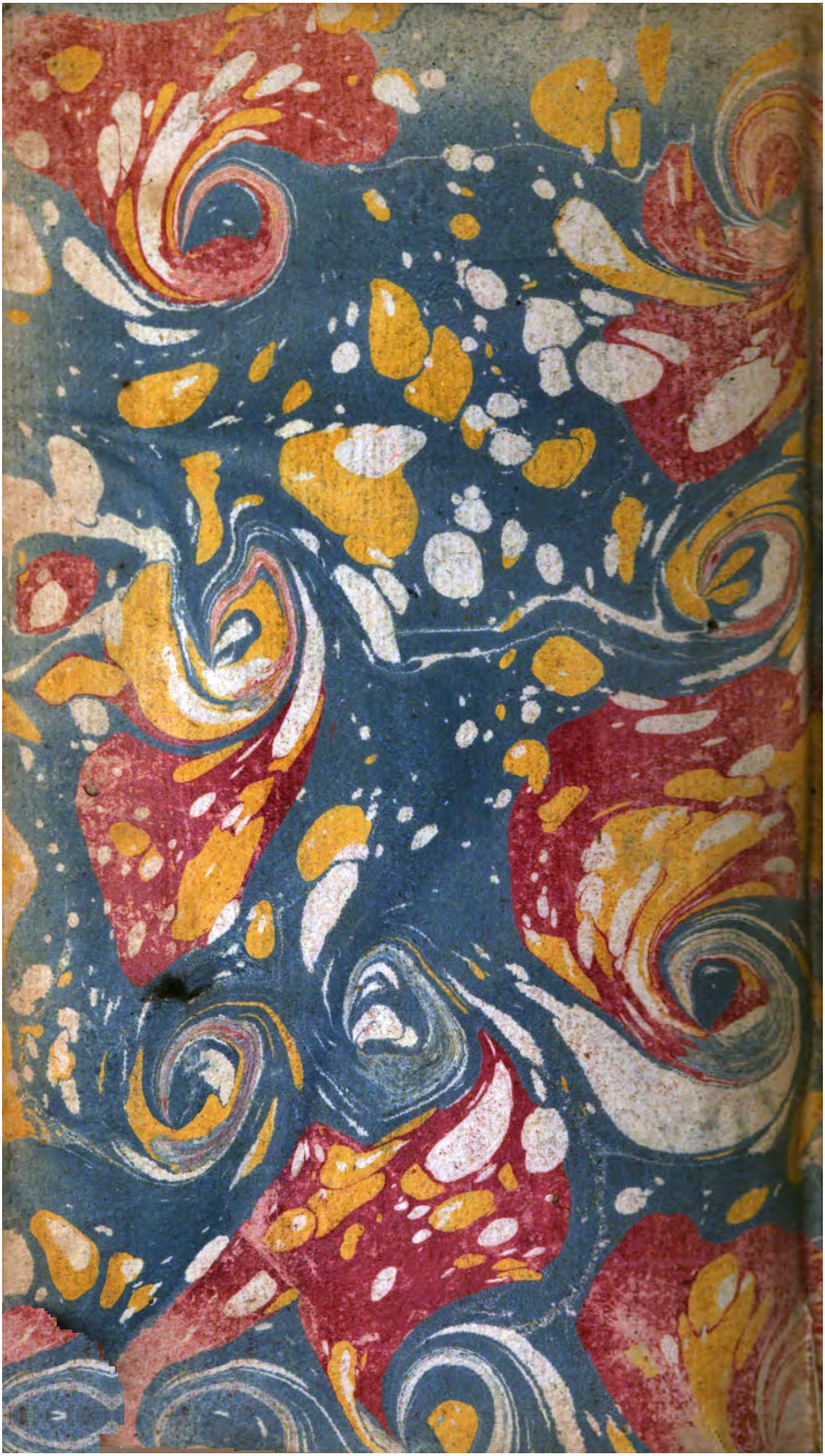
Les Images des heros & des grands hommes de l'antiquité tirées de pluſieurs anciens marbres & autres monumens autentiques, avec une explication hiſtorique de ces monumens &c. par Canini, les figures deſſinées

ſin'es par Picart le Romain &c. 4. 1731.
Idem Grand papier.
Memoires de Madem. de Montpenſier 6 *vol.* 12.
—— *du Comte de Fourbin* 2 *vol.* 12.
—— *du Cardinal de Retz.* 4 *vol.* 8.
—— *de Joly & de Mad. de Nemours* 3 *tom.* 8
Memoires du Comte de Brienne 3 *vol.* 8.
—— *de Theodore Agrippa d'Aubigné, de Frederic Maurice Duc de Bouillon & de Mad. de Muci* 2 *tomes* 12.
Naudé apologie pour les grands hommes accuſés de Magie avec des Remarques 8.
Nouveau Gulliver par l'Abbé de Fontaines 2 *vol.* 12.
Oeuvres de Racine 2 *vol.* 12.
—— *de Rabelais* 6 *tom.* 8.
Recueil des Voïages qui ont ſervi à l'établiſſement de la Compagnie des Hollandois aux Indes Orientales 7 *vol.* 12 *fig.*
—— *de Voyages au Nord* 8 *vol.* 12. *fig.*
Nouv. Ed. augmentée d'une Relation de la Siberie donnée au public par un Officier Suedois priſonnier en Siberie en 1717.
La même Relation ſeparée pour ceux qui ont la premiere edition du ſusdit Recueil.
Relation apologetique des ſentimens du P. le Courayer 2 *vol.* 12.
Sermons de Tillotſon 7 *vol.* 4.
—— *de Werenfels.* 8.
Traités ſur l'Eloquence & la Poeſie par M. de Fenelon, le P. du Cerceau &c. 2 *vol.* 12.
Voyages de Tavernier 3 *vol.* 8. *fig.*

-- *de*

Catalogue

—— *de Coreal & autres* 3 *vol.*
—— *d'Abyssinie, par le P. Lobo* 12.
—— *de Glausby* 12.
Vie de Mignard 12.

FIN.

5310